PAGES CHOISIES

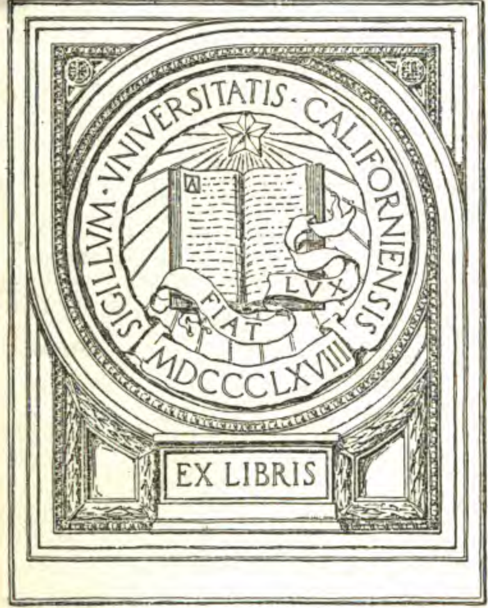
DES

GRANDS ÉCRIVAINS

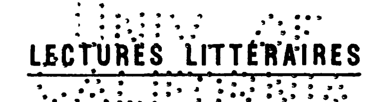
STENDHAL

LIBRAIRIE ∘ ARMAND ∘ COLIN
PARIS




SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



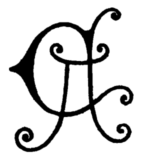


PAGES CHOISIES
des
Grands Écrivains

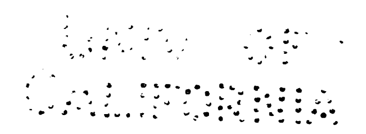
Stendhal

(HENRI BEYLE)

Avec une Introduction par M. Hippolyte PARIGOT



PARIS
Librairie Armand Colin
5, rue de Mézières, 5
1901



INTRODUCTION[1]

« Je suis comme moi ; tant mieux pour vous. » Ce mot de Stendhal pourrait servir d'épigraphe à toute étude de son caractère et de son œuvre. Il fut lui-même, avec ténacité, penché sur ce Moi, soucieux de le prémunir contre les déformations de la vie. Il y dépensa une rare volonté. Il n'était exempt ni de défauts, ni de préjugés, qu'il ne tenait pas en une moindre estime que ses qualités supérieures. Aussi faut-il faire un effort sur soi-même, quand on lie commerce avec cet écrivain. Il sied de vaincre des répugnances d'école ou d'éducation pour le goûter pleinement. Cette intrépidité d'égotisme, cette énergie de la personnalité ne vont pas sans un étalage parfois cynique ni quelque subtile ostentation. C'est toujours la même aventure qui lui arrive, dans la postérité comme de son vivant : « J'ai un talent marqué, disait-il, pour m'attirer la bienveillance et même la confiance d'un inconnu. Mais, au bout de huit jours, cette amitié diminue rapidement et se change en froide estime. »

On conçoit qu'il soit malaisé de prendre la mesure exacte

1. A lire : Paul Bourget, *Essais de Psychologie contemporaine* ; Edouard Rod, *Stendhal* (collection des Grands Ecrivains); Emile Faguet, *Stendhal* (*Politiques et moralistes*, III° série); Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 983 et suiv. — Les publications concernant Stendhal ont été nombreuses dans la jeune littérature, en ces dernières années. On consultera avec intérêt : *Le Procès de Julien Sorel* (*Revue Blanche*, mars 1894).

d'une telle individualité, et de calculer « le tirant d'eau » de ce talent. Au moins, les erreurs qu'on a pu commettre sur son compte ne lui sont pas imputables. Il est lui, sans hypocrisie, avec une persévérance quelquefois digne d'un meilleur objet, mais souvent admirable de franchise. Et l'on ne perd point sa peine à le lire, le premier sentiment de froideur une fois surmonté. Il justifie le mot de Pascal : « On s'attendait de voir un auteur, et l'on trouve un homme. » En dépit de petitesses, d'étrangetés et de manies, cette énergique sincérité n'est pas sans grandeur ; elle le met au-dessus du commun des hommes et des écrivains, ce dilettante de l' « égotisme », obstinément *vrai* dans la chasse au bonheur ou au génie.

I

Henri Beyle (dit Stendhal) naquit à Grenoble, le 23 janvier 1783. Son père, Joseph-Chérubin Beyle, était avocat au parlement du pays. Sa mère, d'origine italienne, et que le jeune Henri adorait, mourut bientôt. Il avait sept ans. De ce jour commence « sa vie morale ». Il grandit entre son grand'père, M. Gagnon, médecin, bourgeois voltairien, qui comprend son petit-fils et s'intéresse à lui, mais que son humeur pacifique empêche d'intervenir, quand il faudrait protéger cet enfant ombrageux ; sa tante, Séraphie Gagnon, « ce diable femelle dont il n'a jamais su l'âge », acariâtre et dévote, qui avait pris la haute main dans la maison après la mort de sa belle-sœur ; une autre tante, Élisabeth Gagnon, « grande femme maigre avec une bien belle figure espagnole », caractère noble et un peu romanesque, à qui Beyle se crut redevable « de ces abominables duperies de noblesse à l'espagnole » ; et ses deux sœurs, Pauline et Zénaïde, dont la première seule paraît lui avoir inspiré quelque intérêt. Il voyait assez souvent un oncle, Romain Gagnon, dandy et don Juan de province, de qui il retiendra ce goût de la toilette et de la coupe irréprochable de l'habit. Au total, enfance triste, plutôt repliée, au milieu d'une population tenace, fine, opiniâtre et raisonneuse, dans une maison de la place Grenette d'où partent les pataches pour les majestueuses montagnes, au sein d'une famille où il est peu aimé, et souvent heurté. On en

trouvera la peinture sincère dans la *Vie de Henri Brûlard*.

On y verra l'homme dans l'enfant. A défaut de sa mère, dont il hérita cette sensibilité délicate, aisément blessée au vif, il ne trouve guère à s'épancher qu'auprès de son grand-père qui fuit la criaillerie. Son père, ultra, rigide et sec, dont la vie privée ne paraît pas irréprochable, à coups d'autorité coléreuse enfonce la méfiance dans cette âme difficile. Sa tante, bigote, par de continuelles tracasseries, y développe l'esprit de révolte ainsi qu'une volonté violente et entêtée. Il ne s'agit pas d'excuser Beyle, mais de le comprendre, et de le voir prendre conscience de son Moi, dans une atmosphère réfrigérante, continuellement ramassé et contracté. Cette mort prématurée de sa mère fut donc un grand malheur pour lui. Mais peut-être lui doit-il une part de son originalité. Élevé doucement, réconforté, protégé par l'amour maternel, il eût été un enfant pareil à beaucoup d'autres. Ce malheur le fait *différent* des autres, ce qu'il sera toujours; et désormais il s'accoutume à être lui-même et franc avec soi. Cependant la sensibilité s'avive, la volonté s'affermit, et surtout la clairvoyance s'affine. Dans une famille sans abandon il est toujours en armes et fait sentinelle. Il perce son père à jour, et note tout le ridicule de certaines menaces. — « Si tu m'aimes tant, lui dit-il froidement, donne-moi cinq sous par jour, et laisse-moi vivre comme je voudrai. D'ailleurs, sois bien sûr d'une chose, dès que j'aurai l'âge, je m'engagerai. » Mon père marcha sur moi comme pour m'anéantir; il était hors de lui : « Tu n'es qu'un vilain impie », me dit-il. » — Un père qui se livre à ces écarts de geste et de langage compromet son autorité; mais surtout il aiguise singulièrement l'esprit critique d'un enfant déjà trop perspicace.

Une telle âme, sensible et hautaine, une fois révoltée contre les convenances et les principes de la famille, incline à se rébeller contre tous principes et toutes convenances. On n'a pas su prendre Beyle; mal pris il restera toujours. Ce n'est pas qu'il soit « imperméable ». Au contraire, il a ressenti mille frissons douloureux au contact des hommes et des choses. Même cette sensibilité le prédestinait à souffrir dès le jeune âge jusqu'à la fin. Il cite le mot de Silvio Pellico : « Le plus beau jour de ma vie sera celui de ma mort. » Plusieurs femmes eurent sur lui un ascendant profond. Il n'est pas rebelle aux influences; mais les

pointes de l'amour-propre le blessent cruellement. Les brutalités d'un père lui inspirent une haine contre l'autorité paternelle ; les maladresses pédagogiques du prêtre qui commence son éducation le jettent dans une aversion craintive à l'égard de la religion (qu'il écrira désormais « la gion ») et des jésuites (« les tejés »), qu'il verra partout sous le costume ecclésiastique. Et comme il se sent épié sans cesse par la pieuse diablesse, tante Séraphie, ce révolté, cet enfant en faction, ce conspirateur solitaire, s'accoutume à redouter la police ; et cette peur, jointe à ces aversions, l'induira, sa vie durant, en préventions excessives et précautions ridicules.

Après avoir étudié les mathématiques à l' « école centrale » de Grenoble, il part pour Paris le 10 novembre 1799, le lendemain du 18 brumaire. Il y est reçu chez son cousin Daru, père du célèbre comte Daru, au milieu d'une famille d'hommes actifs et positifs. On songe pour lui à l'École polytechnique ; on le presse de subir l'examen : il ne s'y présente pas. Au mois de décembre 1800, il part pour l'Italie, où il doit rejoindre ses deux cousins Daru, dont l'aîné est inspecteur aux revues et le cadet sous-inspecteur. Il franchit le Saint-Bernard, deux jours après Bonaparte, essuie le feu, pour la première fois, sous le fort de Bard, et le soir se demande sans fanfaronnade : « N'est-ce que çà ? » A dix-sept ans, le voilà homme d'action, fier de porter l'uniforme de dragon, heureux de voir ce pays d'Italie auquel il se rattache d'instinct par sa mère. Et, casque en tête, il entre à Milan, Milan qui devait être plus tard sa patrie d'élection ! Après avoir assisté à la bataille de Marengo et séjourné quelque temps à Grenoble, il se fixe à Paris de 1801 à 1806.

C'est la période d'études et d'ambitions littéraires. Il lit Montaigne, Marivaux, Montesquieu, P.-L. Courier et surtout les philosophes, Condillac, Cabanis, Helvétius, Destutt de Tracy. La gloire de Molière l'attire ; il ébauche une comédie en vers (en mauvais vers), prend des leçons de déclamation, fréquente la société et les théâtres, et aussi le monde équivoque qui sert de trait d'union. Il s'éprend d'une élève de son professeur Dugazon, une demoiselle Mélanie Guilbert (la Loason du *Journal*), plus honnête qu'il n'avait pensé, et qui se moque de lui. Elle est engagée au théâtre de Marseille ; il s'embauche dans une maison

de denrées coloniales, où il pèse les alcools. Quelques mois après, Loason épouse un Russe : c'est pour Beyle le signal du retour à Paris.

Les Daru le font entrer dans l'intendance de l'armée, à l'ouverture de la campagne de Prusse. Il s'y tient jusqu'au retour de la campagne de Russie. Ces années forment, comme il l'a dit, la période héroïque de sa vie (1806-1814). Son besoin d'action était satisfait; son goût de l'existence cosmopolite pareillement. Dès lors il a pris son pli : il trouve un plaisir fort vif à étudier les physionomies, à classer les races; il continue aussi à percer les masques, parmi les grandes chevauchées. Il se montre énergique, courageux, avec une pointe de dandysme, rasé de frais dès le matin, au milieu de la déroute, capable de voir l'incendie de Moscou en dilettante, et toujours prêt à tâter le pouls de son Moi. Rentré à Paris, Napoléon le nomme auditeur au Conseil d'État et inspecteur général du mobilier. Mais les fatigues de la campagne avaient ébranlé sa santé. Il prend un congé, se retire sur les bords du lac de Côme, cependant que l'Empereur perd le trône de France, ensevelissant en son île déserte les espérances d'une génération dont il avait allumé la fantaisie et commencé la fortune.

La période héroïque est close. Il ne semble pas, à lire *le Journal* de Beyle, qu'il se soit beaucoup préoccupé des événements qui se précipitèrent entre le retour de l'île d'Elbe et Waterloo. De 1814 à 1821, il séjourne à Milan, hormis un court voyage. A l'homme d'action succède l'homme de lettres. Nous verrons de reste que l'amour de la lutte se satisfait, souvent avec frénésie, dans sa littérature. Désormais, le culte du Moi devient plaisir d'écriture et objet de sensations artistiques.

En 1814, il publie son premier ouvrage : *Lettres écrites de Vienne en Autriche sur Haydn*, etc. En 1817, il donne presque en même temps *Rome, Naples et Florence* et l'*Histoire de la peinture en Italie*, précédée d'une généreuse dédicace à Napoléon vaincu. En 1821, son père meurt ruiné. Au lieu de l'aisance qu'il espérait, un capital insignifiant vient s'ajouter à ce qu'il tenait de sa mère. Il aimait trop l'énergie pour se laisser abattre par ce mécompte. Suspect à la police autrichienne, expulsé de Milan, il revient se fixer à Paris, où il écrira jusqu'en 1830, sauf quelques fugues en Italie et en Angleterre. Il vit d'abord dans un

cuisant regret de la Scala, de Rossini, de Cimarosa, de Canova, des ballets de Viganó, et des bonnes grâces à l'italienne de sa chère Métilde. Les temps sont proches où il tracera mélancoliquement sur le sable les initiales des prénoms qui constituent l'histoire de son cœur. En attendant, il offre au public ses souvenirs sous la forme d'un *Essai sur l'Amour*, en 1822. A la même époque, il escarmouche à l'avant-garde romantique, avec son volume *Racine et Shakspeare*. En 1824, il publie une *Vie de Rossini* et, en 1829, les *Promenades dans Rome*, guide rédigé par un artiste à l'usage des touristes qui ne se contentent pas d'ouvrir les yeux et qui savent voir.

Au cours de la même année paraît son premier roman, *Armance ou quelques scènes de Paris en 1827*, œuvre bizarre, peinture des salons parisiens exécutée « de chic ». Après ces diverses publications, quelques lettrés seulement s'avisaient de discuter le talent de Stendhal; le public continuait à ignorer son nom. On devine combien cette indifférence ou ce dédain aigrissait le levain de révolte qu'il dissimule maintenant sous une apparence d'ironie. Il fixe la date de son succès en l'an 1880; il écrit pour quarante lecteurs intelligents : et ces quarante ne sont pas à l'Académie. Après la publication de l'*Essai sur l'Amour*, qui se vendit à dix-sept exemplaires, il s'en fallait encore de vingt-trois que le nombre y fût.

En 1830, Louis-Philippe lui étant moins antipathique que Charles X, il songe de nouveau à se créer une carrière et obtient d'être envoyé consul à Trieste. Il faut lire sa *Correspondance* de cette époque, pour savoir combien d'ennui et d'amertume peut entrer en l'âme d'un consul de France. Avant de rejoindre son poste, il avait laissé à l'imprimerie *Le Rouge et le Noir*, qui parut pendant son absence (1831), avec l'insuccès habituel de ses ouvrages. Mais son unique préoccupation était de quitter Trieste; la police autrichienne, qui soupçonnait en lui un carbonaro, l'y aida encore une fois. L'exequatur lui fut refusé. Il fut nommé à Civita-Vecchia, où la proximité de Rome fit de lui le type du fonctionnaire intermittent. En 1838, il donne les *Mémoires d'un touriste*, souvenir d'un voyage à travers la France, où l'influence de Mérimée archéologue se lit entre les lignes. L'année suivante, il accroche enfin le succès avec la *Chartreuse de Parme*. Cette énergie tenace touchait le but

après des années de lutte contre l'indifférence publique. Le 25 septembre 1840, Balzac écrivait dans la *Revue Parisienne* un article enthousiaste et sonore, dont Stendhal sourit avec malice, quelque joie intérieure qu'il en ressentit. La *Chartreuse* fut le dernier livre qui parut de son vivant.

Les *Chroniques italiennes*, dont quelques-unes avaient été publiées dans la *Revue des Deux Mondes*, furent réunies en volume après sa mort. A partir de 1888, M. Casimir Stryienski, « l'homme d'affaires de la famille beyliste », entreprit de déchiffrer les manuscrits illisibles de Stendhal, que possédait la bibliothèque de Grenoble. Et ce fut une série de publications posthumes « to the happy few » — pour le petit nombre des heureux — et un peu trop pour la petite église. Le *Journal* (1888), la *Vie de Henri Brûlard* (1890), et aussi *Souvenirs d'égotisme* (1893), et peut-être *Lucien Leuwen*, édité et commenté par M. Jean de Mitty (1894), passe encore; notre curiosité y trouve mieux son compte que la mémoire de Stendhal. Mais les *Lettres intimes* (1892), mais surtout *Lamiel*, roman à peine ébauché (1889) : l'ombre de Stendhal demande grâce. On abuse de l'époque qu'il s'était prudemment fixée pour forcer l'admiration des hommes.

Le 15 mars 1842, frappé d'apoplexie, il s'était une première fois « colleté avec le néant ». Le 23 mars une seconde attaque l'emporta. *Arrigo Beyle Milanese* trouva la fin soudaine qu'il avait souhaitée, lui qui considérait la mort comme une vilaine chose qu'il faut cacher. Dauphinois de naissance, Milanais de prédilection, dilettante d'esprit et de cœur, soucieux de l'élégance du Moi jusqu'au dernier terme, il était né pour sentir, même au seuil de l'au-delà, les vers homériques : « Tout sied à un jeune homme et, jusque dans la mort, il conserve la beauté; mais alors qu'ont blanchi la tête et le menton, c'est la très-misérable destinée des pauvres mortels... »

II

« Dis-lui qu'il lui faut plus d'esprit qu'à un autre avec ce gros nez. » Stendhal était né laid de visage et passionné de cœur. C'est la première des contrariétés qui se heurtent en cette singulière complexion, expansive et méfiante, éner-

gique et subtile, fantaisiste et positive, grossière et artiste, sèche et tendre, qui adore la logique et l'imprévu, timorée jusqu'à la manie, audacieuse jusqu'au cynisme. Il fait ouvertement profession de nê demander à la vie que le bonheur; mais notez que, hormis les ravissements du pouvoir, nul bonheur n'équivaut au « premier serrement de main d'une femme qu'on aime ». En sorte que le culte de la femme explique en grande partie ce culte du Moi, et surtout ce genre d'esprit ironique, qui marque encore plus de timidité que d'impertinence.

De là aussi cette furieuse admiration de la force. Elle est le grand moyen de dominer les hommes et de conquérir la femme. « J'aime la force; et de la force que j'aime, une fourmi peut en montrer autant qu'un éléphant. » Il a vu les nations entières pliant sous les coups du vainqueur. Il a vu, dans les victoires impérissables ou la mémorable déroute, l'énergie de la bête humaine sauvant les conceptions de l'esprit. Cette énergie qu'il vante, c'est bien la violence, la passion, l'action, même folle, y compris les coups de sabre ou de couteau. Et n'est-ce pas l'image de toute une génération en même temps que le rêve de sa jeunesse? Il n'est pas le seul, auquel les opérations sanglantes plaisent démesurément à la fin d'un amour, d'une scène ou d'un roman. La comédienne Clara Gazul[1] ne dédaigne point ces dénoûments. Si Stendhal reporte volontiers sa chère énergie au XVe siècle italien, c'est que nulle part il ne trouve une époque plus proche de celle où il a grandi, où le crime même ait été plus souvent l'inévitable geste de l'action. En Italie et devant Moscou il a observé l'homme revenu à l'état naturel et capable d'efforts surhumains. Et le capitaine, qui déchaînait toutes ces forces de la nature et en jouait comme sur un clavier, a personnifié à ses yeux, au moins autant que les Cenci, l'admirable passion brutale dans toute sa vigueur, à tout coup traversée des sublimes éclairs qui précipitent les actes.

Pour s'en rendre compte, il faut lire les premières pages de la *Vie de Napoléon*. Dans cette existence de glorieux hasards, où Stendhal eût volontiers dépensé « sa vie et sa fortune », il a joint inséparablement à l'idée de l'*énergie*, ce réservoir de passions et d'actions violentes, celle de

1. Voir *Pages choisies de Mérimée*, Introduction, p. VII.

l'*imprévu*, qui en relève et parfait la beauté. Napoléon disparu, il ne restera plus à Beyle que la ressource de les unir dans ses écrits ou ses voyages. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut penser du dénoûment de *le Rouge et le Noir*. Quant aux voyages, le meilleur, dit-il, est dans « l'imprévu du retour ». Pour entendre cette conception de l'énergie, il convient de considérer que Bonaparte n'avait pas habitué ces hommes aux besognes unies et régulières. Surtout Beyle, dont l'unique affaire, dès le jeune âge, fut de mettre son Moi en action et en défense, était fait pour admirer cette force de poème épique ou de cour d'assises. Elle n'exclut ni la révolte (Achille étant le plus ancien des hommes forts révoltés et Byron le plus moderne), ni la passion vraie, ni les sensations aiguës, ni le plaisir de la vengeance. C'est une plante naturelle, qui meurt dans l'atmosphère des civilisations avancées et sous les lambris dorés des salons où les convenances, le bégueulisme et la vanité règnent et corrompent l'air. Si tout cela n'est pas l'énergie au sens vulgaire, c'est du moins la condition essentielle et l'aliment de la volonté humaine, considérée dans l'état de société. Admettons que Stendhal se soit fait quelque illusion sur le XVe siècle, son âge d'or des passions vives et selon la nature. Il reste que cette idée, à laquelle il revient sans cesse, n'est ni banale ni superficielle chez un idéologue, qui entreprit l'étude de son époque et de ses contemporains vers l'an 1800, et débuta dans ses observations par la bataille de Marengo. Taine ne la tiendra pas pour une semence inféconde. Elle sera le germe de toutes ses généralisations sur les mœurs françaises; elle fera le fond solide de *Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge*; on la retrouvera dans les *Origines de la France contemporaine*. Elle est l'explication vitale de sa théorie critique appliquée à Napoléon. Elle a marqué son influence sur la *Philosophie de l'art*. Faut-il convenir avec M. Rod qu'ainsi amplifiée et systématisée, elle devient plus discutable? J'en suis d'avis. Au moins ne perd-elle rien à être maniée par Beyle d'une main plus légère. Et, si j'ajoute qu'il rêve et personnifie volontiers l'énergie dans la passion de l'amour, c'est rappeler du même coup que l'amour en ses démarches diverses est le signe caractéristique des mœurs. On n'oubliera pas aussi que l'adoration de la femme est la flamme secrète de l'égotisme de Beyle.

Grâce à l'éternel féminin, le monde se divisera toujours en deux parts : les dupes et les autres. Le ridicule est déjà une duperie, dont on ne saurait trop se méfier. Il en est d'autres plus dangereuses, également ennemies de la nature et de la passion. On se rappelle le mot du petit François-Xavier de Rênal demandant à sa mère combien valent son couvert d'argent et le gobelet dans lequel il boit. — « Pourquoi cela? — Je veux les vendre pour en donner le prix à M. Julien, et qu'il ne soit pas *dupe*, en restant avec nous. » La crainte du ridicule et surtout la peur d'être dupe expliquent ce je ne sais quoi de tortueux et compliqué qui obscurcit quelquefois les avenues de la pensée de Stendhal. Elles jettent un jour sur les plus essentielles de ses idées politiques et religieuses. C'est d'abord son athéisme, ou mieux, son irréligion qui en découle. Mérimée dit qu'entre autres raisons, l'anticléricalisme de Beyle venait d'un habit déchiré. « L'abbé chargé de son éducation l'avait réprimandé vertement pour ce méfait devant ses camarades, en lui disant qu'il « était une honte pour la religion et pour sa famille. » Que son jeune amour propre ait saigné de cette blessure et qu'il en ait gardé le souvenir, nous le croyons volontiers. L'exagération de la semonce et cette continuelle accusation d'impiété, dont on lui rebattait les oreilles, ne devaient réussir qu'à le pousser par les épaules dans la voie défendue. Mais, en vérité, n'être pas dupe est sa grande affaire. S'il rend visite à Loason, pour n'être pas dupe il prépare ses mots, sauf à perdre contenance dans le tête-à-tête. Pour n'être pas dupe ou par appréhension de l'avoir été, il écrira un traité dogmatique, décisif et définitif sur l'*Amour*. Pour n'être pas dupe, il est irréligieux ; car de se mettre en peine de l'existence de Dieu ou de la destinée humaine, ce serait déjà une duperie, pour quiconque fait uniquement profession d'aller à la chasse au bonheur. Pareillement, s'il visite en compagnie Saint-Pierre de Rome ou les Loges du Vatican, il s'isole, fait bonne garde autour de son intelligence et de sa sensibilité, et se répète de mémoire cette phrase à désespérer savants et ciceroni : « J'invite à se méfier de tout le monde et même de moi. L'essentiel est de n'admirer que ce qui a fait réellement plaisir, et de croire toujours que le voisin qui admire est payé pour vous tromper. »

Il entend donc n'être comprimé par rien; il veut la passion naturelle et la sensation intense. Et ainsi, il se rapproche des philosophes naturalistes français : Rabelais, Molière, Diderot et les autres. Il défend l'intégrité du bonheur qu'il cherche ou qu'il rêve dans la liberté. Liberté de sentir, de pâtir et de penser. Il ne souffre point d'entraves. En conséquence, la liberté de la presse et les deux Chambres lui paraissent l'arme indispensable au libre examen contre la religion. A quelques nuances près, il est un politique de la même manière. Aristocrate de complexion, il appelle de tous ses vœux cette même liberté. Il ne se fait aucune illusion sur l'ennui et la médiocrité des régimes démocratiques; et surtout il lui répugnerait de passer les journées « à faire une cour sérieuse aux boutiquiers de la rue et devenir aussi bête qu'eux ». Il démêle autant que personne les conséquences sociales de l'état populaire. Mais quoi! si « l'homme qui approche de la cour compromet son bonheur », si l'époque de Louis XIV, « ce grand maître de la vanité », a détruit en France l'énergie et l'individualité, si la monarchie française crée une température où les plantes robustes s'étiolent, où la sensibilité végète, où la passion meurt étouffée par le gouvernement ou les convenances, il faut, malgré quelques répugnances de dilettante, tenir pour la nature et la liberté contre la religion, l'ennui et l'asphyxie du Moi par manque d'air vital. Au fond, c'est toujours son Moi, fait pour le plaisir, la sensation et la passion vraie, que Stendhal défend; tout de même que si, dans un élan de sensibilité, il s'est ouvert à un fâcheux sur une jouissance qu'il éprouve, il se replie aussitôt avec un serrement du cœur : « Je méritais, gémit-il, de voir ainsi toutes mes idées polluées par un sot; j'avais eu la bêtise de lui parler avec candeur. » A supposer que cette vue des choses accuse une hauteur d'estime personnelle qui choque les esprits simples, notez que ce reproche même n'est pas pour déplaire à Stendhal, puisqu'il tend encore à constater l'extrême sincérité d'un homme qui n'apprit à penser et ne pensa, en effet, que pour le complet épanouissement de sa sensibilité. « L'expérience te convaincra, écrivait-il à sa sœur, qu'un des grands moyens de bonheur est le cerveau. On s'amuse à voir des idées nouvelles : on joue de la lanterne magique *pour soi*. »

Et j'en viens à ce Moi, qui n'est peut-être pas aussi

insondable que plusieurs beylistes l'ont dit. Laid, tendre, ennemi de toute contrainte, convaincu que le bonheur réside dans la passion et les sensations fortes, et très capable de les ressentir dans toute leur violence : voilà Beyle et son âme à nu. L'amour de l'amour le ravit plus que le plaisir même, qu'il affecte parfois de tenir pour le dernier mot de sa philosophie. C'est-à-dire que, formé par les sensualistes logiciens du XVIIIe siècle, il affine et décuple ce qu'il éprouve par la jouissance de l'analyser. Non seulement il reprend à son compte la pensée de Pascal et il écrit : « Je vois de quel avantage est, dans la conduite de la vie, la connaissance approfondie et raisonnée de l'homme et de ses passions », mais il dépasse de beaucoup ce but utilitaire; il trouve vraiment des sensations plus vives, à mesure qu'il les décompose; ai-je besoin d'ajouter qu'elles gagnent en qualité? Même l'émotion esthétique se vivifie et s'épure au creuset de la logique. A propos de Michel-Ange, à l'instant même qu'il cède aux joies de l'admiration, Beyle écrit : « Où ne fût pas allé Michel-Ange dans l'art de donner aux grandes âmes le sentiment du sublime, s'il avait lu trente pages de la *Logique* de Tracy? » On voit l'originale pratique de ce Moi intelligent et sensible, à la recherche du bonheur.

Qu'est-ce donc que le bonheur? C'est le retour à l'état de nature; c'est le plaisir pris à sa source, à la source même des sensations. Mais, outre les influences de milieu, de gouvernement, de civilisation qui l'altèrent, le plaisir s'émousse de lui-même par l'habitude. Il trouverait vite en soi sa propre impuissance; c'est pourquoi Stendhal, dilettante et égotiste, se sépare du XVIIIe siècle, et se garde de concevoir un bonheur accessible à tous les hommes. La culture du Moi l'éloigne de ce rêve humanitaire. Son individualisme est plus raffiné. Les voyages, les impressions de la nature et de l'art sont une excellente ressource contre la satiété. Mais on se lasse d'admirer comme de sentir (voir *Promenades dans Rome*). Même les émotions les plus inaccoutumées s'usent vite. Il ne suffit donc pas de les avoir accrochées; il les faut retenir, varier, et ranimer, au point d'atteindre à la passion violente, et par elle au bonheur. Or l'analyse, loin de refroidir la sensibilité, l'excite et la rafraîchit. C'est une double et toujours neuve jouissance que de classer, diviser, et formuler le plaisir

qu'on éprouve. Ce retentissement intellectuel des sensations leur fournit un nouvel aliment plus subtil et fécond; sans compter les transpositions du sentiment et de la pensée. Par exemple, on conçoit que le premier serrement de main de la femme aimée apporte à un tendre comme Beyle une sensation exquise; mais de prolonger ce frisson en prolongeant le souvenir, et de transformer l'émotion du cœur en impression d'art, si l'on revoit par la pensée une tête divine du Corrège à chaque fois que l'on songe au premier serrement de main, quelle somme de plaisirs, et de quelle qualité, le Moi ne réalise-t-il pas ainsi! Et inversement, en face d'un Corrège rêver à l'objet aimé, les fondre ensemble dans le rêve, et n'avoir même d'imagination que si la sensibilité est d'abord émue, quelle intensité de jouissance pour un dilettante! Et si « l'archet bien manié sur le violon sonore » chante à une heure de passion violente ou malheureuse, quelle folie, mais quel délice! « Réfléchir sur les beaux-arts fait sentir » écrit Stendhal dans l'Introduction à la *Vie de Rossini*. L'on pourrait définir cette alliciante sensibilité intellectuelle par les termes mêmes dont il se sert pour formuler le génie dans l'art : « Un grand artiste se compose de deux choses : une âme exigeante, tendre, passionnée, dédaigneuse — et un talent qui s'efforce de plaire à cette âme et de lui donner des jouissances en créant des beautés nouvelles. » Voilà, je pense, la clef de ce sensualisme logique et idéologique, grâce auquel Stendhal arrive à jouer et jouir de son Moi — et, par extension, de celui d'autrui — « avec tout le sang-froid d'un pianiste qui touche du piano. » Le Moi reçoit et ravive la sensation forte, dans la plénitude de ces deux facultés ennemies, sensibilité et raisonnement, que cette sorte d'analyse sensuelle a réconciliées. C'est le dernier terme de l'individualisme intellectuel. Il ne s'agit pas de raisonner pour s'empêcher d'avoir du plaisir, mais au contraire, d'achever et rehausser le plaisir par le raisonnement.

Joignez que cet idéal de bonheur égoïste ou égotiste, comme on voudra l'appeler, a pour conséquence nécessaire un médiocre souci de la morale. Cela même est l'ordinaire écueil des dilettantes. Ce retour à l'état naturel, cette apologie de la passion, que la violence suffit à justifier, cette logique même, qui, loin de la contenir, l'exas-

père pour la ressentir plus fortement, exclusive de toute foi religieuse, impatiente de toute contrainte, cet épicurisme esthétique et analytique porte en soi sa peine. Il aboutit au pessimisme le plus désolant, faute de trouver une fin à ses convoitises.

Par moments, il paraît bien que Stendhal tourne à grand effort la roue d'Ixion, déchiré par les serpents qui sifflent alentour. Il semble que la sensation se dessèche et se volatilise, à force de dissection et d'expériences personnelles, et que cet égotisme s'éloigne du bonheur à mesure qu'il devient plus conscient et subtil. Il arrive que, soumis à ces minutieuses et incessantes épreuves, le Moi de Stendhal rappelle moins la statue de Condillac que le Joueur de flûte de Vaucanson, un autre Dauphinois. Plus le mécanisme est compliqué, plus la machine apprête à rire, au cas d'un geste manqué ou d'une fausse note. Et c'est ce que Stendhal (« avec ce gros nez etc... ») appréhende pardessus toute chose. De là ces airs de mystificateur, qu'il se donne volontiers et que les femmes ne pardonnent guère. Et aussi cette rage de jouter contre tout et tous, et ce constant souci de se composer un caractère, comme une Loason fait son visage. Et puis, comme il est dit dans *Le Rouge et le Noir* : « On peut devenir savant, adroit... Mais le cœur!... le cœur ne s'apprend pas. » De là, enfin, les désillusions, les mécomptes, et ce qui est au bout de ce sensualisme logique et individualiste, le pessimisme vain.

Mais, au regard de la littérature, l'homme qui avait en soi concilié les contraires, action et dilettantisme, idéologie et sensibilité, et fait du Moi son objet et comme sa carrière, à défaut d'un caractère supérieur qui lui eût été nécessaire pour être un grand homme, ne risquait pas au moins d'être un écrivain médiocre. A la veille de la révolution romantique, et en dehors d'elle, il avait renouvelé la sensibilité française, sans les prestiges de l'imagination. Il allait aussi atteindre à l'originalité créatrice par des voies qui lui sont propres. Le culte de soi et l'amour de la femme lui tinrent lieu de tout le reste. Un Racine procède de l'observation pour aboutir à l'analyse et à la peinture du cœur humain. Stendhal part de l'analyse et de la connaissance de soi-même pour atteindre à l'observation. Il retrouve la littérature réaliste, à force d'être lui.

III

A part quelques maquillages, il s'est donc mis tout entier dans ses œuvres. Polygraphe, il n'a guère traité que de lui-même. Littérateur, il n'entend presque rien à la littérature qui s'élabore à son entour. Voyageur, curieux de précision, il ne se pique pas de décrire les choses mêmes, mais la manière dont il en est affecté. Critique d'art, il fait sur les peintres ou les sculpteurs les mêmes expériences que sur lui ; à travers le clair obscur de Léonard il cherche l'état d'âme. Épistolier, il ne devise que de ses joies ou de ses peines. A-t-il passé une journée agréable, « c'est la plus belle de sa vie. » Si une femme et son mari, à un relais de poste, prêtent l'oreille à ses boutades et prennent le café avec lui, « ce café est admirable », parce qu'une dame l'écoute et qu'il y a un mari. Il écrira deux romans qui sont des chefs-d'œuvre, et où il a versé toute son âme. On comprend déjà ses limites et ses rares qualités.

Qu'il n'ait rien entendu à l'idéalisme transcendental des Allemands ni à la genèse de la poésie romantique, ne nous en étonnons point. Le contraire serait étonnant. Un homme penché sur son Moi, qui tient toute préférence fondée sur une sensation pour inattaquable, (encore faut-il que ces sensations ne le déroutent pas trop, car, trop « nouvelles », « elles fatiguent vite »), qui juge des ouvrages, comme de la vie, d'après l'intensité du plaisir qu'ils lui offrent, un pareil homme est un médiocre critique de philosophie et de littérature. Tout ce qui le heurte est mauvais; et pire, semble-t-il, ce qui réunit l'admiration publique et le consentement universel. Il ose ne pas suivre la mode, jusqu'au paradoxe, avec ravissement. Il « méprise sincèrement Racine »; il tient Molière pour un coquin, flatteur du roi, qui a criblé de ses traits l'originalité; il dénonce l'emphase de Rousseau, déteste Chateaubriand, goûte Lamartine un peu tard, et proclame d'abord que Béranger est le premier poète français. A la vérité, son admiration est occupée ailleurs; elle s'adresse à Byron, Monti, Silvio Pellico, et Viganó, le maître de ballets.

Le principal mérite de *Racine et Shakspeare* est la date où le livre parut (1822). Beyle est en vedette; il pousse une reconnaissance pour le compte des romantiques; et déjà il leur tourne le dos. Il n'a guère de commun avec eux, hormis le culte de la passion et de l'individu, que les négations. Au surplus, on forcerait à peine sa pensée en disant qu'à ses yeux classicistes et académiciens se confondent. Sa définition du romanticisme, qui renferme une part de vérité que Taine saura mettre en œuvre, est présentée de telle sorte qu'elle ne paraît plus envelopper qu'un truisme. Être classiciste, c'est offrir à ses contemporains « la littérature qui donnait le plus grand plaisir à leurs arrière-grands-pères »; au lieu que le romanticiste possède l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, « dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus grand plaisir possible. » Qui ne reconnaît la théorie des milieux et des gouvernements, empruntée de Montesquieu, que nous retrouverons un peu partout chez Stendhal, dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, dans l'*Amour*, etc., et dont il est vrai de dire qu'il a tiré médiocrement parti? Elle y semble toujours un ressouvenir ou une ébauche.

Telle qu'elle paraît ici, on sent tout ce qu'à un critique plus délié elle peut fournir de traits qui atteignent directement Stendhal. Est-il certain, en vertu de cette définition, que Shakespeare ne soit pas un classiciste? Et voyez l'embarras où nous sommes plongés, puisque être romanticiste, c'est être pour Shakespeare contre Racine. Concluons-en seulement que Beyle tient contre Racine (dont l'observation profonde n'est pas assez mécanique, en sorte que l'industrieuse analyse est trop secrète pour aviver et fortifier les émotions qu'il en reçoit) — pour Shakespeare, aussi admiré en France, mais à titre étranger, et qui lui assène ces mêmes émotions. Si jamais jugements furent subjectifs, ce sont les siens. Il tranche selon ses préférences; et ses mépris vont aux académiciens, aux gens « à cordons et à argent », aussi naturellement que les fleuves glissent vers l'Océan. Il compare les porteurs de grandes réputations aux vieilles ruines. Sur ce point il ne se contredit guère; il demeure ferme jusqu'au bout.

Ce n'est pas à dire qu'il n'ait rencontré dans *Racine et Shakspeare* quelques idées dignes d'être retenues. — Certes,

la beauté supérieure des œuvres grandes défie le temps et l'évolution des mœurs. Elles valent surtout par la vérité humaine dont elles renferment quelques parcelles. Néanmoins, le plaisir est le moyen, sinon la fin des belles-lettres; et la clarté est une condition essentielle du plaisir littéraire. On ne saurait trop prendre le parti de Beyle sur ce point. — D'autre part, il a manifestement cherché la vérité sociale de la littérature, j'entends l'influence de la société sur les œuvres d'art. On ne saurait s'associer à ceux qui lui dénient ce mérite. On trouvera un peu partout dans ses livres des phrases comme celle-ci : « Shakspeare dut son excellent public aux têtes qui tombaient sans cesse. ». Il est véritable qu'à généraliser son idée, il l'a trahie; et que loin de n'en pas tirer parti, il la fausse à la développer. Je ne puis concéder à Beyle, disciple de Condillac, qu'il n'y a pas de beau idéal, mais divers tempéraments d'artistes, divers pays et divers temps. Au total, il n'a eu qu'une demi-idée. Ce qui nous intéresse, à cette heure, ce n'est pas tant l'influence de la société sur la littérature que la part de vérité sociale que la littérature d'une époque exprime. — Et aussi, je proteste que Beyle, réclamant dès 1822 le drame national en prose et proclamant qu'au théâtre « le vers n'est souvent qu'un cache-sottise », a une vue plus juste des destinées du théâtre moderne que Victor Hugo dans la *Préface de Cromwell*. Quant au grief qu'on lui fait de recommander des sujets comme *Henri III* ou *Duguesclin* et, par suite, de proposer à ses contemporains un plaisir qui eût fort réjoui leurs arrière-grands-pères, je ne l'estime ni décisif ni sans réplique. A l'époque où le peuple français vient de conquérir ses quartiers de noblesse, tous les sujets tirés de l'histoire de France lui apporteront des sensations plus neuves et appropriées à ses nouvelles aspirations qu'*Agamemnon*, roi des rois, ou même *Hernani*, grand d'Espagne. — Enfin, Beyle s'élève contre l'influence envahissante de Walter Scott et avertit les romanciers. Il rebute la couleur locale, artificielle et grossière restitution des époques et des milieux. Tout ce qui ne sert pas à éclairer les âmes n'est que vanité. « L'habit et le collier de cuivre d'un serf du moyen âge sont plus faciles à décrire que les mouvements du cœur humain. » Il lui suffit d'une « originalité de lieu », qu'un ou deux mots exacts précisent, et qui

détermine un caractère. Ni les descriptions ni les transpositions d'art ne l'intéressent. Même il lui arrive d'écrire avec une pointe d'impertinence, à la façon de Mérimée dans sa *Chronique de Charles IX* : « J'ai oublié de peindre ce salon. Sir Walter Scott et ses imitateurs eussent commencé par là; mais moi, j'abhorre la description matérielle. » Sied-il d'ajouter que nos romanciers ne l'ont point entendu?

L'historien est, comme le critique, tout admiration et tout mépris. Séduit par les idées générales et les vastes synthèses, son sens de la précision s'obscurcit. On a pu relever sans peine les erreurs matérielles qui font tache dans *l'Histoire de la peinture en Italie* et la *Vie de Napoléon*. Passons sous silence les *Lettres sur la Vie de Haydn* et la *Vie de Rossini*, deux ouvrages désormais classés parmi les supercheries littéraires. Mais Stendhal, qui tient pour les faits, se montre peu scrupuleux dans les détails. A l'ordinaire, son érudition est de fraîche date et de seconde main. Dans les manuscrits qu'il scrute à Rome il cherche la passion beaucoup plus que la vérité. Il pense découvrir l'histoire de l'Italie; et comme il ignore la méthode bibliographique, il apporte comme neufs des documents déjà connus. Ses jugements sur les mœurs de la Renaissance sont personnels, c'est-à-dire contestables; gardons-nous de prendre les *Chroniques italiennes* pour des monuments historiques. Mais il faut lire les premières pages de la *Vie de Napoléon*, et même le premier tiers du volume. Cette fois, le sujet l'élève au-dessus de lui-même. « J'éprouve une sorte de sentiment religieux, dit-il, en écrivant la première phrase de l'histoire de Napoléon. » Si l'on ajoute à ces pages la fière dédicace de l'*Histoire de la peinture en Italie*, de beaux morceaux épars dans le même ouvrage sur l'énergie italienne, sur Raphaël, Léonard, Michel-Ange, on y goûtera, sinon un véritable historien, au moins un Stendhal méconnu, dont le Moi transporté d'enthousiasme ou de plaisir artistique, se montre capable d'une admiration lucide, dont il ne se « lasse » point, dont il n'éprouve pas le besoin de « se consoler ». Dans ces deux ouvrages encore Taine trouva et prit son bien.

Voyageur, Stendhal a tout son jeu en main. Il possède le goût de la vie cosmopolite, qu'il a retenu de sa « période

héroïque ». A défaut de conquérir le monde, il étend son Moi, le répand, l'enrichit de sensations imprévues. S'il laisse quelquefois paraître le Gaudissart, enclin à étonner les tables d'hôte; s'il demande à haute voix du champagne frappé, et gronde avec humeur « parce que la glace n'est pas divisée en assez petits morceaux » et pour attirer les regards sur lui; s'il se délecte des cancans locaux un peu plus que de raison, il sait écouter et voir, et noter ce qu'il a entendu et vu : il a le talent du voyage. Lisez *Rome*, *Naples et Florence*, les *Promenades dans Rome*, et les *Mémoires d'un touriste*; vous y verrez que son unique souci est de prolonger son enquête sur les mœurs des hommes, et de voir comme son Moi s'y comporte, la somme des plaisirs nouveaux ou différents du *déjà senti* qu'il y cueille. Au débotté, il cherche à deviner comment les gens chez lesquels il passe « ont coutume de s'y prendre pour courir après le bonheur. » C'est le premier objet de sa curiosité. Et la première difficulté qu'il rencontre et qui l'irrite, c'est le « patriotisme d'antichambre », cette conventionnelle hypocrisie des peuples, qui étend un voile sur ce qui intéresse Beyle, et qui lui masque pendant un temps les hommes et surtout les femmes. Il y a dans chaque pays de certaines maximes qu'on ne saurait mettre en doute devant un étranger. Elles sont autant de remparts élevés entre l'observateur et la vérité morale. Les Anglais sont vertueux, parce qu'ils chôment le dimanche; les puritains respectables, parce qu'ils sèment l'ennui; les savants considérables, parce qu'ils portent des lunettes... Nous connaissons trop, à cette heure, la puissance de l'ennui et des attitudes austères, pour ne pas saluer la courageuse observation de ce pèlerin sagace. Il va loin en ce sens, et ne craint pas de rompre avec son pays. Ingrate patrie, je te dirai tes vérités. Il nous en a dit quelques-unes, que nous eussions sagement fait de retenir. Sans doute, il lui est arrivé d'exprimer là-dessus quelques boutades et d'écrire de méchante humeur : « L'abord du compatriote est mortel pour moi. » Qu'il adore l'Italie contre la France, cela n'est pas douteux. Toutefois méditons, aujourd'hui plus que jamais, quelques-uns de ses griefs. Il lui semble que l'énergie s'en va, et que nous ne sommes plus capables de grandes actions ni de grandes passions. Le temps où nous vivons est-il pour lui donner

tort? Il estime que nous devenons un peuple d'hommes aimables et vaniteux, et qui passent leur vie à courir après la mode. Il dénonce la banalité française, qui amortit le sentiment et étouffe la sensibilité. « En France, les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes. » L'imprévu même, indispensable complément des sensations fortes, l'imprévu est uniformément canalisé par la rage d'imitation mutuelle. L'imitation et la vanité, voilà ce qui rend le Français intolérable à un cosmopolite, dont le Moi est surtout curieux de plaisir sincère et de passion vraie. C'est la vanité, c'est la mode qui règle chez nous l'art de la conversation, dont nous sommes si fiers, et qui l'alimente de banalités et de grimaces. Le bon ton est encore une barrière élevée contre le naturel. Insensiblement le Français devient « inexaltable », et la Française aussi. On remplace la passion par l'esprit, la sincérité par l'esprit, la sensibilité par l'ésprit, celui du boulevard de Gand, sorte de raillerie fine et négative, qui, elle aussi, pourrait bien n'être qu'un cache-sottise. Reconnaissons que si ces défauts n'épuisent pas le sujet, au moins ils sont bien nôtres; en les dénonçant dès le début du siècle, Beyle faisait preuve de perspicacité. D'autres lui échappent, qui intéressent ou froissent moins vivement la sensibilité de ce Moi ombrageux, qui aime à bien vivre, j'entends à vivre à l'aise. Mais les *Mémoires d'un touriste* sont pleins de réflexions qui percent à jour les mœurs moyennes des provinces de France, et tout illustrés de types caractéristiques, dont en un tournemain Beyle a vidé le cerveau. Et ce qui manque le plus à ces bonshommes, c'est la bonhomie.

Stendhal ne l'avait qu'en apparence et physiquement. Mais il la trouvait en Italie, « où le marché à la vanité n'est pas ouvert ». Ce peuple ne plie pas sous les convenances. La passion n'y est pas enserrée dans les préjugés de toute sorte. L'énergie s'y retrouve encore avec ses transports et ses hasards. Le meurtre n'y est ni rare ni médiocre. «... L'autre assassinat a eu lieu près Saint-Pierre, parmi des Transtévérins; c'est aussi un mauvais quartier, dit-on; superbe à mes yeux; il a de l'énergie, c'est-à-dire la qualité qui manque le plus au XIXe siècle (entendons : en France). De nos jours on a trouvé le secret d'être fort brave sans énergie ni caractère. On ne sait pas vouloir. »

Surtout il rencontre à Rome, à Milan, à Florence, à Naples les grands amoureux, qu'il jalouse et confesse, et l'objet de ces amours, l'Italienne frémissante, ardente et naturelle, la femme telle que sa timidité foncière la rêve, exempte de « bégueulisme », et près de laquelle il trouve une saine température du sentiment : *mollissima fandi tempora*. Les souvenirs de ses soirées à la Scala ou au café Ruspoli sont tout parfumés de sensations capiteuses. S'il glisse volontiers vers la fatuité ou dans le cynisme, s'il affecte en maints endroits les airs d'un don Juan, et s'il en faut rabattre, quand on lit ses aveux plus intimes ou sa correspondance, tout de même on sent passer à travers ces pages de *Rome, Naples et Florence* comme une brise de bonheur azuré. « Coqueter » avec ces créatures primesautières, d'esprit vif sans hypocrisie, capables d'attachement sincère jusqu'à la violence; deviser, comme entre hommes, avec une liberté d'où le mot propre n'est pas proscrit, dans ces loges d'opéra où l'on joue le pharaon, où l'on prend des glaces, où peu s'en faut que l'on ne soupe, encore sous le charme des suprêmes vibrations de la mélodie; oublier sa laideur, être accueilli comme Français de talent, et un peu comme homme original et qu'on distingue; pousser le paradoxe sans appréhender la grimace; provoquer les confidences et s'en délecter intérieurement; frôler et observer la passion, le soir, sous le ciel de Naples, et voluptueusement reposer son regard sur les courtes lames argentées de l'horizon; puis, à l'obscure clarté des étoiles, rentrer au logis en compagnie d'un Byron ou d'un Rossini, une fois quittées les belles marquises dont les épaules frissonnent sous la nuque d'ébène; et jusqu'à l'aurore revivre ces soirs enchantés, en fixer les impressions, en prolonger les sensations sur le clavier de l'âme; avec la méthode d'un logicien en noter le plaisir, en définir la qualité, sans oublier l'inattendu des rencontres, excursions, brigands et policiers — quelles délices et quel pays pour un homme né délicat et sensuel, curieux de passion et amant des arts!

On conçoit que Stendhal n'ait d'imagination qu'en Italie. Il goûte le beau comme il se plait à la société des femmes. Une figure du Corrège, la musique de Rossini, et l'harmonieux parler d'une grande dame romaine font passer en son cœur le même tressaillement. A son avis, « les beaux-

arts ne vivent que de passion ». Et c'est le même Stendhal qui définit ainsi le plaisir musical : « La musique plaît (joignez qu'elle est belle, puisqu'elle plaît), quand elle place le soir votre âme dans une position où l'amour l'avait déjà placée dans la journée. » Devant les palais romains, il revoit en pensée les mœurs énergiques du xve siècle. Une visite à Saint-Pierre de Rome le met en cet état d'âme « où se rencontrent les sensations célestes données par les beaux-arts et les sentiments passionnés. » Pour lui enfin, tout jugement, je le répète, se fonde sur une sensation. C'est la critique artistique de Diderot, mais poussée encore plus avant dans le sens de la subjectivité et de la passion dramatique.

Stendhal, qui est plus artiste, a aussi sur Diderot l'avantage de ne pas suggérer de sujets aux peintres ni refaire leurs tableaux. Ses synthèses sont hâtives et quelquefois téméraires; mais il se garde de confondre des idées plastiques avec des idées littéraires; et cette passion qu'il réclame des beaux-arts est bien leur affaire, si elle n'est pas tout leur objet. Il sent vivement le charme des lignes et des couleurs, et il s'y donne tout entier. Si la sensation ne peut suffire à constituer une théorie critique, elle est toutefois la condition première de l'admiration, et il sied que la critique le rappelle souvent aux artistes. Dirai-je que décrire un monument ou une statue « en peignant les sensations qu'elle a fait naître dans un cœur » peut être « très dangereux »; mais que, si le cœur est singulier, sincère, vibrant et d'un Beyle, l'initiation du lecteur se fait plus vite et mieux qu'à lire les chapitres prolixes de certains savants? Celui qui dans un voyage à Rome, Naples et Florence prendrait Stendhal pour cicerone aurait à se méfier de tout le monde, c'est entendu. Mais il n'éprouverait pas trop de mécomptes. A part une certaine inégalité dans la façon de sentir, que Stendhal avoue (« Il y a des jours où le plus beau tableau ne fait que m'impatienter. C'est un genre de malheur que l'on ne prévoit point... Je suis très sujet à ce malheur... ») — notre touriste aurait affaire à un guide entendu, tout vibrant en présence de la beauté, instruit de la Renaissance et dénué de pédantisme, courageux dans ses émotions et opinions, et incapable de céder à la mode ni de s'incliner devant les in-folio des archéologues ou sous l'impératif catégorique de la tradi-

tion. On ne risquerait pas avec lui d'ânonner les élucubrations officielles des gens en place ou en crédit. Et, ce qui vaut mieux que tout le reste, on acquerrait et fortifierait un goût si vif, si personnel des formes et des couleurs qu'en face d'un paysage naturel un frémissement vous avertirait de la beauté du spectacle et que votre âme même vous deviendrait comme un instrument de plaisir esthétique. Alors le touriste pourrait dire avec son guide : « J'aime les beaux paysages; ils font quelquefois sur mon âme le même effet qu'un archet bien manié sur un violon sonore; ils créent des sensations folles, ils augmentent ma joie et rendent le malheur plus supportable. » Il trouverait en ces frénésies un viatique; et, vers le soir de la vie, il pourrait mêler par le souvenir ses sensations d'art et ses émotions d'amour, les yeux et le cœur tout pleins de sa chère Joconde et de sa chère Métilde, c'est-à-dire de la Beauté passionnée, qui console de tout, même de l'égotisme et même de l'amour.

Et justement, ce fut « après un séjour prolongé dans la patrie de l'oranger » que Stendhal composa son traité de *l'Amour*. Il prétendait écrire un livre d'idéologie sur ce sujet admirable et scabreux, une sorte de voyage au pays du cœur, où les faits et les détails fussent classés et catalogués sous des rubriques scientifiques, selon le plan d'un traité de physiologie ou d'histoire naturelle. Peut-être n'a-t-il réussi qu'à « imprimer son cœur. » C'est l'ordinaire fortune de ceux qui touchent à cette matière; on s'étonnerait que ce n'eût pas été la sienne. Jamais théorie ne fut plus personnelle. Il s'excuse d'écrire « je » au début de toutes ses phrases; que ne s'excuse-t-il d'avoir entrepris une monographie de ce qui fut non pas l'unique, mais l'une des deux affaires de sa vie! Il pense avoir épuisé le sujet par une analyse logique. Mais nous vivons tous avec notre expérience; et cela est vrai de Stendhal, qui fut assez peu livresque, plus que de tout autre. Or il se confessait plus tard à lui-même qu'il avait toujours aimé à crédit, sans être payé de retour. Son essai en fait foi. On y chercherait vainement la description de l'amour féminin. On dirait qu'il l'ignore en effet. Il faut s'être laissé beaucoup aimer et avoir beaucoup réservé son cœur et son esprit, comme un Racine, pour pénétrer dans le cœur de la femme et y reconnaître les démarches de la passion. En

cette matière juger d'après ses propres sensations est une méthode grosse d'erreurs et coutumière de lacunes. Il se pourrait qu'entre l'un et l'autre sexe l'amour humain n'eût de commun que le nom.

Stendhal distingue quatre sortes d'amour. Il est à peine utile d'observer que l'amour-folie lui paraît la plus essentielle. Sur ce point il est romantique; l'exaltation le ravit. Mais il n'est point lyrique, au contraire. Toute l'immorale morale de Diderot, les charmes de l'état naturel, les droits de la nature, le mépris des convenances, préjugés, conventions sociales, tout cela reparaît, sans atténuation. Sous une forme dogmatique ou anecdotique, ce sont les tendances du *Supplément au voyage de Bougainville*. Et l'on se doute que l'objet même de cette étude se définit par des sensations : « Aimer, c'est avoir du plaisir à voir, toucher, sentir par tous les sens... » — Mais, comme si cet éternellement beau sujet donnait des ailes aux écrivains les plus terrestres, l'ouvrage doit sa renommée à une trouvaille de la fantaisie : *la cristallisation*, image poétique et neuve de la complicité du cerveau dans l'amour. Aux mines de sel de Hallein, près de Salzbourg, les mineurs jettent un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après, ils le retirent tout couvert de petits cristaux mobiles et éblouissants. « On ne peut plus reconnaître le rameau primitif. » Scientifique métaphore, dont la poésie est la précision même. Cette métamorphose de l'objet aimé dans la fantaisie de l'amant, qui se produit peu à peu sous des influences multiples que Beyle analyse avec subtilité, n'est pas uniquement un ressouvenir du couplet de Lucrèce traduit par Éliante dans le *Misanthrope* :

> Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
> Et dans l'objet aimé tout leur paraît aimable...

Elle est ensemble l'expression exacte du mécanisme cérébral de l'amour et la plus gracieuse peinture des illusions qui lui font fascine. Même il se pourrait qu'elle fût le dernier mot du livre et de l'homme, qui écrivait vers la cinquantaine, non sans quelque mélancolique douceur : « L'état habituel de ma vie a été celui d'amant malheureux, aimant la musique et la peinture. »



IV

On a loué Stendhal d'avoir dit qu' « un roman est un miroir qui se promène sur une grande route ». C'est justice. Mais il ne semble pas qu'on ait assez marqué à quel point le miroir est Stendhal même, et combien son réalisme subjectif nous arrive par réverbération. J'ai noté qu'il méprisait Racine, en quoi il avait singulièrement tort, étant lui-même psychologue de talent et par goût. Mais il est vrai, d'ailleurs, qu'avec des tendances analogues la démarche de son esprit est différente. Il ne sort pas de lui : il reflète. Il analyse les reflets par comparaison avec le miroir. Les hommes et les objets qu'il réfléchit n'existent que par rapport à lui, comme les personnages de ses romans empruntent leur réalité d'un personnage central. Et ce protagoniste est lui-même. Il a composé ou ébauché plusieurs romans ; on voit toute son âme au travers.

Laissons de côté *Armance*, dont le héros, qui prétend vivre en marge de la société, peint un monde et des salons qu'il n'a point fréquentés. Et aussi *Lamiel*, qu'il était peut-être inutile de publier sous cette forme rudimentaire. Le culte posthume n'exclut ni l'intelligence ni le choix. J'en dirais autant de *Lucien Leuwen*, si la première partie plus achevée, (autrefois imprimée sous ce titre : *Le Chasseur vert*) ne montrait à quel point Stendhal est l'homme même du livre. Imaginez avec très peu d'effort des *Souvenirs d'égotisme* plus soignés, aussi vrais dans le détail, et à peine recouverts d'une teinte romanesque. Oui, voilà bien Henri Beyle, jeune, (beau, faut-il le dire ?) petit-fils de M. Gagnon, bourgeois voltairien, fils de M. Beyle, aristocrate et ultra, surtout neveu de M. Romain Gagnon, et dandy de province ; le voilà officier et républicain, libre penseur et fréquentant la messe pour paraître aux yeux des belles dames de Nancy ; c'est bien lui avec son besoin d'action, son mépris de tout ce qui est consacré, surtout par la hiérarchie, son goût des arts et des livres, et son élégance, et ses manies de bien-être, et son snobisme (chevaux, équipages, livrées), et sa crainte de la police secrète, et sa terreur de la religion, et son amour de l'amour ; irrésolu, inquisiteur,

bourreau de soi-même, à mi-chemin du rêve et de la réalité, avec des fugues dans l'imprévu...

Mais venons aux chefs-d'œuvre achevés. Et d'abord *Le Rouge et le Noir*, *Chonique de 1830*. Je ne crains pas de dire qu'aucun ouvrage romantique ne fut plus personnel que ce roman réaliste. « Laissez-moi ma vie idéale », s'écrie à la fin Julien Sorel. Ce mot est la clef du livre. Au moment où il le compose, Stendhal approche de la cinquantaine. Les désillusions n'ont pas tué en lui l'énergie. Au milieu de tous les conflits de convoitises et d'ambitions déchaînés par la Révolution et l'Empire, parmi les parentés qui se poussent et les coteries qui se font valoir, au moment où le népotisme prend d'assaut les grands emplois et s'accroche aux sommets de la société moderne, Beyle s'avise que peut-être il a manqué sa vie. Il lui arrive à cet âge ce qui arrive à d'autres moins clairvoyants. Après les enthousiasmes ou les dédains de jeunesse, il comprend son temps ; il jauge les hommes. Il a vu ce qu'à ceux de sa génération Napoléon avait apporté d'espérance soudainement brisée et d'ambition inassouvie. Waterloo fit banqueroute aux jeunes hommes qu'avait allumés Marengo. Vers 1830, dans un recul propice d'une quinzaine d'années, Stendhal refait sa vie, sa vie en idée. *Le Rouge*, c'est l'avenir militaire, qui s'est fermé brusquement. « Hélas ! dit Julien Sorel, vingt ans plutôt j'aurais porté l'uniforme comme eux ! Alors un homme comme moi était tué ou général à trente-six ans. » Mais le goût d'agir et de sentir persiste; et l'existence la meilleure est celle qui contient le plus de ces sensations fortes que donnent l'amour et le pouvoir. *Le Noir*, c'est l'église. Selon les temps l'héroïsme change de face, l'ambition de moyens, l'énergie d'objet, et l'on remporte les victoires qu'on peut. C'est encore l'action, mais insinuante, savamment conduite, sans « négliger les détails. ». C'est le triomphe de l'idéologie appliquée à la conquête de la France nouvelle : la logique de Destutt de Tracy mise à la portée des « arrivistes », la casuistique séculière aux prises avec l'autre. L'art de diriger ou contenir la parole succède à celui de manœuvrer les armées. Belle est la dépense des forces pour se donner « un caractère nouveau », égaler les victoires de Napoléon en rivalisant avec Sixte-Quint, « l'Hercule des temps modernes » qui trompa « pendant quinze ans de

suite, par sa modestie, quarante cardinaux. » L'effort est si considérable, que parfois les bras de Julien se raidissent comme dans une convulsion, et qu'il pense « gagner des batailles ». Peu s'en faut, à présent, que cette existence de lutte, qui est le contraire de la duperie, n'apparaisse à Stendhal comme la plus remplie d'un bonheur âpre et secret, et que le plaisir n'en soit supérieur à celui de donner des coups de sabre.

Julien Sorel, fils de paysan, (cela est mieux ainsi; l'individualisme sera plus triomphant en sa personne), mi-dragon et mi-abbé, lecteur du *Mémorial de Sainte-Hélène* et de la sainte Bible qu'il récite d'affilée, politique, aristocrate, ambitieux, et point dupe avec les femmes qui s'intéressent toutes à lui et qu'il tourmente à merci, — Julien Sorel est un Stendhal qui se reprend à jouer la partie de l'existence, avec sa science et son expérience de cinquante ans. En cette figure plus embellie qu'idéalisée (Mme de Rênal est immédiatement frappée de l'extrême beauté de Julien), Stendhal a déposé son Moi avec une aimable fureur. Toutes les craintes, tous les préjugés, toutes les qualités d'énergie et de sagacité, Julien les a en partage. Il s'agit de voir enfin de quoi ne sont pas capables, dans ce « désert d'égoïsme », l'idéologie et la logique jointes à la vigueur et lancées à travers la France contemporaine. Et c'est grâce à cette conception qu'étant une seconde épreuve retouchée de Stendhal même, Julien Sorel est aussi le prototype des hommes forts de ce siècle.

Très vite, il secoue les entraves sentimentales; il déteste son père, se révolte contre les conventions, se dresse contre la société, à qui il compte bien faire un jour payer ses rancunes de plébéien qui n'est pas né avec vingt mille livres de rente. « Si la révolution recommence, il nous fera tous guillotiner », observe un jeune ultra qui s'intéresse à lui. Ce petit précepteur « sournois », qui a « l'air de penser toujours et de n'agir que par politique » est l'artisan de sa vie. Il en a perfectionné le mécanisme, au point que, l'engrenage une fois mis en mouvement, il faut atteindre aux points extrêmes de la passion et de l'ambition. Il est, comme tous les héros du début de ce siècle, avide de tout à la fois. La clairvoyance analytique de son esprit est d'une telle précision que très véritablement il joue de son âme et de celle des autres comme d'un piano sonore.

Et du commencement à la fin du roman, sa logique est en progrès, et son jeu plus habile. Aux armes! Son hypocrisie et l'absence de sympathie sont le meilleur de sa tactique. Si l'on excepte son ami, le marchand de bois Fouqué, il est féroce à l'égard des hommes qu'il méprise; on notera que les bienfaits ne l'apprivoisent point. Il y a chez lui une hypertrophie du Moi telle que le moindre détail, inaperçu d'un autre, le blesse jusqu'au sang. Ces blessures de la sensibilité, loin d'obscurcir son esprit, en excitent et avivent la lucidité. Aux armes! A l'instant de trahir M. de Rênal qui le fait vivre ou M. de la Môle, son bienfaiteur, au moment que ses calculs et ses plans aboutissent, il a des ricanements de soudard vainqueur. Il tient sa proie par la seule puissance de son énergie et de son intelligence. La psychologie, qui le tourmente et empoisonne sa vie sentimentale, donne alors un singulier relief à sa personnalité. Il est également au-dessus d'Antony par l'esprit et d'Octave Desgenais par la volonté. Il triompherait enfin dans son existence idéale, si les ordres que le cerveau transmet préalablement définis avec leurs suites logiques, la machine les exécutait automatiquement.

Mais la vie idéale est aussi, on s'en souvient, celle qui donne les sensations les plus fortes. Et nous retrouvons en Julien Sorel cette discorde entre l'intelligence et la sensibilité, qui se termine toujours par la victoire douloureuse de la première. Le corps, cette guenille, veut cueillir la jouissance qui s'offre. C'est une continuelle action et réaction d'une faculté sur l'autre, qui explique les lignes brisées que décrit cet extrême logicien. Julien Sorel, en dépit de son héroïsme, est à la merci de ses sensations comme tous les êtres créés par Stendhal. Ils les surmontent à force de volonté, d'héroïsme intellectuel; et comme l'effort même les transforme, aiguise et idéalise, ils sont également esclaves, non pas tant de leur imagination, comme ils le pensent, que de leur intelligence. De là cet invincible besoin d'autre chose, qui pousse Julien Sorel à se déprendre du plaisir qu'il goûte, et qui pourtant est le but suprême de sa philosophie épicurienne, pour en appéter sur le champ un contraire, avec des efforts qui le crispent, et qui en font un héros, au sens le plus humain. Mme de Rênal, tranquille, bourgeoise, ressent pour lui un amour quasi maternel. Il la torture avec une volonté, une clair-

voyance, et des cris solitaires de triomphe qui ressemblent aux affres de la douleur. Mlle de la Môle, noble, aristocrate, s'éprend de lui, en proie à un amour de tête, comme domptée par cette énergie plébéienne. Il la crucifie, et tordu par la souffrance, s'exalte dans l'orgueil et la méditation jusqu'à l'insensible détachement final. La politique, dont il a fait l'instrument de son ambition, il l'applique, comme un fer rouge, sur les plaies qu'il a creusées en ces cœurs de femmes qui ne sentent, aiment et souffrent que par lui, et qui n'ont d'autre fonction, quoi qu'on en ait pu dire, que de se réfléchir en lui. Il est le foyer d'intelligence et de sensation qui les anime et qui les dévore. Phèdre se meurt, physiquement et moralement anéantie par une passion funeste; mais toutes ses tortures sont à elle et en elle ; il faut qu'elles les exprime; elle cède par sa mort à l'opprobre de les avoir exprimées. Mme de Rênal, mariée à un provincial autoritaire et vaniteux, n'était guère qu'une bonne couveuse avant l'arrivée de Julien. Dès l'apparition du jeune prestolet, son obscure personnalité est absorbée par ce Moi au tour de visage charmant, à la domination violente. C'est dans l'âme de Julien que nous lisons l'âme de Mme de Rênal. Il meurt; et elle meurt, n'ayant plus de centre vital. Semblablement Mlle de la Môle, qui nous apparait d'abord comme un caractère, use toute son indépendance et toute son énergie à fléchir sous le frénétique orgueil de son maître. Une fois isolé dans sa prison, il se détachera d'elle logiquement, comme d'une partie accessoire de lui-même, où il ne trouve plus ces sensations folles d'héroïsme, qui sont le prix du rêve. Quand le bourreau aura fait son œuvre, elle prendra sur ses genoux cette belle tête livide, d'où lui venaient jadis sensations et idées. A son tour, elle pourrait dire aux prêtres qui psalmodient les chants funèbres : « Laissez-moi ma vie idéale ».

Aussi malgré quelque lenteur dans la seconde partie du roman, et je ne sais quoi d'artificiel ou de *moins vu* dans la peinture du monde ultra; en dépit de la complexité un peu romanesque de M. de la Môle et nonobstant le complot, ce fameux complot, où je reconnais Beyle avec sa crainte maladive des jésuites et de la police, — je me garderais d'incriminer le dénouement, encore moins le coup de feu tiré sur Mme de Rênal. Ce pistolet n'est point une arme

banale aux mains d'un fou. Cette aptitude à se faire centre, Julien l'exerce jusqu'au bout. Mme de Rênal, dominée par une autre volonté, a écrit une lettre accusatrice à M. de la Môle. Il la vise, agenouillée, en pleine église, à la face du prêtre, cet autre dominateur. Il croit tuer la seule femme qu'il aime. La sensation est vive. Pour y parvenir, un effort d'énergie était nécessaire. Et l'*imprévu*, qui est l'appoint de cet épicurisme en action, imprévu du retour dans les voyages, imprévu du dénouement dans la vie rêvée, en relève la beauté. On ne saurait douter qu'aux yeux de Stendhal la qualité esthétique de son roman en soit rehaussée. Et voyez combien, à partir de ce coup de pistolet, intelligence et sensibilité de Julien s'exaltent et sont toutes vibrantes, comme il arrive aux mourants dans les minutes suprêmes. Il soigne les gestes et les attitudes de sa fin. Au sortir de la cour d'assises : « J'improvisais, dit-il, et pour la première fois. Il est vrai qu'il est à craindre que ce soit aussi la dernière. » Il ressent toute sa passion pour Mme de Rênal, au point qu' « aucune parole ne peut rendre l'excès et la folie de l'amour de Julien ». Il triomphe d'une lâcheté passagère pour raisonner sur l'au-delà et sur cet ultime coup soudain, qui est la mort. Il est dans un paroxysme de l'esprit et des sens : dernier terme de la philosophie beyliste et du bonheur. « Laissez-moi ma vie idéale. Vos petites tracasseries, vos détails de la vie réelle, plus ou moins froissants *pour moi*, me tireraient du ciel. » Il meurt pour la gloire du *Moi*, héros et martyr.

Mais énergie, passions, sensations impliquent le contact de la vie réelle. *Le Rouge et le Noir* est un roman réaliste, d'un réalisme exact et minutieux. L'observation apparaît scrupuleuse. Encore une fois, prenons garde que ce réalisme est tout subjectif.

Les faits, les moindres comme les plus décisifs, n'y ont de valeur que par rapport à la vérité intérieure du personnage. Les détails empruntés du monde extérieur répandent autour de lui comme une atmosphère vitale. Ils ont en lui un retentissement significatif. La réalité n'a pas ici d'autre raison d'être. Il ne s'agit ni de l'homme mis en présence de la nature; car Julien s'arrête dans une grotte, au sommet d'une haute montagne, écrit ses pensées et ne voit rien de ce qui l'entoure; ni de l'individu romantique

s'extravasant sur l'univers; car, sans y songer, Julien voit s'éteindre l'un après l'autre tous les rayons du crépuscule. « Au milieu de l'obscurité, *son âme s'égarait dans la contemplation de ce qu'il s'imaginait rencontrer un jour à Paris.* » Stendhal ne décrit pas pour décrire; il fuit l'évocation ou la reconstitution des milieux historiques ou imaginaires. Il choisit scrupuleusement dans la réalité les points de repère caractéristiques des sentiments ou des pensées qu'il exprime. Et ce réalisme, ainsi compris, est déjà considérable.

La sûreté de l'exécution et du goût en fait un art supérieur. Relisons, pour le bien entendre, l'arrivée de Julien devant la grille de Mme de Rênal.

... « Elle aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, *extrêmement pâle* et qui venait de *pleurer*. Il était en chemise bien *blanche*, et avait sous le bras une veste *fort propre* de ratine *violette*.

Le teint de ce petit paysan était *si blanc*, ses yeux *si doux*, que l'esprit UN PEU ROMANESQUE de Mme de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée.... *Elle eut pitié de cette pauvre créature arrêtée à la porte.*

— « Que voulez-vous, ici, mon enfant? »

Julien se tourna vivement, et frappé *du regard si rempli de grâce* de Mme de Rênal, *il oublia une partie de sa timidité.* Bientôt, *étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire* ». — Et un peu plus loin, après les menus détails et remarques d'une première rencontre : « *De sa vie une sensation purement agréable n'avait aussi profondément ému Mme de Rênal; jamais une apparition aussi gracieuse* n'avait succédé à des *craintes plus inquiétantes.* »

Qu'est-ce à dire? — Que ces indices de réalité précise ne sont si vrais que parce qu'ils semblent projetés du dedans même de l'esprit un peu romanesque de Mme de Rênal. Conformément à la doctrine sensualiste, la sensation de *blancheur*, de *pâleur* impressionne d'abord la jeune femme. Telle la statue de Condillac, elle est toute à ce qu'elle sent. Or ce qu'elle sent correspond à un état de l'âme, la sensation à un sentiment, qui logiquement en résulte. Cette apparition blanche et violette, tonalités chères aux femmes de complexion douce et rêveuse, semble à

présent un reflet de la pitié qui s'éveille et se changera bientôt en un sentiment plus tendre. Et ainsi c'est le petit détail réel mis en sa place qui crée la propre température de ce caractère : il est à la fois le signe et le ressort de la vie morale. D'autre part, un mot a frappé l'oreille de Julien. « Quoi, *monsieur*, lui dit-elle, vous savez le latin? » Voilà le fait, imperceptible, qui n'acquiert de valeur et ne prend consistance qu'après examen. « Ce mot de *monsieur* étonna si fort Julien qu'il réfléchit un instant. » Il est le point de départ de l'analyse et le ferment de l'action. Le roman est plein de ces faits moteurs, qui donnent le branle au Moi pensant et agissant. Et c'est pourquoi faits et détails de la vérité extérieure ne nous sont renvoyés par le miroir intérieur qu'après avoir impressionné l'âme même, centre de la vie. Sur un mot insignifiant, Julien semble se détendre comme un ressort. Pour qui n'a pas noté la concordance du fait avec l'état psychologique du personnage, cet homme est un maniaque, qui excelle à se tourmenter, lui et les autres, en proie aux caprices d'une imagination et d'une sensibilité capricantes. C'est le danger de la manière. Mais c'est aussi la qualité de ce réalisme.

Stendhal procède de même pour l'observation des hommes. Il n'atteint à la vérité humaine qu'à force de descendre en soi. Il ne me parait pas qu'il pénètre dans le cerveau des autres autant qu'on l'a voulu dire. Il les juge d'après l'impression très vive et nette qu'il reçoit de leurs gestes et paroles. Il les connait par comparaison avec soi, et parce qu'il se connait bien. Au fond, c'est la bonne façon d'atteindre à la réalité supérieure. L'homme n'a de science un peu certaine que celle de lui-même ; c'est encore en lui qu'il a quelque chance de découvrir une parcelle de l'humanité. Suivez les démarches de l'esprit de Julien Sorel. Il n'observe à fond que s'il a été vivement blessé ou réjoui. La sensation initiale qu'il trouve en lui, est la mesure de sa clairvoyance. Au total, son observation et sa connaissance des hommes et des choses sont des reflets du même miroir. On se rappelle la caverne de Platon. Des êtres humains passent et leurs ombres se détachent sur la paroi, projetées par une flamme intérieure. Et nous voyons les ombres, qui appartiennent à des êtres réels, mais transformées par ce foyer de lumière. Tels nous apparaissent M. de Rênal, M. Valenod, et les autres. Réflé-

chis par le Moi de Beyle, ils vivent d'une vie réelle et intense, puisqu'aux traits qui les caractérisent s'ajoute la sensibilité qui les anime. Cette expression de la réalité n'est pas sans risque. Comme Stendhal a le courage, je dirais presque le culte de ses préjugés, il y a certaines classes d'hommes qui s'en ressentirout. Le tableau qu'il nous montre du diocèse de Besançon en a été alourdi. Est-ce même un archevêque de Besançon ou de Grenade dont il force à ce point les traits ? M. de la Môle, vieil ultra conspirateur, me semble poussé au romanesque à cause de préventions analogues et imaginaires. Dirai-je toute ma pensée ? Les femmes mêmes, qu'il nous offre aux yeux, si elles ne vivent qu'en lui, n'aiment aussi que par lui. Amour de tête ou amour à demi maternel, ce sont amours qu'un homme, qui a franchi le premier versant de la vie, peut rêver et peindre, et qu'une femme eût peut-être différemment exprimées. Mais comme le Moi, qui domine ces hommes et ces réalités, est par l'esprit et la faculté de sentir un abrégé de son époque, Stendhal, en écrivant *son* roman à la fois idéal et vrai, a écrit celui de son temps, et non-seulement *la Chronique de 1830*, mais le premier exemplaire du roman réaliste du XIXe siècle. C'est de quoi racheter l'excès de sa manière et je ne sais quelle uniformité dans la façon de se vriller l'âme selon les principes idéologiques.

Un tel auteur n'a pas beaucoup de romans à écrire. Ou plutôt, il en avait deux. Après avoir idéalisé sa vie en France, il la transporta au pays idéal, en Italie. *La Chartreuse de Parme* n'est autre que *Le Rouge et le Noir* déraciné. Malgré le talent encore supérieur de l'œuvre, et malgré cette teinte d'ironie déliée qui est un régal, il paraît que déjà la pointe de l'originalité s'émousse. L'influence de *Mes Prisons* de Silvio Pellico s'y trahit — un peu longuement. Fabrice del Dongo est un Julien Sorel italien. Même besoin d'action sur les champs de bataille d'abord, dans la carrière cléricale ensuite; même faculté d'absorber tout et tous autour de soi, avec plus de bonhomie et parfois de grâce véritable ; mêmes convoitises, et pareilles aptitudes à changer de résolution et à désorienter son existence sur un mot ou sous l'impulsion d'un mobile à peine perceptible. Et il faut reconnaître que par là Stendhal se rapproche de la vie vraie, et qu'il rompt de plus

en plus avec la composition rigide, classique, impersonnelle pour rechercher la composition plus ondoyante, diverse et subjective. Joignez que Fabrice, homme du midi, est encore plus esclave de ses sensations, et qu'à bien dire, il est tourmenté par une manière d'imagination sensuelle plus qu'intellectuelle. Mme de Rênal s'est muée en la duchesse Sanseverina, un type achevé de la grande dame italienne, telle que la voit Beyle, et dont il se plaît à retracer la naïve énergie qui siérait à un honnête homme. Dois-je redire que, s'il n'a rien écrit de plus vigoureux, avec des demi-teintes et des nuances assorties, comme aussi avec je ne sais quelle grâce libre qui rappelle le XVIIIe siècle, toutefois cette passion tantôt maternelle, tantôt farouche au point de méditer la noyade d'une ville entière, est le rêve d'un homme tendre et mûr encore plus que la peinture d'un cœur essentiellement féminin? Des jeunes filles il a peu compris le charme; Clelia Conti ne dépasse guère le niveau de ces héroïques poupées, qui constituent le fonds commun du roman français. En revanche, le comte Mosca, souple et philosophe, compatriote de Machiavel, est une figure originale et infiniment plus vraie par le fini du détail que M. de la Môle. En lui Beyle a déposé avec sa curiosité d'artiste le résidu de sa science et de ses désillusions : suprême ironie d'un Moi trop ambitieux, et qui « tendait ses filets trop haut. » Et si quelque doute subsistait encore sur son ferme dessein d'écrire deux romans, qui sont malgré tout deux chefs-d'œuvre, où ce Moi fût centre et foyer du monde sensible, et dont le réalisme et l'observation fussent solidement établis sur la sensation personnelle, source de plaisir, principe de bonheur et de vérité, il suffit de relire avec attention la journée *vraie* de Waterloo.

V

Écrivain, Beyle affecte de ne pas écrire — entendez : comme tous ces académiciens qui détiennent la renommée. Il écrit en « langue française », non « en littérature française. » Il déteste l'emphase; on le voit sans cesse occupé à faire court. Après avoir escarmouché pour le roman-

tisme, il se détache vivement d'un groupe, qui au culte de l'individu joint celui de la forme. Il lui faut des faits; il préfère « une idée de plus » à « une phrase élégante ». Il est positif et gentleman; convaincu que la brièveté est une politesse à l'égard du lecteur, il se fait volontiers bref et tranchant. Le style de Montesquieu lui semble « une fête pour l'esprit »; et celui du Code un idéal. Tout ce qui n'est qu'ornement est de trop : il y supplée par l'effort de la précision. Imbue des logiciens et idéologues, cette probité sèche n'est pas pour nous étonner. Mais elle le rejetait hors des cadres littéraires de 1830.

Ce n'est pas à dire qu'il réussisse surtout dans le maniement des idées générales. Au contraire, il y est lourd, compact et assez fumeux. Il partage ce défaut avec Diderot. Il l'aggrave, par crainte de paraître pédant, d'une ironie, qui, pour charmante qu'elle soit dans la *Chartreuse de Parme*, obscurcit trop souvent sa dialectique. A quoi bon le dissimuler dans une étude impartiale? Stendhal est capable d'agacer les nerfs de deux façons : la première qui consiste à exposer obscurément, dogmatiquement une théorie d'où rien ne se dégage; et la seconde, qui complète l'autre, et qui se résume en une moquerie dédaigneuse et grinçante, laquelle pourrait bien n'être qu'une impertinente impuissance à déduire les abstractions.

Stendhal, qui se connaissait bien, ne se méprenait point sur ses forces d'écrivain. Il ne lui déplaisait pas de paraître consentir de rudes sacrifices. Mais il savait les limites de son talent. Il souhaiterait avoir le style de Radcliffe pour décrire les monuments de Rome. Il ne les décrit point. Mais il excelle à se décrire lui-même, en une langue exacte et originale, qui n'est que le geste de l'âme, quelque chose comme une extrême sensation fixée par l'écriture. Alors cette sensibilité avivée par cette logique, qui n'est pas d'un poète, mais d'un observateur qui voit clair en soi, et à travers soi dans les autres, rencontre l'expression neuve, le mot propre, l'image juste. Le style se réduit à une *notation* psychologique et sensuelle, à laquelle préside un choix sévère des menus faits qui éclairent l'intérieur. « Je tiens au mot propre, dit-il, parce qu'il laisse un souvenir distinct. » Et bien qu'il nous dise aussi que la recherche d'un adjectif lui coûta souvent une heure de peine, on observera que ce n'est pas à l'aide des gammes d'adjectifs

rares ou sonores (vaine gymnastique de virtuoses médiocrement sensibles et peu précis) qu'il exprime le mieux son Moi et la réalité dont il jouit ou dont il souffre. Le verbe et le substantif lui sont des moyens plus sûrs. Et c'est un fort bon signe. Par delà les nuances, il atteint les choses mêmes, sans répugner à l'action. Il est clair et lumineux, quand il traduit son âme sentante ou agissante. Il l'est avec passion, sans viser à l'art d'écrire, avec une exactitude à la fois mathématique et pittoresque, mais toujours vibrante, quelquefois jusqu'à l'exaltation. Il se note lui-même jusque dans la frénésie de l'esprit et des sens. La phrase est courte, l'image nette, le mot direct et d'un rapport immédiat à la sensation qu'il projette au dehors. Ce n'est pas le style d'un artiste; — la couleur en est mince, et l'harmonie à peu près nulle; — mais d'un dilettante observateur, raisonneur et sincère. C'est l'impressionnisme le plus proche de la vérité. On n'y voit nulle part l'imagination qui crée; mais le Moi, doué d'une sensibilité toute nouvelle, à la fois convulsive et supérieurement intelligente, y transparaît partout. C'est décidément l'originalité de cette écriture et de ce talent.

On a dit de Stendhal qu'il fut un cosaque, un hussard, un isolé, un imperméable. Il fut surtout un homme sincère avec lui-même. Il a consacré sa vie à déchiffrer l'énigme de ce Moi pour s'orienter logiquement vers le bonheur et la vérité accessibles à l'individu. A cet égard il est l'héritier et l'enfant terrible du XVIIIe siècle, dont il érige en théorie l'égoïsme latent. L'humanité et la nature, que ses maîtres avaient toujours sur les lèvres, et qui leur tiraient des larmes littéraires, il ne s'en soucie que par rapport aux sensations et au plaisir qu'il en peut recueillir. Encore ne suis-je guère assuré que cet épicurien intransigeant ne s'accommodât pas mieux d'une toile de maître que d'un paysage naturel, et mieux encore d'une belle tête de femme, qui lui rappelât de tendres sentiments. Qu'il prolonge un siècle jusque dans le premier tiers du suivant, on ne le saurait nier. Mais fut-il un précurseur par hasard? Certes, ni sa morale médiocre, ni son individualisme entêté, ni cette adoration servile de la passion-folie ne l'éloignaient des romantiques. Il est donc de son temps et plus perméable qu'on ne dit. Mais prompt à l'exaltation, il est froid à imaginer. Il a horreur des lieux communs; il est

fermé au lyrisme. Il ramène son Moi du ciel sur la terre; il le tâte, le palpe, le décrit en ses sensations diverses et pour la qualité du plaisir. Il porte son idéal en lui, très peu sublime, en parfaite concorde avec la réalité qui est à portée de là main. Il aime la vérité moyenne et prochaine; son rêve ne dépasse guère le champ de l'expérience. Ni son esprit ni sa sensibilité ne sont dupes. Il crie : « Des faits, des faits! » au milieu des chantres harmonieux. Et les faits n'ont de valeur que dans le plaisir ou l'émotion qu'ils lui apportent. Ennemi de l'éducation religieuse, il rétablit dans sa dignité le sensualisme stigmatisé par l'éloquence de la chaire. Il maintient les droits de la logique et de la réalité positive. Il assiste curieusement au spectacle de son âme; il la promène par le monde, à travers l'Europe; et partout il est attentif à lui ménager avec méthode de petites fêtes intimes. Il est dilettante, analyste, réaliste et positiviste. Dès le jour où le critique de la littérature positive, qui fut Taine, conquiert son influence, Stendhal passe au rang de précurseur.

Et il a cet avantage sur la plupart de ses disciples, que la peinture du cœur humain lui parut toujours la seule réalité digne de ses recherches et que jamais l'appareil idéologique ne lui a fait prendre les détails et les faits pour essentiels en soi. Il a pu se tromper dans la chasse au bonheur, dans ses préférences, et aussi dans le choix d'un idéal; mais non pas dans la poursuite de la réalité qu'il prétendait atteindre. « Connais-toi » est sa maxime à laquelle il ajoute : « Et sois toujours toi-même. » Quand le positivisme, dans les trente dernières années de ce XIX[e] siècle, revient au dilettantisme sous l'influence de Renan, Stendhal est encore le buste sous lequel le talent de l'égotisme se développe. Et si le goût de la vérité et des mœurs moyennes pousse dilettantes, réalistes, positivistes, et impressionnistes en des voies diverses et contraires, on aperçoit encore Stendhal au bout de toutes les avenues.

Sans être un de ces illustres écrivains dont l'œuvre rend le son d'un pur métal, il est un nom considérable dans la littérature de notre siècle. Rare plutôt que grand, il a fait du Moi sensible comme une religion littéraire et artistique. Cette posture n'est pas sans péril; car un Moi compréhensif et d'une sensibilité, même aiguë, ne tient pas lieu d'un idéal. Il arrive que l'intelligence est plus

douloureuse, à proportion qu'elle se renferme davantage en ses observations analytiques; que les sensations s'amortissent et que le bonheur poursuivi s'échappe, laissant un vide irréparable dans le sanctuaire d'Égotisme. Et de même, il ne suffit pas d'une complexion tendre pour atteindre à la passion et en faire une peinture qui résiste au temps. Mais cette vaillante sincérité, cette persistance dans la personnalité ont valu à Stendhal d'écrire sur les mœurs et les arts quelques volumes d'une singulière originalité, qu'il ne doit qu'à lui-même; d'être un voyageur cosmopolite hors de pair, qui ne se plaît qu'à ce qu'il sent, et dont les sensations jaillissent comme d'une source vive et diligemment préservée; puis, prenant toujours davantage conscience de soi, de prendre à la fois concience de son époque, de concevoir et d'exécuter le roman réaliste et social de 1830, peut-être même le roman de tout un siècle, qui fut plus épris d'art et de vérité que de sympathie et de solidarité, et dont il est désormais à craindre que le *Moi* positif ne soit le dernier mot. Pressez, serrez ces mains égalitaires : ce ne sont, comme dit Stendhal, que des mains de bois.

HIPPOLYTE PARIGOT.

PAGES CHOISIES
DE STENDHAL

PREMIÈRE PARTIE

SOUVENIRS D'ÉGOTISME

I

Rêverie.

Je me trouvais ce matin, 16 octobre 1832, à San-Pietro *in Montorio* sur le mont Janicule, à Rome; il faisait un soleil magnifique. Un léger vent de sirocco à peine sensible faisait flotter quelques petits nuages blancs au-dessus du mont Albano; une chaleur délicieuse régnait dans l'air, j'étais heureux de vivre. Je distinguais parfaitement Frascati et Castel-Gandolfo, qui sont à quatre lieues d'ici, la villa Aldobrandini où est cette sublime fresque de Judith du Dominiquin. Je vois parfaitement le mur blanc qui marque les réparations faites en dernier lieu par le prince F. Borghèse, celui-là même que je vis à Wagram, colonel du régiment de cuirassiers, le jour où M. de N., mon ami, eut la jambe emportée. Bien plus loin j'aperçois la roche de Palestrina et la maison blanche de Castel-

San-Pietro qui fut autrefois sa forteresse. Au-dessus du mur contre lequel je m'appuie sont les grands orangers du verger des capucins, puis le Tibre, et le prieuré de Malte, et peu après sur la droite le tombeau de Cæcilia Metella. En face de moi je vois Sainte-Marie-Majeure et les longues lignes du Palais Monte-Cavallo.

Toute la Rome ancienne et moderne, depuis l'ancienne voie Appienne avec les ruines de ses tombeaux et de ses aqueducs jusqu'aux magnifiques jardins du Pincio, bâti par les Français, se déploie à ma vue. Ce lieu est unique au monde, me disais-je en rêvant, et la Rome ancienne malgré moi l'emportait sur la moderne, tous les souvenirs de Tite-Live me revenaient en foule. Sur le mont Albano, à gauche du couvent, j'apercevais les prés d'Annibal.

Quelle vue magnifique! c'est donc ici que la transfiguration de Raphaël a été admirée pendant deux siècles et demi. Quelle différence avec la triste galerie de marbre gris où elle est enterrée aujourd'hui, au fond du Vatican. Ainsi pendant deux cent cinquante ans ce chef-d'œuvre a été ici, deux cent cinquante ans!..... Ah! dans trois mois j'aurai cinquante ans, est-il bien possible? 1783, 93, 1803, je suis tout le compte sur mes doigts.... et 1833. Cinquante. Est-il bien possible? je vais avoir la cinquantaine et je chanterai l'air de Grétry :

Quand on a la cinquantaine.

Cette découverte imprévue ne m'irrite point, je venais de songer à Annibal et aux Romains. De plus grands que moi sont bien morts!... Après tout, me dis-je, je n'ai pas mal occupé ma vie, *occupé*! Ah! c'est-à-dire que le hasard ne m'a pas donné trop de malheurs; car, en vérité, ai-je dirigé le moins du monde ma vie?

Je me suis assis sur les marches de San Pietro et là j'ai rêvé une heure ou deux à cette idée : je vais avoir cinquante ans, il serait bien temps de me connaître.

Qu'ai-je été? que suis-je? En vérité, je serais bien embarrassé de le dire.

J'ai été homme d'esprit depuis l'hiver de 1826; auparavant je me taisais par paresse. Je passe, je crois, pour l'homme le plus gai et le plus insensible; il est vrai que je n'ai jamais dit les noms des femmes que j'aimais.

J'ai éprouvé absolument à cet égard tous les symptômes du tempérament mélancolique décrit par Cabanis. J'ai eu très peu de succès.

Mais, l'autre jour, rèvant à la vie dans le chemin solitaire au-dessus du lac d'Albano, je trouvai que ma vie pouvait se résumer par les noms que voici, et dont j'écrivais les initiales sur la poussière, comme Zadig, avec ma canne, assis sur le petit banc derrière les stations du Calvaire dei Minori Menzali (bâti par le père d'Urbain VIII Barberini), auprès de ces beaux arbres enfermés par un petit mur rond.

Il y a deux mois donc, en septembre 1835, rêvant à écrire ces mémoires, sur la rive du lac d'Albano, à deux cents pieds du niveau du lac, j'écrivais sur la poussière, comme Zadig, ces initiales :

V. A^{n}. A_{d}. M. M_{i}. A^{l}. $Å^{ine}$. A^{pg}. M^{de}. C. G. A.
1 2 4 5 6

Avec toutes celles-là et avec plusieurs autres, j'ai toujours été un enfant. Mais en revanche elles m'ont occupé beaucoup et passionnément et laissé des souvenirs qui me charment (quelques-uns après vingt-quatre ans, comme les souvenirs de la Madone del Monte[1] à Varèse en 1811).

1. Cet épisode est raconté dans le Journal p. 415. Dans les morceaux tirés de la *Vie de Henri Brûlard*, du *Journal*, des *Souvenirs d'Égotisme* nous avons respecté l'orthographe de l'Édition posthume. Ces volumes, publiés d'après des manuscrits retrouvés à la bibliothèque de Grenoble, documents d'une écriture difficile, et que l'auteur n'avait même pas relus,eussent pu, sans dommage pour Beyle, être plus librement revisés.

Je n'ai point été galant, pas assez, je n'étais occupé que de la femme que j'aimais, et quand je n'aimais pas, je rêvais au spectacle des choses humaines, ou je lisais avec délices Montesquieu ou Walter Scott.

Réellement je n'ai jamais été ambitieux, mais en 1811 je me croyais ambitieux.

L'état habituel de ma vie a été celui d'amant malheureux aimant la musique et la peinture, c'est-à-dire jouir des produits de ces arts et non les pratiquer gauchement. J'ai recherché avec une sensibilité exquise la vue des beaux paysages; c'est pour cela uniquement que j'ai voyagé. Les paysages étaient comme un archet qui jouait sur mon âme[1]. Et des aspects que personne ne citait : la ligne de rochers en approchant d'Arbois, je crois, et venant de Dôle par la grande route, fut pour moi une image sensible et évidente de l'âme de Métilde.

Je crois que la rêverie a été ce que j'ai préféré à tout, même à passer pour homme d'esprit. Je ne me suis donné cette peine, je n'ai pris cet état d'improvisateur en dialogue, au profit de la société où je me trouvais, qu'en 1826, à cause du désespoir où je passai les premiers mois de cette année fatale.

L'argent ne m'a jamais fait la guerre que deux fois, à la fin de 1805, et en 1806 jusqu'en août. Mon père ne m'envoyait plus d'argent; *et sans m'en prévenir*, là était le mal; [il] fut une fois cinq mois sans payer ma pension de 150 fr.

J'ai cru jusqu'à ces derniers temps détester les aristocrates; mon cœur croyait sincèrement marcher

1. Cf. le mot célèbre d'Amiel : *Un paysage est un état d'âme.*

comme ma tête. Le banquier R*** me dit un jour : « Je vois chez vous un élément aristocratique. » J'aurais juré d'en être à mille lieues. Je me suis en effet trouvé cette maladie : chercher à me corriger eût été duperie : je m'y livre avec délices.

Qu'est-ce que le *moi*? Je n'en sais rien. Je me suis un jour réveillé sur cette terre; je me trouve lié à un corps, à un caractère, à une fortune. Irai-je m'amuser vainement à vouloir les changer, et cependant oublier de vivre? Duperie : je me soumets à leurs défauts. Je me soumets à mon penchant aristocratique, après avoir déclamé dix ans, et de bonne foi, contre toute aristocratie. J'adore les nez romains, et pourtant, si je suis Français, je me soumets à n'avoir reçu du ciel qu'un nez champenois : qu'y faire?

(*Vie de Henri Brûlard*, pp. 1-19.)
(*Rome, Naples et Florence*, p. 236.)

II

Famille.

Dans le fait, j'ai été exclusivement élevé par mon excellent grand-père, M. Henri Gagnon. Cet homme rare avait fait un pèlerinage à Ferney pour voir Voltaire et avait été reçu avec distinction par lui. Il avait un petit buste de Voltaire gros comme le poing, monté sur un pied de bois d'ébène de six pouces de haut — c'était un singulier goût, mais les beaux-arts n'étaient le fort ni de Voltaire, ni de mon excellent grand-père.

Ce buste était placé devant le bureau où il écrivait; son cabinet était au fond d'un très vaste appartement donnant sur une terrasse élégante ornée de fleurs. C'était pour moi une rare faveur d'y être admis, et plus rare de voir et de toucher le buste de Voltaire. Et avec

tout cela, du plus loin que je me souvienne, les écrits de Voltaire m'ont toujours singulièrement déplu, ils me semblaient un enfantillage. Je puis dire que rien de ce grand homme ne m'a jamais plu. Je ne pouvais voir alors qu'il était le législateur et l'apôtre de la France, son Martin Luther.

M. Henri Gagnon portait une perruque poudrée, ronde à trois rangs de boucles, parce qu'il était docteur en médecine, et docteur à la mode parmi les dames.

Mon excellent grand-père, à cause de sa perruque, m'a toujours semblé avoir quatre-vingts ans. Il avait des vapeurs (comme moi misérable), des rhumatismes, marchait avec peine, mais, par principe, ne montait jamais en voiture et ne mettait jamais son chapeau — un petit chapeau triangulaire à mettre sous le bras et qui faisait ma joie quand je pouvais l'accrocher pour le mettre sur ma tête, ce qui était considéré par toute la famille comme un manque de respect, et enfin, par respect, je cessai de m'occuper du chapeau triangulaire et de sa petite canne à pomme en racine de buis, bordée d'écaille.

Mon grand-père adorait la correspondance apocryphe d'Hippocrate qu'il lisait en latin et l'Horace de l'édition de Johannès Bond, imprimée en caractères horriblement menus. Il me communiqua ces deux passions et en réalité presque tous ses goûts, mais pas comme il l'aurait voulu, ainsi que je l'expliquerai plus tard.

Si jamais je retourne à Grenoble, il faut que je fasse rechercher les extraits de naissance et de décès de cet excellent homme, qui m'adorait.

Ma mère, Mme Henriette Gagnon, était une femme charmante.

Elle avait de l'embonpoint, en fraîcheur parfaite, elle était fort jolie et je crois que seulement elle n'était

pas assez grande. Elle avait une noblesse et une (mot illisible) parfaite dans les traits.

Elle périt à la fleur de la jeunesse et de la beauté en 1790, elle pouvait avoir vingt-huit ou trente ans. Là commence ma vie morale.

Ma tante Séraphie me reprocha de ne pas pleurer assez. Qu'on juge de ma douleur et de ce que je sentis! Mais il me semblait que je la reverrais le lendemain — je ne comprenais pas la mort.

Ainsi, il y a quarante-cinq ans que j'ai perdu ce que j'aimais le plus au monde.

Joseph-Chérubin Beyle, avocat au parlement du pays, ultra, et chevalier de la Légion d'honneur, adjoint au maire de Grenoble, mort en 1819 à soixante-douze ans, dit-on, ce qui le suppose né en 1747. Il avait donc en 1790, quarante-trois ans. C'était un homme extrêmement peu aimable, réfléchissant toujours à des acquisitions et à des ventes de domaines, excessivement fin, accoutumé à vendre aux paysans et à acheter d'eux, archi-Dauphinois. Il n'y avait rien de moins espagnol et de moins follement noble que cette âme-là; aussi était-il antipathique à ma tante Élisabeth. Il était de plus excessivement ridé et laid, et déconcerté et silencieux avec les femmes.

Jamais peut-être le hasard n'a rassemblé deux êtres plus foncièrement antipathiques que mon père et moi.

De là l'absence de tout plaisir dans mon enfance, de 1790 à 1799. Cette saison que tout le monde dit être celle des vrais plaisirs de la vie, grâce à mon père, n'a été pour moi qu'une suite de douleurs amères et de dégoûts. Deux diables étaient déchaînés contre ma pauvre enfance, ma tante Séraphie et mon père, qui dès 1791 devint son esclave.

(*Vie de Henri Brûlard*, III, VI, pp. 30, 33-34, 66-69).

III

Premiers émois.

Peu à peu je m'enhardis, j'allais au spectacle, toujours au parterre, debout.

Je sentais un tendre intérêt à regarder une jeune actrice nommée Mlle Kably. Bientôt j'en fus éperdument amoureux; je ne lui ai jamais parlé.

C'était une jeune femme mince, assez grande, avec un nez aquilin, jolie, svelte, bien faite. Elle avait encore la maigreur de la première jeunesse, mais un visage sérieux et souvent mélancolique.

Tout fut nouveau pour moi dans l'étrange folie qui, tout à coup, se trouva maîtresse de toutes mes pensées. Tout autre sentiment s'évanouit pour moi. Je reconnus à peine le sentiment dont la peinture m'avait charmé dans la *Nouvelle Héloïse*. Je devins, tout-à-coup, indifférent et juste pour tout ce qui m'environnait; c'est l'époque de la mort de ma haine pour ma tante Séraphie.

Mlle Kably jouait dans la comédie les rôles de jeunes premières, elle chantait aussi dans l'Opéra-Comique

On sent bien que la vraie comédie n'était pas à mon usage. Mon grand-père m'étourdissait sans cesse du grand mot : *la connaissance du cœur humain*. Mais que pouvais-je savoir *sur ce cœur humain*? Quelques *prédictions* tout au plus, accrochées dans les livres, dans *Don Quichotte* particulièrement, le seul presque qui ne m'inspirât pas de la méfiance, tous les autres avaient été conseillés par mes tyrans, car mon grand-père (nouveau converti, je pense, s'abstenait de plaisanter sur les livres que mon père et Séraphie me faisaient lire.)

Il me fallait donc la comédie romanesque, c'est-à-dire el drame peu noir, présentant des malheurs d'amou

et non d'argent (le drame noir et triste s'appuyant sur le manque d'argent m'a toujours fait horreur).

Mlle Kably brillait dans *Claudine* de Florian.

Une jeune Savoyarde, qui a eu un petit enfant au Montanvert d'un jeune voyageur élégant, s'habille en homme et, suivie de son petit marmot, fait le métier de décrotteur sur une place de Turin. Elle retrouve son amant qu'elle aime toujours, elle devient son domestique, mais cet amant va se marier.

L'acteur qui jouait l'amant, nommé Poussi, ce me semble, — ce nom me revient tout à coup après tant d'années — disait avec un naturel parfait : Claude! Claude! dans un certain moment où il grondait son domestique qui lui disait du mal de sa future. Ce ton de voix retentit encore dans mon âme, je vois l'acteur.

Pendant plusieurs mois, cet ouvrage souvent redemandé par le public, me donna les plaisirs les plus vifs, et je dirais les plus vifs que m'aient donnés les ouvrages d'art, si, depuis longtemps, mon plaisir n'avait été l'admiration tendre, la plus dévouée et la plus folle.

Je n'osais pas prononcer le nom de Mlle Kably; si quelqu'un la nommait devant moi, je sentais un mouvement singulier près du cœur, j'étais sur le point de tomber. Il y avait comme une tempête dans mon sang.

Si quelqu'un disait *la* Kably, j'éprouvais un sentiment de haine et d'orreur [1], que j'étais à peine maître de contenir.

Elle chantait de sa pauvre petite voix faible dans *Le Traité nul*, opéra de Gaveau (pauvre d'esprit, mort fou quelques années plus tard).

Là, commença mon amour pour la musique, qui a peut-être été ma passion la plus forte et la plus coûteuse : elle dure encore à 26 × 2 ans, et plus vive que jamais. Je ne sais combien de lieues je ne ferais pas à pied, où à combien de jours de prison je ne me sou-

1. Voilà l'orthographe de la passion : orreur! (Note de B.)

mettrais pas pour entendre *D. Juan* ou le *Matrimonio Segreto*; et je ne sais pour quelle autre chose je ferais cet effort.

J'appris par cœur, et avec quels transports! le filet de vinaigre continu et saccadé qu'on appelait *Le Traité nul.*

Un acteur passable qui jouait gaiement le rôle du valet (je vois aujourd'hui qu'il avait la véritable insouciance d'un pauvre diable qui n'a que de tristes pensées à la maison, et qui se livre à son rôle avec bonheur) me donna les premières idées du *comique.*

Mlle Kably jouait aussi dans l'*Épreuve villageoise* de Grétry, infiniment moins mauvaise que le *Traité nul.* Une situation tragique me fit frémir dans *Raoul, sire de Créqui*; en un mot, tous les mauvais petits opéras de 1794 furent portés au sublime pour moi, par la présence de Mlle Kably — rien ne pouvait être commun ou plat dès qu'elle jouait.

J'eus, un jour, l'extrême courage de demander à quelqu'un où logeait Mlle Kably. C'est probablement l'action la plus brave de ma vie.

« Rue des Clercs », me répondit-on.

Je passais par la rue des Clercs à mes jours de grand courage, le cœur me battait, je serais peut-être tombé si je l'eusse rencontrée; j'étais bien délivré quand, arrivé au bas de la rue des Clercs, j'étais sûr de ne pas la rencontrer.

Un matin, me promenant seul au bout de l'allée des grands marronniers, au Jardin de Ville, et pensant à elle comme toujours, je l'aperçus, à l'autre bout du jardin contre le mur de l'intendance, qui venait vers la terrasse.

Je faillis me trouver mal et enfin *je pris la fuite*, comme si le diable m'emportait, le long de la grille. J'eus le bonheur de n'en être pas aperçu. Notez qu'elle ne me connaissait d'aucune façon. Voilà un des traits les plus marqués de mon caractère, tel j'ai toujours été (même avant-hier). Le bonheur de la voir de près,

à cinq ou six pas de distance, était trop grand, il me brûlait et je fuyais cette brûlure, peine fort réelle.

Cette singularité me porterait assez à croire que pour l'amour j'ai le tempérament mélancolique de Cabanis.

(*Vie de Henri Brûlard*, XIX, pp. 191-195.)

IV

Passage du Saint-Bernard. Le fort de Bard.

La nature m'a donné les nerfs délicats et la peau sensible d'une femme. Je ne pouvais pas, quelques mois après, tenir mon sabre deux heures sans avoir la main pleine d'ampoules. Au Saint-Bernard, j'étais pour le physique comme une jeune fille de quatorze ans; j'avais dix-sept ans et trois mois, mais jamais fils gâté de grand seigneur n'a reçu une éducation plus molle.

Le courage militaire, aux yeux de mes parents, était une qualité des Jacobins; on ne prisait que le courage d'avant la Révolution qui avait valu la croix de Saint-Louis au chef de la branche riche de la famille (M. le capitaine Beyle, de Sassenage).

J'arrivai donc au Saint-Bernard poule mouillée complète. Que fussè-je devenu sans la rencontre de M. Burelviller et si j'eusse marché seul? J'avais de l'argent et n'avais même pas songé à prendre un domestique. Étourdi par nos délicieuses rêveries, toutes les remarques prudentes glissaient sur moi, je les trouvais bourgeoises, plates, odieuses.

Tous les sages avis des hôteliers suisses avaient donc glissé sur moi.

A une certaine hauteur, le froid devint piquant, une brume pénétrante nous environne, la neige couvrait la route depuis longtemps. Cette route, petit sentier entre deux murs, à pierres sèches, était remplie

de huit ou dix pouces de neige fondante et, au-dessous, des cailloux roulants.

De temps en temps, un cheval mort faisait cabrer le mien; bientôt, ce qui fut bien pis, il ne se cabra plus du tout. Au fond c'était une rosse.

A chaque instant tout devenait pire. Je trouvai le danger pour la première fois; ce danger n'était pas grand, il faut l'avouer, mais pour une jeune fille de quatorze ans qui n'avait pas été mouillée par la pluie dix fois en sa vie!

Le danger n'était donc pas grand, mais il était en moi-même; les circonstances diminuaient l'homme.

Je n'aurai pas honte de me rendre justice, je fus constamment gai. Si je rêvais, c'était aux phrases par lesquelles J.-J. Rousseau pourrait décrire ces monts sourcilleux couverts de neige et s'élevant jusqu'aux nues avec leurs pointes sans cesse obscurcies par de gros nuages qui courent rapidement.

Mon cheval faisait mine de tomber, le capitaine jurait et était sombre, son prudent domestique, qui s'était fait mon ami, était fort pâle.

J'étais transpercé d'humidité, sans cesse nous étions gênés et même arrêtés par des groupes de quinze ou vingt soldats qui montaient.

Au lieu des sentiments héroïques que je leur supposais, d'après six ans de rêveries héroïques, j'entrevoyais des égoïstes aigris et méchants; souvent ils juraient contre nous de colère de nous voir à cheval et eux à pied. Un peu plus ils nous volaient nos chevaux.

Cette vue du caractère humain me contrariait, mais je l'écartais bien vite pour jouir de cette idée : je vois donc une chose difficile!

Enfin, après une quantité de zigzags dans un fond entre deux rochers pointus et énormes, j'aperçus à gauche une maison basse, presque couverte par un nuage qui passait.

C'est l'hospice! On nous y donna, comme à toute

l'armée, un demi-verre de vin qui me parut glacé comme une *décoction rouge*.

Il me semble que nous entrâmes, ou bien les récits de l'intérieur de l'hospice qu'on me fit produisirent-ils une image qui, depuis trente-six ans, a pris *la place de la réalité*.

Voilà un danger de mensonge que j'ai aperçu depuis trois mois que je pense à ce véridique journal.

Par exemple je me figure fort bien la descente. Mais je ne veux pas dissimuler que, cinq ou six ans après, je vis une gravure que je trouvai fort ressemblante; et mon souvenir *n'est plus* que la gravure.

C'est là le danger d'acheter des gravures de beaux tableaux que l'on voit dans ses voyages. Bientôt la gravure forme tout le souvenir, et détruit le souvenir réel.

Je vois fort bien l'ennui de tenir mon cheval par la bride; le sentier était formé de rochers immobiles[1].

Le diable c'est que les quatre pieds de mon cheval se réunissaient dans la ligne droite formée par la réunion des deux rochers, et alors la rosse faisait mine de tomber; à droite il n'y avait pas grand mal, mais à gauche. Que dirait M. Daru, si je lui perdais son cheval?[2] Et d'ailleurs tous mes effets étaient dans l'énorme porte-manteau et peut-être la plus grande partie de mon argent.

Le capitaine jurait contre son domestique qui lui blessait son second cheval, il donnait des coups de canne à la tête de son propre cheval, c'était un homme fort violent, et enfin il ne s'occupait pas de moi le moins du monde.

Pour comble de misère un canon vint à passer, il fallut faire sauter nos chevaux à droite de la route;

1. Ici croquis du sentier et du profil de la montagne. Légende : « Lac gelé sur lequel je voyais quinze ou vingt chevaux ou mulets tombés. » (Note de B.)

2. Son cousin Daru, qu'il allait rejoindre à l'armée d'Italie, avait laissé ce cheval à Genève. Beyle s'en était emparé.

mais de cette circonstance je n'en voudrais pas jurer, elle est dans la gravure.

Je me souviens fort bien de cette longue descente circulaire autour d'un diable de lac glacé.

Enfin vers Etrouble, la nature commença à devenir moins austère.

Ce fut pour moi une sensation délicieuse.

Je dis au capitaine Burelviller :

« Le Saint-Bernard n'est que ça ? »

Il me semble qu'il se fâcha et crut que je mentais (en termes dont nous nous servions : que je lui lâchais une blague.)

Je crois entrevoir dans mes souvenirs qu'il me traita de conscrit, ce qui me sembla une injure.

A Etrouble, mon bonbeur fut extrême, mais je commençais à comprendre que ce n'était que dans les moments où le capitaine était gai, que je pouvais hasarder mes remarques.

Je me dis : je suis en Italie, c'est-à-dire dans le pays de la Zulietta que J.-J Rousseau trouva à Venise, en Piémont, dans le pays de Mme Bazile.

Je comprenais bien que ces idées étaient encore plus de contrebande pour le capitaine qui, une fois, avait traité Rousseau de polisson d'écrivain.

Je serais obligé de faire du roman, et de chercher à me figurer ce que doit sentir un jeune homme de dix-sept ans, fou de bonheur et s'échappant du couvent, si je voulais parler de mes sensations d'Etrouble au fort de Bard.

Nous croyions l'armée à quarante lieues en avant de nous.

Tout à coup nous nous trouvâmes arrêtés par le fort de Bard.

Je me vois bivouaquant à une demi-lieue du fort, à gauche de la grande route.

Ici le récit se confond avec le souvenir.

Il me semble que nous fûmes arrêtés deux ou trois jours sous Bard.

Le premier consul était-il avec nous?

Fut-ce, comme il me semble, pendant que nous étions dans cette petite plaine, sous le fort, que le colonel Dufour essaya de l'emporter de vive force? Et que deux sapeurs essayèrent de couper les chaînes du pont-levis? Vis-je entourer de paille la roue des canons, ou bien est-ce le souvenir du récit que je trouve dans ma tête?

La canonnade épouvantable dans ces rochers si hauts, dans une vallée si étroite, me rendait fou d'émotion.

Enfin le capitaine me dit : « Nous allons passer sur une montagne à gauche, c'est le chemin. »

J'ai appris, depuis, que cette montagne se nomme Albaredo.

Après une demi-lieue, j'entendis donner cet avis de bouche en bouche : — Ne tenez la bride de vos chevaux qu'avec deux doigts de la main droite afin que, s'ils tombent dans le précipice, ils ne vous entraînent pas.

« Diable! il y a donc danger? » me dis-je.

On s'arrêta sur une petite plate-forme.

« Ah! voilà qu'ils nous visent, dit le capitaine.

— Est-ce que nous sommes à portée? dis-je au capitaine.

— Ne voilà-t-il pas mon bougre qui a déjà peur? » me dit-il avec humeur. Il y avait là sept à huit personnes.

Ce mot fut comme le chant du coq pour saint Pierre. Je rêvai, — je m'approchai au bord de la plate-forme pour être plus exposé, et, quand il continua la route, je traînai quelques minutes pour montrer mon courage.

Voilà comment je vis le feu pour la première fois.

Le soir, en y réfléchissant, je ne revenais pas de mon étonnement : *Quoi! n'est-ce que ça?* me disais-je.

Cet étonnement un peu niais et cette exclamation m'ont suivi toute ma vie. Je crois que cela tient à l'imagination.

(*Vie de Henri Brûlard*, XXXII, pp. 283-289.)

V

Maximes et Notes.

18 messidor.

Dès que je suis avec quelqu'un, songer qu'en ménageant sa *vanité* je m'en ferai adorer.

19 messidor.

Plier aux événements qui, étant arrivés, sont inévitables.

Chez une nation où la vanité règne, où, par conséquent, un bon mot est tout, être toujours de sang-froid en agissant.

Se faire chaque soir cette question : « Ai-je assez ménagé la vanité de ceux avec qui j'ai vécu aujourd'hui? »

---

29 brumaire.

Talma a des moments sublimes, mais souvent monotones, et je conçois le mieux. Mais il est tout au long superbe, les plus grands peintres n'ont point de plus belles attitudes et de plus belles têtes. Je reconnais une attitude et une figure de Raphaël. Je doute qu'il soit jamais égalé dans cette partie de l'art.

Quand je lis Pascal, il me semble que je me relis, et comme je sais quelle réputation a ce grand homme, j'ai une grande jouissance. Je crois que c'est celui de tous les écrivains à qui je ressemble le plus par l'âme.

(*Journal*, 1804, p. 54 et p. 94.)

VI

Campagne de Vienne (1809).

Landshut, 24 avril.

Nous la gobâmes d'une fière manière à Neustadt; nous nous trompâmes de chemin, rencontrâmes M. D. qui nous dit que nous étions des *étourdis*; malheureusement, il avait raison.

Nous traversâmes quelques chaînes de montagnes, mais j'en ignore le nom. Nous passâmes à côté d'un pont brûlé, où l'on s'était battu la veille, et où je vis trois *Kaiserlich* morts; ce sont les premiers. La route était entourée de bivouacs, elle a des parties on ne peut plus pittoresques. Il manquait à mon cœur, pour que le plaisir fût pur, qu'il ne s'y trouvât que l'amour de l'art et pas d'ambition; mais je suis environné de gens qui jouent la comédie et à qui cette comédie réussit; elle n'est pas difficile, mais elle exige tout le temps de ceux qui se livrent à ce genre.

Le chemin de Pfaffenhofen à Landshut est fort beau et assez pittoresque. Nous ne vîmes de cadavres que près de Landshut, mais nous apercevons beaucoup de casquettes dans les champs, notamment une centaine dans un petit champ carré.

La porte de Landshut est criblée de balles, la brique a été entamée d'un pied, et même de deux, dans quelques endroits. On traverse l'Isar, qui ressemble assez à l'Isère, mais est un peu plus considérable; cette rivière forme une île en avant de Landshut.

Cette ville fit sur moi l'impression de l'Italie. J'y vis en une demi-heure cinq à six figures de femme d'un ovale beaucoup plus parfait qu'il n'appartient à l'Allemagne.

Je meurs de sommeil en écrivant ceci, et M. C. s'endort à ma gauche; à droite, M. et R. ont des mines de déterrés.

Je reprends à Lombach. En sortant de chez la femme malade (la première idée qu'elle m'avait rappelée était la manière qu'ont les actrices allemandes de jouer la tragédie. C'est parfaitement ressemblant à la manière de parler de cette femme. Ces actrices donnent à tous les rôles la couleur lente, faible et rêveuse de celui d'Ophélie), en sortant, dis-je, de chez cette femme, nous allâmes chercher de la viande et du vin au couvent. Je fus sur le point d'y recevoir un coup de sabre dans le ventre, d'un officier qui rossait un soldat avec la poignée.

En allant et venant, j'admirais toujours la situation de Lombach. Je me disais : Voilà le spectacle le plus intéressant que j'aie eu de ma vie. En voyant quelques pièces de canon braquées à côté de la porte du couvent, je dis à Lacombe :

« Il ne manque ici que l'ennemi et un incendie. »

Nous rentrons, nous dormons sur des chaises chez le commandant de la place, nous soupons et nous redormons. A deux heures, on parle de départ. Je descends sur la place. En m'y promenant, je remarque beaucoup de clarté derrière une maison ; je me dis : Voilà un bivouac bien brillant. La clarté et la fumée augmentent, un incendie se déclare. Le trouble du moment de l'incendie a été observé par moi dans toutes ses gradations, depuis la tranquillité du sommeil jusqu'aux chevaux du fourgon accourant de toutes parts au galop.

On ne voyait pas la flamme ; à cela près, l'incendie était superbe : une colonne de fumée pleine de lumière traversait la ville transversalement, elle nous éclairait sur le chemin jusqu'à deux lieues.

Le coteau qui est au nord de la ville en était éclairé au point que, d'en bas, où j'attendais avec ma voiture l'arrivée de Cuny, je pouvais compter les troncs des pins situés sur le sommet. Le kiosque et toutes les maisonnettes situées sur la pente sortaient parfaitement.

La lumière brillante de l'incendie frappait sur les sommets de quelques édifices.

Nous arrivâmes à Wels vers les cinq heures, fûmes fort bien logés chez un brave homme. Nous étions venus en voiture légère. Les paysans, attelés à la grosse, coupèrent les traits et la laissèrent gisante au milieu du chemin.

Charles arriva tout riant nous dire cela. Il rit de tous les accidents; c'est un moyen de s'excuser de prendre la peine d'y remédier.

A trois heures, nous partîmes de Wels pour Ebersberg, sur la Traun. Chemin superbe dans une plaine bordée de jolis coteaux, mais d'ailleurs assez plate, jusqu'à un poteau. A côté du poteau, un homme mort; nous prenons à droite, la route se complique, les voitures se serrent, et enfin il s'établit une file. Nous parvenons enfin à un pont de bois extrêmement long sur la Traun semée de bas-fonds.

Le corps du maréchal Masséna s'est battu ferme pour passer ce pont[1] et, dit-on, mal à propos, l'Empereur tournant ce pont.

En arrivant sur le pont, nous trouvons des cadavres d'hommes et de chevaux, il y en a une trentaine encore sur le pont; on a été obligé d'en jeter une grande quantité dans la rivière qui est démesurément large; au milieu, à quatre cents pas au-dessous du pont, était un cheval droit et immobile — effet singulier. Toute la ville d'Ebersberg achevait de brûler, la rue où nous passâmes était garnie de cadavres, la plupart français, et presque tous brûlés. Il y en avait de tellement brûlés et noirs qu'à peine reconnaissait-on la forme humaine du squelette. En plusieurs endroits les cadavres étaient entassés; j'examinais leur figure. Sur le pont, un brave Allemand mort les yeux ouverts; courage, fidélité et bonté allemande étaient peints sur sa figure, qui n'exprimait qu'un peu de mélancolie.

1. Le pont d'Ebersberg, journée du 3 mai 1809.

Peu à peu, la rue se resserrait, et enfin, sous la porte et avant, notre voiture fut obligée de passer sur ces cadavres défigurés par les flammes. Quelques maisons brûlaient encore. Ce soldat qui sortait d'une maison avec l'air irrité. J'avoue que cet ensemble me fit mal au cœur.

Ce spectacle frappant, je l'ai mal vu.

La pluie froide, le manque de nourriture, la mer d'airain qu'il y a entre mes pensées et le cerveau de mon camarade, tout cela fit que j'eus presque mal au cœur de ce spectacte.

J'ai appris depuis que c'était réellement une horreur.

Le pont a été attaqué par les tirailleurs du Pô, qui étaient 800; il n'en reste plus que 200; par la division Claparède, qui était 8 000, et qui est réduite à 4 000, dit-on.

Il paraît probable qu'il y a eu 1500 morts. Ce diable de pont est énormément long; les premiers pelotons qui s'y présentèrent furent tués net. Les seconds les poussèrent dans la rivière et passèrent. On s'empara de la ville et l'on plaça *les blessés en très grand nombre dans les maisons*. Les Autrichiens revinrent et reprirent la ville en faisant plier, je crois, le 26e régiment d'infanterie légère. On se battit dans la ville, les obus y pleuvaient et finirent par y mettre le feu. On sent bien que personne ne s'occupait de l'éteindre; toute la ville brûla, ainsi que les malheureux blessés placés dans les maisons.

Voilà comment on explique l'horreur qu'on voit dans la rue en passant. Cette explication me paraît probable. Car d'où viendraient tant de soldats brûlés? de morts? On n'a tué personne dans les maisons, on n'y a pas transporté les morts, donc ces grands diables ont été brûlés vivants.

Les connaisseurs disent que le spectacle d'Ebersberg est mille fois plus horrible que celui de tous les champs de bataille possibles, où l'on ne voit enfin que

des hommes coupés dans tous les sens, et non pas ces cadavres horribles avec le nez brûlé et le reste de la figure reconnaissable.

Nous arrivâmes à Ems, où nous sommes. Rien de remarquable.

Ems, le 7 mai 1809.

Nous sommes toujours dans cette grande et triste chambre de la municipalité. Nous y couchons, travaillons, mangeons environ trente; qu'on juge de l'humeur, de l'odeur, etc.

N'ayant rien à faire et obligé d'être à une table la plume à la main, je bavarde comme d'autres fument.

(*Journal*, 1809, pp. 339-346.)

VII

Stendhal chez Delécluze [1].

On me mena donc chez M. de l'Étang, un dimanche à deux heures. C'est à cette heure incommode qu'il recevait. Il fallait monter quatre-vingt-quinze marches, car il tenait son académie au sixième étage d'une maison qui lui appartenait, à lui et à ses sœurs, rue Gaillon. De ses petites fenêtres, on ne voyait qu'une forêt de cheminées en plâtre noirâtre. C'est pour moi une des vues les plus laides, mais les quatre petites chambres qu'habitait M. de l'Étang étaient ornées de gravures et d'objets d'art curieux et agréables.

Il y avait un superbe portrait du cardinal de Richelieu que je regardais souvent. A côté, était la grosse

1. Delécluze, critique d'art du *Journal des Débats*, recevait tous les dimanches des écrivains et hommes d'esprit, au quatrième étage (et non au sixième), d'une maison située rue Chabanais, et qui faisait le coin de la rue des Petits-Champs. On reconnaîtra en M. de l'Étang un pseudonyme transparent.

figure lourde, pesante, niaise de Racine. C'était avant d'être aussi gras que ce grand poète avait éprouvé les sentiments dont le souvenir est indispensable pour faire *Andromaque* ou *Phèdre*.

Je trouvai chez M. de l'Étang, devant un petit mauvais feu — car ce fut, ce me semble, en février 1822 qu'on m'y mena — huit ou dix personnes qui parlaient de tout. Je fus frappé de leur bon sens, de leur esprit, et surtout du tact fin du maître de la maison qui, sans qu'il y parût, dirigeait la discussion de façon à ce qu'on ne parlât jamais trois à la fois ou que l'on n'arrivât pas à de tristes moments de silence.

Je ne saurais exprimer trop d'estime pour cette société. Je n'ai jamais rien rencontré, je ne dirai pas de supérieur, mais même de comparable. Je fus frappé le premier jour, et vingt fois peut-être pendant les trois ou quatre ans qu'elle a duré, je me suis surpris à faire le même acte d'admiration.

Une telle société n'est possible que dans la patrie de Voltaire, de Molière, de Courier.

Elle est impossible en Angleterre, car, chez M. de l'Étang, on se serait moqué d'un duc comme d'un autre, et plus que d'un autre, s'il eût été ridicule.

L'Allemagne ne pourrait la fournir, on y est trop accoutumé à croire avec enthousiasme la niaiserie philosophique à la mode (les Anges de M. Ancillon). D'ailleurs, hors de leur enthousiasme, les Allemands sont trop bêtes.

Les Italiens auraient disserté, chacun y eût gardé la parole pendant vingt minutes et fût resté l'ennemi mortel de son antagoniste dans la discussion. A la troisième séance, on eût fait des sonnets satiriques les uns contre les autres.

Car la discussion y était franche sur tout et avec tous. On était poli chez M. de l'Etang, mais à cause de lui. Il était souvent nécessaire qu'il protégeât la retraite des imprudents qui, cherchant une idée nouvelle, avaient avancé une absurdité trop marquante.

Je trouvai là chez M. de l'Étang, MM. Albert Stapfer, J.-J. Ampère, Sautelet [1], de Lussinge.

M. de l'Étang est un caractère dans le genre du bon vicaire de Wakefield. Il faudrait, pour en donner une idée, toutes les demi-teintes de Goldsmith ou d'Addison.

D'abord il est fort laid; il a surtout, chose rare à Paris, le front ignoble et bas; il est bien fait et assez grand.

Il a toutes les petitesses d'un bourgeois. S'il achète pour trente-six francs une douzaine de mouchoirs chez le marchand du coin, deux heures après il croit que ses mouchoirs sont une rareté, et que pour aucun prix on ne pourrait en trouver de semblables à Paris [2].

(*Souvenirs d'Égotisme*, pp. 125-127.)

1. L'éditeur. (Note de B.)

2. A propos de Delécluze, ce béotien très surfait de son temps, cf. Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. III, pp. 109 sqq. C'est chez lui que fut improvisé en partie, dans le feu des boutades littéraires, le livre d'avant-garde, *Racine et Shakspeare*.

DEUXIÈME PARTIE

SENSATIONS DE VOYAGE

I

La Scala de Milan.

24 septembre.

J'arrive, à sept heures du soir, harassé de fatigue; je cours à la *Scala*. — Mon voyage est payé. Mes organes épuisés n'étaient plus susceptibles de plaisir. Tout ce que l'imagination la plus orientale peut rêver de plus singulier, de plus frappant, de plus riche en beautés d'architecture, tout ce que l'on peut se représenter en draperies brillantes, en personnages qui non seulement ont les habits, mais la physionomie, mais les gestes des pays où se passe l'action, je l'ai vu ce soir.

25 septembre.

Je cours à ce premier théâtre du monde : l'on donnait encore la *Testa di bronzo*. J'ai eu tout le temps d'admirer. La scène se passe en Hongrie; jamais prince hongrois ne fut plus fier, plus brusque, plus généreux, plus militaire que Galli. C'est un des meilleurs acteurs que j'aie rencontrés; c'est la plus belle

voix de basse que j'aie jamais entendue : elle fait retentir jusqu'aux corridors de cet immense théâtre.

Quelle science du coloris dans la manière dont les habillements sont distribués! J'ai vu les plus beaux tableaux de Paul Véronèse.

La grandeur et la richesse respirent sur ce théâtre : on y voit à tous moments au moins cent chanteurs ou figurants, tous vêtus comme le sont en France les premiers rôles. Pour l'un des derniers ballets, l'on a fait cent quatre-vingt-cinq habits de velours ou de satin. Les dépenses sont énormes. Le théâtre de la *Scala* est le salon de la ville. Il n'y a de société que là; pas une maison ouverte. *Nous nous reverrons à la Scala*, se dit-on pour tous les genres d'affaires. Le premier aspect est enivrant. Je suis tout transporté en écrivant ceci.

26 septembre.

J'ai retrouvé l'été; c'est le moment le plus touchant de cette belle Italie. J'éprouve comme une sorte d'ivresse. Je suis allé à Dèsio, jardin anglais délicieux, à dix milles au nord de Milan, au pied des Alpes.

Je sors de la *Scala*. Ma foi! mon admiration ne tombe point. J'appelle la *Scala* le premier théâtre du monde, parce que c'est celui qui fait avoir le plus de plaisir par la musique. Il n'y a pas une lampe dans la salle; elle n'est éclairée que par la lumière réfléchie par les décorations. Impossible même d'imaginer rien de plus grand, de plus magnifique, de plus imposant, de plus neuf, que tout ce qui est architecture. Il y a eu ce soir onze changements de décorations. Me voilà condamné à un dégoût éternel pour nos théâtres : c'est le véritable inconvénient d'un voyage en Italie.

Je paye un sequin par soirée pour une loge aux troisièmes, que j'ai promis de garder tout le temps de mon séjour. Malgré le manque absolu de lumière,

je distingue fort bien les gens qui entrent au parterre, On se salue à travers le théâtre d'une loge à l'autre. Je suis présenté dans sept ou huit; je trouve cinq ou six personnes dans chacune de ces loges, et la conversation établie comme dans un salon. Il y a des manières pleines de naturel et une gaieté douce, surtout pas de gravité.

Ici, le spectacle est pour rien; il coûte trente-six centimes aux abonnés. Pour cela, on a le premier acte de l'opéra, qui dure une heure; on commence à sept heures et demie en hiver, et à huit heures et demie en été; ensuite grand ballet sérieux, une heure et demie; après le ballet vient le second acte de l'opéra, trois quarts d'heure; enfin, un petit ballet comique, ordinairement délicieux, et qui vous renvoie chez vous, mourant de rire, vers les minuit et demie, une heure. Quand on a payé son billet quarante sous, ou que l'on est entré pour trente-six centimes, on va se placer dans un parterre assis, sur de bonnes banquettes à dossier, très-bien rembourrées : il y a huit à neuf cents places. Les gens qui ont une loge vont y recevoir leurs amis. Ici, une loge est comme une maison, et se vend vingt à vingt-cinq mille francs; le gouvernement donne deux cent mille francs à l'*impresario* (l'entrepreneur); l'impresario loue à son profit le cinquième et le sixième rang de loges, qui lui valent cent mille francs : les billets font le reste. Sous les Français, l'entreprise avait les jeux, qui donnaient six cent mille francs à mettre en ballets et en voix. La Scala peut contenir trois mille cinq cents spectateurs. Le parterre de ce théâtre est ordinairement à moitié vide, c'est ce qui le rend si commode.

Dans les loges, vers le milieu de la soirée, le cavalier servant de la dame fait ordinairement apporter des glaces; il y a toujours quelque pari en train, et l'on parie toujours des *sorbets*, qui sont divins; il y en a de

trois sortes, gelati, crepè et pezziduri; c'est une excellente connaissance à faire. Je n'ai point encore décidé la meilleure espèce, et tous les soirs je me mets en expérience.

Je vais tous les jours dans la loge de M. de Brème à la Scala. C'est une société toute littéraire. On n'y voit jamais de femmes. M. de Brême a beaucoup d'instruction, d'esprit et les manières du grand monde. Il est admirateur passionné de Mme de Staël, et fort ami des lettres. Il me marque moins d'empressement parce que j'ai osé dire que Mme de Staël n'avait jamais fait qu'un ouvrage, l'*Esprit des lois de la société*. Du reste, elle rédigeait en beau style à effet les idées qu'elle avait entendu énoncer dans son salon. Quand cette femme d'esprit, la première improvisatrice de France, arriva en exil à Auxerre, elle débuta, dans l'aimable salon de Mme de la Bergerie, par se vanter huit jours de suite. Le cinquième jour, par exemple, elle parla uniquement de la beauté de son bras, mais elle n'ennuyait pas.

Comme M. de Brème est fort poli, je continue à me présenter presque tous les soirs dans sa loge. Je porte à ces messieurs des nouvelles de France, des anecdotes sur la retraite de Moscou, Napoléon, les Bourbons; il me payent en nouvelles d'Italie. Je rencontre dans cette loge Monti, le plus grand poëte vivant, mais qui n'a nulle logique. Quand on l'a mis en colère contre quelque chose, il est d'une éloquence sublime. Monti est encore un fort bel homme de cinquante-cinq ans. Il a la bonté de me faire voir son portrait, chef-d'œuvre d'André Appiani. Monti est le Dante ressuscité au XVIIIe siècle. Comme le Dante, il s'est formé en étudiant Virgile, et méprise les délicatesses *monarchiques* de Racine, etc. Il y aurait trop à dire.

Les paroles extrêmement énergiques, quoique offensant un peu la délicatesse [1], ne sont pas repoussées

1. Si on les traduisait en français. (Note de B.)

par l'éloquence italienne. On sent à chaque pas que ce pays n'a pas eu, pendant cent cinquante ans, la cour dédaigneuse de Louis XIV et de Louis XV. La passion ici ne songe jamais à être élégante. Or qu'est-ce qu'une passion qui a le loisir de songer à quelque chose d'étranger?

Silvio Pellico, plein de raison et de bonne éducation, n'a peut-être pas dans l'expression toute la magnificence et toute la force de Monti. Or, en littérature, la force est synonyme d'influence, d'effet sur le public, de mérite. M. Pellico est bien jeune, et il a le malheur d'avoir juste la position d'un homme *sans nulle fortune*, à qui un hasard barbare, au lieu du front d'airain d'un intrigant, a donné une âme généreuse et tendre. Les calomnies l'affligent. *Comment voulez-vous que se venge un sot*? lui dis-je; il me répond : Le plus beau jour de ma vie sera celui de ma mort [1]. L'amour est divinement peint dans sa *Francesca da Rimini*.

Je trouve souvent, dans la loge de M. de Brême, M. Borsieri; c'est un esprit français plein de vivacité et d'audace. M. le marquis Ermès Visconti a des idées fort justes et assez claires, quoique grand admirateur de Kant.

Si l'on voulait connaître le premier philosophe d'Italie, je crois qu'il faudrait choisir entre M. Visconti et M. Gioja, auteur de dix volumes in-4° et qui, chaque jour, est menacé de la prison. Au reste, on trouve à Naples, à ce que m'a dit Mme Belmonte, une école particulière de philosophie. Mais j'aurais une pauvre idée d'un homme d'esprit habitant Naples et qui ferait imprimer une explication métaphysique de l'homme et de la nature. Il y a des gens qui ont pris les devants; ils ont fait déclarer *officielle* leur explication et pourraient bien envoyer à la potence le philo-

1. M. Pellico sortira de la prison du Spielberg à la fin de 1826. On annonce qu'il y a composé huit ou dix tragédies. (Note de B.)

sophe napolitain. Il n'y a pas encore dix-sept ans qu'appuyés par Nelson ils se sont donné le plaisir de faire pendre tout ce qui avait de l'esprit à Naples. Quel amiral français a jamais joué le rôle de ce Nelson, qui a une colonne à Édimbourg, le pays *de la pensée et de l'humanité*? Les peuples du Nord admirent, outre mesure, la vertu d'exposer sa vie, la seule qui ne soit pas susceptible d'hypocrisie, et la seule que tous comprennent.

Ces sortes de vérités me nuisent beaucoup dans les sociétés prétendues philosophiques et où, cependant, il y a des mensonges à respecter. Je suis mieux venu dans les sociétés de femmes; on y est ennuyeux ou amusant, mais jamais odieux.

M. Confalonieri, homme de courage et qui aime sa patrie, vient souvent dans la loge de M. de Brême. M. Grisostomo Bercheti a fort bien traduit en italien quelques poésies de Bürger. Il est *impiegato* (il a une place), et le bon sens qu'il porte dans ses vers italiens, tout étonnés de renfermer une idée, pourrait bien le faire destituer. M. Trec***, homme aimable et le plus français que j'aie rencontré en Italie, vient quelquefois égayer nos discussions littéraires.

A Paris, je ne connais rien de comparable à cette loge où, chaque soir, l'on voit aborder successivement quinze ou vingt hommes distingués; et l'on écoute la musique quand la conversation cesse d'intéresser.

Avant et après M. de Brême, je vais dans cinq ou six loges où la conversation est bien éloignée de prendre jamais la tournure philosophique. A Paris, on aurait des millions que l'on ne pourrait pas se faire de telles soirées. Il pleut, il neige au dehors de la Scala, qu'importe? Toute la bonne compagnie est réunie dans cent quatre-vingts loges de ce théâtre, qui en a deux cent quatre. La plus aimable de toutes ces loges (je prends le mot *aimable* dans le sens français : vif, gai, brillant, le contraire de l'ennui), c'est peut-être celle de Mme Nina Viganò, fille de l'homme de génie qui a

fait *Mirra*. Mme Nina, ou, comme l'on dit en italien de toutes les femmes, même des duchesses, et en parlant d'elles, et devant elles, *la* Nina, chante avec un charme unique les airs vénitiens de M. Perruchini et certains airs remplis de passion, composés autrefois pour elle par M. Caraffa. La Nina est un peintre en miniature qui, dans son genre borné, a cent fois plus de talent que de fameux peintres à l'huile.

Une femme reçoit une seule personne à midi; ses amis intimes de deux à quatre. Le soir elle reçoit ses connaissances dans sa loge, de huit heures et demie à minuit. Lorsque la loge, qui a dix ou douze places, est remplie et qu'il survient quelqu'un, le plus ancien arrivé s'en va. Ce plus ancien visiteur se trouvait à côté de la maîtresse de la maison, contre le parapet de la loge. A son départ, tout le monde fait un petit mouvement vers le parapet de la loge, et le nouvel arrivé trouve sa place près de la porte. C'est ainsi que chacun se trouve à son tour à côté de la maîtresse de la loge.

Le vestibule de la Scala (l'*atrio*) est le quartier général des fats; c'est là que se fabrique l'opinion publique sur les femmes.

Plusieurs jeunes femmes osent aujourd'hui monter dans leur loge suivies par un domestique, ce qui paraît le comble de la bassesse aux vieilles femmes nobles.

Hier, comme j'étais arrêté dans l'*atrio* avec quelques fats de mes amis, ils m'ont fait remarquer un beau jeune homme au teint basané et parfaitement morose, qui se tenait collé contre la muraille du vestibule; on eût dit qu'il accomplissait un devoir; aussi est-ce un Anglais qui a vingt-deux mille louis de rente. Être triste avec une telle fortune paraît monstrueux à mes nouveaux amis. *Ce pauvre Anglais*, leur disais-je, *est une victime de la pensée*. (Ici, jusqu'à trente ans, l'homme n'est que sensations.) Quelle différence avec le jeune

Allemand de même âge qui est kantiste jusqu'aux genoux de sa maîtresse!

(*Rome, Naples et Florence*, pp. 7-9, 15, 45-47, 60-61.)

II

Le patriotisme d'antichambre[1].

1er janvier 1817.

Moi qui trouvais tant d'esprit aux Bolonais, je suis presque sur le point de me dédire. Pendant une heure et demie, je viens d'essuyer le patriotisme d'antichambre le plus sot, et cela dans la meilleure compagnie. C'est réellement là le défaut italien; les défaites de Murat semblent l'avoir irrité. Le fait est qu'à Naples, comme en Espagne, la bonne compagnie est à une distance immense de la basse classe, et, au contraire du peuple espagnol, le bas peuple napolitain, gâté par ce climat si doux, ne se bat pas; car, dit-il, si j'ai raison, *saint Janvier ne manquera pas de tuer tous mes ennemis.* M. Filangieri et cent autres officiers sont fort braves; qu'en est-il résulté? Que leurs soldats leur ont tiré des coups de fusil à travers la porte de leur chambre, parce qu'ils voulaient les empêcher de fuir.

Vous savez que, vers 1763, le *Siège de Calais* eut le succès le plus fou et le plus *national*. Le poète de Belloy avait eu l'idée lucrative, depuis exploitée par d'autres, de se faire le flatteur de ses concitoyens. Le duc d'Ayen se moquant un jour de cette tragédie : « Vous n'êtes donc pas bon Français? lui dit le roi Louis XV. — Plût à Dieu, sire, que les vers de la tragédie le fussent autant que moi! »

Le sage Turgot qui aimait son pays, et ne voyait

1. V. Introduction, p. XXIII.

dans la flatterie que le commerce d'un fripon avec un sot, donna le nom de *patriotisme d'antichambre* à l'engouement des dupes qui admiraient les grossiers compliments du sieur de Belloy.

Bonaparte imita de Belloy, et lorsqu'il voulut les asservir, salua les Français du nom de *grand peuple*; lui-même se glorifie de ce tour d'adresse; il trouve indigne que l'on avoue, en écrivant l'histoire, les désavantages ou les torts de son pays [1].

Il n'est pas de mérite, si mince qu'il soit, qui ne se trouve ici sous la protection de quelque patriotisme municipal; car enfin le plus plat pédant a une patrie. En France, si un auteur est moqué, c'est surtout dans son pays.

A Bologne, je n'oserais pas dire qu'Astley fait les bottes mieux que Ronchetti; c'est un fameux cordonnier du pays, connu par son amour pour les tableaux et sa conduite ferme envers Murat, qui lui avait dit qu'on ne pouvait le chausser qu'à Paris, et auquel, en revanche, il ne voulut jamais faire qu'une botte. Le roi, après l'avoir essayée, demandant la seconde : « Sire, faites-la faire dans votre Paris, » répliqua Ronchetti.

La moindre critique *imprimée* contre le poète ou le sculpteur de sa ville met l'Italien en fureur, et cette fureur s'exhale par les injures les moins nobles. L'Italie étant le jardin de l'Europe et possédant les ruines de la grandeur romaine, chaque année voit éclore huit ou dix voyages plus ou moins médiocres à Paris, à Londres ou à Leipzig; ce sont huit ou dix sujets de rage pour ces patriotes chatouilleux. Cette

1. La théorie du *patriotisme d'antichambre*, tel qu'on le pratique chaque jour envers les cantatrices qui ne sont pas nées en France, se trouve tout entière dans Virgile :

..... Pallas quas condidit arces
Ipsa colat : nobis placeant ante omnia silvæ.
Eclog. II.

(Note de B.)

colère n'est pas aussi ridicule qu'elle le paraît d'abord. Dans un pays où le moindre almanach est censuré cinq ou six fois, un homme blâmé dans une page *imprimée* est *abandonné par le pacha*. Dès lors il est perdu; l'être le plus abject peut lui lancer le coup de pied de l'âne. Peu importe la vérité ou la fausseté de l'accusation; elle est imprimée, il suffit.

Cette fureur contre la critique ne saurait exister en France ou en Angleterre. Le pacha n'y est plus qu'un préfet ou un schérif; les citoyens se protègent eux-mêmes, et, comme chaque jour voit imprimer cent calomnies, comme il y a la calomnie *constante* et *réciproque* des deux partis, ultra et libéral, l'accusation n'est terrible que lorsqu'elle est *plaisante*, comme Voltaire contre Larcher, ou Beaumarchais contre Marin le censeur, tiré à quatre chevaux sur la route de Versailles.

La vanité n'existant pas en Italie, un marquis en colère s'exprime à peu près comme son laquais.

C'est le revers de la médaille de l'insigne bonheur qui donne à ce peuple une poésie naïve et forte. Il n'a pas eu pendant cent cinquante ans une cour dédaigneuse fondée par un homme profond dans l'art de la vanité (Louis XIV). Le grand roi s'empare de l'opinion, il donne à chaque classe de ses sujets un *modèle* à imiter; Molière fait rire aux dépens de qui ne suit pas servilement ce patron : *original* devient synonyme de *sot*.

La cour de Louis XV déclare de mauvais ton toute expression que sa grande justesse met dans toutes les bouches, elle épure et appauvrit la langue, proscrit le mot propre; enfin M. l'abbé Delille n'écrit plus qu'en énigmes. Le boulevard est sans contredit la plus jolie promenade de Paris; mais tout le monde peut en jouir, et parce que Louis XIV a vécu, même aujourd'hui, il n'est permis d'y paraître que comme pour aller faire des emplettes. L'influence de Louis XIV, qui se fait sentir en Angleterre aussi bien qu'en Russie et en

Allemagne, n'a nullement pénétré en Italie. Jamais personne n'y fut maître de l'opinion ; de là mille avantages : mais aussi le revers de la médaille, des injures sales dès qu'un marquis est en colère, et les sots plus insupportables qu'ailleurs; de là la grande difficulté de se faire présenter dans une maison de Milan. Si vous êtes un sot, comment vous éconduire?

Je conseille au lecteur, s'il va devers Rome, de ne jamais rien blâmer, et d'établir qu'il est sujet à des maux de tête subits. Dès qu'il verra arriver le *patriotisme d'antichambre*, il sera pris de son mal de tête et disparaîtra. La femme chez qui j'ai vu réunis la plus rare beauté, l'âme la plus haute et le plus d'esprit, Mme M***, n'était point exempte de ce défaut. Sans petite vanité pour elle-même, elle était *susceptible* pour son pays; dès qu'on blâmait quelque chose de ce cher pays, elle rougissait. Un jour que je venais de tomber dans cette maladresse, je fis l'essai de la critique personnelle[1] avec une liberté un peu forte chez une simple connaissance; elle se défendit avec candeur et vérité, mais sans la moindre altération de couleur dans le plus oli teint que j'aie vu en Italie.

(*Rome*, *Naples et Florence*, pp. 129-133.)

III

Italiens et Italiennes.

En Italie, Milan excepté, la peine de mort est la préface à toute civilisation. Ces imbéciles de *Tedesk*, qui essayent de nous gouverner, ne font prendre un assassin qu'autant qu'il confesse son crime. Ils entas-

1. Personnelle, c'est-à-dire visant non plus le pays, mais la personne même.

sent ces malheureux à Mantoue, et, quand leur nourriture fatigue leur avarice, ils profitent du 12 février, anniversaire de la naissance de leur empereur, pour les rejeter dans la société. Ces gens-là, en vivant ensemble, prennent l'émulation des forfaits, et deviennent des monstres, qui, par exemple, versent du plomb fondu dans l'oreille d'un paysan qui dort dans la campagne, pour jouir de la mine qu'il fait en mourant. — Après cette grave et triste conversation, je me suis sauvé chez la contessina C***, où l'on a ri et joué au pharaon jusqu'à trois heures du matin. Le pharaon est le jeu italien par excellence; il n'empêche pas de rêver à ce qui intéresse.

Les idées qu'une jeune fille italienne peut se former sur sa vie à venir sont fondées sur des confidences qu'elle a surprises, sur des faits qu'elle a ouï conter, sur des mouvements de joie ou de tristesse qu'elle a observés, jamais sur des bavardages de livres. On ne lit pas de romans, par l'excellente raison qu'il n'y en a point. Je connais une lourde copie de *Werther*, intitulée *Lettres de Jacopo Ortiz*, et deux ou trois ouvrages illisibles de l'*abbate* Chiari. Quant à nos romans français, traduits en italien, ils font l'effet d'une diatribe contre l'amour. Un père de ce pays-ci, qui a des filles, et trouve un roman chez lui, le jette au feu brutalement[1]. Cette absence de toute lecture, autre que la sévère histoire, est une des raisons les plus fortes de mon admiration vive pour la conversation des femmes italiennes.

1. Quelques années après la date de ce voyage, j'ai vu à Paris discuter, devant sept à huit jeunes personnes, toutes les probabilités de la haute fortune de la marquise Octavie, dont alors le public commençait à s'occuper. Ce discours dura quarante-cinq minutes. (Note ajoutée en 1826.)

Veut-on jouir du spectacle le plus plaisant, il faut voir un Italien s'embarquer dans une diligence. L'*attention*, qui n'est jamais dans ce pays qu'au service des passions profondes, ne peut pas se mouvoir rapidement. L'Italien qui s'embarque meurt de peur d'oublier quelqu'une de ses cent précautions contre le froid, l'humidité, les voleurs, le peu de soin des aubergistes, etc. Plus il veut surveiller de choses à la fois plus il s'embrouille, et il faut voir son désespoir pour ses moindres oublis. Peu lui importe d'être ridicule aux yeux des spectateurs rassemblés autour d'une diligence qui part. Il donnerait vingt spectateurs pour n'avoir pas oublié son bonnet de soie noire à mettre sur la tête en entrant au parterre de quelque théâtre, où, pour le malheur du public il y a un prince, ce qui emporte l'obligation d'ôter son chapeau.

Ce qu'il y a de plus impatientant ou de plus admirable pour un Italien, suivant le sens duquel il prend la chose, c'est un fat français homme d'esprit, qui, en une heure de conversation, parle d'Homère, d'économie politique, de Bolivar, de Raphaël, de chimie, de M. Canning, du commerce des Romains, du Vésuve, de l'empereur Alexandre, du philosophe Erasme, de Paisiello, de Humphry Davy, et de cent autres choses. Après cette conversation aimable, l'Italien, qui s'est efforcé de mettre son esprit au galop pour penser profondément à chacune de ces choses à mesure qu'elles voltigent sur les lèvres de l'homme d'esprit français, a un mal de tête fou.

Mlle Marchioni, la première actrice tragique de ce pays, disait devant moi à M. Pellico, que *Francesca* venait d'être jouée cinq fois de suite à Bologne, chose qui n'est peut-être pas arrivée depuis un siècle. M. Pellico peint l'amour bien mieux qu'Alfieri, ce qui n'est pas beaucoup dire; dans ce pays, c'est la mu-

sique qui s'est chargée de peindre l'amour. A Paris, un homme d'esprit se fait, dit-on, trois mille francs par mois avec de petites comédies. L'auteur de *Francesca* a beaucoup de peine à gagner douze cents francs par an, en montrant le latin à des marmots; les représentations et l'impression de sa pièce ne lui ont pas valu un centime.

Voilà la France et l'Italie pour les arts. En Italie on paye mal les artistes; mais tout Milan a parlé pendant un mois de la *Francesca da Rimini.* Ce manque de succès d'argent est fâcheux dans le cas particulier de ce jeune poète, mais rien de plus heureux pour l'art. La littérature, en Italie, ne deviendra jamais un vilain métier qu'un M. de V*** récompense avec des places d'Académie ou de censeur. Monti m'a dit que ses poèmes immortels, qui ont peut-être trente éditions chacun, l'ont toujours mis en frais. On imprimait la *Mascheroniana* à Milan; huit jours après, il paraissait des contrefaçons dans les *pays étrangers*, c'est-à-dire à Turin, Florence, Bologne, Gênes, Lugano, etc.

Mais ce ne sont point les hommes supérieurs que je viens de nommer qui me font regretter Milan; c'est l'ensemble de ses mœurs, c'est le naturel dans les manières, c'est la bonhomie, c'est le grand art d'être heureux qui est ici mis en pratique avec ce charme de plus, que ces bonnes gens ne savent pas que ce soit un art, et le plus difficile de tous. Leur société me fait l'effet du style de La Fontaine. Comme tous les soirs la loge d'une femme aimable reçoit les mêmes personnes, et cela dix ans de suite, on se comprend parfaitement; l'on se connaît de même et l'on s'entend à demi-mot. De là peut-être le vrai charme de la bonne plaisanterie. Comment essayer de jouer la comédie devant des gens que l'on voit trois cents fois par an depuis dix ans?

Cette connaissance intime que l'on a les uns des autres fait qu'un homme qui vit avec quinze cents francs de rente parle à un homme qui a six millions,

simplement et comme il parlerait à un égal (ceci passera pour incroyable en Angleterre). J'ai souvent admiré ce spectacle. Si le riche s'avisait de vouloir jouer le bonhomme, ou le pauvre de faire le fier, on se rirait d'eux et devant eux pendant huit jours. La fierté qu'un commis tire d'une place parmi les bourgeois de Paris, ici serait absolument inintelligible : il faudrait l'expliquer pendant une heure. On plaint un homme assez pauvre pour être forcé de se mettre à la paye des Allemands; on le croit obligé d'être un peu espion; on ne dit pas certaines choses devant lui. *Poverino è impiegato*! dit-on en serrant les épaules, geste de commisération qui m'était inconnu.

A Paris, il faut presque, à chaque fois que l'on se présente chez un ami intime, rompre une légère superficie de glace qui s'est formée depuis quatre ou cinq jours que l'on ne s'est pas rencontré; et, quand cette opération délicate est heureusement terminée et que vous êtes redevenus tout à fait intimes et contents, au plus beau de votre amitié, minuit sonne, et la maîtresse de la maison vous renvoie. Ici, dans les soirées où l'on était heureux et gai, dans la loge de Mme L***, nous commencions par rester au théâtre jusques après une heure du matin; nous continuions notre pharaon dans la loge éclairée, longtemps après que toute la salle était obscure et les spectateurs sortis. Enfin le portier du théâtre venant nous avertir qu'une heure était sonnée depuis longtemps, uniquement pour ne pas se séparer, on allait souper chez Battistino, le traiteur du théâtre, établi à cet effet, et nous ne nous quittions qu'au grand jour. Je n'étais point amoureux, je n'avais point d'amis bien intimes dans cette loge, et pourtant ces soirées de naïveté et de bonheur ne sortiront jamais de ma mémoire.

(*Rome, Naples et Florence*, pp. 87-91, 97-100.)

IV

L'Italien et le Français.

On a vu dans l'*Introduction* que Stendhal aimait l'Italie, un peu contre la France. On en trouvera ici quelques raisons, qui procèdent de son culte de l'énergie et de la sincérité.

Je venais d'écrire que j'ai été reçu dans la société de Bologne avec *grâce*; j'efface ce mot, le premier qui se présente à un Français, lorsqu'il est accueilli quelque part de manière à lui faire beaucoup de plaisir. La grâce envers un inconnu qui a remis à votre porte une lettre de recommandation, consiste, ce me semble, à l'accueillir comme s'il était un peu de votre société et avec l'exagération aimable des sentiments de bienveillance que vous inspirent tous les hommes bien nés. En Italie, d'abord, il n'y a jamais d'exagération dans les rapports de société. Ils appellent leurs maisons des palais, et parlent du moindre tableau comme s'il était de Raphaël; mais vous voyez clairement, en arrivant pour la première fois quelque part, que l'on vous fait le sacrifice pénible de quitter l'aimable intimité de la société habituelle, ou la douce rêverie d'un cœur mélancolique, ou des travaux suivis avec passion. La peine et l'ennui de vous recevoir et de vous dire quelques mots sont frappants; le manque d'aisance et la contrainte se trahissent clairement, non moins que l'extrême soulagement que vous causez en vous levant pour sortir. Les voyageurs accoutumés aux formes séduisantes de la société de Paris et à qui la nature a refusé l'amour du nouveau, sortent outrés, après de telles visites. Ce qu'on y éprouve n'est assurément pas fort gracieux; mais l'on voyage pour trouver du neuf et voir les hommes tels qu'ils sont. Si l'on ne veut que des surfaces polies et toujours les mêmes, pourquoi quitter le boulevard de Gand? D'un

autre côté, tous ces mouvements que vous observez à votre entrée dans le salon d'une femme italienne ne sont pas éternellement les mêmes, comme en Hollande, et peuvent changer en mieux dès la seconde ou la troisième visite; mais il faut avoir le courage de la faire. Si vous cherchez de bonne foi à ne pas répondre avant que la demande soit finie, si vous essayez de modérer la *furia francese*, si, lorsqu'on vous en prie bien fort, et seulement alors, vous faites des contes amusants, si vous ne cherchez jamais à *faire de l'esprit* et à tenter le cliquetis spirituel d'un dialogue brillant et à demi littéraire; enfin si, dès l'abord, vous ne vous portez pas pour amoureux de la plus jolie femme du salon, le peu de bienveillance réelle avec lequel on vous a reçu à la première visite, augmentera tous les jours et fort rapidement; car, enfin, vous êtes un animal curieux, vous venez de Paris. Mais n'oubliez jamais que l'*esprit* qui amuse un Français incommode un Italien. Peut-être, il y a cinquante ans, méprisait-on l'esprit; aujourd'hui, la honte de ne pas savoir y répondre tire violemment ces gens-ci de la douce rêverie sur les impressions de leur cœur, qui, chez la plupart, est un état habituel. Il faut de plus être fidèle à de certaines convenances exprimées par les regards. L'audace qui porte à brusquer ces convenances passe ici pour la grossièreté la plus impardonnable. Il faut savoir qu'en Italie un paysan observe presque aussi finement qu'un marquis les convenances qui se lisent dans les yeux; c'est une sorte d'instinct parmi ces hommes nés pour le beau et pour l'amour, et je n'en parle que parce que j'ai vu y manquer grossièrement.

Si vous parlez la langue en usage dans le pays, si sincèrement vous cherchez à *vous faire petit*, au bout de quinze jours, votre figure étrangère ne troublera plus la société. Un Français est un animal tellement rare et si estimé, que, dès ce moment, vous serez l'objet de toutes les curiosités; vous aurez créé un

intérêt véritable chez tous ces personnages sombres qui, les premiers jours, vous considéraient d'un air si tragique. Si telle est votre habileté et votre inclination, voilà le moment, et non pas plus tôt ni plus tard, d'essayer de paraître aimable à une des femmes de la société; à *une seule*, entendez-vous? Mais voici encore un mot qui traduit bien mal ma pensée : *être aimable*, en Italie, veut dire à peu près le contraire des idées que ce son réveille chez un Parisien. Il faut, par exemple, ne parler d'abord qu'avec les yeux et dépouiller ce langage de toute audace; il faut de grands moments de silence, et quand on parle, bien plus de pensées touchantes que de choses piquantes. Une réflexion tendre sur la délicieuse expression d'amour dans le premier duetto du *Mariage secret* vous avancera bien plus que le mot le plus plaisant. L'esprit et le degré d'éveil où il faut se tenir pour renvoyer la balle à propos met une femme dans la situation où il faut qu'elle ne soit pas pour que vous puissiez lui plaire. L'effet assuré de l'esprit, en Italie, est de rendre la conversation sèche. Il est facile de voir que tout ce qui est grâce de l'expression, piquant des réticences, etc., doit être perdu avec des gens qui ne parlent que de ce qui les intéresse et qui en parlent fort sérieusement, fort longuement, avec beaucoup de détails passionnés et pittoresques. Chaque homme étant ici un être un peu sauvage, tantôt silencieux, tantôt furibond, et qui a plusieurs choses qui l'intéressent profondément, personne n'a besoin de chercher dans la conversation une vaine apparence de chaleur et une cause d'émotions. Les passions d'un Italien : la haine, l'amour, le jeu, la cupidité, l'orgueil, etc., ne lui donnent que *trop souvent* un intérêt déchirant et des transports incommodes. La conversation n'est ici que *le moyen* des passions; rarement est-elle par elle-même un objet d'intérêt. Ce petit ensemble de faits, je ne l'ai jamais vu comprendre par un seul Français.

Accoutumé qu'il est dès l'enfance à observer si les

gens qu'il adore ou qu'il exècre lui parlent avec sincérité, la plus légère affectation glace l'Italien, et lui donne une fatigue et une contention d'esprit tout à fait contraires au *dolce far niente*. Par ces mots célèbres, *dolce far niente*, entendez toujours le plaisir de rêver voluptueusement aux impressions qui remplissent son cœur. Otez le *loisir* à l'Italie, donnez-lui le travail anglais, et vous lui ravissez la moitié de son bonheur.

Ce qu'il y a de pis, c'est que, comme fort peu d'Italiens savent bien le français ou du moins comprennent nos manières, la moindre tournure polie qui chez nous d'abord est indispensable et d'ailleurs ne veut rien dire, lui semble de l'*affectation française* et l'impatiente. Dans ce cas, un Italien, qui va peut-être jusqu'à redouter le mépris parce qu'il ne peut pas vous payer de la même monnaie, vous sourit de mauvaise grâce, et de sa vie ne vous adresse la parole.

L'affectation est si mortelle pour qui l'emploie dans la société de ce pays, qu'à son retour en France, un de mes amis qui avait passé dix ans en Italie, se surprenait à commettre cent petites irrégularités; par exemple, passer toujours le premier à une porte plutôt que de se livrer à de vaines cérémonies qui retardent le passage de tous; à table, se servir sans façon et passer le plat; promenant avec deux amis, ne parler qu'à celui qui vous amuse ce jour-là, etc.

Tout ce qui se dit en France pour offrir ou accepter une aile de faisan paraît une peine inutile à un Italien, une véritable *seccatura*. En revanche, transportez-le à Paris, l'absence de cent petites choses de ce genre en fera un être grossier pour le Français du faubourg Saint-Germain. Ceci sera peut-être moins vrai dans dix ans; en France, les manières, comme le style, marchent vers la rapidité.

L'extrême méfiance, que rendent indispensables les espions et les petits tyrans à la Philippe II, qui, depuis l'an 1530, foulent ce pays, fait que tout effa-

rouche l'Italien. Si la moindre chose le contrarie, fût-ce la présence d'un petit chien qu'il n'aime pas, il ne sort point d'un silence morne et sévère, et ses yeux, qu'il ne peut contenir, semblent vous dévorer. Ainsi jamais d'agrément, de laisser-aller, de joie avec des inconnus; jamais de véritable société qu'avec des amis de dix ans. Un mot dur adressé à un Italien lui donne de la retenue pour un an. Il suffit d'une plaisanterie sur une femme ou un tableau qu'il aime; il vous dira du plaisant : *É un porco!* Il songe à la douleur que lui a faite la plaisanterie.

Qu'est-ce qu'un Français avait à craindre au monde sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI? En cherchant bien, on répond : De se trouver en contact au spectacle avec un grand seigneur.

(*Rome, Naples et Florence*, pp. 135-139.)

V

Arrivée à Rome.

13 août.

Le 3 août nous traversâmes ces campagnes désertes, et cette solitude immense qui s'étend autour de Rome à plusieurs lieues de distance. L'aspect du pays est magnifique; ce n'est point une plaine plate; la végétation y est vigoureuse. La plupart des points de vue sont dominés par quelque reste d'aqueduc ou quelque tombeau en ruines qui impriment à cette campagne de Rome un caractère de grandeur dont rien n'approche. Les beautés de l'art redoublent l'effet des beautés de la nature et préviennent la satiété, qui est le grand défaut du plaisir de voir des paysages. Souvent, en Suisse, un instant après l'admiration la plus

vive, il se trouve qu'on s'ennuie. Ici l'âme est préoccupée de ce grand peuple qui maintenant n'est plus. Tantôt on est comme effrayé de sa puissance, on le voit qui ravage la terre; tantôt on a pitié de ses misères et de sa longue décadence. Pendant cette rêverie, les chevaux ont fait un quart de lieue; on a tourné un des plis du terrain; l'aspect du pays a changé, et l'âme revient à admirer les plus sublimes paysages que présente l'Italie. *Salve, magna parens rerum.*

Le 3 août nous n'avions pas le loisir de nous livrer à ces sentiments, nous étions troublés par la coupole de Saint-Pierre qui s'élevait à l'horizon; nous tremblions de n'arriver à Rome qu'à la nuit. Je parlai aux postillons, de pauvres diables fiévreux, jaunes et à demi-morts; la vue d'un écu les fit sortir de leur torpeur. Enfin, comme le soleil se couchait derrière le dôme de Saint-Pierre, ils s'arrêtèrent dans la via Condotti, et nous proposèrent de descendre chez Franz, près la place d'Espagne. Mes amis prirent un logement sur cette place; là nichent tous les étrangers.

La vue de tant de fats ennuyés m'eût gâté Rôme. Je cherchai des yeux une fenêtre de laquelle on dominât la ville. J'étais au pied du Pincio; je montai l'immense escalier de la Trinità de' Monti, que Louis XVIII vient de faire restaurer avec magnificence, et je pris un logement dans la maison habitée jadis par Salvator Rosa, via Gregoriana. De la table où j'écris je vois les trois quarts de Rome; et, en face moi, de l'autre côté de la ville, s'élève majestueusement la coupole de Saint-Pierre. Le soir, lorsque le soleil se couche, je l'aperçois à travers les fenêtres de Saint-Pierre, et, une demi-heure après, ce dôme admirable se dessine sur cette teinte si pure d'un crépuscule orangé surmonté au haut du ciel de quelque étoile qui commence à paraître.

Rien sur la terre ne peut être comparé à cela. L'âme est attendrie et élevée, une félicité tranquille la pénètre

tout entière. Mais il semble que, pour être à la hauteur de ces sensations, il faut aimer et connaître Rome depuis longtemps. Un jeune homme qui n'a jamais rencontré le malheur ne les comprendrait pas.

Le soir du 3 août j'étais si troublé, que je ne sus pas faire mon marché, et je paye mes deux chambres de la via Gregoriana beaucoup au delà de leur valeur. Mais en un tel moment comment s'occuper de soins si petits? Le soleil allait se coucher, et je n'avais plus que quelques instants; je me hâtai de conclure, et une calèche ouverte (ce sont les fiacres du pays) me conduisit rapidement au Colysée. C'est la plus belle des ruines; là respire toute la majesté de Rome antique. Les souvenirs de Tite-Live remplissaient mon âme; je voyais paraître Fabius Maximus, Publicola, Menenius Agrippa. Il est d'autres églises que Saint-Pierre : j'ai vu Saint-Paul de Londres, la cathédrale de Strasbourg, le dôme de Milan, Sainte-Justine de Padoue; jamais je n'ai rien rencontré de comparable au Colysée.

(*Promenades dans Rome*, t. I, pp. 17-18.)

VI

Paris jugé par un Italien.

17 janvier.

On m'a fait l'honneur de m'admettre ce soir à un souper destiné à célébrer le retour de don Tommaso Bentivoglio, arrivé hier de Paris. On était tout oreilles pour l'entendre; et peut-être m'a-t-on invité pour l'empêcher de broder. Voici Paris vu par un étranger, homme de plaisir, mais très fin. Malgré la malpropreté si stupide de ses rues [1] et les vexations de sa police,

1. Le gouvernement s'oppose à l'établissement de la société commanditaire pour prêter des fonds à toutes les industries;

toute l'Europe ne rêve que Paris. Les dames accablaient don Tommaso de cent questions; je ne puis noter que quelques réponses. Le Parisien, dit don Tommaso, est bon par excellence, aimable, doux, prévenant, confiant envers l'étranger; il ne fait jamais le mal pour le mal, et cherche même à être modéré quand il va chez son juge se plaindre de quelque tort. Comparé à l'habitant de Berlin, au *Londoner*, au Viennois, c'est un ange; sa figure, quoique laide, fait plaisir à regarder. — Tout ce qui ne veut pas être vexé par l'évêque ou le sous-préfet vient à Paris. La réunion de plus de huit cent mille habitants sur un point met le gouvernement non pas hors de volonté, mais hors d'état d'être méchant: *il n'en a pas le loisir*. Don Tommaso ayant prononcé le mot de *bonne compagnie* : « Mais, a dit madame Filicori, l'une des femmes les plus remarquables d'Italie, dites-nous donc ce que c'est exactement que cette fameuse bonne compagnie française. — La bonne compagnie par excellence, répond don Tommaso, c'est celle qu'on rencontre dans un salon dont le maître a cent mille livres de rente et des aïeux qui sont allés aux croisades.

« Il y a bien des banquiers millionnaires qui sont aussi une sorte de bonne compagnie, mais en général ils ne parlent que d'argent, et ne vous pardonneraient pas de vivre avec six mille francs. La même classe, en Angleterre, veut surtout *consommer*, et s'estime plus ou moins d'après le montant de la carte de son dîner. Quand j'allais chez les gens à argent de France et d'Angleterre, qui ne savent pas trop ce que c'est que mon nom (les Bentivoglio, seigneurs de Bologne au xve siècle), si je mettais à ma cravate mon diamant de cinq cent louis, je me voyais sensiblement plus estimé. L'industrie porte les Français au travail; ils trouvent *du plaisir* à travailler, ils sont heureux; l'aristocratie

l'une d'elles était l'entreprise de l'assainissement de Paris par l'enlèvement des boues. Les gouvernants ne veulent ni faire ni laisser faire; le joli caractère! (Note de B.)

les rendrait, au contraire, horriblement à plaindre; mais j'aime mieux vivre avec des gens qui parlent quelquefois de croisade. Peut-être y a-t-il autant d'insolence au fond que chez le banquier à millions, mais elle est ancienne dans la famille; mais l'on n'a pas à se venger de la condition subalterne où l'on a passé sa jeunesse; et enfin, à insolence égale, je trouve de plus chez les aristocrates des manières élégantes, et même quelquefois de l'esprit. Un homme qui porte un nom historique ne me rappellera sa haute naissance, bon an mal an, qu'une fois tous les deux mois; un être qui a gagné un million de louis a l'air de me dire trois fois par soirée : « Il faut que vous soyez bien ignare, vous qui avez déjà trente ans, pour n'avoir pas fait fortune; à votre âge, j'avais déjà cent mille écus, et j'étais intéressé pour un huit dans la maison V... Ah çà, vous autres, il vous arrive bien de prendre un fiacre une fois par mois, n'est-ce pas? Ma foi, il faut de l'économie; il n'y a que ça pour parvenir. Quand vous aurez seulement cinquante ou cent mille livres de rente, ah! c'est différent. Par exemple, moi, j'ai acheté hier un cheval sept mille francs, et j'ai pris une seconde loge aux Bouffes : on n'y voyait pas dans l'autre, on y était trop mal. A propos, je la laisserai à mes amis, ce sera autant d'épargné pour eux. Venez-y, mon cher, vous me ferez honneur; donnez-moi seulement votre carte, je pourrais vous oublier. » Et l'industriel tire de sa poche une poignée d'or qu'il regarde.

Cet homme-là fait vivre quinze cents ouvriers par ses trois manufactures, et l'*utilité* étant la seule base raisonnable de l'estime à accorder, il est cent fois plus estimable que le marquis son voisin. Celui-ci n'a aucune influence, heureusement; car s'il en avait, bientôt on se tirerait des coups de fusil en France, et alors j'irais me ranger avec l'industriel. De plus, quand le marquis m'engage à dîner, je dîne assez mal, mais je trouve chez lui un ton aimable et doux, j'aime à y parler, et c'est sans peine qu'une fois par mois je cite

Commines comme par hasard, et nomme un des aïeux du maître de la maison, capitaine de cent hommes d'armes, qui fut tué à Montlhéry. L'*ancienneté* est son idée fixe. (Ceci est de moi.)

La classe qui, depuis la Restauration, devrait être la plus gaie, reprend don Tommaso Bentivoglio, je l'ai trouvée la plus triste: un jeune homme noble lit les bons livres, admire l'Amérique, et toutefois il est marquis. Voilà une triste position pour un homme de cœur: être toute sa vie marquis et libéral, et cependant jamais complètement ni libéral ni marquis. Le jeune privilégié se sent un fond de tristesse quand il rencontre son camarade de collège, M. Michel, qui a ouvert un magasin de draps, qui s'est marié, qui prospère, qui est franchement partisan de la liberté et, de plus, heureux. D'un autre côté, il est doux, lorsqu'un plébéien a plus d'esprit que vous, et par sa présence pâlit vos discours dans un salon, de l'accabler du poids de sa naissance et de faire entendre avec bon ton qu'il manque de bon ton. Mais voilà qu'un sot du parti rétrograde entreprend quelque menée qui serait abominable si elle n'était absurde; il est dur pour un cœur bien placé de ne pouvoir citer les bonnes raisons qui prouvent l'absurdité de cet homme, d'être même quelquefois forcé de le louer, et enfin de voir ce fat, pour son projet absurde, l'emporter sur vous dans l'estime de tout un salon. Vous n'auriez cependant qu'un mot à dire; mais ce mot est impossible et changerait votre position.

Excellent juge des circonstances piquantes d'une intrigue et des petites choses en général, dès que le sujet dont on s'occupe prend les proportions héroïques, la société de Paris n'y est plus. L'instrument de ses jugements ne peut s'appliquer à ce qui est *grand*: on dirait un compas qui ne peut pas s'ouvrir passé un certain angle. — Je ne dirai rien de l'extrême laideur que don Tommaso reproche aux figures de Paris; j'ai vu les plus belles têtes d'Italie passer pour fort laides

parmi nous. Cette déplaisance, qui tient à l'instinct, ne peut manquer d'être réciproque. Mais, dit M. Tambroni, les Français se réveilleront-ils de leur position actuelle par un accès de gaieté, comme lors de la régence, après l'hypocrisie de la vieillesse de Louis XIV? ou le penchant pour le gouvernement économique des États-Unis d'Amérique les jettera-t-il dans cette disposition triste et mystique que l'on remarque à Philadelphie? — Je suis pour la gaieté, dit don Tommaso : un pays qui a des frontières vulnérables de Dunkerque à Antibes peut-il avoir plus de liberté que ses voisins? Si, par malheur pour nous, la haine pour le jésuitisme et les refus de sacrements faisaient tourner la France au protestantisme, on serait aussi gai à Paris qu'à Genève [1].

(*Rome, Naples et Florence*, pp. 189-194.)

VII

Florence.

22 janvier.

Avant-hier, en descendant l'Apennin pour arriver à Florence, mon cœur battait avec force. Quel enfantillage! Enfin, à un détour de la route, mon œil a plongé dans la plaine, et j'ai aperçu de loin, comme une masse sombre, Santa Maria del Fiore et sa fameuse coupole, chef-d'œuvre de Bruneleschi. C'est là qu'ont vécu le Dante, Michel-Ange, Léonard de Vinci! me disais-je; voilà cette noble ville, la reine du moyen âge! C'est dans ces murs que la civilisation a recommencé; là,

1. L'amour du beau et l'amour mettent à jamais l'Italie à l'abri de la tristesse puritaine ou méthodiste. Probablement en ce pays l'existence des arts tient au papisme. (Note de B.)

Laurent de Médicis a si bien fait le rôle de roi, et tenu une cour où, pour la première fois depuis Auguste, ne primait pas le mérite militaire! Enfin, les souvenirs se pressaient dans mon cœur, je me sentais hors d'état de raisonner, et me livrais à ma folie comme auprès d'une femme qu'on aime. En approchant de la porte San Gallo et de son mauvais arc de triomphe, j'aurais volontiers embrassé le premier habitant de Florence que j'ai rencontré.

Au risque de perdre tous ces petits effets qu'on a autour de soi en voyageant, j'ai déserté la voiture aussitôt après la cérémonie du passe-port. J'ai si souvent regardé des vues de Florence, que je la connaissais d'avance; j'ai pu y marcher sans guide. J'ai tourné à gauche, j'ai passé devant un libraire qui m'a vendu deux descriptions de la ville (guides). Deux fois seulement j'ai demandé mon chemin à des passants qui m'ont répondu avec une politesse française et un accent singulier, enfin je suis arrivé à Santa Croce.

Là, à droite de la porte, est la tombe de Michel-Ange; plus loin, voilà le tombeau d'Alfieri, par Canova : je reconnais cette grande figure de l'Italie. J'aperçois ensuite le tombeau de Machiavel; et vis-à-vis de Michel-Ange, repose Galilée. Quels hommes! Et la Toscane pourrait y joindre le Dante, Boccace et Pétrarque. Quelle étonnante réunion! Mon émotion est si profonde, qu'elle va presque jusqu'à la piété. Le sombre religieux de cette église, son toit en simple charpente, sa façade non terminée, tout cela parle vivement à mon âme. Ah! si je pouvais oublier!... Un moine s'est approché de moi; au lieu de la répugnance allant presque jusqu'à l'horreur physique, je me suis trouvé comme de l'amitié pour lui. Fra Bartolomeo de San Marco fut moine aussi! Ce grand peintre inventa le clair-obscur, il le montra à Raphaël, et fut le précurseur du Corrège. J'ai parlé à ce moine, chez qui j'ai trouvé la politesse la plus parfaite. Il a été bien aise de voir un Français. Je l'ai prié de me faire ouvrir la chapelle à l'angle

nord-est, où sont les fresques du *Volterrano*. Il m'y conduit et me laisse seul. Là, assis sur le marche-pied d'un prie-Dieu, la tête renversée et appuyée sur le pupitre, pour pouvoir regarder au plafond, les Sibylles du Volterrano m'ont donné peut-être le plus vif plaisir que la peinture m'ait jamais fait. J'étais déjà dans une sorte d'extase, par l'idée d'être à Florence et le voisinage des grands hommes dont je venais de voir les tombeaux. Absorbé dans la contemplation de la beauté sublime, je la voyais de près, je la touchais pour ainsi dire. J'étais arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les *sensations célestes* données par les beaux-arts et les sentiments passionnés. En sortant de Santa Croce, j'avais un battement de cœur, ce qu'on appelle des nerfs à Berlin; la vie était épuisée chez moi, je marchais avec la crainte de tomber.

Je me suis assis sur l'un des bancs de la place de Santa Croce; j'ai relu avec délices des vers de Foscolo que j'avais dans mon portefeuille; je n'en voyais point les défauts : j'avais besoin de la voix d'un ami partageant mon émotion.

Le surlendemain, le souvenir de ce que j'avais senti m'a donné une idée impertinente : il vaut mieux, pour le bonheur, me disais-je, avoir le cœur ainsi fait que le cordon bleu.

23 janvier.

J'ai passé toute la journée d'hier dans une sorte de préoccupation sombre et historique. Ma première sortie a été l'église *del Carmine*, où sont les fresques de Masaccio; ensuite, ne me trouvant pas disposé comme il le faut pour sentir les tableaux à l'huile du palais Pitti ou de la galerie, je suis allé visiter les tombeaux des Médicis, à *San Lorenzo*, et la chapelle de Michel-Ange, ainsi nommée à cause des statues faites par ce grand homme. Sorti de San Lorenzo, j'errais au hasard dans les rues; je considérais, dans mon émotion muette et profonde (les yeux très ouverts et ne

pouvant parler), ces palais bâtis vers 1300 par les marchands de Florence : ce sont des forteresses. Je regardais tout à l'entour de *Santa Maria del Fiore* (bâtie en 1293), ces arcades légèrement gothiques, dont la pointe élégante est formée par la réunion de deux lignes courbes (comme la partie supérieure des fleurs de lis frappées sur les pièces de cinq francs). Cette forme se retrouve sur toutes les portes d'entrée des maisons de Florence; mais les modernes ont fermé avec un mur les arcades qui entouraient la place immense au milieu de laquelle *Santa Maria del Fiore* s'élève isolée.

Je me sentais heureux de ne connaître personne, et de ne pas craindre d'être obligé de parler. Cette architecture du moyen âge s'est emparée de toute mon âme; je croyais vivre avec le Dante. Il ne m'est peut-être pas venu dix pensées aujourd'hui que je n'eusse pu traduire par un vers de ce grand homme. J'ai honte de mon récit, qui me fera passer pour un *égotiste*.

Comme on voit bien, à la forme solide de ces palais, construits d'énormes blocs de pierre qui ont conservé brut le côté qui regarde la rue, que souvent le *danger* a circulé dans ces rues! C'est l'absence de danger dans les rues qui nous fait si petits. Je viens de m'arrêter seul, une heure, au milieu de la petite cour sombre du palais bâti dans la *via Larga* par ce Côme de Médicis, que les sots appellent le *Père de la patrie*.. Moins cette architecture vise à imiter le temple grec, plus elle rappelle les hommes qui ont bâti et leurs besoins, plus elle fait ma conquête. Mais, pour conserver cette illusion sombre qui, toute la journée, m'a fait rêver à Castruccio Castracani, à Ugucione della Fagiola, etc., comme si j'avais pu les rencontrer au détour de chaque rue, j'évite d'abaisser mes regards sur les petits hommes effacés qui passent dans ces rues sublimes, encore empreintes des passions du moyen âge. Hélas! les bourgeois de Florence d'aujourd'hui n'ont aucune passion; car leur avarice n'est pas même

une passion : ce n'est qu'une des convenances de l'extrême vanité combinée avec la pauvreté extrême.

Florence, pavée de grands blocs de pierre blanche de forme irrégulière, est d'une rare propreté; on respire dans ses rues je ne sais quel parfum singulier. Si l'on excepte quelques bourgs hollandais, Florence est peut-être la ville la plus propre de l'univers, et certainement l'une des plus élégantes. Son architecture gréco-gothique a toute la propreté et tout le fini d'une belle miniature. Heureusement pour la beauté matérielle de Florence, ses habitants perdirent, avec la liberté, l'énergie qu'il faut pour élever de grands édifices. Ainsi l'œil n'est point choqué ici par ces indignes façades à la *Piermarini*, et rien ne trouble la belle harmonie de ces rues, où respire le beau idéal du moyen âge. En vingt endroits de Florence, par exemple en descendant du pont *della Trinità* et passant devant le palais Strozzi, le voyageur peut se croire en l'an 1500.

Mais, malgré la rare beauté de tant de rues pleines de grandiose et de mélancolie, rien ne peut être comparé au *palazzo Vecchio*. Cette forteresse, bâtie en 1298, par les dons volontaires des négociants, élève fièrement ses créneaux de brique et ses murs d'une hauteur immense, non pas dans quelque coin solitaire, mais au milieu de la plus belle place de Florence. Elle a au midi la jolie galerie de Vasari, au nord la statue équestre d'un Médicis, à ses pieds le *David* de Michel-Ange, le *Persée* de Benvenuto Cellini, le charmant portique des Lanzi, en un mot, tous les chefs-d'œuvre des arts à Florence, et toute l'activité de sa civilisation. Heureusement cette place est le boulevard de Gand du pays, le lieu où l'on passe sans cesse. Quel édifice d'architecture grecque en pourrait dire autant que cette forteresse du moyen âge, pleine de rudesse et de force comme son siècle? Là, à cette fenêtre du côté nord, me disait mon cicerone, fut pendu l'archevêque Pazzi, revêtu de ses habits pontificaux.

Je regrette l'ancienne tour du Louvre. L'architec-

ture gallo-grecque qui l'a remplacée n'est pas d'une assez sublime beauté pour parler à mon âme aussi haut que la vieille tour de Philippe-Auguste. (Je viens d'ajouter cette comparaison pour expliquer mon idée; quand pour la première fois je me trouvai à Florence, je ne pensais à rien qu'à ce que je voyais, pas plus au Louvre qu'au Kamschatka.)

A Florence, le *palazzo Vecchio* et le contraste de cette réalité sévère du moyen âge, apparaissant au milieu des chefs-d'œuvre des arts et de l'insignifiance des Marchesini modernes, produit l'effet le plus grandiose et le plus vrai. On voit les chefs-d'œuvre des arts enfantés par l'énergie des passions, et plus tard tout devenir insignifiant, petit, contourné, quand la tempête des passions cesse d'enfler la voile qui doit faire marcher l'âme humaine, si impuissante quand elle est sans passions, c'est-à-dire sans vices ni vertus.

Ce soir, assis sur une chaise de paille, en avant du café, au milieu de la grande place et vis à-vis le palazzo Vecchio, la foule et le froid, fort peu considérables l'un et l'autre, ne m'empêchaient point de voir tout ce qui s'était passé sur cette place. C'est là que vingt fois Florence essaya d'être libre, et que le sang coula pour une constitution impossible à faire marcher. Insensiblement la lune, qui se levait, est venue marquer sur cette place si propre la grande ombre du palazzo Vecchio, et donner le charme du mystère aux colonnades de la galerie, par-dessous lesquelles on aperçoit les maisons éclairées au delà de l'Arno.

Sept heures ont sonné au beffroi de la tour; la crainte de ne pas trouver de place au théâtre m'a forcé à quitter ce spectacle terrible : j'assistais, pour ainsi dire, à la tragédie de l'histoire.

(*Rome, Naples et Florence*, pp. 205-212.)

VIII

Une rencontre d'auberge. Le maestro Rossini.

7 février.

A Terracine, dans cette auberge magnifique bâtie par ce Pie VI qui savait régner, l'on nous propose de souper avec les voyageurs arrivant de Naples. Je distingue, parmi sept à huit personnes, un très bel homme blond, un peu chauve, de vingt-cinq à vingt-six ans. Je lui demande des nouvelles de Naples et surtout de la musique : il me répond par des idées nettes, brillantes et plaisantes. Je lui demande si j'ai l'espoir de voir encore à Naples l'*Otello* de Rossini ; il répond en souriant. Je lui dis qu'à mes yeux Rossini est l'espoir de l'école d'Italie : c'est le seul homme qui soit né avec du génie ; et il fonde ses succès, non sur la richesse des accompagnements, mais sur la beauté des chants. Je vois chez mon homme une nuance d'embarras ; les compagnons de voyage sourient : enfin, c'est Rossini lui-même. Heureusement, et par un grand hasard, je n'ai parlé ni de la paresse de ce beau génie ni de ses nombreux plagiats.

Il me dit que Naples veut une autre musique que Rome ; et Rome, une autre musique que Milan. Ils sont si peu payés ! Il faut courir sans cesse d'un bout de l'Italie à l'autre, et le plus bel opéra ne leur rapporte pas deux mille francs. Il me dit que son *Otello* n'a réussi qu'à moitié, qu'il va à Rome faire une *Cendrillon*, et de là à Milan, pour composer la *Pie voleuse* à la Scala.

Ce pauvre homme de génie m'intéresse vivement, non qu'il ne soit très gai et assez heureux ; mais quelle pitié qu'il ne se trouve pas dans ce malheureux pays un souverain pour lui faire une pension de deux mille

écus, et le mettre à même d'attendre l'heure de l'inspiration pour écrire ! Comment avoir le courage de lui reprocher de faire un opéra en quinze jours! Il écrit sur une mauvaise table, au bruit de la cuisine de l'auberge, et avec l'encre boueuse qu'on lui apporte dans un vieux pot de pommade. C'est l'homme d'Italie auquel je trouve le plus d'esprit, et certainement il ne s'en doute pas; car en ce pays le règne des pédants dure encore. Je lui disais mon enthousiasme pour *l'Italiana in Algeri*; je lui demande ce qu'il aime le mieux de *l'Italiana* ou de *Tancredi*; il me répond : « Le *Matrimonio segreto.* » Il y a de la grâce; car le *Mariage secret* est aussi oublié qu'à Paris les tragédies de Ducis. Pourquoi ne pas percevoir un droit sur les troupes qui jouent ses vingt opéras? Il me démontre qu'au milieu du désordre actuel cela n'est pas même proposable.

Nous restons à prendre du thé jusqu'à minuit passé : c'est la plus aimable de mes soirées d'Italie; c'est la gaieté d'un homme heureux. Je me sépare enfin de ce grand compositeur avec un sentiment de mélancolie. Canova et lui, voilà pourtant, grâce aux gouvernants, tout ce que possède aujourd'hui la terre du génie. Je me répète, avec une joie triste, l'exclamation de Falstaff :

There live not three great men in England; and one of them is poor and grows old [1].

King Henri IV, first part, acte II, scène IV).

(*Rome, Naples, et Florence*, pp. 237-239).

1. « Il n'y a pas trois grands hommes vivants en Angleterre; et l'un d'eux est pauvre et devient vieux. » *Le roi Henri IV*, première partie, acte II, scène IV).

IX

Géographie psychologique.

Un ancêtre de M. Frédéric-Thomas Graindorge[1].

Jusqu'à seize ans je fus victime du grec et du latin, que je commence seulement à ne plus exécrer. J'entrai dans un bureau de douanes; mon père, membre de la chambre des députés, avait recommandé qu'on m'accablât de travail. Un soir, je chantais une chanson de Béranger, en me promenant dans une prairie avec quelques dames du village où j'étais employé; mon *directeur* m'entendit, et un mois après je reçus un ordre de service pour la Martinique.

Dans ce pays-là, je fus accueilli à bras ouverts; ma qualité de victime des jésuites me valut des amis fort empressés : j'y serais encore, car cette vie singulière me plaisait infiniment. Mais un jour je travaillai au soleil.

Je fus saisi par une inflammation du cerveau; on m'embarqua pour l'Europe à demi mort : je survécus; j'étais guéri en arrivant. J'allais repartir, lorsque mon père voulut me marier à la fille d'un riche marchand de fer, qui m'associa à son commerce. J'ai perdu ma femme et suis resté dans les fers. Pendant douze années j'ai travaillé, comme jadis au grec et au latin; j'ai fait fortune presque à mon insu. Maintenant mon père est mon meilleur ami, et je compte, dès que je le pourrai décemment, retourner à la Martinique, non plus pour y gagner ma vie, mais pour en jouir.

Paris est un pays un peu trop compliqué pour moi;

1. De Taine. On notera dans ces pages l'influence directe de Stendhal sur l'auteur de *Frédéric-Thomas Graindorge*, de *La Fontaine et ses fables*, etc...

j'aime à faire des visites en chapeau de paille et en veste de nankin.

En ma qualité de commis marchand, je courais chaque année la France, l'Allemagne ou l'Italie; mais je travaillais en conscience à *ma partie*, je n'osais presque lever les yeux. Cette année, tout en faisant mes affaires, je me suis permis de doubler mes séjours à Lyon, Genève, Marseille, Bordeaux, et j'ai regardé autour de moi.

La France est certainement le pays de la terre où votre voisin vous fait le moins de mal; ce voisin ne vous demande qu'une chose, c'est de lui témoigner que vous le regardez comme le premier homme du monde. Il est plus ou moins bien élevé; mais s'il appartient à la bonne compagnie, il est toujours le même : et je voudrais un peu d'*imprévu.*

Pendant les douze années que je fus marchand, je n'ai voyagé que par la malle-poste. Trois jours de Paris à Marseille! c'est beau; mais aussi l'homme est réduit à l'*état animal* : on mange du pâté ou l'on dort la moitié de la journée. Je n'eus jamais le temps de m'enquérir, ou, pour mieux dire, de chercher à deviner comment les gens chez lesquels je passais avaient coutume de s'y prendre pour courir après le bonheur. C'est pourtant là la principale affaire de la vie. C'est du moins le premier objet de ma curiosité.

J'aime les beaux paysages : ils font quelquefois sur mon âme le même effet qu'un archet bien manié sur un violon sonore; ils créent des sensations folles; ils augmentent ma joie et rendent le malheur plus supportable.

Mais j'y pense, il est ridicule de dire qu'on aime les arts; c'est presque avouer qu'on est comme il faut être. Je crois que la France ne fournit guère à l'admiration du touriste que des milliers d'églises gothiques et quelques beaux restes d'architecture romaine dans le Midi. J'avoue que, dès mon enfance, j'ai été enthousiaste de la jolie église de Saint-Ouen, à Rouen.

J'ai toujours partagé la France, dans ma pensée, en sept ou huit grandes divisions, qui ne se ressemblent pas du tout au fond, et n'ont de commun que les choses qui paraissent à la surface. Je veux parler de ce qui provient de l'action du gouvernement.

Dans tous les départements, une femme de petit fonctionnaire public se rengorge parce qu'elle a été invitée au bal de M. le préfet, et n'aime presque plus sa bonne amie d'enfance qui a été oubliée. De ce côté-là, on a les mêmes mœurs à Vannes et à Digne.

Mais, pour en revenir aux grandes divisions :

Je distingue l'Alsace et la Lorraine, pays *sincères* où l'on a du sérieux dans les affections et un ardent patriotisme ; j'aime la langue parlée en Alsace, quoique horrible.

Vient ensuite Paris, et le vaste cercle d'égoïsme qui l'entoure dans tous les sens, à quarante lieues de distance. A l'exception des gens de la dernière classe, on cherche à tirer parti du gouvernement quel qu'il soit ; mais s'exposer pour le défendre ou le changer passe pour souveraine duperie. Donc il n'y a rien de si différent que l'Alsace et les environs de Paris.

En continuant de s'avancer vers l'ouest, on trouve, vers Nantes, Auray, Savenay, Clisson, les Bretons, peuples du XIVe siècle, dévoués à leur curé, et ne comptant la vie pour rien dès qu'il s'agit de venger Dieu.

Plus au nord, paraît le peuple de Normandie, gens fins, rusés, ne faisant jamais de réponse directe à la question qu'on leur adresse. Cette division, si elle n'est pas la plus spirituelle de France, me semble de bien loin la plus civilisée. De Saint-Malo à Avranches, Caen et Cherbourg, ce pays est aussi celui de France qui est le plus orné d'arbres et qui a les plus jolies collines. Le paysage serait tout à fait digne d'admiration, s'il avait de grandes montagnes ou du moins des arbres séculaires ; mais, en revanche, il a la mer, dont la vue jette tant de sérieux dans l'âme ; la mer, par ses hasards, guérit le bourgeois des petites villes d'une bonne moitié de ses petitesses.

Après les cinq divisions du nord, la généreuse Alsace, Paris et son cercle égoïste de quatre-vingts lieues de diamètre, la Bretagne dévote et courageuse et la Normandie civilisée, nous trouvons au midi la Provence et sa franchise un peu rude. Les partis politiques donnent des assassinats en ce pays : le maréchal Brune, les mameluks de Marseille en 1815, les massacres de Nîmes.

Nous arrivons à la grande division du Languedoc, que je compte de Beaucaire et du Rhône jusqu'à Perpignan. On a de l'esprit et de la délicatesse en ces contrées; l'amour n'y est pas remplacé par Barême; il y a même, vers les Pyrénées, une nuance de galanterie romanesque et d'inclination aux aventures qui annonce la noble Espagne.

A Toulouse, on trouve une véritable disposition pour la musique. J'expose rapidement les sensations que j'ai rencontrées dans mes voyages, et je ne garde pas toutes les avenues contre la critique; je sais, par exemple, que Nîmes est sur la rive droite du Rhône.

En remontant des Pyrénées vers le nord, nous voici à cet heureux pays où les gens se peignent tout en beau, et ne doutent de rien. La Gascogne, de Bayonne à Bordeaux et Périgueux, a fourni à la France les deux tiers des maréchaux et généraux célèbres : Lannes, Soult, Murat, Bernadotte, etc., etc. Je trouve infiniment d'esprit naturel à Villeneuve-d'Agen et à Bordeaux, mais, en revanche, bien peu d'instruction; ce qui a valu une teinte noire à ces départements dans la carte de M. le baron Dupin. Le paysan est tout à fait barbare vers Rhodez et Sarlat, mais rien n'égale son génie naturel. Il pourrait lire *Don Quichotte* avec plaisir, tandis que le Normand n'y remarquerait que quelques idées fort judicieuses de Sancho Pança. Dans tous ces pays, le bourgeois est possédé du fanatisme de la propriété. Un homme a-t-il un domaine valant quatre-vingt mille francs, il achète le champ voisin qui en vaut trente mille, et qu'il compte payer sur ses économies,

de façon que toute sa vie il manque d'un écu. Mais la gasconnade lui suffit; il appelle sa maison un *castel*, dit à chaque mot qu'il est grand propriétaire, et finit par le croire.

Nous avons laissé au sud-est le pays de l'esprit fin et du patriotisme éclairé, Grenoble qui, le 6 juillet 1815, vingt jours après Waterloo, lorsque toute la France était découragée, et elle, abandonnée par les troupes de ligne et le maréchal Suchet, qui se retirait sur Lyon, voulut pourtant se défendre. Grenoble combattit généreusement les troupes piémontaises, qui n'étaient autres que les excellents régiments levés par l'empereur dans le Piémont. Ce trait de courage civil encore plus que militaire, au milieu de la France abattue par Waterloo, est unique dans l'histoire de notre révolution.

Le gouvernement, en province, c'est le préfet; il est à peu près le même partout : cependant j'aurais beaucoup à dire sur cet article.

Il y a des départements du Midi où le gouvernement n'obtient presque pas d'influence sur le moral des peuples; cela tient à l'état de barbarie ou aux passions des habitants, et aussi au défaut de capacité des préfets. Ces messieurs récompensent au hasard, et d'ailleurs l'on ne manque pas de les changer au bout de trois ou quatre ans, c'est-à-dire dès qu'ils commencent à connaître un peu le pays qu'ils administrent. La plupart, même après plusieurs années, ne se doutent pas de ce qui se passe autour d'eux. Ils agissent presque toujours suivant les passions d'un secrétaire général ou d'un conseiller de préfecture, qu'ils croient le plus honnête homme du monde, et ce meneur a les vues élevées et le caractère généreux d'un procureur avide et narquois. Ces préfets, avant 1830, ne peuvent pas se flatter de diriger une seule volonté dans leurs départements; ils les achètent tout au plus avec des bureaux de tabac et des croix, quand toutefois les députés ne leur enlèvent pas ces moyens et ne s'en servent pas pour leur propre compte.

Si jamais les élections sont plus sincères qu'avant 1830, ces peuplades du Midi commenceront à prendre quelque intérêt au gouvernement. Jusqu'en 1830, elles le regardaient comme un ennemi tout-puissant, qui exige l'impôt et la conscription, mais avec lequel on fait aussi quelquefois de bien bons marchés, en se faisant payer pour lui envoyer à Paris les députés qu'il demande.

Les peuples furent électrisés par Napoléon. Depuis sa chute et les friponneries électorales et autres qui suivirent son règne, les passions égoïstes et vilaines ont repris tout leur empire : il m'en coûte de le dire, je voudrais me tromper, mais je ne vois plus rien de généreux.

Chacun veut faire fortune, et une fortune énorme, et bien vite, et sans travailler. De là, dans le Midi surtout, jalousie extrême envers l'homme qui a su accrocher du gouvernement une place de six mille francs ou même de trois mille; on ne considère point qu'il donne en échange son travail et son temps, qu'il pourrait employer à *gagner de l'argent* par le barreau ou dans le commerce. On regarde tout fonctionnaire public comme un escroc qui s'empare de l'argent du gouvernement.

Ces façons de voir ridicules se rencontrent rarement dans la partie civilisée de la France, que je placerais au nord d'une ligne qui s'étendrait de Dijon à Nantes. Au midi de cette barrière, je ne vois d'exception que Grenoble et Bordeaux; Grenoble s'est un peu élevée au-dessus de l'atmosphère de préjugés qui l'environne par la raison profonde, et Bordeaux par les saillies de l'esprit. On sait lire dans la patrie de Montesquieu et dans celle de Barnave.

Mais, même en négligeant l'effet que le gouvernement produit sur les sept ou huit grandes divisions caractéristiques de la France, il faudrait passer un an au moins dans chacune de ces divisions pour les connaître même médiocrement, et encore faudrait-il y être préfet ou procureur général.

Ce qui rend cette étude infiniment plus difficile pour nous autres habitants de Paris, c'est que rien ne nous prépare ici à ce qui existe en province. Paris est une république. L'homme qui a de quoi vivre et qui ne demande rien ne rencontre jamais le gouvernement. Qui songe parmi nous à s'enquérir du caractère de M. le préfet?

Il y a plus : le ministère donne-t-il la croix à un sot bien notoirement inepte, nous rions à Paris; et il n'y aurait pas à rire si la croix était donnée au mieux méritant : le ministère prend soin de nos plaisirs. En province, on s'indigne à un tel spectacle, on se *désaffectionne* profondément. Le provincial ne sait pas encore que tout en ce monde est une comédie.

(*Mémoires d'un Touriste*, t. I, pp. 76-82.)

X

Vision d'artiste.

Hier, vers les quatre heures, par une soirée superbe, comme le bateau, remontant rapidement la Loire, passait en revue les maisons de campagne et les longues files de saules et d'acacias monotones qui peuplent les environs du fleuve, on arrête la machine pour donner audience à un petit bateau qui amène des voyageurs. Le premier qui paraît sur le pont est un prêtre en petit collet; ensuite viennent deux femmes plus ou moins âgées, la quatrième personne était une jeune fille de vingt ans avec un chapeau vert.

Je suis resté immobile et ébahi à regarder; ce n'était rien moins qu'une des plus belles têtes que j'aie rencontrées de ma vie : si elle ressemble à quelque *parangon* de beauté déjà connu, c'est à la plus

touchante des *vertus* dont Michel Colomb a orné le tombeau du duc François à la cathédrale de Nantes.

J'ai jeté mon cigare dans la Loire, apparemment avec un mouvement ridicule de respect, car les femmes âgées m'ont regardé. Leur étonnement me rappelle à la prudence, et je m'arrange de façon à pouvoir contempler la *vertu* de Michel Colomb sans être contrarié par le regard méchant des êtres communs. Mon admiration s'est constamment accrue tout le temps qu'elle a passé dans le bateau. Le naturel, la noble aisance, provenant évidemment de la force du caractère et non de l'habitude d'un rang élevé, l'assurance décente ne peuvent assez se louer.

Cette figure est à mille lieues de la petite affectation des nobles demoiselles du faubourg Saint-Germain, dont la tête change d'axe vertical à tous moments. Elle est encore plus loin de la beauté des formes grecques. Les traits de cette belle Bretonne au chapeau vert sont au contraire profondément français. Quel charme divin! n'être la copie de rien au monde! donner aux yeux une sensation absolument neuve! Aussi mon admiration ne lui a pas manqué; j'étais absolument fou. Les deux heures que cette jeune fille a passées dans le bateau m'ont semblé dix minutes.

A peine ai-je pu former ce raisonnement : mon admiration est fondée sur la nouveauté. Je n'ai pu avoir d'autre sensation que l'admiration la plus vive mêlée d'un profond étonnement, jusqu'au moment où cette demoiselle, accompagnée des deux femmes âgées et du prêtre, est débarquée à Nantes avec tout le monde.

En vain ma raison me disait qu'il fallait parler de la première chose venue à l'ecclésiastique, et que bientôt je me trouverais en conversation réglée avec les dames; je n'en ai pas eu le courage. Il eût fallu me distraire de la douce admiration qui échauffait mon cœur, pour songer aux balivernes polies qu'il convenait d'adresser au prêtre.

J'avoue qu'au moment du débarquement, j'ai eu à me faire violence pour ne pas suivre ces dames de loin, ne fût-ce que pour voir quelques instants de plus les rubans verts du chapeau. Le fait est que pendant deux heures je n'ai pu trouver un défaut à cette figure céleste, ni dans ce qu'elle disait, et que j'entendais fort bien, une raison pour la moins aimer.

Elle consolait la plupart du temps la plus âgée des deux dames, dont le fils ou le neveu venait de manquer une élection (peut-être pour une municipalité).

« Les choses qu'il aurait dû faire par le devoir de sa place auraient peut-être blessé la façon de penser de quelques-uns de ses amis », disait l'adorable carliste, car en Bretagne la couleur du chapeau ne pouvait guère laisser de doute. Cependant je n'ai eu cette idée que longtemps après. Un rare bon sens, et cependant jamais un mot, ni une seule pensée qui eût pu *convenir à un homme*. Voilà la femme parfaite, telle qu'on la trouve si rarement en France. Celle-ci est assez grande, admirablement bien faite, mais peut-être avec le temps prendra-t-elle un peu trop d'embonpoint.

Il me semblait, et je crois vrai, que les qualités de son âme étaient bien différentes de celles que l'on trouve ordinairement chez les femmes remarquables par la beauté. Ses sentiments, quoique énergiques, ne paraissaient qu'autant que la plus parfaite retenue féminine pouvait le permettre, et l'on ne sentait jamais l'effort de la retenue. Le naturel le plus parfait recouvrait toutes ses paroles. Il fallait y songer pour deviner la force de ses sentiments; un homme, même doué d'assez de tact, eût fort bien pu ne pas les voir.

Les traits de la Vénus de Milo expriment une certaine confiance noble et sérieuse qui annonce bien une âme élevée, mais peut s'allier avec l'absence de finesse dans l'esprit. Il n'en était pas ainsi chez ma compagne de voyage : on voyait que l'ironie était possible dans ce caractère, et c'est, je crois, ce qui me

donna tout de suite l'idée d'une des statues de Michel Colomb. Cette possibilité de voir le ridicule, qui manque à toutes les héroïnes de roman, n'ajoutait-elle pas un prix infini aux mouvements d'une grande âme, tels que la conversation ordinaire peut les exprimer? Cette physionomie renvoyait bien loin le reproche de niaiserie, ou du moins d'inaptitude à comprendre, que fort souvent la *beauté grecque* ne s'occupe pas assez de chasser de l'esprit du spectateur.

C'est là, selon moi, le grand reproche auquel la suite des siècles l'a exposée. A quoi elle pourrait répondre qu'elle a voulu plaire aux Grecs de Périclès, et non pas à ces Français qui ont lu des romans.

Après cette rencontre d'un instant, et les illusions dont malgré moi mon imagination l'a embellie, il n'était plus au pouvoir de rien, à Nantes, de me sembler vulgaire ou insipide.

(*Mémoires d'un Touriste*, t. I, pp. 314-317.)

XI

Esquisses.

J'ai pris place dans une carriole du pays pour faire les cinq lieues qui séparent Dol de Saint-Malo : j'avais pour compagnons de voyage des bourgeois riches ou plutôt enrichis. Jamais je ne me suis trouvé en aussi mauvaise compagnie ; mon imagination était heureuse, ils l'ont traînée dans la boue. Que de fois j'ai regretté ma calèche[1] ! Ces gens parlaient constamment d'eux et de ce qui leur appartient : leurs femmes, leurs enfants, leurs mouchoirs de poche, qu'ils ont achetés

1. Stendhal conte plus haut qu'il avait quitté sa calèche pour la diligence, afin de mieux observer les gens.

en trompant le marchand de un franc sur la douzaine. Le signe caractéristique du provincial, c'est que tout ce qui a l'honneur de lui appartenir prend un caractère d'excellence : sa femme vaut mieux que toutes les femmes; la douzaine de mouchoirs qu'il vient d'acheter vaut mieux que toutes les autres douzaines. Jamais je ne vis l'espèce humaine sous un plus vilain jour : ces gens triomphaient de leurs bassesses à peu près comme un porc qui se vautre dans la fange. Pour devenir député, faudra-t-il faire la cour à des êtres tels que ceux-ci? Sont-ce là les rois de l'Armorique?

Pour en tirer quelques faits et diminuer mon dégoût, j'ai essayé de parler politique; ils se sont mis à louer bêtement la liberté et de façon à en dégoûter, la faisant consister surtout dans le pouvoir d'empêcher leurs voisins de faire ce qui leur déplaît. Il y a eu là-dessus entre eux des discussions d'une bassesse indicible : je renouvellerais mon dégoût en en donnant le détail. Ils ont fini par me convertir à leur système. J'aurais donné quinze jours de prison pour pouvoir faire administrer à chacun d'eux une volée de coups de canne. Ils m'ont expliqué que s'il y a des élections, ils n'enverront certes pas à Paris un *orgueilleux*. J'ai compris qu'ils donnent ce titre aux députés qui ne se chargent pas avec empressement de retirer leurs bottes et leurs habits de chez les ouvriers qu'ils emploient à Paris.

Il est plaisant que pour être appelé à discuter les grandes questions de commerce et de douanes qui vont décider de ce que sera l'Europe dans cent ans d'ici, il faille commencer par plaire à de tels animaux.

Pour l'agrément de ma route, quelle différence si j'avais eu affaire à cinq légitimistes! Leurs principes n'auraient pas pu être plus absurdes et plus hostiles *au bonheur commun*, et, loin d'être blessé à chaque instant, mon esprit eût goûté tous les charmes d'une conversation polie. Voilà donc ce peuple pour le bonheur duquel je crois qu'il faut tout faire!

Pour me distraire des coups de couteaux que me donnait à chaque instant la conversation de ces manants enrichis, je me suis mis à regarder hors du cabriolet. Après la première lieue qui conduit de Dol au rivage au milieu d'une plaine admirablement cultivée, surtout en colza, le chemin est souvent à dix pas de la mer. Aussitôt qu'on a dépassé un grand rocher qui défend cette plaine contre les flots et qui est probablement le Mont-Dol, ce que je n'ai pas voulu demander à mes ignobles compagnons, on aperçoit à une immense distance sur la droite, et par dessus les vagues un peu agitées, le mont Saint-Michel. Il était éclairé par le soleil couchant et paraissait d'un beau rouge; nous, nous étions un peu dans l'obscurité.

Le mont Saint-Michel sortait des flots comme une île, il présentait la forme d'une pyramide; c'était un triangle équilatéral d'un rouge de plus en plus brillant et tirant sur le rose, qui se détachait sur un fond gris.

(*Mémoires d'un Touriste*, t. II, pp. 51-53.)

XII.

La foire de Beaucaire.

Tarascon, le 27 juillet.

A Beaucaire, il m'a été impossible d'écrire, la place me manquait pour cela. Un soir que je voulais dormir bien résolûment, en dépit des puces et des cousins, je suis allé à une lieue de la ville. Le jour de mon arrivée à la foire, je me trouvai tellement ébahi par le tapage incroyable, que je fus, je crois, plusieurs heures sans me rendre compte de ce que j'éprouvais; à chaque instant quelque ami me serrait la main et me donnait son adresse.

Dans toutes les rues, sur le pré, sur la rive du Rhône, la foule est continuelle; à chaque instant quelqu'un prend son point d'appui sur vous à l'aide de son coude, pour se glisser en avant : on se presse, on se porte; chacun court à ses affaires. Cette activité est gênante, et surtout offensante au premier moment, mais elle est divertissante. Des musiciens gesticulent et braillent devant une contre-basse et un cor qui les accompagnent; des marchands de savonnettes vous poursuivent de l'offre de parfums de première qualité, qu'ils apportent de Grasse; des portefaix, vacillant sous des fardeaux énormes qu'ils portent sur la tête, vous crient gare quand ils sont déjà sur vous; des colporteurs s'égosillent à crier le sommaire des nouvelles télégraphiques arrivant d'Espagne : c'est une foule, une cohue, dont à Paris on ne peut se faire une idée. Après plusieurs heures de badeauderie, je revins de mon étonnement; je voulus prendre mon mouchoir, il avait disparu, ainsi que tout ce que j'avais dans mes poches. A Beaucaire, l'oreille est assiégée par toutes sortes de langues et de patois, et c'est sans doute pendant que ma vanité cherchait à comprendre ce que me voulait un beau Catalan qui m'engageait à un bal pour le soir, que je fus dévalisé. Du reste, on ne pouvait pas être volé avec moins d'inconvénient. Je trouvai un mouchoir dans une boutique à trois pas de moi.

Un riche marchand avec lequel je fais des affaires me raconte que, longtemps avant la foire, les principaux négociants s'occupent de louer une maison, un appartement, une chambre. Ici, dans chaque chambre on voit quatre ou cinq lits; le propriétaire se relègue dans son grenier : en revanche non seulement la foire paye son loyer, mais le dispense de travailler pendant le reste de l'année.

Il y a des usages qui font loi. Les marchands de laine et les drapiers doivent loger alternativement dans la Grande-Rue et dans la Rue-Haute. Les dra-

piers payent leur loyer beaucoup plus cher, parce qu'ils vendent une *marchandise riche*.

Les lingers s'établissent tout près de la porte du Rhône; les juifs occupent le milieu d'une certaine rue, dont le haut et le bas sont pris par les marchands de cuir.

Les boutiques des maisons ne sont pas seules louées; devant le mur, d'une boutique à l'autre, il y a des échoppes couvertes en toile. L'on tire parti même des bancs de pierre qui se trouvent quelquefois le long des maisons : ils font l'affaire des petits merciers.

Le singulier de cette foire, c'est qu'il y a foule partout, et les costumes sont aussi variés que les langages; mais ce qui frappe avant tout, et donne une familiarité particulière au labyrinthe dans lequel cette foule s'agite et tourbillonne, c'est la quantité de grands morceaux de toile de coton, formant tableaux de toutes couleurs et de toutes formes, carrés, triangulaires, ronds, qui flottent au milieu de la rue, à quinze pieds au-dessus des têtes; les marchands les suspendent à des cordes tendues d'une maison à celle qui est vis-à-vis. Ces toiles portent l'indication de leurs noms, de leurs domiciles ordinaires et de leurs demeures à Beaucaire. C'est ainsi que le négociant catalan peut apprendre qu'un négociant grec son ami est en *foire*, car c'est bien en vain que l'on demanderait une adresse au milieu de cette foule de gens étrangers les uns aux autres, et qui ne connaissent pas leurs voisins.

Ces enseignes amusent la vue : le jour de mon arrivée, elles étaient malheureusement agitées par un grand vent de mistral qui tue la joie facile. Il y en avait en toile de coton d'un beau rouge, avec de grandes lettres blanches; d'autres en toile jonquille avec de jolies lettres gothiques; d'autres en toile verte avec des lettres rouges; celles-ci faisaient mal aux yeux.

L'ensemble de ces pavillons a quelque chose d'oriental, et rappelle un navire pavoisé pour un jour de fête.

Quant à la vie morale, voici le premier trait de sa

physionomie : tous les usages qui ne peuvent s'accomplir que lentement disparaissent, tout le monde est vif. La petite ville de Beaucaire ne pourrait contenir tous les marchands qui arrivent de Naples, de Gênes, de Grèce et de tous les pays du Midi; par bonheur, sur la rive du fleuve, se trouve un vaste pré bordé de grands arbres; c'est le *pré de Sainte-Madeleine*, que je préfère beaucoup à la ville. Là s'élèvent rapidement un grand nombre de baraques de planches. Vu la grande chaleur, beaucoup de négociants même préfèrent des tentes; ainsi se forment des rues, des places, d'étroits passages. Chacun prend pour enseigne un instrument de sa profession, et d'ordinaire les marchands d'un même pays se réunissent dans la même rue.

Je rencontrai d'abord, dans ma course de curiosité après les premières affaires, les boutiques des marchands de savon, d'épiceries et de drogueries de Marseille; plus loin, les parfumeurs de Grasse exposaient leur pommade et leurs savonnettes; ceux de Montpellier leurs parfums et leurs liqueurs : j'achetai d'excellente eau de Portugal de M. Durand. En avançant, je trouvai de nombreuses baraques remplies de figues, de prunes, de raisin sec et d'amandes. Nous fûmes saisis par une odeur plus forte qu'agréable; nous approchions d'une rue dont les murs forts épais et assez élévés n'étaient composés que d'oignons et de gousses d'ail; nous prîmes la fuite.

A l'extrémité du pré, où nous allions chercher un peu d'air dans le vain espoir de nous tirer de la foule énorme et de la poussière, nous trouvâmes une petite chapelle où l'on dit la messe.

— Voici enfin une maison où l'on ne vend rien, me dit M. Bigilion; nous nous trompions, on y débitait à des Espagnols une quantité prodigieuse de rosaires.

Là nous fûmes recrutés par un limonadier, qui prétendit qu'il avait des limonades gazeuses excellentes, et qui depuis deux heures étaient dans la glace : nous

le suivîmes en essayant de traverser la foule. Il s'agissait d'arriver à la *Grande-Rue*. Les cafés, les billards, les lieux où l'on danse sont placés dans la Grande-Rue, derrière laquelle s'étendent en longue file les loges des bateleurs, des faiseurs de tours, de ceux qui montrent des animaux vivants ou des grands hommes en cire. Il n'y avait de silence que dans le coin où l'on voyait Napoléon étendu sur son lit de mort à Sainte-Hélène. Il était en uniforme complet de capitaine du génie. Après l'instant de contemplation silencieuse, le garçon du bateleur éleva la voix et dit qu'il avait en sa possession particulière un mouchoir qui avait servi de serre-tête à l'empereur : chacun voulut toucher ce mouchoir, et l'on donnait deux sous au garçon, lequel était tellement sûr de ses auditeurs qu'il criait à tue-tête : « Messieurs, ceci est ma propriété particulière; mais ne donnez rien si vous voulez, vous n'y êtes pas obligés. » Voyez, disais-je à M. de Sharen, combien Napoléon était sûr de l'amour des peuples; jamais avec lui la liberté n'eût été possible.

Non seulement les maisons de la ville, les baraques et les tentes du pré de la Madeleine sont remplies d'une immense population, mais le fleuve même, tout rapide qu'il est, est couvert de barques, dans chacune desquelles couchent huit ou dix personnes; chaque barque a une place déterminée d'après sa forme, je crois, et le pays d'où elle vient. Avant la mort de Ferdinand VII, les Espagnols se présentaient en foule, ils achetaient en France pour cent quatre-vingt millions : maintenant les Anglais les fournissent de tout, et ils ne prennent en France que pour quinze millions de francs.

J'ai distingué des pinques catalanes, des felouques génoises, des chaloupes de Marseille. Les bateaux de Toulouse, de Bordeaux, de la Bretagne et de plusieurs ports de l'Océan arrivent par le canal de Languedoc. Les barques de Lyon, de Grenoble et de Valence viennent par le Rhône. Il n'est bruit que d'une de ces barques qui a heurté contre une des piles du pont du

Saint-Esprit, et vingt personnes se sont noyées, c'est-à-dire deux.

Les barques qui descendent le Rhône ne sont faites que de planches légères; aussitôt les marchandises vendues, on déchire la barque et l'on vend les planches. Ces barques portent pour enseigne une femme de paille, une grille de bois, un énorme polichinelle de six pieds de haut, etc. Si un marchand à Beaucaire n'a pas une enseigne visible de loin et fort singulière, on ne peut plus le retrouver.

La foire ne dure légalement que sept jours, du 22 juillet au 28 au soir; mais on l'allonge. Ses franchises, qui avant la Révolution étaient fort considérables et faisaient gémir les pauvres fermiers généraux, avaient été confirmées par Louis XI en 1463.

Le voyage de Beaucaire est une fête pour tout le monde. Les commis des marchands arrivent d'ordinaire quinze jours avant l'ouverture; ils reçoivent les marchandises qui arrivent, les enregistrent, les arrangent convenablement; c'est un moment fort gai pour ces pauvres gens qui ont à mener une vie fort active, et loin de l'œil du maître. Je trouve ici bien peu de ces physionomies d'aigreur, de tristesse et de soupçon, que l'on rencontre si souvent dans les rues de Lyon ou de Genève. Ce qui explique un peu ce manque d'*aigreur triste*, c'est qu'à Beaucaire la foule énorme est surtout composée de gens du Midi.

D'après les mœurs de ceux-ci, le moment le plus gai de la journée est l'*Ave Maria* (la tombée de la nuit). On se hâte alors de fermer tant bien que mal les maisons, les baraques, les tentes. En général, chaque petit marchand établit son lit sur son comptoir et attache son chien à ses côtés.

Le second jour il n'y eut pas de mistral. Au milieu de cette poussière et de cette chaleur étouffante, j'avais accepté les offres d'un de nos amis du Berry, et mon lit était établi sur des barres de fer, dans une baraque du pré de la Madeleine.

Le lit fait et laissé à la garde du commis *de jour*, nous ne songions plus aux affaires. Tout le monde se disperse et songe à ses plaisirs : on va essayer de rencontrer la beauté *lion*, comme disent les Anglais. Pour y parvenir, on court les ménageries, les bateleurs, les courses de chevaux, les danseurs de corde, ou la comédie, qui en vérité n'est pas mauvaise. Il y avait un acteur languedocien qui jouait fort bien le *Sourd* ou l'*Auberge pleine*, délices de notre première jeunesse. Sa femme jouait divinement le rôle de Pétronille. Les calembours et les événements forcés du vaudeville semblent faits exprès pour l'esprit du commis voyageur. Il trouve que les pièces de M. Scribe sont d'un *naturel trop sévère*, et ressemblent trop au *Misanthrope*. Le génie est ennuyeux avant tout, dit-il.

Vers les neuf heures et demie, la bonne compagnie se rend au *pré*; on prend des glaces. A ce moment le bruit des instruments se fait entendre de tous côtés; ici c'est le bal de Nîmes, là celui d'Aix, ailleurs celui d'Avignon ; chacun cherche le bal de ses compatriotes. Le galoubet provençal est toujours mêlé aux violons et aux basses, et les domine. Le galoubet ne vaut pas le cor des musiciens bohêmes qui embellissent les jardins de la foire de Leipzig, mais il est plus gai; on songe moins à la musique et plus à la danse, et à jouir vite de la vie qui s'envole.

Je suis allé tous les soirs au bal des Catalans, qui dansent au bruit des castagnettes et en chantant des chansons de leur pays. J'aime de passion les Espagnols; c'est le seul peuple aujourd'hui qui ose faire ce qui lui plaît, sans songer aux spectateurs. A ce bal il y a eu des soirées charmantes.

Beaucaire est une petite et fort laide ville; on dit qu'il n'y a rien de si triste au monde hors le temps de la foire. On loue les maisons, les cours, les baraques d'une année à l'autre, et le prix excessif des loyers suffit aux *Boukeirens* (comme disent les Provençaux) pour les faire vivre toute l'année. Aussi se gardent-ils

bien de se livrer à aucune industrie; ils ont horreur de toute espèce de travail, et partant bâillent beaucoup. Pour se faire vêtir ou chausser, ils attendent le retour de la foire. On me dit que le savant Millin, parlant de Beaucaire, a décrit avec beaucoup de détails une église détruite dix ans avant son passage.

(*Mémoires d'un touriste*, t. II, pp. 90-97.)

TROISIÈME PARTIE

SENSATIONS D'ART

I

Les mœurs du moyen âge et l'énergie, mère des arts.

Toute cette *Introduction à l'Histoire de la Peinture en Italie* est fameuse, parce qu'elle paraît contenir la théorie des *milieux* et du *caractère essentiel*, que Taine devait rigoureusement appliquer dans ses études de littérature et d'art. Cette rigueur ne se trouve pas dans Stendhal. On a vu plus haut que le plus souvent il semble céder à l'influence de Montesquieu. Au total, il cherche à définir les *milieux*, pour préciser la *sensation*, véhicule des *passions* et des *idées*.

C'est aux papes qu'il faut attribuer la sagacité italienne. Par là ils jetèrent les semences de l'esprit républicain. Les marchands des villes d'Italie comprirent tout de suite qu'il est inutile d'amasser des richesses lorsqu'on a un maître pour en dépouiller.

Dans le moyen âge, comme de nos jours, la force faisait tous les droits; mais aujourd'hui la puissance cherche à donner à ses actions l'apparence de la justice. Il y a mille ans que l'idée même de *justice* existait à peine dans la tête de quelque baron puissant,

qui, confiné dans son château pendant les longues journées d'hiver, s'était quelquefois avisé de réfléchir. Le commun des hommes réduit à l'état de brute ne songeait chaque jour qu'à se procurer les aliments nécessaires à sa subsistance. Les papes, dont la puissance ne consistait que dans celle de quelques idées, avaient donc, au milieu de ces sauvages dégradés, le rôle du monde le plus difficile à jouer. Comme il fallait ou périr ou être habile, là, comme ailleurs, le talent naquit de la nécessité. Sous ce rapport, plusieurs papes du moyen âge ont été des hommes extraordinaires.

On sent bien qu'il ne s'agit ici ni de religion, ni à plus forte raison de morale. Ils ont su, sans force physique, dominer sur des animaux féroces, qui ne connaissaient que l'empire de la force : voilà leur grandeur.

Pour être riches et puissants, ils n'eurent qu'à bien établir qu'il y avait un enfer, que certaines fautes y conduisaient, et qu'ils avaient le pouvoir d'effacer ces fautes. Tout le reste de la religion fut forcé de servir d'appui à ce petit nombre de vérités.

Nous rions aujourd'hui des moines qui allaient vendre leurs indulgences dans les cabarets ; mais nous sommes moins conséquents que ceux qui les achetaient. Une absolution d'assassinat coûtait vingt écus [1]. Le seigneur d'une ville avait-il besoin de se défaire d'une vingtaine de citoyens récalcitrants, il faisait une dépense de quatre cents écus, et, son indulgence dans la poche, leur faisait couper la tête sans nulle crainte de l'enfer. Comment lui en serait-il resté ? Celui qui lui vendait l'indulgence n'avait-il pas le pouvoir de *lier* et de *délier* sur la terre [2] ? Le prêtre qui donnait l'absolu-

1. Robertson. (Note de B.)

2. « .... Et quoique j'eusse tué plusieurs hommes, le vicaire de Dieu m'avait pardonné par l'autorité de sa loi, » dit Benvenuto Cellini sur le point d'être mis à mort, et faisant son examen de conscience en 1538. (*Vita*, I, 417, édit. des classiques). (Note de B.)

tion pouvait avoir tort; mais elle était bonne pour celui qui la recevait, ou il n'y a plus de catholicisme. C'est à la ferme croyance dans le sacrement de la pénitence et dans les indulgences qu'il faut attribuer les mœurs si sanguinaires et si énergiques des républiques italiennes. Il y avait aussi des indulgences pour des péchés plus aimables, et vous apercevez dans le lointain la renaissance des beaux-arts.

Chaque année, l'Italie voyait quelqu'une de ses villes passer sous le joug d'un tyran, ou le chasser de ses murs. Cet état de république naissante, ou de tyrannie mal affermie, faisant la cour aux riches, qui fut celui de toutes les cités pendant les deux ou trois siècles qui précédèrent les arts, donne un singulier ensemble de civilisation. Les passions des gens riches, excitées par le loisir, l'opulence et le climat, ne peuvent trouver de frein que dans l'opinion publique ou la religion. Or, de ces deux liens, le premier n'existe pas encore, et le second s'évanouit au moyen d'indulgences achetées et de confesseurs à gages. C'est en vain qu'on demanderait à la froide expérience de nos jours l'image des tempêtes qui agitaient ces âmes italiennes. Le lion rugissant a été enlevé à ses forêts et réduit au vil état domestique. Pour le revoir dans toute sa fierté, il faut pénétrer dans les Calabres [1].

Les nerfs des peuples du midi leur font concevoir vivement les tourments de l'enfer. Rien ne borne leur libéralité envers les choses ou les personnes qu'ils regardent comme sacrées.

Telle est la troisième cause de l'éclat extraordinaire que jetèrent les arts en Italie. Il fallait un peuple riche, rempli de passions, et souverainement religieux. Un enchaînement de hasards uniques fit naître ce peuple, et il lui fut donné de recevoir les plaisirs les plus vifs par quelques couleurs étendues sur une toile.

1. Les Italiens du XIIIe siècle ont un analogue vivant : la race des *Afghans*, au royaume de *Kaboul*. (Note de B.)

« La patrie, dit Platon, nom si tendre aux Crétois. » Il en est de même de la beauté au delà des Alpes. Après trois siècles de malheurs, et quels malheurs! les plus affreux, ceux qui avilissent, on n'entend encore prononcer nulle part comme en Italie : « O Dio, com'è bello [1]! »

En Europe, l'éclipse des lumières de l'antiquité avait été complète. Les moines que les croisades conduisirent en Orient prirent quelques idées chez les Grecs de Constantinople et chez les Arabes, peuples subtils qui faisaient consister la science plutôt dans la finesse des aperçus que dans la vérité des observations. C'est ainsi que nous est venue la théologie scolastique, dont on se moque tant aujourd'hui; théologie qui n'est pas plus absurde qu'une autre, et qui exige, pour être apprise comme la savait un moine du treizième siècle, une force de tête, un degré d'attention, de sagacité et de mémoire qui n'est peut-être pas très commun parmi les philosophes qui s'en moquent, parce qu'il est de mode de s'en moquer. Ils feraient mieux de nous expliquer comment cette éducation de la fin du moyen âge si ridicule dans ce qu'elle enseignait, mais qui obligeait ses élèves à une telle force d'attention [2], a produit la chose la plus étonnante que présente l'histoire : la réunion des grands hommes qui, au XVIe siècle, se présentèrent à la fois pour remplir tous les rôles sur la scène du monde.

1. Ces mœurs passionnées, dont l'amour et la religion font la base, existent encore dans un petit coin du monde : on peut les observer dans la nature; mais il faut aller aux îles Açores. (Voyez *History of the Azores*, Londres, 1813.) (Note de B.).

2. Probablement on ne laissait prononcer aucun mot à l'élève sans qu'il y attachât une idée nette. La théologie et toutes les sciences vaines qui ne ressemblent à rien dans la nature sont comme les échecs; l'erreur consisterait à affirmer que l'art des échecs est l'art de la guerre, et à conduire les soldats sur le terrain, un échiquier à la main : ce qui n'empêcherait nullement qu'il ne fallut une suite de combinaisons très savantes pour faire son joueur échec et mat. (Note de B.)

C'est en Italie que ce phénomène éclate dans toute sa splendeur. Quiconque aura le courage d'étudier l'histoire des nombreuses républiques qui en ce pays cherchèrent la liberté, à l'aurore de la civilisation renaissante, admirera le génie de ces hommes, qui se trompèrent sans doute, mais dans la recherche la plus noble qu'il soit donné à l'esprit humain de tenter. Elle a été découverte depuis, cette forme heureuse de gouvernement; mais les hommes qui arrachèrent à l'autorité royale la constitution d'Angleterre étaient, j'ose le dire, fort inférieurs en talents, en énergie et en véritable originalité aux trente ou quarante tyrans que le Dante a mis dans son enfer, et qui vivaient en même temps que lui vers l'an 1300 [1].

Telle est, dans tous les genres, la différence du mérite de l'ouvrage à celui de l'ouvrier. J'avouerai sans peine que les peintres les plus remarquables du XIII[e] siècle n'ont rien fait de comparable à ces estampes coloriées que l'on voit modestement étalées à terre dans nos foires de campagne, et que le paysan achète pour s'agenouiller devant elles. L'amplification du moindre élève de rhétorique l'emporte de beaucoup sur tout ce qui nous reste de l'abbé Suger ou du savant Abailard. En conclurai-je que l'écolier du XIX[e] siècle a plus de génie que les hommes marquants du XII[e]? Cette époque, dont l'histoire découvre des faits si étranges, n'a laissé de monuments frappants pour tous les yeux que les tableaux de Raphaël et les vers de l'Arioste. Dans l'art de régner, celui de tous qui frappe le plus le commun des hommes, parce que les hommes du commun n'admirent que ce qui leur fait peur; dans l'art d'établir et de conduire une grande puissance, le XVI[e] siècle n'a rien produit. C'est que chacun des hommes extraordinaires qui font sa

1. L'évêque Guglielmino, Uguccione della Faggiola, Castruccio Castracani, Pier Sacone, Nicolo Acciajuoli, le comte de Virtù, etc., etc. (Note de B.)

gloire se trouva contenu par d'autres hommes aussi forts.

Voyez l'effet que Napoléon vient de produire en Europe. Mais, tout en rendant justice à ce qu'il y avait de grand dans le caractère de cet homme, voyez aussi l'état de nullité où se trouvaient plongés, à son entrée dans le monde, les souverains du XVIIIe siècle.

Vous voyez l'étonnement du vulgaire et l'admiration des âmes ardentes faire la force de l'empereur des Français; mais placez un instant, par la pensée, sur les trônes de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Espagne, des Charles-Quint, des Jules II, des César Borgia, des Sforce, des Alexandre VI, des Laurent et des Côme de Médicis; donnez-leur pour ministres les Moron, les Ximénès, les Gonzalve de Cordoue, les Prosper Colonne, les Acciajuoli, les Piccinino, les Caponi, et voyez si les aigles de Napoléon voleront avec la même facilité aux tours de Moscou, de Madrid, de Naples, de Vienne et de Berlin.

Je dirais aux princes modernes, si glorieux de leurs vertus, et qui regardent avec un si superbe mépris les petits tyrans du moyen âge :

« Ces vertus, dont vous êtes si fiers, ne sont que des vertus privées. Comme prince, vous êtes nul; les tyrans d'Italie, au contraire, eurent des vices privés et des vertus publiques. Ces caractères donnent à l'histoire quelques anecdotes scandaleuses, mais lui épargnent à raconter la mort cruelle de vingt millions d'hommes. Pourquoi le malheureux Louis XVI n'a-t-il pu donner à son peuple la belle constitution de 1814? J'irai plus loin; ces chétives vertus même dont on nous parle avec tant de hauteur, vous y êtes forcés. Les vices d'Alexandre VI vous jetteraient hors du trône en vingt-quatre heures. Reconnaissez donc que tout homme est faible à la tentation du pouvoir absolu, aimez les constitutions, et cessez d'insulter au malheur. »

Aucun de ces tyrans que je protège ne donna de

constitution à son peuple; à cette faute près[1], on admire, malgré soi, la force et la variété des talents qui brillèrent dans les Sforce de Milan, les Bentivoglio de Bologne, les Pics de la Mirandole, les Cane de Vérone, les Polentini de Ravenne, les Manfredi de Faenza, les Riario d'Imola. Ces gens-là sont peut-être plus étonnants que les Alexandre et les Gengis, qui, pour subjuguer une part de la terre, eurent des moyens immenses. Une seule chose ne se trouve jamais chez eux, c'est la générosité d'Alexandre prenant la coupe du médecin Philippe. Un autre Alexandre, un peu moins généreux, mais presque aussi grand homme, dut rire de bien bon cœur lorsque son fils César le sollicita en faveur de Pagolo Vitelli. C'était un seigneur ennemi de César, que, sous les promesses les plus sacrées, celui-ci avait engagé à une conférence près de Sinigaglia, de compagnie avec le duc de Gravina. A un signal donné, le duc et Pagolo Vitelli furent jetés à ses pieds percés de coups de poignards; mais Vitelli, en expirant, supplie César d'obtenir pour lui, du pape son père et son complice, une indulgence *in articulo mortis*. Je vous vois frémir; vous maudissez l'Italie : oubliez-vous que le chevaleresque François Ier laissait commettre des crimes à peu près aussi atroces[2]?

César Borgia, le représentant de son siècle, a trouvé un historien digne de son esprit, et qui, pour se moquer de la stupidité des peuples, a développé son âme. Léonard de Vinci fut quelque temps ingénieur en chef de son armée.

De l'esprit, de la superstition, de l'athéisme, des mascarades, des poisons, des assassinats, quelques grands hommes, un nombre infini de scélérats habiles et cependant malheureux[3], partout des passions ardentes dans toute leur sauvage fierté : voilà le XVe siècle.

1. Temporum culpa, non hominum. (Note de B.)
2. M. le président d'Oppède. (Note de B.)
3. Voltaire, *Essai*, tome V. (Note de B.)

Tels furent les hommes dont l'histoire garde le souvenir; tels furent sans doute les particuliers qui ne purent différer des princes qu'en ce que la fortune leur offrit moins d'occasions.

Des hauteurs de l'histoire veut-on descendre aux détails de la vie privée, supprimez d'abord toutes ces idées raisonnables et froides sur l'intérêt des sociétés qui font la conversation d'un Anglais pendant les trois quarts de sa journée. La vanité ne s'amusait pas aux nuances; chacun voulait jouir. La théorie de la vie n'était pas avancée; un peuple mélancolique et sombre n'avait pour unique aliment de sa rêverie que les passions et leurs sanglantes catastrophes.

Ouvrons les confessions de Benvenuto Cellini, un livre naïf, le Saint-Simon de son âge; il est peu connu, parce que son langage simple et sa raison profonde contrarient les écrivains phrasiers [1]. Il a cependant des morceaux charmants.

On connaît le Décaméron de Boccace. Le style, imité de Cicéron, est ennuyeux; mais les mœurs de son temps ont trouvé un peintre fidèle. La *Mandragore* de Machiavel est une lumière qui éclaire au loin; il n'a manqué à cet homme pour être Molière qu'un peu plus de gaieté dans l'esprit.

Prenons au hasard un recueil d'anecdotes du XVIe siècle.

Je dis indifféremment dans tout ceci le XVe siècle ou le XVIe; les chefs-d'œuvre de la peinture sont du commencement du XVIe siècle, où tout le monde était encore gouverné par les habitudes du XVe.

(*Histoire de la Peinture en Italie*, *Introduction*, pp. 9-16.)

1. W. Roscoe, et autres plus célèbres. (Note de B.)

II

Giotto.

Cimabue avait rendu assez heureusement le *fier* et le *terrible*. Giotto, son élève, fut destiné par la nature à être le peintre des grâces; et si Cimabue est le Michel-Ange de cette époque, Giotto en est le Raphaël. Il naquit à la campagne, non loin de Florence; il était simple berger. Tandis qu'il gardait son troupeau, Cimabue l'observa qui dessinait une de ses brebis avec une pierre coupante sur une ardoise. Charmé de ce dessin, il le demanda sur-le-champ à son père, et l'emmena à Florence, se flattant de donner à la peinture un véritable artiste.

D'abord le berger imita son maître, qu'il devait bientôt surpasser. Les pères de l'Abbaye ont une Annonciation qui est de ses premiers ouvrages. Son génie perce déjà; le style est encore sec, mais on trouve une grâce toute nouvelle.

Il fut aussi sculpteur; vous savez quels avantages se prêtent ces deux arts si voisins, et combien ils agrandissent le style de qui les possède à la fois.

Il y avait des marbres antiques à Florence, ceux de la cathédrale. Ils étaient connus par le cas qu'en avaient fait Nicolas et Jean Pisano; et il n'est guère probable que Giotto, à qui la nature avait donné un sentiment si vif pour le beau, ait pu les négliger. Quand on voit dans ses tableaux certaines têtes d'hommes dans la force de l'âge, certaines formes vigoureuses et carrées, si différentes des figures grêles et allongées des peintres ses contemporains, certaines attitudes qui, sur l'exemple des anciens, respirent une noble tranquillité et une retenue imposante, on a peine à croire qu'il n'ait pas su voir l'antique. Où aurait-il pris cette manière de couper ses draperies par des

plis rares, naturels, majestueux? Ses défauts même décèlent la source de son talent. L'école de Bologne a dit de ses figures qu'elles ne sont que des statues copiées. Ce reproche, qui fixe dans la médiocrité toute une grande école moderne, était alors le plus flatteur des éloges.

Les premières fresques qu'il peignit à Assise à côté des fresques de son maître font voir de combien il le surpassait déjà. En avançant dans cet ouvrage qui représente la vie de saint François, il va croissant en correction. Arrivé aux dernières scènes de cette singulière vie, le voyageur remarque avec plaisir un dessin varié dans les traits du visage, des extrémités plus soignées, une plus grande vivacité dans les airs de tête, des mouvements plus ingénieux donnés aux figures, des paysages plus naturels. Ce qui frappe surtout dans cette suite de tableaux, c'est l'art de la composition, où l'on voit que tous les jours Giotto faisait des progrès, et où, malgré le siècle où il a vécu, le surpasser semble presque impossible. J'admire la hardiesse de ses accessoires. Il n'hésita point à transporter dans ses fresques les grands édifices que ses contemporains élevaient de toutes parts, et à leur conserver ces brillantes couleurs bleues, rouges, jaunes, ou d'une éclatante blancheur, alors si fort à la mode. Il eut le sentiment de la couleur.

Aussi ses fresques d'Assise arrêtent-elles les yeux du savant comme de l'ignorant. C'est là que se trouve cet homme dévoré par la soif, qui se précipite vers une source qu'il découvre à ses pieds. Raphaël, le peintre de l'expression, n'aurait pas ajouté à celle de cette figure. Que si l'on descend dans l'église souterraine, où il y a encore des ouvrages de Giotto, l'on verra, ce me semble, ce qu'il a fait de mieux. Il y donna le premier exemple de la peinture allégorique

dans un saint François qui s'éloigne du vice, et qui suit la vertu.

Les savants retrouvent dans ces fresques le style des bas-reliefs de Nicolas Pisano. Il est tout simple que Giotto les ait étudiés; et la peinture, encore au berceau, incapable de perspective aérienne, incapable de clair-obscur, ne perdait presque rien à suivre les pas de sa sœur.

Pour être juste envers cet homme rare, il faut regarder ses prédécesseurs. Ses défauts sautent aux yeux; son dessin est sec; il a soin de cacher toujours sous de longues draperies les extrémités de ses figures, et il a raison, car il s'en tire fort mal. Au total, ses tableaux ont l'air barbare.

Il n'est pas un de nos peintres qui ne se sente une immense supériorité sur le pauvre Giotto. Mais ne pourrait-il pas leur dire :

Sans moi, qui suis si peu, vous seriez moins encore.
(Boursault.)

Il est sûr que, quand un bourgeois de Paris prend un fiacre pour aller au spectacle, il est plus magnifique que les plus grands seigneurs de la cour de François Ier. Ceux-ci, par les pluies battantes de l'hiver, allaient à la cour à cheval, avec leurs femmes en croupe, au travers des rues non pavées, qui avaient un pied de boue et pas de réverbères. Faut-il conclure que le connétable de Montmorency ou l'amiral Bonnivet étaient des gens moins considérables dans l'État que le petit marchand de la rue Saint-Denis?

Je conçois bien que l'on n'ait pas de plaisir à voir les œuvres de Giotto. Si l'on dit : « Que cela est laid! » on peut avoir raison; mais si l'on ajoute : « Quel peintre pitoyable! » on manque de lumières.

(*Histoire de la Peinture en Italie*, pp. 59-62.)

III

Léonard et Michel-Ange. La Joconde.

Léonard, rentrant dans sa patrie (1500), trouva un dangereux émule dans le jeune Michel-Ange, alors âgé de vingt-six-ans; c'est ce qui paraît bien singulier quand on voit à la tribune de Florence une *Madone* de Buonarotti à côté de l'*Hérodiade* de Léonard. Mais le génie ardent du sculpteur emportait les difficultés avec une sorte de furie qui plaisait aux amateurs; ils préféraient Michel-Ange, qui travaillait vite, à Léonard, qui promettait toujours.

Vinci trouve en arrivant que les Servites avaient donné à Filippino Lippi le tableau du maître-autel de l'Annunciata. Il laisse entendre qu'il s'en chargerait; Filippino se retire, et les moines, pour augmenter le zèle de Léonard, le prennent dans leur couvent avec toute sa suite; il y demeura longtemps, les payant de promesses. Il fit enfin le carton de *Sainte Anne*, qui, tout divin qu'il est, ne faisait point l'affaire des moines. qui voulaient un tableau d'autel; ils furent réduits à rappeler Filippino.

Louis XII avait déjà obtenu de Léonard une ébauche du même sujet. Marie, assise sur les genoux de sa mère, se penche en souriant pour recevoir dans ses bras son fils, jeune enfant qui joue avec un agneau. Ce tableau, plein de tendresse et d'une gaieté douce, est, à mes yeux, l'emblème fidèle du caractère de Léonard. On lui attribue trois cartons semblables qui ont produit trois tableaux, l'un de Luini, le meilleur de ses imitateurs, parce qu'il tenait de la nature la même façon de sentir; le second de Salaï : le troisième est au musée de Paris, sous le nom de Vinci lui-même. (N° 932.)

A Florence, comme partout, la lutte de la force contre

la grâce n'eut pas un succès douteux. Il ne faut que de la foi pour avoir peur des phrases de Bossuet, il faut de l'âme pour goûter Fénelon. J'avouerai d'ailleurs que le genre de vie que Léonard menait à Florence, s'occupant librement, tantôt de mathématiques et tantôt de peinture, était fort différent de l'application tenace et enflammée par laquelle chacun des moments de Michel-Ange était consacré à ce qu'il y de plus difficile dans les arts.

L'impétuosité de Buonarotti ne paraissait que dans son atelier. Le reste de sa vie n'était qu'accessoire à ses yeux. La gentillesse et le caractère plus calme de Léonard lui permettaient au contraire de plaire à chaque instant, et d'attacher de la grâce à toutes ses actions comme à tous ses ouvrages. Il y a du bon goût aux Florentins de n'avoir pas préféré l'homme aimable.

Au lieu d'entreprendre des tableaux d'autel qui lui semblaient une trop grande affaire, Léonard se mit à peindre les jolies femmes de la société. D'abord, Ginevra de Benci, la plus belle fille de Florence, dont la jolie physionomie embellit aussi une des fresques de Ghirlandajo; ensuite Mona Lisa, femme de Francesco del Giocundo. Quand il recevait dans son atelier ces jolis modèles, Léonard, accoutumé à briller dans une cour galante et qui aimait à jouir de son amabilité, réunissait les gens les plus à la mode et les meilleurs musiciens de la ville. Il était lui-même d'une gaieté piquante, et n'épargnait rien pour changer en parties de plaisir les séances qu'il obtenait; il savait que l'air ennuyé éloigne toute sympathie, et cherchait l'âme encore plus que les traits de ses charmants modèles. Il travailla quatre ans au portrait de Mona Lisa, qu'il ne donna jamais pour terminé, et que notre François I[er], malgré ses embarras, paya quarante-cinq mille francs. (Musée, n° 1,024). C'est une des sources où il faut puiser le vrai style de Léonard. La main droite est éclairée absolument à la Corrége. Il est singulier que cette jolie femme n'eût pas de sourcils.

Après la chute de Ludovic, Léonard ne retrouva plus cette vie tranquille si nécessaire aux artistes, une fois que les événements de la jeunesse ont formé leur génie.

César Borgia le nomma ingénieur en chef de ses armées. Les fonctions de cette charge, rien moins qu'oisive sous un prince aussi actif, firent voyager Léonard. Ses manuscrits de cette époque montrent bien cette curiosité insatiable et cette activité de tous les moments, qui peut-être ne vont pas avec une âme passionnée.

Nous le trouvons, le 30 juillet 1502, à Urbin, où il dessine un colombier, un escalier remarquable et la citadelle. Le 1er août, il dessine à Pezaro certaines machines en usage dans le pays; le 8, il est à Rimini, où il est frappé de l'harmonie que produit la chute des eaux de la fontaine publique. Le 11, à Césène, il dessine une maison, il décrit un char et la manière dont les habitants transportent le raisin. Le 1er septembre, il dessine le port de Cesenatico.

A Piombino, il observe attentivement le mouvement par lequel une onde de la mer en chasse une autre et vient en s'amincissant se perdre sur le rivage. A Sienne, il décrit une cloche singulière.

Ce fut peut-être au retour de cette tournée que ses concitoyens le chargèrent, par un décret spécial, de peindre la grande salle du conseil nouvellement bâtie en partie sur ses plans.

Soderini lui assigne des appointements : il commence le dessin, il donne une préparation au mur. Elle ne tient pas; il se dégoûte. On l'accuse de manquer de délicatesse. Léonard indigné fait, à l'aide de ses amis, la somme entière qu'il avait reçue, et la porte à Soderini, qui la refusa toujours.

Le sujet que Léonard devait peindre en concurrence avec Michel-Ange, et que ces deux grands hommes ne firent jamais que dessiner, était la bataille d'Anghiari, victoire décisive qui sauva la république des armes de Philippe Visconti ; victoire fatale qui empêcha

peut-être l'Italie de se voir une nation. Cette bataille si importante a une circonstance bien plaisante, et qui montre l'horreur des peuples du Midi pour la douleur, c'est qu'il n'y eut qu'un homme de tué, et encore par accident; il fut foulé par les chevaux.

L'étoile de Léonard pâlit devant Michel-Ange. Rien de plus simple. Le sujet était tout à fait dans le génie de ce dernier. Un tableau de bataille ne peut guère présenter que la force physique et le courage, et inspirer que la terreur. La délicatesse y serait déplacée, et la noblesse ne s'y sépare pas de la force. Il faut une imagination impétueuse et noire, un Jules Romain, un Salvator Rosa. Tout au plus quelque beau jeune homme moissonné à la fleur des ans peut inspirer une tendre pitié. J'ignore si Léonard eut recours à quelque épisode de ce genre; son carton disparut pendant les révolutions de Florence.

(*Histoire de la Peinture en Italie*, pp. 157-161).

IV

Michel-Ange.

Veut-on réellement connaître Michel-Ange? Il faut se faire citoyen de Florence en 1499. Or, nous n'obligeons point les étrangers qui arrivent à Paris à avoir un cachet de cire rouge sur l'ongle du pouce : nous ne croyons ni aux apparitions, ni à l'astrologie, ni aux miracles. La constitution anglaise a montré à la terre la véritable justice, et les attributs de Dieu ont changé. Quant aux lumières, nous avons les statues antiques, tout ce que des milliers de gens d'esprit ont dit à leur sujet, et l'expérience de trois siècles.

Si, à Florence, le commun des hommes eût déjà été à cette hauteur, où ne se fût pas trouvé le génie de

Buonarotti? Mais les idées simples d'aujourd'hui, alors eussent été surnaturelles. C'est par le cœur, c'est par le ressort intérieur que les hommes de ce temps-là nous laissent si loin en arrière. Nous distinguons mieux le chemin qu'il faut suivre, mais la vieillesse a glacé nos jarrets; et, tels que ces princes enchantés des nuits arabes, c'est en vain que nous nous consumons en mouvements inutiles, nous ne saurions marcher. Depuis deux siècles, une prétendue politesse proscrivait les passions fortes, et, à force de les comprimer, elle les avait anéanties : on ne les trouvait plus que dans les villages. Le XIXe siècle va leur rendre leurs droits. Si un Michel-Ange nous était donné dans nos jours de lumière, où ne parviendrait-il point? Quel torrent de sensations nouvelles et de jouissances ne répandrait-il pas dans un public si bien préparé par le théâtre et les romans! Peut-être créerait-il une sculpture moderne, peut-être forcerait-il cet art à exprimer les passions, si toutefois les passions lui conviennent. Du moins Michel-Ange lui ferait-il exprimer les états de l'âme. La tête de Tancrède, après la mort de Clorinde, Imogène apprenant l'infidélité de Posthumus, la douce physionomie d'Herminie arrivant chez les bergers, les traits contractés de Macduff demandant l'histoire du meurtre de ses petits-enfants, Othello après avoir tué Desdémona, le groupe de Roméo et Juliette se réveillant dans le tombeau, Ugo et Parisina écoutant leur arrêt de la bouche de Nicolo, paraîtraient sur le marbre, et l'antique tomberait au second rang.

L'artiste florentin n'a rien vu de tout cela, mais seulement que la terreur est le premier sentiment de l'homme, qu'elle triomphe de tout, qu'il excellait à la faire naître. Sa supériorité dans la science anatomique est venue lui donner une nouvelle ardeur : il s'en est tenu là.

Comment aurait-il deviné qu'il y avait une autre beauté? Le beau antique, de son temps, ne plaisait

que comme bien dessiné. Pour admirer l'*Apollon*, il faut l'urbanité d'Athènes; Michel-Ange se voyait employé sans cesse à des sujets religieux ou à des batailles : une férocité sombre faisait la religion de son siècle.

La volupté inhérente au climat d'Italie et les richesses en avaient éloigné le fanatisme. Avec ses idées de réforme, Savonarole mit un instant à Florence cette noire passion dans tous les cœurs. Ce novateur fit effet, surtout sur les âmes fortes, et l'histoire rapporte que toute sa vie Michel-Ange eut présente à la pensée l'affreuse figure du moine expirant dans les flammes. Il avait été l'ami intime de ce malheureux. Son âme, plus forte que tendre, resta empreinte de la terreur de l'enfer, et il trouva des esprits bien autrement préparés que nous à fléchir sous ce sentiment. Quelques princes, quelques cardinaux étaient déistes, mais le pli de la première enfance restait toujours. Pour nous, nous avons lu Voltaire à douze ans.

Tout l'ensemble du XV[e] siècle éloigna donc Michel-Ange des sentiments nobles et rassurants dont l'expression fait la beauté du XIX[e].

Il fut par excellence le représentant de son siècle, et, comme Léonard de Vinci, il ne devina point les douces mœurs d'un autre âge. La preuve en est dans cette différence caractéristique : devant un personnage de Michel-Ange, nous pensons à ce qu'il fait, et non à ce qu'il sent.

La *Mère du Christ* à la Pietà n'est certainement pas à nos yeux un modèle de beauté, et cependant, quand Michel-Ange l'eut finie, on lui reprocha d'avoir fait si belle la mère d'un homme de trente-trois ans.

« Cette mère fut une vierge, répondit fièrement l'artiste, et vous savez que la chasteté de l'âme conserve la fraîcheur des traits. Il est même probable que le ciel, pour rendre témoignage de la céleste pureté de Marie, permit qu'elle conservât le doux éclat de la

jeunesse, tandis que, pour marquer que le Sauveur s'était réellement soumis à toutes les misères humaines, il ne fallait pas que la divinité nous dérobât rien de ce qui appartient à l'homme. C'est pour cela que la Vierge est plus jeune que son âge, et que je laisse au Sauveur toutes les marques du sien[1]. »

Vous voyez le théologien, et non les souvenirs de l'homme passionné employés avec la hardiesse inflexible d'une logique profonde; son siècle était bien loin de lui faire quelque objection sur les muscles trop marqués du Christ. Il n'en a fait qu'un athlète, car avec ses principes du beau idéal il ne pouvait rendre ses vertus[2].

Pour n'être pas toujours cru sur parole, je transcris quelques-uns des raisonnements de Vasari : il loue la beauté du Christ, qu'il trouve *beau* à cause de la grande exactitude avec laquelle sont rendus les muscles, les veines, les tendons. Vous savez mieux que moi que c'est précisément en omettant tous ces détails, et en diminuant la saillie des muscles que l'artiste grec est parvenu à nous faire dire en voyant l'*Apollon* : C'est un dieu!

Un jour Michel-Ange vit à Saint-Pierre un grand nombre d'étrangers qui admiraient son groupe. L'un d'eux demanda le nom de l'auteur; on répondit : Gobbo de Milan. Le soir, Michel-Ange se laissa renfermer

1. Condivi, page 32. Michel-Ange, comme artiste, pensait donc avec nous que Dieu ne pouvait exciter la sympathie qu'en descendant à la faiblesse humaine. (Note de B.)

2. Du reste, cette *Pietà* de Michel-Ange, dans la première chapelle à droite en entrant, est trop haut et en trop mauvais jour. C'est le malheur des trois quarts des ouvrages d'art placés dans les églises. Cette *Pietà* fut demandée à Michel-Ange par l'ambassadeur de France, le cardinal de Villiers, qui la mit à la chapelle des Français dans l'antique Saint-Pierre. Lorsque Bramante démolit l'ancienne église, la *Pietà* de Buonarotti fut transportée sur l'autel du cœur, et ensuite sur l'autel de la chapelle du Crucifix. Il y en a une copie en marbre par Nani à l'église dell'Anima, et à Saint-André une copie en bronze. (Note de B.)

dans l'église : il avait une lampe et des ciseaux, et, pendant la nuit, grava son nom sur la ceinture de la Vierge.

Le parti de Bramante venait de faire appeler à la cour son parent Raphaël. Les courtisans l'opposaient à Michel-Ange. Ils avaient eu pour agir tout le temps que Michel-Ange avait été retenu à Bologne. Ils inspirèrent au pape, qui était cependant un homme ferme et un homme d'esprit, l'idée singulière de faire peindre par ce grand sculpteur la voûte de la chapelle Sixte IV au Vatican.

Ce fut un coup de partie; ou Michel-Ange n'acceptait pas, et alors il s'aliénait à jamais le bouillant Jules II, ou il entreprenait ces fresques immenses et il restait nécessairement au-dessous de Raphaël. Ce grand peintre travaillait alors aux célèbres chambres du Vatican, à vingt pas de la Sixtine.

Jamais piège ne fut mieux dressé, Michel-Ange se vit perdu. Changer de talent au milieu de sa carrière, entreprendre de peindre à fresque, lui qui ne connaissait pas même les procédés de ce genre, et de peindre une voûte immense dont les figures devaient être aperçues de si bas! Dans son étonnement, il ne savait qu'opposer à une telle déraison. Comment prouver ce qui est évident?

Il essaya de représenter à Sa Sainteté qu'il n'avait jamais fait en peinture d'ouvrage de quelque importance, que celui-ci devait naturellement regarder Raphaël; mais enfin il comprit dans quel pays il était.

Plein de rage et de haine pour les hommes, il se mit à l'ouvrage, fit venir de Florence les meilleurs peintres à fresque[1], les fit travailler à côté de lui. Quand il eut

1. Jacopo di Sandro, Agnolo di Donnino, Judaco, Bugiardini, son ami Granacci, Aristotile di san Gallo. Voyez Vasari, X, 77. (Note de B.)

vu le mécanisme de ce genre, il abattit tout ce qu'ils avaient fait, les paya, se renferma seul dans la chapelle, et ne les revit plus : les autres, forts mécontents, repartirent pour Florence.

Lui-même il faisait le crépi, broyait ses couleurs, et prenait tous ces soins pénibles que dédaignaient les peintres les plus vulgaires.

Pour comble de contrariété, à peine avait-il fini le tableau du *Déluge*, qui est un des principaux, qu'il vit son ouvrage se couvrir de moisissure et disparaître. Il abandonna tout, et se crut délivré. Il alla au pape, lui expliqua ce qui arrivait, ajoutant : « Je l'avais bien dit à Votre Sainteté, que cet art-là n'est pas le mien. Si vous ne croyez pas à ma parole, faites examiner. » Le pape envoya l'architecte Sangallo, qui montra à Michel-Ange qu'il avait mis trop d'eau dans la chaux employée au crépi, et il fut obligé de reprendre son travail.

Ce fut avec ces sentiments que seul, en vingt mois de temps, il termina la voûte de la chapelle Sixtine : il avait alors trente-sept ans.

Chose unique dans l'histoire de l'esprit humain, qu'on ait fait sortir un artiste, au milieu de sa carrière, de l'art qu'il avait toujours exercé, qu'on l'ait forcé à débuter dans un autre, qu'on lui ait demandé, pour son coup d'essai, l'ouvrage le plus difficile et de la plus grande dimension qui existe dans cet art, qu'il s'en soit tiré en aussi peu de temps sans imiter personne, d'une manière qui est restée inimitable, et en se plaçant au premier rang dans cet art qu'il n'avait point choisi !

Il y a dans le *Déluge* une barque chargée de malheureux qui cherchent en vain à aborder l'arche : battue par des vagues énormes, la barque a perdu sa voile et n'a plus de moyen de salut ; l'eau pénètre, on la voit couler à fond.

Près de là se trouve le sommet d'une montagne qui, par la crue des eaux, est devenue comme une île. Une foule d'hommes et de femmes, agités de mouvements divers, mais tous affreux à voir, cherchent à se mettre un peu à couvert sous une tente : mais la colère de Dieu redouble, il achève de les détruire par la foudre et des torrents de pluie.

Le spectateur, choqué de tant d'horreurs, baisse les yeux et s'en va. Il m'est arrivé de ne pouvoir retenir à la Sixtine de nouveaux arrivants que j'y avais conduits. Les jours suivants, je ne pouvais plus les faire arrêter dans les églises de Rome devant aucun ouvrage de Michel-Ange. J'avais beau leur dire : « Il est au-dessus d'un homme, quelque grand qu'on veuille le supposer, de deviner, non pas une vérité isolée, mais tout l'ensemble de l'état futur du genre humain. Michel-Ange pouvait-il prévoir quelle marche prendrait l'esprit humain; si, par exemple, il serait soumis à l'influence de la liberté de la presse ou à celle de l'inquisition? »

On sent qu'il était tout à fait impossible de trouver ou de reconnaître la beauté des dieux ou le *beau idéal antique*, sous l'empire universel d'un préjugé aussi féroce que celui qui représentait Dieu comme l'être souverainement méchant.

Quelle figure auraient faite dans le *Jugement dernier* le *Jupiter Mansuetus* ou l'*Apollon* du Belvédère? Ils y auraient semblé niais. L'ami de Savonarole ne voyait pas la bonté dans ce juge terrible qui, pour les erreurs passagères de cette courte vie, précipite dans une éternité de souffrances.

Le fond de tout grand génie est toujours une bonne logique. Tel fut l'unique tort de Michel-Ange. Semblable à ces malheureux que l'on voit figurer de temps en temps devant les tribunaux, et qui assassinent les petits enfants pour en faire des anges, il raisonna juste d'après des principes atroces.

L'air de hauteur des figures de la Sixtine, l'audace et la force qui percent dans tous leurs traits, la lenteur et la gravité des mouvements, les draperies qui les enveloppent d'une manière hors d'usage et singulière, leur mépris frappant pour ce qui n'est qu'humain, tout annonce des êtres à qui parle *Jéhovah*, et par la bouche desquels il prononce ses arrêts.

Ce caractère de majesté terrible est surtout frappant dans la figure du *prophète Isaïe*, qui, saisi par de profondes réflexions pendant qu'il lisait le livre de la loi, a placé sa main dans le livre pour marquer l'endroit où il en était, et, la tête appuyée sur l'autre bras, se livrait à ses hautes pensées, quand tout à coup il est appelé par un ange. Loin de se livrer à aucun mouvement imprévu, loin de changer d'attitude à la voix de l'habitant du ciel, le prophète tourne lentement la tête et semble ne lui prêter attention qu'à regret[1].

Ces figures sont au nombre de douze; celle de *Jonas*, si admirable par la difficulté vaincue; le *prophète Jérémie*, avec cette draperie grossière qui donne le sentiment de la négligence qu'on a dans le malheur, et dont les grands plis ont cependant tant de majesté; la *Sibylle Érithrée*, belle quoique terrible[2]. Toutes font connaître à l'homme sensible une nouvelle beauté idéale. Aussi Annibal Carrache préférait-il de beaucoup la voûte de la chapelle Sixtine au *Jugement dernier*. Il y trouvait moins de science.

Tout est nouveau et cependant varié, dans ces vêtements, dans ces raccourcis, dans ces mouvements pleins de force.

Il faut faire une réflexion sur la majesté. Un grand poète qui a chanté Frédéric II me disait un jour : Le roi, ayant appris que les souverains étrangers blâmaient son goût pour les lettres, dit au corps diplo-

1. Les prophètes de Michel-Ange ont de commun avec l'antique l'attention profonde, et par conséquent le mouvement de la bouche. (Note de B.)

2. C'est un ennemi qu'on estime. (Note de B.).

matique réuni à une de ses audiences : « Dites à vos maîtres que si je suis moins roi qu'eux, je le dois à l'étude des lettres. »

Je pensai sur-le-champ : mais vous, grand poète, quand vous chantiez la magnanimité de Frédéric, vous sentiez donc que vous mentiez; vous cherchiez donc à faire effet; vous étiez donc hypocrite.

Grand défaut de la poésie sérieuse, et que n'eut pas Michel-Ange : il était dupe de ses prophètes.

L'impatient Jules II, malgré son grand âge, voulut plusieurs fois monter jusqu'au dernier étage de l'échafaud. Il disait que cette manière de dessiner et de composer n'avait paru nulle part. Quand l'ouvrage fut à moitié terminé, c'est-à-dire quand il fut fini de la porte au milieu de la voûte, il exigea que Michel-Ange le découvrît; Rome fut étonnée.

On dit que Bramante demanda au pape de donner le reste de la voûte à Raphaël, et que le génie de Buonarotti fut troublé par l'idée de cette nouvelle injustice. On accuse Raphaël d'avoir profité de l'autorité de son oncle pour pénétrer dans la chapelle et étudier le style de Michel-Ange avant l'exposition publique. C'est une de ces questions qu'on ne peut décider, et j'y reviendrai dans la vie de Raphaël. Au reste, la gloire du peintre d'Urbin n'est point de n'avoir pas étudié, mais d'avoir réussi. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Michel-Ange, poussé à bout, découvrit au pape les iniquités de Bramante, et fut plus en faveur que jamais. Il racontait, sur ses vieux jours, à ceux qui lui disaient que cette seconde moitié de la voûte était peut-être ce qu'il avait jamais fait de plus sublime en peinture, qu'après cette exposition partielle il referma la chapelle et continua son travail, mais, pressé par la furie de Jules II, il ne put terminer ces fresques comme il l'aurait voulu [1]. Le pape, lui demandant un jour

1. Par exemple, les sièges des prophètes ne sont pas dorés dans la seconde moitié de la chapelle. (Note de B.)

quand il finirait, et l'artiste répondant comme à l'ordinaire : « Quand je serai content de moi. — Je vois que tu veux te faire jeter à bas de cet échafaud », reprit le pape. C'est ce dont je te défie, dit en lui-même le peintre; et, étant allé sur le moment à la Sixtine, il fit démonter l'échafaud. Le lendemain, jour de Toussaint 1511, le pape eut la satisfaction qu'il désirait depuis si longtemps, il dit la messe dans la Sixtine.

Jules II se donna à peine le temps de terminer les cérémonies du jour, il fit appeler Michel-Ange pour lui dire qu'il fallait enrichir les tableaux de la voûte avec de l'or et de l'outremer (1511). Michel-Ange, qui ne voulait pas refaire son échafaud, répondit que ce qui manquait n'était d'aucune importance. « Tu as beau dire, il faut mettre de l'or. — Je ne vois pas que les hommes portent de l'or dans leurs vêtements, répondit Michel-Ange. — La chapelle aura l'air pauvre. — Et les hommes que j'ai peints furent pauvres aussi. »

Je crois que le spectateur catholique, en contemplant les *Prophètes* de Michel-Ange, cherche à s'accoutumer à la figure de ces êtres terribles devant lesquels il doit paraître un jour. Pour bien sentir ces fresques, il faut entrer à la Sixtine, le cœur accablé de ces histoires de sang dont fourmille l'Ancien-Testament[1]. C'est là que se chante le fameux *Miserere* du vendredi saint. A mesure qu'on avance dans le psaume de pénitence, les cierges s'éteignent; on n'aperçoit plus qu'à demi ces ministres de la colère de Dieu, et j'ai vu qu'avec un degré très médiocre d'imagination l'homme le plus ferme peut éprouver alors quelque chose qui ressemble à de la peur. Des femmes se trouvent mal, lorsque, les voix faiblissant et mourant peu à peu, tout semble s'anéantir sous la main de l'Éternel. On ne serait pas étonné en cet instant d'entendre retentir la trompette du jugement, et l'idée de clémence est loin de tous les cœurs.

Jules II choisit Saint-Pierre-aux-Liens pour le lieu de son tombeau, parce qu'il aimait ce titre cardinalice que son oncle Sixte IV, qui commença sa fortune, avait porté, qu'il porta lui-même trente-deux ans, et qu'il donna successivement aux plus chéris de ses neveux.

Le *Moïse* eut une influence immense sur l'art. Par ce mouvement de flux et de reflux, si amusant à observer dans les opinions humaines, personne ne le copie plus depuis longtemps, et le XIX[e] siècle va lui rendre des admirateurs.

Les institutions de Lycurgue ne durèrent qu'un instant. La loi de Moïse tient encore malgré tant de siècles et tant de mépris. Du fond de son tombeau, le législateur des Hébreux régit encore un peuple de neuf millions d'hommes; mais la sainteté dont on l'a affublé nuit à sa gloire comme grand homme.

Michel-Ange a été au niveau de son sujet. La statue est assise, le costume barbare, les bras et une jambe nus, la proportion trois fois plus grande que nature.

Si vous n'avez pas vu cette statue, vous ne connaissez pas tous les pouvoirs de la sculpture. La sculpture moderne est bien peu de chose. Je m'imagine que si elle avait à concourir avec les Grecs, elle présenterait une *danseuse* de Canova et le *Moïse*. Les Grecs s'étonneraient de voir des choses si nouvelles et si puissantes sur le cœur humain.

Dans le profond mépris où était tombée cette statue, avec sa physionomie de bouc, l'Angleterre a été la première à en demander une copie. A la fin de 1816, le prince régent l'a fait modeler. Pour l'opération des ouvriers en plâtre, on a été obligé de la sortir un peu de sa niche. Les artistes ont trouvé que cette nouvelle position convenait mieux, et elle y est restée.

Comme le Dante, Michel-Ange ne fait pas plaisir : il intimide, il accable l'imagination sous le poids du

malheur, il ne reste plus de force pour avoir du courage, le malheur a saisi l'âme tout entière. Après Michel-Ange, la vue de la campagne la plus commune devient délicieuse; elle tire de la stupeur. La force de l'impression est allée jusque tout près de la douleur; à mesure qu'elle s'affaiblit, elle devient plaisir.

Comme le Dante, pour un prisonnier, la vue d'une fresque de Michel-Ange serait pour longtemps horrible. C'est le contraire de la musique, qui donne de la tendresse même à ses tyrans.

Comme le Dante, le sujet que présente Michel-Ange manque presque toujours de grandeur et surtout de beauté. Mais ses sujets s'élèvent rapidement au sublime par la force de caractère qu'il leur imprime. Judith n'est plus Jacques Clément, elle est Brutus.

Comme le Dante, son âme prête sa propre grandeur aux objets dont elle se laisse émouvoir, et qu'ensuite elle peint, au lieu d'emprunter d'eux cette grandeur.

Comme le Dante, son style est le plus sévère qui soit connu dans les arts, le plus opposé au style français. Il compte sur son talent et sur l'admiration pour son talent. Le sot est effrayé, les plaisirs de l'honnête homme s'en augmentent. Il sympathise avec ce génie mâle.

Chez Michel-Ange, comme devant le Dante, l'âme est glacée par cet excès de sérieux. L'absence de tout moyen de rhétorique augmente l'impression. Nous voyons la figure d'un homme qui vient de voir quelque objet d'horreur.

Le Dante veut intéresser les hommes qu'il suppose malheureux. Il ne décrit pas les objets extérieurs comme les poètes français. Son seul moyen est d'exciter la sympathie pour les émotions qui le possèdent. Ce n'est jamais l'objet qu'il nous montre, mais l'impression sur son cœur.

Possédé de la fureur divine, tel qu'un prophète de l'Ancien Testament, l'orgueil de Michel-Ange repousse toute sympathie. Il dit aux hommes : « Songez à votre

intérêt, voici le Dieu d'Israël qui arrive dans sa vengeance. »

D'autres dessinateurs ont rendu avec quelque succès Homère ou Virgile. Toutes les gravures que j'ai vues pour le Dante sont du ridicule le plus amusant. C'est que la force est indispensable, et rien de plus rare aujourd'hui.

Michel-Ange lisait le grand peintre du moyen âge dans une édition in-folio, avec le commentaire de Landino, qui avait six pouces de marge. Sans s'en apercevoir il avait dessiné à la plume, sur ces marges, tout ce que le poète lui faisait voir. Ce volume a péri à la mer.

On trouve dans un livre du XVIe siècle : « Je puis dire d'avoir vu Michel-Ange âgé de plus de soixante ans, et avec un corps maigre qui était bien loin d'annoncer la force, faire voler en un quart d'heure plus d'éclats d'un marbre très dur, que n'auraient pu le faire en une heure trois jeunes sculpteurs des plus forts; chose presque incroyable à qui ne l'a pas vue. Il y allait avec tant d'impétuosité et tant de furie, que je craignais, à tout moment, de voir le bloc entier tomber en pièces. Chaque coup faisait voler à terre des éclats de trois ou quatre doigts d'épaisseur, et il appliquait son ciseau si près de l'extrême contour, que si l'éclat eût avancé d'une ligne tout était perdu [1]. »

Brûlé par l'image du beau, qui lui apparaissait et qu'il craignait de perdre, ce grand homme avait une espèce de fureur contre le marbre qui cachait sa statue.

L'impatience, l'impétuosité, la force avec laquelle il attaquait le marbre, ont fait peut-être qu'il a trop

1. Blaise de Vigenère, images de Philostrates, p. 865; notes. (Note de B.)

marqué les détails. Je ne trouve pas ce défaut dans ses fresques.

Avant de peindre au plafond de la Sixtine, il devait calquer journellement sur le crépi les contours précis qu'il avait déjà tracés dans son *carton*. Voilà deux opérations qui corrigent les défauts de l'impatience.

Vous vous rappelez, que, pour la fresque, chaque jour le peintre fait mettre cette quantité de *crépi* qu'il croit pouvoir employer : sur cet enduit encore frais, il calque avec une pointe dont l'effet est facile à suivre à la chapelle Pauline, les contours de son dessin. Ainsi l'on ne peut improviser à fresque, il faut toujours avoir vu l'effet de l'ensemble dans le *carton*.

Pour ses statues, l'impatience de Buonarotti le porta souvent à ne faire qu'un petit modèle en cire ou en terre. Il comptait sur son génie pour les détails.

(*Histoire de la Peinture en Italie*, pp. 313-380 passim.)

V

Raphaël.

A Rome, Raphaël est comme autrefois Hercule dans la Grèce héroïque; tout ce qui a été fait de grand et de noble dans la peinture, on l'attribue à ce héros. Sa vie elle-même, dont les événements sont si simples, devient obscure et fabuleuse, tant elle est chargée de miracles par l'admiration de la postérité. Nous parcourions doucement le joli jardin de la Farnesina, sur la rive du Tibre; ses orangers sont chargés de fruits. L'un de nous a raconté la vie de Raphaël, ce qui a semblé augmenter l'effet de ses ouvrages.

Né le vendredi saint 1483, il mourut à pareil jour en 1520, à l'âge de trente-sept ans.

Le hasard, juste une fois, sembla rassembler tous

les genres de bonheur dans cette vie si courte. Il eut la grâce et la retenue aimable d'un courtisan, sans en avoir la fausseté ni même la prudence. Réellement simple comme Mozart, une fois hors de la vue d'un homme puissant, il ne songeait plus à lui. Il rêvait à la beauté ou à ses amours. Son oncle Bramante, le fameux architecte, se chargea toujours d'intriguer pour lui. Sa mort à trente-sept ans est un des plus grands malheurs qui soient arrivés à la pauvre espèce humaine.

Il était né à Urbin, petite ville pittoresque, située dans les montagnes, entre Pesaro et Pérouse. Rien qu'à voir ce pays, on conçoit que les habitants doivent briller par l'esprit et la vivacité. Vers 1480, les beaux-arts y étaient à la mode. Le premier maître de Raphaël fut son père, peintre médiocre sans doute, mais non pas *affecté* (voir un tableau de Jean Sanzio, au musée de Brera, à Milan). Le peintre non affecté étudie la nature, et la rend comme il peut. Le peintre maniéré enseigne à son malheureux élève certaines *recettes* pour faire un bras, une jambe, etc. (Voir les tableaux des grands peintres loués par Diderot, les Vanloo, les Fragonard, etc.) Raphaël, encore enfant, acquit de nouvelles idées en voyant les ouvrages de Carnevale, peintre moins médiocre que son père [1]. Il alla à Pérouse travailler dans la boutique de Pierre Vannucci, que nous appelons le Pérugin. Bientôt il fut en état de faire des tableaux absolument semblables à ceux de son maître, si ce n'est que ses airs de têtes sont moins bourgeois. Ses figures de femmes sont déjà plus belles; leur physionomie annonce un caractère noble *sans être sec*. C'est à Milan, au musée de Brera, que se trouve un des chefs-d'œuvre de la jeunesse de Raphaël, le *Mariage de la Vierge*, gravé par le célèbre Longhi. L'âme tendre, généreuse, pleine de grâces, du jeune

1. Les curieux peuvent chercher la *Vie de Raphaël* par l'Anonyme, 150 pages in-4°. Le Florentin Vasari est ennemi de Raphaël et partisan de Michel-Ange. (Note de B.)

peintre, commence à se faire jour à travers le profond respect qu'il sent encore pour les préceptes de son maître. On voyait, avant la Révolution, chez M. le duc d'Orléans, un Christ portant sa croix et marchant au supplice, charmant petit tableau absolument du même caractère; c'était comme un bas-relief. Raphaël eut toujours horreur des compositions *chaudes*, si chéries de Diderot et autrés gens de lettres; cette âme sublime avait senti que ce n'est qu'à son corps défendant que la peinture doit représenter les points extrêmes des passions.

Le Pinturicchio, peintre célèbre par les ouvrages qu'il avait faits à Rome avant la naissance de Raphaël, prit ce jeune homme avec lui pour l'aider dans les fresques de la sacristie de Sienne. Ce qui est incroyable, c'est qu'il n'en fut pas jaloux, et ne lui joua aucun mauvais tour. Bien des personnes pensent que la peinture n'avait rien produit jusqu'alors d'aussi agréable que les grandes fresques de cette sacristie ou bibliothèque. Raphaël ne fut pas seulement l'aide du Pinturicchio; à peine âgé de vingt ans, il se chargea des esquisses et des *cartons* de la presque totalité de ces fresques charmantes, et qui semblent peintes d'hier, tant les teintes ont conservé de fraîcheur. Ces immenses tableaux représentent les diverses aventures d'Énéas Silvius Piccolomini, savant célèbre qui devint pape sous le nom de Pie II et régna six ans.

Il me semble que l'on peut attribuer à Raphaël plusieurs des têtes admirables que l'on voit dans cette sacristie. Au lieu de cet air *dévot*, *égoïste* et *triste* que l'on trouve ordinairement dans les têtes peintes vers 1503 dans l'État romain et la Toscane, quelques-uns des personnages des fresques de Sienne annoncent un caractère pieux, tendre et un peu mélancolique, qui fait désirer de devenir leur ami. Si ces gens-là avaient plus de force d'âme, ils s'élèveraient à la *générosité*.

En 1504, Raphaël quitta Sienne pour Florence; il y rencontra un des génies de la peinture, fra Barto-

lommeo della Porta; ce moine montra à son jeune ami le *clair-obscur*, et Raphaël lui enseigna la *perspective*.

En 1505, nous trouvons Raphaël à Pérouse, où il peint la chapelle de Saint-Sévère. La *Déposition de croix* que nous avons vue au palais Borghèse est de ce temps. Raphaël retourna ensuite à Florence, d'où il partit pour Rome en 1508. Les ouvrages qu'il a faits de 1504 à 1508 sont de sa seconde manière : par exemple, la Madone avec Jésus enfant et saint Jean, au milieu d'un paysage orné de rochers, que l'on admire à la tribune de la galerie de Florence[1].

En 1508, Raphaël, âgé de vingt-cinq ans, arriva à Rome; jugez des transports que la vue de la ville éternelle dut faire naître dans cette âme tendre, généreuse et si amoureuse du beau! La nouveauté de ses idées et son extrême douceur excitèrent l'admiration du terrible Jules II, avec lequel, grâce au Bramante, il se trouva d'abord en relation. Ainsi, comme Canova, ce grand homme n'eut aucun besoin de l'intrigue. A cette époque, la seule passion que nous trouvions chez Raphaël est celle de l'antique. On le chargea de peindre les *stanze* du Vatican; en peu de mois il fut regardé par Rome entière comme le plus grand peintre qui eût jamais existé. Raphaël devint l'ami de tous les gens d'esprit de son temps, parmi lesquels se trouve un grand homme, l'Arioste, et l'écrivain qui, à lui seul, forme l'opposition du siècle de Léon X, l'Arétin.

1. J'ai énoncé un peu sèchement toutes ces dates, parce qu'on a publié quarante volumes peut-être sur cette époque de la vie de Raphaël. On a voulu embrouiller tout ceci. En général, ces fatras sont écrits par des partisans de Michel-Ange, grands ennemis de Raphaël. C'est ici surtout qu'il ne faut croire que ce que l'on a vérifié sur les ouvrages de ce grand peintre. Un religieux de ma connaissance est allé s'établir à Urbin. Après trois ou quatre ans de travaux, il nous donnera une vie de Raphaël en trois volumes. Voilà la littérature consciencieuse que l'on rencontre souvent en Italie. Ici le plaisir est de travailler et non d'obtenir une récompense. (Note de B.)

Pendant que Raphaël peignait les *stanze*, Jules II appela Michel-Ange auprès de lui.

Les partisans de ce dernier furent les seuls ennemis de Raphaël; mais Raphaël ne fut point le leur. On ne voit pas qu'il ait jamais haï personne, il était trop occupé de ses travaux. Quant à Michel-Ange, il ne comprenait guère le génie de son rival; il disait que ce *jeune homme était un exemple de ce que peut faire l'étude.* C'est Corneille parlant de Racine. Raphaël fut toujours plein de respect pour l'homme étonnant que les intrigues de la cour de Rome lui donnaient pour rival. Il remerciait le ciel de l'avoir fait naître du temps de Michel-Ange. Buonarotti, dont l'âme n'était pas aussi pure, faisait des dessins fort savants, sur lesquels il faisait appliquer des couleurs par fra Sébastien del Piombo, élève du Giorgion. On rencontre dans les galeries quelques tableaux créés ainsi; ils montrent les corps et non les âmes; chaque personnage a un peu l'air de ne s'occuper que de lui seul. Il y a quelque chose de David, et rien de Mozart. Raphaël dut aux efforts de ses ennemis une activité extrême qui sembla l'abandonner vers la fin de sa carrière, quand Michel-Ange, un peu brouillé avec Léon X, passa plusieurs années à Florence sans rien faire.

Je vous ai fait voir la maison de Raphaël, dans la rue qui mène à Saint-Pierre; c'est là qu'il rendit le dernier soupir en 1520, douze ans après son arrivée à Rome. Nous avons remarqué au palais Barberini, et dans la dernière salle de la galerie Borghèse, des portraits de la Fornarina, qui fut l'occasion de sa mort. Un autre portrait attribué à Raphaël fait l'un des ornements de la tribune de la galerie de Florence. On voit dans cette tête un grand caractère, c'est-à-dire beaucoup de franchise, le dédain de toute ruse, et même cette férocité que l'on rencontre dans le quartier de Transtevere. Cette tête est à mille lieues de l'affectation d'élégance, de mélancolie et de faiblesse physique que le XIX[e] siècle voudrait trouver chez la

maîtresse de Raphaël. Nous nous vengeons en l'appelant laide. Raphaël l'aima avec constance et passion.

Nous parlerons plus tard des trois grands ouvrages de Raphaël qui se trouvent au Vatican : les *Loges*, les *Stanze* et les *Arazzi*, ou tapisseries exécutées à Arras d'après ses cartons ou dessins coloriés. Ces grands travaux m'embarrassent beaucoup; je ne puis me résoudre à n'en pas parler avec détails, et je tremble d'être long.

On rend compte de diverses façons de l'immense quantité d'ouvrages que Raphaël fit pour Jules II et Léon X. Vers 1512, tous les gens riches de Rome lui faisaient la cour pour avoir quelque chose de sa main. Un peu avant sa mort, Agostino Chigi, riche banquier, obtint qu'il peindrait les aventures de Psyché dans ce charmant petit palais, sur les rives du Tibre, où nous sommes maintenant. Raphaël vécut au milieu du bruit des armes. Dans sa jeunesse, un tyran à la Machiavel régnait à Pérouse, et la bataille de Marignan est de 1515.

Un homme puissant, ami de ces dames, nous avait recommandés au concierge des *stanze*, personnage que les insolences des Anglais ont rendu insolent. Il y a un mois, un Anglais tira de sa poche, dit le concierge, un petit couteau, et se mit sans façon à détacher du mur un petit morceau de peinture, probablement pour le placer comme *souvenir* dans sa bibliothèque.

Les quatre salles ou *stanze* que les fresques de Raphaël ont rendues si célèbres appartiennent à cette partie du Vatican qui fut élevée par Nicolas V, ce prince ami des arts. Elles prennent des jours assez sombres sur la fameuse cour du Belvédère. L'architecture annonce bien un pays chaud et ces temps d'énergie où il fallait souvent qu'un prince se défendît dans son palais.

Alexandre VI fit orner de peintures le second étage de ce bâtiment; aussi est-il appelé l'appartement Borgia. Plusieurs voûtes de cet appartement ont été peintes par le Pinturicchio. C'est là que l'on voit les *Noces aldobrandines*, ce tableau antique si célèbre au XVII[e] siècle, avant la découverte de Pompéï et d'Herculanum.

A l'exemple d'Alexandre VI, Jules II voulut faire peindre à fresque ce troisième étage dans lequel nous entrons. Il employait les artistes les plus célèbres de son temps, Pietro Perugino, Bramantino de Milan, Pietro della Gatta, Pietro della Francesca et Lucca da Cortona. Le Bramante parla au pape d'un jeune parent à lui, qui, disait-il, était une merveille et venait de faire des choses étonnantes à Sienne. Jules II consentit à ce que ce jeune homme vînt; c'était vers le commencement de 1508. Raphaël fit la *Dispute du Saint Sacrement*. Et, comme vous savez, Jules II fit détruire les fresques des autres peintres; il voulut n'avoir dans ces salles que des ouvrages de l'homme qui avait ému sa grande âme.

Le tableau qui fait le mieux connaître le talent de Raphaël, c'est la *Dispute du Saint-Sacrement*. Jamais il ne travailla avec un aussi grand désir de bien faire. Jeune, à peine arrivé dans Rome, entouré de huit ou dix peintres célèbres jaloux de sa faveur naissante, il est très probable qu'il ne se fit aider par personne.

L'école allemande actuelle pense que la peinture eût gagné à ne jamais se départir du soin extrême et de la sécheresse qu'on aperçoit en plusieurs parties de cette fresque. La peinture porte dans l'âme du spectateur les mouvements les plus nobles et les plus agréables, en donnant l'idée des objets qu'elle représente. Indépendamment du choix des objets, jusqu'à quel point, pour atteindre à ce but, *cette représentation doit-elle être exacte?*

Voilà toute la question.

Vous avez peut-être remarqué à Paris, dans une grande salle du Louvre, une belle copie de l'*Incendie du Borgo*; c'est la fresque la plus estimée de la chambre où nous sommes. M. le président Dupaty en a donné une description animée. Vers le milieu du IXe siècle, un incendie éclata dans les maisons du Borgo Vaticano et menaçait la basilique de Saint-Pierre. Saint Léon IV s'approche d'un balcon consacré (la loggia della benedizione), fait le signe de la croix, et l'incendie s'éteint. On aperçoit dans le fond, à gauche, la façade de l'antique basilique de Saint-Pierre. Ce qui nous a choqués dans ce tableau, c'est qu'il représente un incendie et non pas un miracle. Rien ne montre que le feu s'éteint au moment du signe de croix du pape.

Le trouble et la terreur sont à la gauche du spectateur; à droite, on songe déjà à apporter de l'eau. Les détails sont magnifiques; c'est à la droite du spectateur que l'on aperçoit cette célèbre figure de jeune fille portant sur la tête un vase plein d'eau et appelant au secours. La sculpture antique n'a rien fait de mieux. Que d'affectation ne mettrait-on pas de nos jours dans une telle figure placée sur le premier plan! Les trois colonnes isolées sont une copie des restes de la Græcostasis, dans le Forum.

A gauche, le spectateur voit un jeune homme qui porte sur ses épaules un vieillard, apparemment son père. Ce jeune homme est suivi de son fils et de sa femme; c'est Énée sauvant le vieil Anchise durant l'incendie de Troie (livre II de l'*Énéide*). Du haut d'un mur, un homme, qui se retient à peine par l'extrémité des mains, va se laisser tomber à terre; une femme nue donne son fils à son père, qui étend les bras pour le recevoir.

Le milieu du premier plan du tableau est occupé par une troupe de femmes et d'enfants, images vivantes du trouble, de la crainte, de la consternation. L'une de ces femmes, à genoux, les cheveux épars, les mains

élevées vers le ciel, implore son secours : une autre serre son jeune fils contre son sein, et regarde l'incendie; une troisième exhorte sa petite fille, qui est à genoux et les mains jointes, à implorer le secours du pape. La dernière presse la marche de ses deux enfants qui, égarés par la peur, ne savent ce qu'ils font.

On voit dans ces figures combien Raphaël était éloigné du goût actuel, qui exige avant tout des tailles sveltes; il pensait apparemment que ce n'est que dans des corps robustes que peuvent se rencontrer les passions fortes et toutes leurs nuances, domaine des beaux-arts. Sans doute un corps faible et décrépit, tel que ce Voltaire, si laid, que l'on voit à la bibliothèque de l'Institut, peut être lié à l'âme la plus ardente. On peut même dire que l'effet le plus assuré des passions vives est d'imprimer au corps des signes de décadence. Mais c'est une des imperfections des arts de ne pouvoir exprimer cette triste vérité. Pour la peinture, une femme passionnée doit d'abord être belle, ou du moins ne pas frapper le spectateur par son manque de beauté.

Pour rendre les âmes, la sculpture n'a que la forme des muscles, et il lui faut le nu. La peinture a de plus la couleur et le *clair-obscur*; mais ceci nous entraînerait à nommer le Corrège, duquel mes amis m'accusent de parler sans cesse. Le *clair-obscur* est une des parties faibles de Raphaël. Ce grand homme n'a été *affecté* en rien; il n'a manqué de raison en rien; mais pour le *clair-obscur*, non-seulement il est fort au-dessous du Corrège, mais il n'a pas atteint au degré de mérite de son ami Fra Bartolommeo della Porta. Si vous vous souvenez de la *Sainte Pétronille* et de l'*Aurore* du Guerchin, vous verrez qu'en ce genre Raphaël est fort inférieur au Guerchin, qui, comparé à ce grand homme, ne fut qu'un simple ouvrier.

(*Promenades dans Rome*, t. I, pp. 57-62, 288, 297-298.)

VI

Rêveries au Colysée et dans Saint-Pierre.

Rome, 17 août.

Que de matinées heureuses j'ai passées au Colysée, perdu dans quelque coin de ces ruines immenses! Des étages supérieurs on voit en bas, dans l'arène, les galériens du pape travailler en chantant. Le bruit de leurs chaînes se mêle au chant des oiseaux, tranquilles habitants du Colysée. Ils s'envolent par centaines quand on approche des broussailles qui couvrent les sièges les plus élevés où se plaçait jadis le peuple-roi. Ce gazouillement paisible des oiseaux, qui retentit faiblement dans ce vaste édifice, et de temps à autre, le profond silence qui lui succède, aident sans doute l'imagination à s'envoler dans les temps anciens. On arrive aux plus vives jouissances que la mémoire puisse procurer.

Cette rêverie, que je vante au lecteur, et qui peut-être lui semblera ridicule,

> C'est le sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
> La Fontaine.

A vrai dire, voilà le seul grand plaisir que l'on trouve à Rome. Il est impossible pour la première jeunesse, si folle d'espérances. Si, plus heureux que les écoliers de la fin du dernier siècle, le lecteur n'a pas appris le latin péniblement durant sa première enfance, son âme sera peut-être moins préoccupée des Romains et de ce qu'ils ont fait sur la terre. Pour nous, qui avons traduit pendant des années des morceaux de Tite-Live et de Florus, leur souvenir précède toute expérience. Florus et Tite-Live nous ont raconté des batailles célèbres, et à huit ans quelle idée ne se fait-on pas d'une bataille! C'est alors que l'imagination est fantastique,

et les images qu'elle trace immenses. Aucune froide expérience ne vient en rogner les contours.

Depuis les imaginations de la première enfance, je n'ai trouvé de sensation analogue, par son immensité et sa ténacité qui triomphe de tous les autres souvenirs, que dans les poèmes de lord Byron.

Cette rêverie de Rome, qui nous semble si douce et nous fait oublier tous les intérêts de la vie active, nous la trouvons également au Colysée ou à Saint-Pierre, suivant que nos âmes sont disposées. Pour moi, quand j'y suis plongé, il est des jours où l'on m'annoncerait que je suis roi de la terre, que je ne daignerais pas me lever pour aller jouir du trône; je renverrais à un autre moment.

Cinq heures ont sonné, mes amis sont allés dîner chez un ambassadeur; je suis descendu seul dans Saint-Pierre. Il y a justement un grand banc de bois à dossier vis-à-vis le tombeau des Stuarts (par Canova), où se trouvent ces deux anges si jolis. De là j'ai vu venir la nuit dans ce temple auguste. A la chute du jour sa physionomie change de quart d'heure en quart d'heure. Peu à peu tous les fidèles sont sortis; j'ai entendu les derniers bruits, et ensuite les pas retentissants des porte-clefs fermant successivement toutes les portes avec un tapage qui faisait tressaillir. Enfin l'un d'eux est venu m'avertir qu'il n'y avait plus que moi dans l'église. J'étais sur le point de céder à la tentation de m'y cacher et d'y passer la nuit; si j'avais eu un morceau de pain et un manteau, je n'y aurais pas manqué. J'ai donné deux pauls au porte-clef, ce qui m'assure une immense considération pour l'avenir.

Voilà une journée telle qu'aucun autre pays de la terre ne peut la fournir.

(*Rome, Naples et Florence*, pp. 33-35.)

VII

Tempérament d'artiste.

Je prie le lecteur de se souvenir que je ne fais que l'office d'*avocat général*; je propose des *motifs de conviction*. J'invite à se méfier de tout le monde et même de moi. L'essentiel est de n'admirer que ce qui a fait réellement plaisir, et de croire toujours que le voisin qui admire est payé pour vous tromper : par exemple, monseigneur D***, qui dînait hier à côté de moi, chez M. l'ambassadeur de Russie, et nous vantait avec ferveur l'administration de la justice criminelle à Rome (peu de mois après il a été fait cardinal). Je demande pardon pour le parler bref et en quelque sorte *tranchant*. Souvent trois mots mis au lieu d'un adouciraient la forme, mais porteraient cet itinéraire à trois volumes.

La peinture est au fond une bien petite chose dans la vie. Tout ce qui me paraît admirable en ce genre semble laid à mes amis, et *vice versa*. Je n'en sens pas avec moins de vivacité le plaisir de trouver des soirées charmantes et qui délassent des admirations du matin. La société avec des Italiens rappelle les chefs-d'œuvre de leur pays; l'amabilité française fait un contraste parfait. Parmi les Italiens la louange de Raphaël est un lieu commun *permis*; car on s'adresse à l'âme plus qu'à l'esprit, et une phrase sans nouveauté peut exprimer ou faire naître un sentiment. Parmi nous il faut satisfaire à la fois ces deux grands rivaux, l'esprit et le cœur.

Paul, mon adversaire éternel, ne prise Rome qu'à cause des bals délicieux de M. Torlonia; il aime ce vieux banquier, et va le matin causer avec lui. Pour

moi, quand j'ai été obligé de regarder une figure à argent pendant vingt-quatre heures, Raphaël me devient invisible. En 1817, quand j'étais fou des arts, j'aurais quitté mes amis. Il y a un fonds d'intolérance incroyable dans l'admiration passionnée.

Le degré de ravissement où notre âme est portée est l'unique thermomètre de la beauté en musique; tandis que, du plus grand sang-froid du monde, je dis d'un tableau de Guide : « Cela est de la première beauté! »

Un jeune Parisien de 1829 est sensible aux gravures soignées des almanachs anglais, ensuite aux tableaux des peintres vivants qui lui sont expliqués six mois durant par des articles de journal. Ces tableaux ont le premier des mérites, celui de présenter des couleurs bien fraîches. Le jeune Français quitte le bois de Boulogne et le monde de Paris pour venir à Rome, où il s'imagine trouver tous les plaisirs, et où il rencontre en effet l'ennui le plus *impoli*. Quelques semaines après son arrivée, s'il a reçu du ciel le sentiment des arts, il admire un peu certains tableaux des grands peintres qui ont conservé la fraîcheur du coloris, et qui par hasard sont jolis; la galerie du palais Doria en offre plusieurs de ce genre. Il entrevoit le mérite de Canova, et l'architecture *propre* de Saint-Pierre, si voisine de la magnificence, le touche assez. Quelques jeunes Parisiens arrivent à comprendre le charme des ruines, à cause des phrases de nos grands prosateurs qui les expliquent. Pour être poli, je ne nierai pas absolument qu'un sur cent n'arrive à goûter les statues antiques, et un sur mille les fresques de Michel-Ange.

Tout le monde feint d'adorer tout cela, et répète des phrases; l'essentiel est de choisir des phrases assez

modernes pour qu'elles ne soient pas déjà *lieu commun*. Rien de plaisant comme ces figures ennuyées que l'on rencontre partout à Rome, et qui jouent l'admiration passionnée.

Les jeunes Anglais sont de meilleure foi que les Français, ils avouent l'intolérable ennui, mais leur père les oblige à passer une année en Italie.

Voulez-vous éviter l'ennui en arrivant à Rome?

Avant de quitter Paris, il faudrait pouvoir distinguer, à la première vue, si un tableau médiocre est fait dans le style de Raphaël ou par un imitateur du Corrège. Il faut être sensible à l'énorme différence qui sépare le style de Pontormo de celui du Tintoret. Si l'on néglige de se donner ce petit talent, qui coûterait trois mois de courses au Musée, on ne trouvera guère à Rome que l'ennui le plus impatientant, car on croit que le voisin s'amuse. Que diriez-vous d'un jeune étranger qui viendrait à Paris au mois de janvier pour s'amuser dans la société, et qui ne saurait pas danser?

Si l'on veut sacrifier le premier étonnement, et, pour mieux comprendre Rome, s'accoutumer d'avance aux sensations qu'on doit y rencontrer, on peut à Paris aller examiner la cour du Luxembourg, une fontaine au nord-est de ce jardin, et l'intérieur du Val-de-Grâce. La façade de Saint-Sulpice donnera l'idée de ce qui se voit rarement en Italie, une masse énorme sans nul *style*, ni signification pour l'âme.

Les femmes dansent mieux que les hommes; l'admiration, après la volupté, fait presque tout le domaine de cet art si borné. Les yeux, séduits par le brillant des décorations et la nouveauté des groupes, doivent disposer l'âme à une attention vive et tendre pour les passions que les pas vont peindre.

J'ai bien vu le contraste des deux écoles. Les Italiens admettent sans difficulté la supériorité de la

nôtre, et, sans s'en douter, sont bien plus sensibles à la perfection de la leur. Duport doit être content, ce soir on l'a bien applaudi; mais les véritables transports ont été pour Marianne Conti. J'avais un Français de bon ton à mes côtés, qui, transporté par la passion, est allé jusqu'à m'adresser la parole. *Quelle indécence!* disait-il à tout moment. Il avait raison, et le public encore plus d'être ravi. Au milieu des pas les plus vifs, l'Italien n'a pas la plus petite idée d'*indécence*; il jouit de la perfection d'un art, comme nous des beaux vers de *Cinna*, sans songer au ridicule de l'unité de lieu. Pour les impressions passagères, les défauts inaperçus n'existent pas. Ce qui est *aimable* à Paris est indécent à Genève : cela dépend du degré de pruderie.

Je n'ai vu que trois ou quatre ballets de Viganò. C'est une imagination dans le genre de Shakspeare, dont il ignore peut-être jusqu'au nom : il y a du génie du peintre; il y a du génie musical dans cette tête. Souvent, lorsqu'il ne peut pas trouver un air qui exprime ce qu'il veut dire, il le fait. Sans doute il y a des parties absurdes dans le *Prométhée*; mais au bout de dix ans le souvenir en est aussi frais que le premier jour, et l'on s'étonne encore. Une autre qualité bien singulière du génie de Viganò, c'est la patience. Environné de quatre-vingts danseurs, sur la scène de la Scala, ayant à ses pieds un orchestre de dix musiciens, il compose et fait impitoyablement recommencer, toute une matinée, dix mesures de son ballet qui lui semblent laisser à désirer. Rien de plus singulier; mais je m'étais juré de ne jamais parler de Viganò.

J'ai été entraîné par des souvenirs délicieux. Deux heures sonnent : le Vésuve est en feu; on voit couler la lave. Cette masse rouge se dessine sur un horizon

du plus beau sombre. Je demeure trois quarts d'heure à contempler ce spectacle imposant et si nouveau, perché à ma fenêtre au septième étage.

Le conseil d'aller en Italie ne doit pas se donner à tout le monde. En ce pays il n'y a pas de jouissances de vanité, chacun doit vivre sur son propre fonds, on ne peut plus s'appuyer sûr les autres. Plus la position dans le monde est brillante à Paris, plus vite on doit s'ennuyer en Italie. To the happy few.

(*Promenades dans Rome*, t. I, p. 137 et p. 253, t. II, pp. 165-167; *Rome, Naples et Florence*, pp. 7-8, 249-252; *Promenades dans Rome*, t. II, p. 370, fin de l'ouvrage.)

VIII

La voix de Mme Pasta.

Ce soir, au moment où Mme Pasta employait avec le plus de bonheur l'artifice de l'opposition de ses deux voix, un aimable Napolitain, connu par son goût pour la musique et par ses succès, me dit, avec un feu que je donnerais tout au monde pour pouvoir reproduire ici : « Ces changements de sons dans cette voix sublime me rappellent une sensation de bonheur tendre que j'ai trouvée quelquefois durant les nuits si pures de notre malheureuse patrie, lorsque des étoiles scintillantes se détachent si bien sur un ciel d'un bleu foncé; c'était lorsque la lune éclaire ce paysage enchanteur que l'on aperçoit de cette rive de Mergelina que je ne verrai plus. L'île de Capri se détachait dans le lointain au milieu des flots d'argent d'une mer mollement agitée par la brise rafraîchissante de minuit. Insensi-

blement une nuée légère vient voiler l'astre des nuits, et sa lumière semble, durant quelques instants, plus suave et plus tendre; l'aspect de la nature en est plus touchant; l'âme est attentive. Bientôt l'astre se montre de nouveau plus pur et plus brillant que jamais, inondant nos rivages de sa lumière vive et pure; et le paysage reparaît aussi dans tout l'éclat de sa vive beauté. Eh bien! la voix de Mme Pasta, dans ces changements de *registres*, me donne la sensation de cette lumière plus touchante et plus tendre qui se voile un instant pour reparaître bientôt mille fois plus brillante.

« Au coucher du soleil, lorsqu'il disparaît derrière le Pausilippe, notre cœur semble se laisser aller naturellement à une douce mélancolie; je ne sais quoi de sérieux s'empare de nous; notre âme semble se mettre en harmonie avec le soir et sa tranquille tristesse. Ce sentiment, je viens de l'éprouver, mais avec un mouvement plus rapide, quand Mme Pasta a dit :

Ultimo pianto!

« C'est aussi le sentiment qui s'empare de moi, mais d'une manière plus durable, aux premières journées froides de septembre, suivies d'une brume légère sur les arbres qui annonce l'approche de l'hiver et la mort des beautés de la nature. »

En sortant d'une représentation dans laquelle Mme Pasta nous a transportés, l'on ne peut se rappeler autre chose que l'extrême et profonde émotion dont elle nous a saisis. C'est en vain que l'on chercherait à se rendre un compte plus distinct d'une sensation si profonde et si extraordinaire. On ne sait où se prendre pour admirer. Cette voix n'a point un timbre (*metallo*) extraordinaire; elle ne doit point ses effets à une flexibilité surprenante; ce n'est point non plus une extension inaccoutumée; c'est uniquement et tout simplement le chant qui part du cœur,

Il canto che nell' anima si sente,

et qui séduit et qui entraîne en deux mesures tous les spectateurs qui ont pleuré en leur vie pour autre chose que de l'argent ou des croix.

(*Vie de Rossini*, pp. 288-289.)

IX

Le « Barbier de Séville » et le « Matrimonio segreto ».

Rossini luttant contre un des génies de la musique dans *le Barbier*[1] a eu le bon esprit, soit hasard, soit bonne théorie, d'être éminemment lui-même.

Le jour où nous serons possédés de la curiosité, avantageuse ou non pour nos plaisirs, de faire une connaissance intime avec le style de Rossini, c'est dans *le Barbier* que nous devons le chercher. Un des plus grands traits de ce style y éclate d'une manière frappante. Rossini, qui fait si bien les finales, les morceaux d'ensemble, les duetti, est faible et joli dans les airs qui doivent peindre la passion avec simplicité. Le chant *spianato* est son écueil.

Les Romains trouvèrent que si Cimarosa eût fait la musique du *Barbier*, elle eût peut-être été un peu moins vive, un peu moins brillante, mais bien plus comique et bien autrement expressive. Avez-vous été militaire? avez-vous couru le monde? vous est-il arrivé de retrouver tout à coup aux eaux de Baden une femme charmante que vous aviez adorée, dix ans auparavant, à Dresde ou à Bayreuth? Le premier moment est délicieux; mais le troisième ou quatrième jour, vous trouvez trop de délices, trop d'adorations, trop de douceur. Le dévouement sans bornes de cette

1. Paisiello (1741-1816), compositeur italien, avait fait un *Barbier de Séville*.

bonne et jolie Allemande vous fait regretter, sans peut-être oser en convenir avec vous-même, le piquant et les caprices d'une belle italienne pleine de hauteur et de folie. Telle est exactement l'impression que vient de me faire l'admirable musique du *Matrimonio segreto* [1] à la reprise qu'on vient d'en donner à Paris, pour Mlle de Meri. Le premier jour, en sortant du théâtre, je ne voyais dans Rossini qu'un pygmée. Je me souviens que je me dis : Il ne faut pas se presser de juger et de porter des décisions, je suis sous le charme. Hier (19 août 1823), en sortant de la quatrième représentation du *Matrimonio*, j'ai aperçu bien haut l'obélisque immense, symbole de la gloire de Rossini. L'absence des dissonances se fait cruellement sentir dans le second acte du *Matrimonio*. Je trouve que le désespoir et le malheur y sont exprimés à l'eau rose. Nous avons fait des progrès dans le malheur depuis 1793 [2]. Le grand quartetto du premier acte,

Che tristo silenzio!

paraît long; en un mot, Cimarosa a plus d'idées que Rossini, et surtout de bien meilleures idées, mais Rossini a le style meilleur.

Comme, en amour, c'est le piquant des caprices de l'Italie qui manque à une tendre Allemande; par un effet contraire, en musique, c'est le piquant des dissonances et du genre enharmonique allemand qui manque aux grâces délicieuses et suaves de la mélodie italienne. Rappelez-vous le *ti maledico* du second acte d'*Otello*; ne devrait-il pas y avoir dans le *Matrimonio* quelque chose dans ce genre lorsque le vieux marchand Geronimo, si entiché de la noblesse, découvre que sa fille Carolina a épousé un commis?

1. L'une des premières joies musicales de Beyle, et pendant longtemps la préférée.

2. Première représentation du *Matrimonio segreto* en 1793, à Vienne. L'empereur Joseph s'en fait donner une seconde représentation dans la même soirée. (Note de B.)

Un dilettante auquel j'ai soumis ce chapitre sur le *Barbier*, pour qu'il corrigeât les erreurs de fait où je tombe souvent, comme l'astrologue de La Fontaine dans un puits, en regardant au ciel, me dit : « Est-ce là ce que vous nous donnez pour une analyse du *Bar-* « *bier*? C'est de la crème fouettée. Je ne puis me faire « à ces phrases en filigrane. Allons, mettez-vous à l'ou- « vrage sérieusement, ouvrons la partition, je vais vous « jouer les principaux airs ; faites une analyse serrée « et raisonnable. »

(*Vie de Rossini*, pp. 139-140.)

X

Jugement sur Rossini.

Vif, léger, piquant, jamais ennuyeux, rarement sublime, Rossini semble fait exprès pour donner des extases aux gens médiocres. Cependant, surpassé de bien loin par Mozart dans le genre tendre et mélancolique, et par Cimarosa dans le style comique et passionné, il est le premier pour la vivacité, la rapidité, le piquant et tous les effets qui en dérivent. Aucun opéra buffa n'est écrit comme *la Pietra del paragone*. Aucun opéra seria n'est écrit comme *Otello* ou *la Donna del Lago*. *Otello* ne ressemble pas plus aux *Horace* qu'à *Don Juan* ; c'est une œuvre à part. Rossini a peint cent fois le plaisir de l'amour heureux, et, dans le duetto d'Armide, d'une manière inouïe jusqu'ici ; quelquefois il a été absurde, mais jamais il n'a manqué d'esprit, pas même dans l'air gai de la fin de la *Gazza ladra*. Enfin, également hors d'état jusqu'ici d'écrire sans fautes de sens, ou sans déceler au bout de vingt mesures la présence du génie, depuis la mort de Canova, Rossini se voit le premier des artistes vivants.

Quel rang lui donnera la postérité? C'est ce que j'ignore.

Si vous vouliez me promettre le secret, je dirais que le style de Rossini est un peu comme le Français de Paris, vain et vif plutôt que gai; jamais passionné, toujours spirituel, rarement ennuyeux, plus rarement sublime.

(*Vie de Rossini*, p. 316.)

QUATRIÈME PARTIE

CORRESPONDANCE

I

Extrait de notes envoyées pendant un voyage en Italie [1].

Milan, le 4 novembre 1813.

« Voici ce que Beyle se disait à soi-même, en sortant du salon d'une femme pour laquelle il éprouvait une passion :

« En arrivant de chez elle au jardin public, à quatre heures, en apercevant les montagnes couvertes de neige qui produisent un effet si romanesque, je me dis qu'avec deux règles de conduite j'éviterais les chagrins que l'effet que je produis sur mes voisins a pu me donner jusqu'ici.

« Dans ma conversation, *me retenir*. Par exemple, la

1. Toutes ces lettres sont extraites de la *Correspondance inédite* publiée en 1855 avec une *Introduction* de Prosper Mérimée. On ne s'étonnera pas de les voir parfois signées de noms étrangers si l'on se rappelle ce qui a été dit dans l'*Introduction*, de ses craintes maladives à l'égard de la police, des jésuites, etc.

première fois que je suis présenté à Mme Doligny, ne pas chercher à briller. Pour que ce projet pût avoir une apparence de succès, il faudrait que les gens qui m'écoutent eussent une âme enflammée. Pour être aimable, je n'ai qu'à vouloir ne pas le paraître. Ce qui s'est passé dans la société de Mme la comtesse S... en est un exemple frappant. Ma supériorité est tellement sûre, que moi seul peux la faire méconnaître en me faisant taxer d'exagéré. Parler, mais parler peu les premiers jours, et au bout du mois, la supériorité, ou, ce qui vaut mieux, une belle égalité se trouve établie. D'ailleurs, la société est une coquette qui court après ce qu'on a l'air de lui refuser et dédaigne ce qu'on lui offre. Ne jamais craindre d'être taxé, avec quelque raison, de froideur et de stérilité; donc, les premiers jours, côtoyer ces défauts sans crainte.

« Je crois aussi avoir trouvé hier pourquoi les peuples du Midi, qui sentent si vivement l'amour, aiment le genre de Marini : la recherche dans l'expression de ce sentiment, duquel ils sont les meilleurs juges. C'est que l'expression naturelle leur semble trop aisée à trouver; elle manque pour eux de cet ingrédient du plaisir qui vient du *sentiment de la difficulté vaincue*. Un parterre composé de Florian, Besnaud, etc., trouve déjà ce *sentiment de la difficulté vaincue* dans l'action d'inventer l'expression du sentiment. Ces âmes froides, qui ont eu rarement quelques petits accès de chaleur momentanée, sentent qu'il doit être diablement difficile d'inventer le sentiment qui agite Phèdre dans ces vers :

Que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!...

« Les Italiens ont cherché le *sentiment de la difficulté vaincue* en donnant une finesse exagérée à la peinture de l'amour, oubliant que, dans le genre dramatique par excellence, l'homme passionné n'a pas le temps d'avoir de l'esprit. Ce mauvais goût a passé facilement de la peinture de l'amour à celle des autres passions,



moins communes à rencontrer. J'ai eu cette idée autrefois; elle me revient à la lecture d'une mauvaise rapsodie du *Moniteur*. Ai-je raison d'expliquer ainsi cette circonstance singulière : le peuple qui sent le mieux l'amour est celui qui l'a peint le plus mal? »

II

A M. R. Colomb, à Genève.

Paris, le 18 décembre 1813.

As-tu lu le cours de littérature dramatique de M. Schlegel? Probablement non. La correspondance administrative ne t'en aura peut-être pas laissé le loisir. Cependant, à Genève, le nom de M. Schlegel résonne souvent à ton oreille, et sa personne ne doit pas t'être inconnue. D'après ce, je t'envoie un petit article que j'ai fait sur ce savant, et qui me semble pouvoir occuper une place dans tes archives.

En ce temps-là, il arriva à Weimar un jeune homme d'une belle figure, il avait l'air sauvage et sombre. Je le rencontrai au milieu d'une soirée nombreuse; je fus frappé par un des esprits les plus vifs et les plus brillants que j'aie jamais rencontrés. De ma vie je n'ai entendu la langue allemande parlée avec autant d'esprit; je cherchai à le voir souvent. Il me sembla qu'une rêverie habituelle était l'état de son âme; il était triste et dévot; il lisait sans cesse Calderon; les drames du poète espagnol se trouvaient parfaitement d'accord avec l'état de son cœur, et il était de bonne foi quand il préférait ces pièces, un peu ennuyeuses, à la *Conjuration de Fiesque* de Schiller, ou à la *Phèdre* de Racine. Le jeune homme dont je parle était étranger à la gaieté; elle lui donnait même de l'humeur, et, dans ses théories, il la proscrivait d'une manière assez ridicule,

à peu près comme un aveugle qui médirait de la lumière. Il prétendait que rire n'était pas d'une belle âme, et il condamnait comme indécents, et au nom de la religion, les ouvrages gais qu'il ne pouvait pas sentir. Nous avons en France un exemple fameux de ce genre de ridicule.

Je viens de lire avec un intérêt particulier le *Cours de littérature* de M. Schlegel. Il me semble impossible de mieux connaître la Grèce antique et ses poètes. L'auteur a profité des recherches des Heyne, des Wolff et des excellents commentateurs dont l'Allemagne abonde. Il n'a qu'un tort en parlant d'Eschyle et de Sophocle, c'est d'être trop panégyriste et quelquefois pas assez amusant : on croit lire des discours académiques. Il eût été mieux compris et plus intéressant s'il eût rapporté, en exemple, quelques scènes de ces grands poètes. Il est juste et même sévère envers Euripide. Quelquefois son style est vague. Il parle un peu de ces poètes comme nous parlions, à dix-huit ans, des romans qui nous faisaient verser tant de larmes! La sensibilité était en nous, et nous faisions honneur de nos larmes aux talents de l'auteur; nous parlions de lui avec une reconnaissance passionnée, et qui semblait exagérée aux gens qui n'avaient pas lu ces romans avec d'aussi heureuses dispositions.

A mes yeux, voilà le caractère dominant du livre de M. Schlegel. L'on conçoit que si notre jeune homme de dix-huit ans a eu le bonheur d'être ému par un roman vraiment beau, si depuis il l'a relu plusieurs fois dans la maturité de l'âge, s'il a étudié tout ce qui en peut faciliter l'intelligence, si enfin il en a donné une traduction à ses compatriotes, il doit en parler avec plus de charme qu'un littérateur ordinaire. Telle est la position de M. Schlegel à l'égard de Shakspeare. A la lecture de cette phrase, on va me prendre aussi pour un hérétique.

Pour ma justification, je demanderai au lecteur s'il a lu une seule des pièces de ce poète traduit en fran-

çais par Letourneur. Ce n'est pas une réponse publique que je demande, mais un simple aveu du for de la conscience : il serait trop ridicule de ne pas connaître tous les poètes et toutes les littératures, et je ne veux blesser personne.

M. Schlegel divise les poètes en deux classes. Les poètes grecs et français ont cultivé la littérature classique; Calderon, Shakspeare, Schiller, Gœthe, sont des poètes du genre *romantique*. A la bonne heure, je ne vois là d'autre mal qu'un mot nouveau ou pris dans une acception nouvelle; et comme il est assez doux et que l'idée d'ailleurs est à peu près nouvelle, j'admets la littérature romantique, c'est-à-dire dont les ouvrages sont écrits dans ces langues, nées du mélange du latin avec les jargons des barbares qui, sortis des forêts du Nord, conquirent le midi de l'Europe. Ces barbares sont cependant les créatures de l'*honneur*, idée singulière qu'on aurait eu bien de la peine à faire comprendre à César ou à Cicéron.

La partie brillante de M. Schlegel, c'est l'extrait qu'il fait de Shakspeare. Il ne manque à l'auteur, dans cette partie de son ouvrage, pour être généralement goûté, que de s'être un peu plus rapproché de la manière de la Harpe, dans son *Cours de littérature*. Il fallait donner des extraits détaillés de sept à huit pièces de Shakspeare, et il est très facile de donner à ces extraits l'intérêt du roman le plus attachant; on y aurait fait entrer la traduction des scènes les plus célèbres. Je ne doute pas que si cette partie du *Cours de littérature* était arrangée de cette manière, ce qui est d'autant plus simple que cela ne demande pas une idée de plus, le succès du livre n'en fût infiniment augmenté.

Tel qu'est, dans ce moment, le morceau sur Shakspeare, je crains qu'il ne paraisse obscur aux aimables Françaises, et c'est auprès des femmes que ce grand poète est fait pour avoir le plus de succès. Elles ont, pour le sentir, un avantage qu'elles partagent, à la

vérité, avec beaucoup d'hommes, c'est de ne connaître que de nom Eschyle, Euripide et Sophocle. Mais les hommes ont à veiller sur les intérêts de leur vanité littéraire. Je suis convaincu que si les femmes de Paris comprennent jamais les scènes où paraissent Juliette, Desdemone, Imogène, le débit des romans nouveaux en sera ralenti pendant un mois ou deux. Il faut, au contraire, toute la raison masculine pour goûter le caractère du malheureux Œdipe, ou pour n'être pas rebuté de la longue infortune de Philoctète.

III

A Monsieur R. Colomb, directeur des contributions indirectes à Montbrison.

Milan, le 17 juin 1818.

A toi, qui as vécu dans la société de Mme de Staël, lorsque sa qualité d'exilée attirait de l'intérêt sur sa personne, j'adresse quelques jugements inspirés par la lecture de l'ouvrage posthume qu'on vient de publier; j'en ai éprouvé une vive indignation. Ne penses-tu pas, avec moi, qu'il y a une infâme lâcheté à s'exprimer ainsi sur Napoléon à Sainte-Hélène?

Je suis loin d'avoir la plus petite partie des talents qu'il faudrait posséder pour discuter le mérite des *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, de Mme de Staël. Est-ce un bon ouvrage, ou seulement un ouvrage à la mode que ce livre, dont l'Europe vient de dévorer soixante mille exemplaires? C'est ce que je me garderai bien de décider; je me borne à avancer que deux cent quarante-huit pages du deuxième volume (page 172 à 420) contiennent plus de puérilités, d'absurdités, de non-sens

de tout genre, et, si j'ose le dire, de calomnies, qu'aucun autre livre vendu au même nombre d'exemplaires.

Il me semble voir une femme dépourvue de sensibilité et surtout de la pudeur de la sensibilité, mais pleine d'imagination et d'esprit, sans aucune instruction autre que celle d'avoir lu Hume et peut-être Montesquieu sans y rien comprendre. Elle est lancée dans les salons de l'Europe, et passe sa vie avec les premiers hommes du siècle; elle accroche une phrase sur chacun des grands problèmes qui sont en discussion depuis trente ans. Mais, au milieu de cette cohue du grand monde qui fait le bonheur de cette femme mélancolique, sa véritable étude est celle des succès de salon et des caractères divers de ses amis.

Comme la tête de l'auteur ne savait tirer des conséquences de rien dans les matières sérieuses, son livre est une collection de phrases qui se touchent bout à bout, mais dont chacune contredit la précédente; c'est un résultat naturel de sa manière de composer. Mme de Staël a casé dans sa mémoire toutes les phrases spirituelles qu'elle a dites et entendu dire sur tout depuis quarante ans.

Une chose qui me persuaderait que les étrangers ont, en effet, moins d'esprit que nous, c'est que son article sur Bonaparte est la seule chose plate qu'elle ait jamais écrite. Elle y cherche l'esprit, et quel esprit! — Enfin, quand même cet esprit-là vient à lui manquer, elle a recours aux phrases sentimentales et à ce qu'on appelle le style romantique. Quand madame de Staël, à force de chaleur de tête, était parvenue à déguiser un sentiment commun sous l'emphase de mots extraordinaires et singulièrement groupés, elle croyait fermement avoir fait faire un pas au style du siècle de Louis XIV; c'était une maladie de famille; je crois même qu'elle avait la prétention bizarre d'être jalouse des grands écrivains de cette époque, et que c'est là une des sources secrètes de sa haine pour Louis XIV; l'autre source, c'est que

M. Necker n'aurait pas pu être ministre sous Louis XIV.

Les noms héroïques de Mmes Bertrand et de la Valette seront honorés par la postérité, tandis que ceux de Mmes de Staël et de Genlis iront se perdre dans la tourbe de ces âmes communes qui ne savent admirer la vertu que lorsqu'elle est employée au bénéfice du pouvoir.

C'était cependant, il faut le dire, un spectacle curieux et attrayant que celui qu'offrait le château de Coppet, lorsque Mme de Staël en faisait les honneurs. Le sentiment aristocratique d'appartenir à une société choisie, on doit l'avouer, entrait pour les trois quarts dans le charme de ces réunions. Cette femme unique improvisait au milieu d'une foule de gens qui se trouvaient tout fiers d'être là. Ce n'étaient point l'épanchement et la gaieté qui animaient le salon de Coppet; mais d'un côté l'affectation et de l'autre le plaisir d'entendre dire, sans préparation, des choses aussi étonnantes. J'admirais la sottise de Napoléon de n'avoir pas su gagner un être aussi séductible et destiné à produire tant d'effet sur des Français. Pourquoi, par exemple, ne pas lui offrir une dotation annuelle de deux préfectures et de cent places de juge ou de chambellan?

Le principal mérite de Mme de Staël est de bien peindre les hommes avec lesquels elle a dîné : Sieyès, par exemple. De plus, son livre contient un bon choix d'anecdotes; mais combien ce style tendu et visant à l'effet est au-dessous de sa charmante et entraînante conversation!

Delphine est un roman guindé, ennuyeux et atroce. Le génie de Mme de Staël l'appelait à faire l'*Esprit des lois* de la société de 1780. Tout ce qui se rapproche de ce sujet dans *Delphine* est charmant; mais, pour feindre les passions d'une manière agréable, il est indispensable d'avoir une âme, et, de plus, une âme généreuse et vraie. Si l'on trouvait, par hasard, dans la

littérature française, un écrivain qui eût préconisé l'aristocratie après les massacres de Nîmes, qui eût calomnié Bonaparte après son exil à Sainte-Hélène, qui eût parlé jusqu'à la nausée de l'*amour-passion*, tout en ayant l'air de suivre les habitudes de l'*amour-monarchique* de Louis XV, cet écrivain, quelque piquant que fût son style, finirait par être peu lu, et peut-être même ne se sauverait du mépris que par l'oubli. L'invasion des idées *libérales* va amener une nouvelle littérature. La première qualité exigée par les nouveaux besoins de nos cœurs est la *franchise*, soit dans le caractère, soit dans les écrits. Je crains que le jésuitisme, plus ou moins adroit, ne soit, pour toujours, passé de mode.

L'*Allemagne* de Mme de Staël pourra survivre une vingtaine d'années à ses autres écrits. Cet ouvrage tombera dès que nous aurons deux volumes bien faits et surtout bien écrits sur la littérature romantique. L'esquisse de Mme de Staël est agréable, mais fausse à tous moments; c'est tout simple, elle ne savait pas l'allemand, et l'on peut croire qu'elle a fait son livre sur des analyses fournies par M. Schlegel.

Que dirions-nous d'un littérateur anglais qui jugerait nos grands écrivains sans savoir un mot de français et en ne lisant que des traductions? Que serait-ce ensuite si cet écrivain avait la prétention de faire sentir aux Espagnols, par exemple, notre manière de sentir et surtout d'exprimer les passions? Il me semble qu'après ses prétentions au sentiment la prétention de juger la littérature allemande est une des plus singulières de cette femme distinguée.

Mme de Staël pouvait craindre que les écrivains allemands ne lui fissent cette objection accablante, et elle fait preuve de jugement dans sa manière d'acheter leur silence; elle avait affaire à une nation pleine de prétentions au caractère, à l'originalité, et qui aussi a toute la vanité d'un parvenu. Elle a donc exagéré d'une façon comique le mérite des petits écrivains allemands. Les Aimé Martin et les Lacretelle d'Allemagne sont

encore tout étonnés de se voir des écrivains célèbres.

Quant à Schiller et à Gœthe, aux vrais grands hommes, elle a connu et bien dépeint leur personne, mais elle ne s'est pas doutée de leurs écrits. Schiller, par exemple, est plein d'images sublimes qui, traduites d'une manière quelconque en français, sont d'un ridicule achevé; c'est tout simple, ce sont les transports d'une grande âme s'élançant d'un autre système de civilisation. Quelque bonnes traductions que Mme de Staël se soit fait faire, elle n'a jamais pu se procurer la véritable pensée de l'auteur.

Si j'adressais ce langage au public, j'ajouterais le correctif suivant :

Je serais bien trompé et encore plus affligé si, en obéissant à mes sentiments pour un bienfaiteur aussi malheureux qu'il est illustre [1], j'avais pu faire douter un instant de mon juste respect pour les vertus sociales de l'austère auteur que je me suis cru dans la stricte obligation d'attaquer.

Si, emporté par ce qui m'a semblé l'évidence, j'ai pu me servir de quelque expression un peu trop vive envers ce que je considérais comme un mensonge, et un mensonge dirigé contre la plus grande infortune, j'en demande pardon aux mânes de l'auteur de *Delphine*. Ce n'est pas la faute de mon respect pour elle si j'ai cru que les talents nécessaires pour faire un bon roman sont un peu différents de ceux qu'il faut pour écrire l'histoire.

Il n'y a pas encore un an que la France a perdu et pleure Mme de Staël. Trouvera-t-on peu délicat qu'une plume obscure mette un tel empressement à relever ses erreurs? — Mais elle s'est bien permis d'accabler de tout le poids de sa renommée européenne un grand homme, privé de sa femme et de son fils, emprisonné sous un climat meurtrier, voué à une mort lente et

1. Napoléon, que Mme de Staël attaquait.

prochaine, et en proie à tous les malheurs que les hommes puissent infliger à un de leurs semblables !

Quand on aspire à la célébrité, on se soumet tacitement aux chances du manque de succès. Ce serait une singulière prétention que celle de vouloir échapper à cette loi si juste et si générale. Mais il y a tant de prétentions de tout genre dans les *Considérations*, que peut-être ses partisans auront-ils cette *prétention posthume*.

Pour moi, je n'ai que celle de ne pas avoir manqué à la politesse et au juste sentiment de mon extrême infériorité en combattant un ouvrage que je crois une mauvaise action.

IV

A Monsieur Sutton-Sharpe, à Londres.

Montmorency, le 10 juin 1822.

Tout en promenant mon gros individu sur les riants coteaux d'Andilly et de Montmorency, je me suis lancé dans la philosophie allemande; vous m'en voyez tout *kantisé*, et vous porterez la peine de mes lectures; cela est ennuyeux, mais utile. Donc je vous envoie un *Petit cours de philosophie*; c'est tout simplement la réunion des notes d'un solitaire; soyez indulgent pour l'œuvre, en mémoire de l'auteur.

Exposé du système de Kant, par Kinker.

Examen de l'ouvrage de M. Kinker, par M. de Tracy.

J'ai lu, assitôt après, l'Examen de la philosophie de Kant, par M. le comte de Tracy (mémoire de soixante-dix pages, inséré dans le tome III des *Mémoires de l'Institut de France*). Kant ne s'est pas toujours bien entendu lui-même, et il est fort difficile de l'entendre. Quand enfin l'on en est venu à bout, l'on se trouve en présence de vérités si simples, qu'il ne valait pas la

peine de les dire. Ces vérités sont mêlées avec un tas énorme d'absurdités qu'un homme d'un aussi grand talent que Kant n'aurait jamais dites si son langage avait été clair.

Rien ne soutient un philosophe comme une langue forcément claire. L'homme qui est *obscur en français*, par exemple, ne peut pas se faire d'illusion; ou il se trompe, ou il cherche à tromper les autres. Le mémoire de M. de Tracy est aussi clair qu'on peut l'être, lorsque l'on est réduit à poursuivre son adversaire dans une sombre caverne.

Tous les systèmes de philosophie sont adressés à la jeunesse. Les philosophes, d'un amour-propre peu délicat, sous le nom de *systèmes de philosophie*, adressent des *romans* à cette bonne jeunesse, et ils sont sûrs d'en être applaudis avec toute la chaleur que l'on a à vingt ans pour les romans. Ce secret fut celui de Platon à Athènes, d'Abailard à Paris, au XIIe siècle, et à Paris encore de nos jours c'est là tout le secret d'un professeur plein de talent.

Moi qui ai soixante ans et qui ai lu tous les systèmes de philosophie, je vais adresser trente lignes à cette jeunesse, l'espérance de la patrie.

Il n'y a vraiment que deux sciences [1] au monde.

1° La science de connaître les motifs des actions des hommes. Une fois que vous connaîtrez les motifs véritables des actions des hommes, vous pourrez chercher à leur donner des motifs qui les portent à faire les actions dont le résultat est du *bonheur* pour vous. En 1822, les hommes mentent presque toujours quand ils parlent des motifs véritables de leurs actions. La science la plus utile à un jeune homme, celle qui, à vingt ans, prouve le plus d'esprit, est celle de pénétrer les mensonges de cette espèce. La véritable *politique* n'est que l'art de faire que M. A... ne place pas son

1. Le mot propre serait *art* : un art dépend toujours d'une science; il est la mise en pratique des procédés indiqués par une science. (Note de B.)

bonheur à faire une action qui nuit à M. B... Il est un livre dont le titre devrait être : *De l'art de découvrir les motifs véritables des actions des hommes.* Ce livre, c'est l'*Esprit* d'Helvétius.

2° La seconde des deux sciences utiles, c'est la *logique*, ou l'art de ne pas nous tromper en marchant vers le *bonheur*.

Ce qui fait rire dans le monde, le vrai *ridicule*, c'est l'action d'un homme qui se trompe en croyant marcher vers son but; car un *but* en lui-même n'est jamais *ridicule*.

On rit de l'homme qui veut aller à Rouen et qui s'empresse de monter dans la diligence d'Auxerre. Un jeune homme, voulant avoir de l'esprit en 1822, se fait pédant, et cite à tout propos Juvénal ou Grotius. On rit; on se moque de lui; il s'est trompé de date comme de chemin; son pédantisme eût passé pour de *l'esprit* en 1622.

La logique est l'art de ne pas nous tromper de route en marchant vers le but que nous voulons atteindre.

M. de Tracy a prouvé admirablement dans son *Idéologie* que nos erreurs viennent toujours de l'imperfection de nos souvenirs. Cette découverte étonne d'abord; quand on y a réfléchi six mois, on prend la *vérité sur le fait* à chaque instant de la vie.

Je réduis donc toute la philosophie à ne pas se méprendre sur les motifs des actions des hommes, et à ne pas nous tromper dans nos raisonnements ou dans l'art de marcher au bonheur.

ALCESTE.

V

A Messieurs les députés de la France.

La Cadenabbia (lac de Como), le 13 novembre 1820.

Messieurs,

L'on a dit que les académies sont utiles dans le cas où l'objet de leurs travaux est de ranger et de mettre en ordre la masse des connaissances humaines, ou de veiller à ce que les découvertes utiles, après avoir brillé durant un certain temps, ne retombent pas dans l'oubli. Par exemple, on avait au moyen âge, en Italie, l'art de transporter les édifices; l'on ne peut douter que plusieurs tours n'aient été transportées, sans que leur solidité en souffrît, à quelques centaines de mètres.

Les académies sont utiles pour conserver les inventions du génie; servent-elles, dans leur état actuel, à encourager le génie et à multiplier les inventions de tout genre qui font la gloire et la richesse d'une nation? Nous ne le croyons pas. Quand les académies ont agi comme corps, on les a vues persécuter le Tasse où blâmer Corneille.

On vous demande une loi, Messieurs, qui loin d'entraver le génie, excite les hommes singuliers, doués de cette faculté, à être utiles à leur patrie.

Le travail de chaque homme est, en général, récompensé par la société dont il fait partie, suivant le degré d'utilité de ce travail. La loi ne doit changer le taux naturel de l'appréciation et du payement d'un travail quelconque qu'après les plus mûres délibérations.

Mais, s'il est un fait généralement reconnu, c'est que l'immense majorité des hommes n'a pour les œuvres de génie qu'une estime sur parole. La masse n'admire et ne comprend que ce qui ne s'élève que de peu au-dessus du niveau général. Si nos poétiques de

tout genre ne proclamaient comme à l'envi le mérite de La Fontaine et de Corneille, il est permis de croire qu'il serait peu senti par la majorité des hommes qui ont du loisir et qui, à l'égard des lettres, forment le public. La vie active qui procure les richesses a peu de considération pour la vie contemplative, qui conduit un Pascal ou un Descartes aux découvertes les plus importantes. Le public étant peu reconnaissant à l'égard des hommes de génie, au moins durant le temps que ceux-ci, jeunes encore, sont en état de produire, ces hommes de génie, qui sont toujours en petit nombre, pourront recevoir des moyens de subsistance sans qu'il en coûte beaucoup au trésor. D'autre part, leurs ouvrages étant d'une véritable utilité à la nation, soit directement par le plaisir intellectuel qu'ils procurent et par les idées justes qu'ils placent dans la tête de beaucoup de leurs concitoyens qui ainsi sont plus heureux, soit indirectement par l'universalité qu'ils procurent à la langue, il nous semble qu'on ne léserait pas les citoyens en prenant sur la masse de l'impôt une somme de trois cent mille francs pour les académies. Le projet suivant tend à concilier la considération publique aux hommes éminents dans les diverses parties du savoir humain [1].

1. Ceci exige beaucoup de mesures de détail, dont la proposition peut sembler susceptible de ridicule, mais l'objet n'en est pas moins essentiel. On peut se rappeler de quelle considération ont été environnées la jeunesse de J.-J.-Rousseau et de Racine, et la vieillesse de Corneille et de La Fontaine. Au reste, c'est dans les détails de ce genre que le présent projet de loi est surtout susceptible d'amendements. Le but de l'auteur est seulement d'attirer l'attention des Chambres sur le peu de bien-être que présente, en général, la jeunesse des grands hommes. Le nombre des grands hommes, gloire d'une nation, est, sans contredit, proportionnel au nombre de gens qui essayent de réussir. Si l'Angleterre a trouvé des poètes tels que Burns dans la classe des paysans, c'est que la vente de la propriété d'un bon livre suffisait en Angleterre pour faire vivre l'auteur. Lord Byron et sir Walter Scott acquièrent sous nos yeux, par leurs ouvrages, un degré de richesse auquel ne

VI

A Monsieur R... C... à Versailles.

Paris, 24 août 1829.

Un soir de l'automne de 1816, j'entrais dans la loge de M. de Brême[1], au retour d'une course sur le lac de Como; je trouvai quelque chose de solennel et de gêné dans la société; on se taisait; j'écoutais la musique, lorsque M. de Brême me dit, en me montrant mon voisin : « Monsieur Beyle, voici lord Byron. » Il répéta la même phrase, en la retournant, à lord Byron. Je vis un jeune homme dont les yeux étaient superbes, avaient quelque chose de généreux; il n'était point grand. Je raffolais alors de *Lara*. Dès le second regard, je ne vis plus lord Byron tel qu'il était réellement, mais tel qu'il me semblait que devait être l'auteur de *Lara*. Comme la conversation languissait, M. de Brême chercha à me faire parler; c'est ce qui m'était impossible; j'étais rempli de timidité et de tendresse. Si j'avais osé, j'aurais baisé la main de lord Byron en fondant en larmes. Poursuivi par les interpellations de M. de Brême, je voulus parler et ne dis que des choses communes qui ne furent d'aucun secours contre le silence qui, ce soir-là, régnait dans la société. Enfin lord Byron me demanda, comme au seul qui sût l'anglais, l'indication des rues qu'il devait parcourir pour

sont jamais arrivés Montesquieu ni Racine. Les gens à talent, en France, sont disposés, par leur peu d'aisance, à accepter de petites places du gouvernement; ils font de mauvais commis en employant leur temps à un travail d'une valeur inférieure à celui qu'ils pourraient produire. Burns faisait partie d'une société qui procurait à ses membres les livres essentiels à lire. (Note de B.)

Cf. *Chatterton*, d'Alfred de Vigny.

1. Voir plus haut, la *Scala de Milan*, p. 24.

regagner son auberge. Elle était à l'autre bout de la ville, près la forteresse. Je voyais qu'il allait se tromper; de ce côté de Milan, à minuit, toutes les boutiques sont fermées; il allait errer au milieu de rues solitaires, peu éclairées, et sans savoir un mot de la langue. Par tendresse, j'eus la sottise de lui conseiller de prendre un fiacre. A l'instant une nuance de hauteur se peignit sur son front; il me fit entendre, avec tout ce qu'il fallait de politesse, qu'il me demandait l'indication des rues, et non pas un conseil sur la manière de les parcourir. Il sortit de la loge, et je compris pourquoi il y avait apporté le silence.

Le caractère altier et parfaitement gentilhomme du maître de la loge avait trouvé son pareil. En présence de lord Byron, personne ne s'était soucié d'encourir le danger auquel s'expose, dans une réunion de sept à huit hommes silencieux, celui qui propose un sujet de conversation.

Lord Byron se laissa entraîner, comme un enfant, à l'attaque de la haute société anglaise, aristocratie toute-puissante, inexorable, terrible en ses vengeances, qui de tant de sots riches fait des hommes très *respectables*; mais qui ne peut pas, sans se perdre elle-même, se laisser plaisanter par un de ses enfants. C'est la peur que jetait autour de lui, en Europe, le grand peuple qui avait alors pour chefs Danton et Carnot, qui a fait l'aristocratie anglaise ce que nous la voyons aujourd'hui, ce corps si puissant, si morose, si rempli d'hypocrisie.

Les plaisanteries de lord Byron sont amères dans *Childe-Harold*; c'est la colère de la jeunesse; ses plaisanteries ne sont plus guère qu'ironiques dans Beppo et Don Juan. Mais il ne faut pas regarder cette ironie de trop près; au lieu de gaieté et d'insouciance, la haine et le malheur sont au fond. Lord Byron n'a jamais su peindre qu'un homme : lui-même. De plus, il était et se croyait un grand seigneur; il voulait paraître dans le monde comme tel; et cependant il

était aussi un grand poète, et voulait être admiré : prétentions incompatibles, source immense de malheur.

Jamais, dans aucun pays, le corps des gens riches et bien élevés, composé d'individus qui s'estiment à cause des titres reçus de leurs ancêtres, ou des cordons bleus obtenus par eux-mêmes, ne supportera de sang-froid le spectacle d'un homme entouré de l'admiration publique et obtenant la faveur générale dans un salon, parce qu'il a fait deux cents beaux vers. L'aristocratie se venge de l'accueil fait aux autres poètes en disant : Quel ton! Quelles façons! Ces deux petites exclamations ne pouvaient se produire à l'égard de lord Byron. Elles retombèrent pesantes sur le cœur et se changèrent en haine. Cette haine commença par un grand poème d'un M. Southey, qui, jusque-là, n'était connu que par des odes qu'il adressait régulièrement au roi d'Angleterre (d'ailleurs le modèle des rois), le jour de sa naissance. Ce M. Southey, protégé par le *Quarterly Review*, adressa des injures atroces à lord Byron, qui, une fois, fut sur le point d'honorer le Southey d'un coup de pistolet.

Dans les moments ordinaires et de tous les jours de la vie, lord Byron s'estimait comme grand seigneur; c'était là la cuirasse que cette âme délicate, et profondément sensible à l'injure, opposait à la grossièreté infinie du vulgaire. *Odi profanum vulgus et arceo.* Il faut avouer que le vulgaire, en Angleterre, ayant le *spleen* pour droit de naissance, est plus atroce que nulle part.

Les jours où lord Byron se sentait un peu plus de courage contre les propos grossiers et les actions grossières, c'est-à-dire quand il était moins sensible, la fatuité de beauté ou de bon ton était de service. Enfin deux ou trois fois peut-être chaque semaine, il y avait des moments (accès de cinq ou six heures) pendant lesquels il était homme de sens et souvent grand poète.

L'étude exagérée de la Bible donne au peuple anglais une teinte de férocité hébraïque; l'aristocratie qui descend jusque dans l'intérieur des familles donne un fond de sérieux. Lord Byron s'aperçut de ce défaut, et dans *Don Juan* il est à la fois gai, spirituel, sublime et pathétique; il attribuait ce changement à son séjour à Venise.

VII

Le lieutenant Louaut.

Paris, 18 décembre 1822.

Monsieur le philosophe,

Je suis né à la Nouvelle, près de Narbonne. C'est une petite bourgade sur le bord de la mer, dont tous les habitants vivent de la pêche. Mon père était pêcheur et tout des plus pauvres; nous étions trois frères. Régulièrement, en été, quand nos petits bâteaux rentraient de la pêche et n'étaient plus qu'à cent pas du rivage, mon père nous ôtait notre veste et nous jetait à la mer. Je nageais comme un poisson, lorsque, vers les derniers jours de l'Empire, la conscription vint m'enlever. En 1816, je quittai l'armée de la Loire et revins à la Nouvelle léger d'argent et assez inquiet de mon avenir. Je trouvai que mon père, ma mère, mes frères, tout était mort, mais huit jours après moi arriva un de mes grands-oncles qu'on croyait mort depuis quarante ans; il avait gagné des millions aux Indes anglaises, et me fait une pension de trois mille francs par an, fort bien payée.

Je vis seul à Paris, n'ayant pas le talent de me faire des amis. Comme tous les solitaires par force, je lis beaucoup.

Avant-hier, je me promenais vers le pont d'Iéna, du côté du Champ de Mars; il faisait un grand vent; la Seine était houleuse et me rappelait la mer. Je suivais de l'œil un petit batelet rempli de sable jusqu'au bord, qui voulait passer sous la dernière arche du pont, de l'autre côté de la Seine, près du quai des Bons-Hommes. Tout à coup le batelet chavire; je vis le batelier essayer de nager: mais il s'y prenait mal. « Ce maladroit va se noyer », me dis-je. J'eus quelque idée de me jeter à l'eau; mais j'ai quarante-sept ans et des rhumatismes; il faisait un froid piquant. « Quelqu'un se jettera de l'autre côté », pensai-je. Je regardais malgré moi. L'homme reparut sur l'eau; il jeta un cri. Je m'éloignai rapidement : « Ce serait trop fou à moi aussi, me disais-je; quand je serai cloué dans mon lit, avec un rhumatisme aigu, qui viendra me voir, qui songera à moi? Je serai seul à mourir d'ennui, comme l'an passé. Pourquoi cet animal se fait-il marinier sans savoir nager? D'ailleurs son bateau était trop chargé. » Je pouvais être déjà à cinquante pas de la Seine, j'entends encore un cri du batelier qui se noyait et demandait du secours. Je redoublai le pas : « Que le diable l'emporte! » me dis-je; et je me mis à penser à autre chose. Tout à coup je me dis : « Lieutenant Louaut (je m'appelle Louaut), tu es un misérable; dans un quart d'heure cet homme sera noyé et toute ta vie tu te rappelleras son cri. — Misérable! Misérable! dit le parti de la prudence; c'est bientôt dit; et les soixante-sept jours que le rhumatisme m'a retenu au lit l'an passé... Que le diable l'emporte! Il faut savoir nager quand on est marinier. » Je marchais fort vite vers l'École militaire. Tout à coup une voix me dit : « Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche. » Ce mot me fit ressauter. « Ah! ceci est sérieux, » me dis-je; et je me mis à courir vers la Seine. En arrivant au bord, jeter habit, bottes et pantalon ne fut qu'un mouvement. J'étais le plus heureux des hommes. « Non, Louaut n'est pas un lâche, non, non! » me disais-je, à haute voix. Le

fait est que je sauvai l'homme, sans difficulté, qui se noyait sans moi. Je le fis porter dans un lit bien chaud; il reprit bientôt la parole. Alors je commençai à avoir peur pour moi. Je me fis mettre, à mon tour, dans un lit bien chauffé, et je me fis frotter tout le corps avec de l'eau-de-vie et de la flanelle. Mais en vain; tout cela n'a rien fait, le rhumatisme est revenu; à la vérité, pas aigu comme l'an passé. Je ne suis pas trop malade; le diable, c'est que personne ne venant me voir, je m'ennuie ferme. Après avoir pensé au mariage, comme je fais lorsque je m'ennuie, je me suis mis à réfléchir sur les motifs qui m'ont fait faire mon action héroïque, comme dit le *Constitutionnel* qui en a rendu compte (nº 350, du 16 décembre 1829, 3e page, en haut.)

Qu'est-ce qui m'a fait faire ma belle action? Car héroïque est trop fort. Ma foi, c'est la peur du mépris; c'est cette voix héroïque qui me dit : Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche! Ce qui me frappa, c'est que la voix, cette fois-là, ne me tutoyait pas. Vous êtes un lâche! Dès que j'eus compris que je pouvais sauver ce maladroit, cela devint un devoir pour moi. Je me serais méprisé moi-même, si je ne m'étais pas jeté à l'eau, tout autant que si, à Brienne (en 1814), lorsque mon capitaine me dit : « En avant, Louaut, monte sur la terrasse! » je m'étais amusé à rester en bas. Tel est, monsieur, le récit que vous me demandez, ou, comme vous dites, l'analyse, etc., etc., etc.

JUSTIN LOUAUT.

Je suis philosophe, moi, à qui répond le lieutenant Louaut, et, ce qui est bien plus fâcheux pour moi, je suis un philosophe de l'école de Cabanis; je fais un livre sur les motifs des actions des hommes, et comme je ne suis pas éloquent ni même grand écrivain, ne comptant pas sur mon style je cherche à rassembler des faits pour mon livre. Ayant lu le récit de l'action de M. Louaut, je suis allé le voir. Comment

avez-vous fait cela? lui ai-je dit. — On a lu sa réponse; je n'y ai ôté que quelques fautes de français.

Elle me semble prouver *merveilleusement*, comme dit la nouvelle école, et d'une manière fort sage, que le motif des actions humaines, c'est tout simplement la recherche du plaisir et la crainte de la douleur. Il y a longtemps que Virgile a dit : « Chacun est entraîné par son plaisir. »

Trahit sua quemque voluptas.

L'écrivain qui ose publier le récit du lieutenant Louaut fait donc une action presque héroïque. Au lieu de le réfuter en style simple, on ne le réfutera pas, ce qui obligerait à descendre dans les profondeurs du cœur humain, chose plus difficile encore que l'*éloquence* et les *larges bases* du beau style; on le plaindra en style triste et affecté, comme ayant le malheur d'être *immoral*. Dieu nous accorde d'être immoral comme Helvétius et Bentham!

STENDHAL.

VIII

A M. le baron de M... à Paris.

Rome, 24 mars 1835.

Je m'occupe beaucoup des tombeaux de Tarquinies, à trois lieues de mon trou. Nous creusons dans ce Père-Lachaise; quand on trouve un tombeau intact (ce qui arrive une fois sur cent) on jouit, pendant une heure, de la vue du grand homme mort, revêtu de tous ses ornements, une couronne d'or sur le crâne; les feuilles de laurier en or sont bien plus légères que du papier. Bientôt tout tombe en poussière très humide, presque en boue, et l'on est réduit à pêcher,

avec une épingle, les feuilles de laurier dans cette boue. Cela a trois mille ans au moins, et rejette vivement la pensée au temps où les poésies d'Homère étaient dans l'état de notre Bible.

Je viens d'assister à la plus admirable découverte : un sarcophage quadrilatère de huit pieds de long, et quatre scènes d'un fait tragique, *à nous inconnu*, et apparemment célèbre parmi les Étrusques, fort bien sculptées sur les quatre faces du monument. C'est le plus bel échantillon de l'art *étrusque*, et non grec; remarquez bien ce point.

Chomont.

IX

A Madame J... G... à Saint-Denis.

Civita-Vecchia, 14 mars 1836.

L'air de Paris n'avait point ôté à Mme Lætitia la faculté de vouloir, qui n'existe plus à quarante lieues à la ronde de Notre-Dame. La faculté de vouloir cesse, au Midi, à Valence-Dauphiné. Autour de Paris, on est civilisé, modéré, juste, quelquefois aimable, mais comme une jolie miniature est aimable. Ce qui est le plus antipathique, ce me semble, à ce qui a habité plus de dix ans Paris, c'est l'*énergie* dans tous les genres. Fieschi[1] était abominable; c'était un homme du bas peuple; mais il avait plus de faculté de vouloir à lui seul que les cent soixante pairs qui l'ont justement condamné. Fieschi était l'Italien avec quatre dièses donnés par sa qualité d'insulaire. Je vous

1. Né à Murato, en Corse, il attenta à la vie de Louis-Philippe au moyen d'une machine infernale. Il fut exécuté avec ses complices, Pépin et Morey, en 1836. Cette admiration de l'énergie va un peu loin — jusqu'au paradoxe.

conterai, si jamais je vous vois, l'empoisonnement des quatre réformateurs archevêques, exprès envoyés assez récemment en Sardaigne pour réformer un peu le clergé, à moi raconté par un prêtre qui trouvait cet empoisonnement fort naturel et même fort juste. Ces messieurs furent empoisonnés à Sartène, et j'ai vu le corps du premier d'entre eux rapporté à Civita-Vecchia par un bâtiment de guerre sarde.

La morale de ceci se réduit à ces mots : Rappelez-vous que Fieschi, c'est l'Italien. A mesure que l'on monte dans les rangs élevés, on trouve des ducs de M... qui n'ont de caractère que le pistolet à la main, et cela parce qu'il y a une formule pour les duels, et que l'on n'a pas à redouter le *ridicule*. En 1300, tous les Italiens étaient comme Fieschi. Le fameux Benvenuto Cellini, qui est venu à Paris en 1540 pour faire la Diane, au rez-de-chaussée du Louvre (sous l'horloge, à droite), était un Fieschi. En 1530, Florence fut prise : de ce moment, l'énergie fut pourchassée en Italie.

X

A M. R... à Paris.

Rome, le 15 mars 1836.

Hier soir, dans une petite réunion, on a traité du ridicule. Voici ce qu'en a dit Dominique [1].

On peut dire que le siècle du ridicule est passé; non pas assurément qu'il n'y ait plus de gens ridicules, mais il n'y aura plus personne pour en rire. Un homme se sera-t-il couvert de ridicule, il se placera aussitôt, par quelque démarche bien *parlante*, parmi

1. Beyle prend souvent ce pseudonyme.

les exagérés d'un des deux partis politiques; et, à l'instant, la moitié de la société prétendra qu'il est un petit saint, un homme admirable, calomnié par les exagérés du parti opposé. Le ridicule du temps de Molière consistait à ne pas se conformer à un modèle acheté d'avance par toutes les classes. Énoncé d'une façon plus générale, le ridicule consistait à se tromper de chemin pour arriver, à vouloir marcher à un certain bonheur, qu'on s'était choisi, et à faire fausse route.

Le rire naissait quand un accident, un homme, une plaisanterie faisaient voir à cet homme qu'il se trompait de chemin. Mais comme la seule passion était la vanité, un homme, qui était dans une position à donner de lui une idée désagréable, humiliante, était aussitôt ridicule; et l'homme qui l'en faisait apercevoir d'une façon imprévue faisait éclater le rire.

Lorsque M. l'abbé Siéyès publia sa fameuse brochure : *Qu'est-ce que le Tiers État?* il porta un coup mortel à l'aristocratie de naissance; mais il créa, sans s'en douter, l'aristocratie littéraire. En 1790, les premières loges du Théâtre-Français étaient remplies de gens qui avaient plus ou moins d'esprit, mais tous avaient lu Molière et l'*Émile* de Rousseau. La Révolution a jeté dans ces mêmes loges des gens fort riches, fort adroits pour augmenter leur fortune et conquérir, s'il le faut, une préfecture ou une recette générale; mais s'ils ouvrent l'*Émile*, ils s'endorment.

Il y a maintenant deux teintes bien marquées dans la Société. En prenant la plume pour écrire un livre, il faut choisir : plaire aux hommes dont le père avait acheté une édition de Voltaire, et la lisait, ou plaire à toutes les fortunes récentes et à ceux qui travaillent à se faire riches.

XI

A Monsieur G... C..., à Paris.

Paris, le 19 février 1838.

Je vous dirai franchement, Monsieur, que pour faire un livre qui ait la chance de trouver quatre mille lecteurs, il faut :

1° Étudier deux ans le français dans les livres composés avant 1700. Je n'excepte que le marquis de Saint-Simon.

2° Étudier la vérité des idées dans Bentham ou dans l'*Esprit* d'Helvétius, et dans cent un volumes de Mémoires, Gourville, Mme de Motteville, d'Aubigné, etc. Dans un roman, dès la deuxième page, il faut dire du nouveau, ou, du moins, de *l'individuel*, sur le site où se passe l'action.

Dès la sixième page, ou tout au plus la huitième, il faut des aventures.

Les enrichis donnent de l'énergie à la bonne compagnie, comme au XIe siècle les barbares à ce qui restait de Rome. Nous sommes bien loin de la fadeur du règne de Louis XVI. Alors, la façon de conter pouvait l'emporter sur le fond ; aujourd'hui, c'est le contraire.

Lisez le procès de Gilles de Laval, maréchal de Retz, à la Bibliothèque royale ; inventez des aventures de cette énergie. Mille compliments, monsieur.

CAUMARTIN.

XII

A Monsieur Honoré de Balzac, Paris [1].

Civita-Vecchia, le 30 octobre 1840.

J'ai été bien surpris, hier soir, monsieur. Je pense que personne ne fut ainsi traité dans une *Revue*, et par le meilleur juge en la matière. Vous avez eu pitié d'un orphelin abandonné au milieu de la rue. Rien de plus facile, monsieur, que de vous écrire une lettre polie, comme nous en savons faire, vous et moi. Mais, comme votre procédé est unique, je veux vous imiter et vous répondre par une lettre sincère. Recevez mes remerciements des conseils encore plus que des louanges.

J'ai lu la *Revue* hier soir, et ce matin j'ai réduit à quatre ou cinq pages les cinquante-quatre premières pages que vous poussez dans le monde. Je dois vous avouer cependant que j'éprouvais la jouissance la plus vive en écrivant ces pages; je parlais de choses que j'adore, et je n'avais jamais songé à l'art de faire un roman.

Je pensais n'être pas lu avant 1880; j'avais renvoyé à cette époque les jouissances de l'imprimé. Quelque ravaudeur littéraire, me disais-je, fera la découverte des ouvrages dont vous exagérez si étrangement le mérite. Votre illusion va bien loin; par exemple, Phèdre [2]. Je vous avouerai que j'ai été scandalisé, moi qui suis cependant assez disposé pour l'auteur.

Puisque vous avez pris la peine de lire trois fois ce roman, je nourris le noir projet de vous faire bien des questions à la première rencontre sur le boulevard.

1. Extrait de la lettre qui répondait à l'article publié par Balzac dans la *Revue de Paris* à propos de *la Chartreuse de Parme*.

2. Balzac comparait la duchesse Sanseverina à la Phèdre de Racine.

J'ai fait quelques plans de roman, je ne saurais en disconvenir, mais faire un plan me glace. Plus ordinairement, je dicte vingt-cinq ou trente pages; puis, lorsque le soir arrive, j'ai besoin d'une forte distraction; le lendemain matin, il faut que j'aie tout oublié. En lisant les trois ou quatre dernières pages du chapitre de la veille, le chapitre du jour me revient. Mon malheur ici, c'est que rien n'excite ma pensée; quelle distraction puis-je trouver au milieu des cinq mille marchands de Civita-Vecchia [1]? Il n'y a là de poétique que les douze cents forçats; impossible d'en faire ma société. Les femmes n'ont qu'une seule pensée : celle de trouver le moyen de se faire donner un chapeau de France par leur mari.

J'abhorre le style contourné, et je vous avouerai que bien des pages de la *Chartreuse* ont été imprimées sur la dictée originale. Je dirai comme les enfants : je n'y retournerai plus. Il y eut soixante ou soixante-dix dictées; j'étais pressé par les dictées; j'égarai tout le morceau de la prison que je fus obligé de refaire; mais que vous font ces détails?

Je crois que, depuis la destruction de la cour en 1792, la part de la forme devient plus mince chaque jour [2]. Si M. Villemain, que je cite comme le plus distingué des académiciens, traduisait la *Chartreuse* en français, il lui faudrait trois volumes pour exprimer ce que l'on a donné en deux. La plupart des fripons étant emphatiques et éloquents, on prendra bientôt en haine le ton déclamatoire. A dix-sept ans j'ai failli me battre en duel pour « *la cime indéterminée des forêts* de Chateaubriand », qui comptait beaucoup d'admirateurs au sixième de dragons. Je n'ai jamais lu *la Chaumière indienne*; je ne puis souffrir M. de Maistre; mon mépris pour la Harpe va jusqu'à la haine. Voilà pour

1. Voir *Introduction*, pp. x et xv.
2. Peu clairvoyant : Châteaubriand, Mérimée, — Flaubert, de Goncourt, A. Daudet, de Maupassant.

quoi sans doute j'écris si mal : c'est par amour exagéré pour la logique.

Mon Homère, ce sont les *Mémoires* du maréchal Gouvion-Saint-Cyr; Montesquieu et les *Dialogues des Morts* de Fénelon me semblent bien écrits; il n'y a pas quinze jours que j'ai pleuré en relisant *Aristonoüs ou l'esclave d'Alcinc.*

Excepté Mme de Murdauff et ses compagnons, quelques romans de George Sand et des nouvelles écrites dans les journaux par M. Soulié, je n'ai rien lu de ce qu'on a imprimé depuis trente ans. Je lis souvent l'Arioste, dont j'aime les récits. La duchesse est copiée du Corrège (c'est-à-dire produit sur mon âme le même effet que le Corrège).

Je vois l'histoire future des lettres françaises dans l'histoire de la peinture. Nous en sommes aux élèves de Pierre de Cortone, qui travaillait vite et outrait les expressions, comme Mme Cottin, qui fait marcher les pierres de taille des îles Borromées.

En composant *la Chartreuse*, pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du Code civil, afin d'être toujours naturel; je ne veux pas, par des moyens factices, fasciner l'âme du lecteur. Ce pauvre lecteur laisse passer les mots ambitieux, par exemple : *le vent qui déracine les vagues*; mais ils lui reviennent après l'instant de l'émotion. Je veux, au contraire, que si le lecteur pense au comte Mosca, *il ne trouve rien à rabattre.*

Je vais vous sembler un monstre d'orgueil. Quoi! dira votre sens intime, cet animal-là, non content de ce que j'ai fait pour lui, chose sans exemple dans ce siècle, veut encore être loué pour le style. Mais il ne faut rien cacher à son médecin. Souvent je réfléchis un quart d'heure pour placer un adjectif avant ou après son substantif. Je cherche à raconter avec vérité et avec clarté ce qui se passe dans mon cœur. Je ne vois qu'une règle : *être clair*. Si je ne suis pas clair, tout *mon monde* est anéanti.

Le demi-sot tient par-dessus tout aux vers de Racine; car il comprend ce que c'est qu'une ligne non finie. Mais tous les jours, le vers devient une moindre partie du mérite de Racine. Le public, en se faisant plus nombreux, moins mouton, veut un plus grand nombre de *petits faits vrais* sur une passion, sur une situation de la vie.

Combien Voltaire, Racine, etc., tous enfin, excepté Corneille, ne sont-ils pas obligés de faire des vers *chapeaux* pour la rime! Eh bien, ces vers occupent la place qui était due légitimement à de *petits faits vrais*[1].

1. Noter cette remarque, qui est comme la théorie féconde du roman réaliste. Stendhal se connaissait bien et savait clairement ce qu'il voulait.

CINQUIÈME PARTIE

HISTOIRE ET LITTÉRATURE

I

A Sa Majesté Napoléon Le Grand
empereur des Français
retenu à l'île de Sainte-Hélène.

Sire,

Je ne puis dédier plus convenablement l'*Histoire de la peinture*, écrite en langue française, qu'au grand homme qui avait donné à la patrie ce beau musée qui n'a pu exister dès qu'il n'a plus été soutenu par sa main puissante. L'avoir tout entier n'était peut-être pas nécessaire; le perdre ainsi est le comble de l'avilissement. Et comme, dans mon système, avec des cœurs avilis on peut bien faire des érudits, mais non des artistes, il est à craindre que la France n'ait perdu, avec le plus grand homme qu'elle ait jamais produit, son école naissante.

Dans des circonstances plus heureuses pour la patrie

et pour vous, Sire, je ne vous aurais point fait de dédicace : votre gloire corrigeait tout; mais je trouvais détestable votre système d'éducation. Aussi, au jour du danger vous n'avez plus trouvé que des âmes faibles parmi vos favoris, et les Carnot, les Thibaudeau, les Flaugergues sont sortis des rangs de ceux que vous n'aimiez pas.

Malgré cette faute, qui a été plus nuisible à vous qu'à la patrie, l'équitable postérité pleurera la bataille de Waterloo, comme ayant reculé d'un siècle les idées libérales. Elle verra que l'action de créer exige de la force, et que sans les Romulus, les Numa ne pourraient exister. Vous avez étouffé les partis pendant quatorze ans, vous avez forcé le *Chouan* et le *Jacobin* à être Français, et ce nom, Sire, vous l'avez porté si haut, que tôt ou tard ils s'embrasseront au pied de vos trophées. Ce bienfait, le plus grand que la nation pût recevoir, assure à la France une immanquable liberté.

Puisse le ciel, Sire, vous accorder des jours assez longs pour voir la France heureuse par la constitution que la dernière de vos Chambres des communes lui a léguée [1]. Alors, Sire, elle vous pardonnera le seul acte de faiblesse qu'elle ait à vous reprocher : de n'avoir pas saisi la dictature après Waterloo, et d'avoir désespéré du salut de la patrie.

Alors la postérité, redevenue impartiale, hésitera seulement si elle doit placer votre nom à côté ou au-dessus de celui d'Alexandre, et vos plats ennemis ne

1. Il s'agit de la déclaration de la Chambre des représentants, délibérée dans la séance du 6 juillet 1815, et portée au quartier général des souverains alliés par cinq commissaires.

Cette déclaration énergique portait les signatures de MM. Lanjuinais, président; — Dumolard, Bédoch, Clément (du Doubs), Hello, secrétaires de la Chambre.

Le 8 juillet 1815, la Chambre fut fermée sur l'ordre de Louis XVIII. (Note de B.)

seront connus que par le bonheur qu'ils auront eu d'être vos ennemis.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

De Votre Majesté Impériale et Royale,

Le très humble et très obéissant serviteur et S. par mes vœux.

LE SOLDAT QUE VOUS PRITES A LA BOUTONNIÈRE A GOERLITZ

Bon mouvement; si vous doutez de votre histoire, rassurez-vous.

(*Histoire de la Peinture en Italie*. Dédicace.)

II

Préambule de la « Vie de Napoléon. »

On notera l'élévation et le sentiment presque religieux qui sont en dehors de la manière de Stendhal. L'enthousiasme pour le grand capitaine le transporte et l'élève au-dessus de lui-même. (Cf. *Introduction*, p. XXII.)

J'éprouve une sorte de sentiment religieux en écrivant la première phrase de l'histoire de Napoléon. Il s'agit, en effet, du plus grand homme qui ait paru dans le monde depuis César. Et même si le lecteur s'est donné la peine d'étudier la vie de César dans Suétone, Cicéron, Plutarque et les *Commentaires*, j'oserai dire que nous allons parcourir ensemble la vie de l'homme le plus étonnant qui ait paru depuis Alexandre, sur lequel nous n'avons point assez de détails pour apprécier justement la difficulté de ses entreprises.

J'espérais que quelqu'un de ceux qui ont vu Napoléon se chargerait de raconter sa vie. J'ai attendu pendant vingt ans. Mais, enfin, voyant que ce grand

homme reste de plus en plus inconnu, je n'ai pas voulu mourir sans dire l'opinion qu'avaient de lui quelques-uns de ses compagnons d'armes; car au milieu de toutes les platitudes que l'on connaît, il y avait des hommes qui pensaient librement dans ce palais des Tuileries, alors le centre du monde.

L'enthousiasme pour les vertus républicaines, éprouvé dans les années appartenant encore à l'enfance, le mépris excessif et allant jusqu'à la haine pour les façons d'agir des rois, contre lesquels on se battait, et même pour les usages militaires les plus simples, qu'on voyait pratiquer par leurs troupes, avaient donné à beaucoup de nos soldats de 1794 le sentiment que les Français seuls étaient des êtres raisonnables. A nos yeux, les habitants du reste de l'Europe qui se battaient pour conserver leurs chaînes, n'étaient que des imbéciles pitoyables, ou des fripons vendus aux despotes qui nous attaquaient. Pitt et Cobourg, dont le nom sonne encore quelquefois, répété par le vieil écho de la révolution, nous semblaient les chefs de ces fripons et la personnification de tout ce qu'il y a de traître et de stupide au monde. Alors tout était dominé par un sentiment profond dont je ne vois plus de vestiges. Que le lecteur, s'il a moins de cinquante ans, veuille bien se figurer, d'après les livres, qu'en 1794 nous n'avions aucune sorte de religion; notre sentiment intérieur et sérieux était tout rassemblé dans cette idée : *être utile à la patrie*.

Tout le reste, l'habit, la nourriture, l'avancement n'étaient à nos yeux qu'un misérable détail éphémère. Comme il n'y avait pas de société, les *succès dans la société*, chose si principale dans le caractère de notre nation, n'existaient pas.

Dans la rue nos yeux se remplissaient de larmes, en rencontrant sur le mur une inscription en l'honneur du jeune tambour Barra (qui se fit tuer à treize ans, plutôt que de cesser de battre sa caisse, afin de prévenir une surprise). Pour nous, qui ne connaissions

aucune autre grande réunion d'hommes, il y avait des fêtes, des cérémonies nombreuses et touchantes, qui venaient nourrir le sentiment dominant tout dans nos cœurs.

Il fut notre seule religion. Quand Napoléon parut et fit cesser les déroutes continuelles auxquelles nous exposait le plat gouvernement du Directoire, nous ne vîmes en lui que l'*utilité militaire* de la dictature. Il nous procurait des victoires, mais nous jugions toutes ses actions par les règles de la religion qui, dès notre première enfance, faisait battre nos cœurs : nous ne voyions d'estimable en elle que l'*utilité à la patrie.*

Nous avons fait plus tard des infidélités à cette religion; mais dans toutes les grandes circonstances, ainsi que la religion catholique le fait pour ses fidèles, elle a repris son empire sur nos cœurs.

Il en fut autrement des hommes nés vers 1790 et qui à quinze ans, en 1805, lorsqu'ils commencèrent à ouvrir les yeux, virent, pour premier spectacle, les toques de velours ornées de plumes des ducs et comtes, récemment créés par Napoléon. Mais nous, anciens serviteurs de la patrie, nous n'avions que du mépris pour l'ambition puérile et l'enthousiasme ridicule de cette nouvelle génération.

Et parmi ces hommes habitant aux Tuileries, pour ainsi dire, qui maintenant avaient des voitures et sur le panneau de ces voitures de belles armoiries, il en fut beaucoup qui regardèrent ces choses comme un caprice de Napoléon et comme un caprice condamnable; les moins ardents y voyaient une fantaisie *dangeureuse pour eux*; pas un sur cinquante ne croyait à leur durée.

Ces hommes, bien différents de la génération arrivée à l'épaulette en 1805, ne retrouvaient l'*alacrité* et le bonheur des premières campagnes d'Italie en 1796, que lorsque l'Empereur partait pour l'armée. Je raconterai en son temps la répugnance avec laquelle l'armée réunie à Boulogne, en 1804, reçut la première distri-

bution des croix de la Légion d'honneur; plus tard, j'aurai à parler du républicanisme et de la disgrâce de Delmas, de Lecourbe, etc.

Ainsi, dans l'intérieur même des Tuileries, parmi les hommes qui aimaient sincèrement Napoléon, quand on croyait être bien entre soi, être bien à couvert des investigations de Savary, il y avait des hommes qui n'admettaient d'autre base pour juger des actions de l'Empereur que celle de l'*utilité à la patrie*. Tels furent Duroc, Lavalette, Lannes et quelques autres; tels eussent été souverainement Desaix et Cafarelli-Dufalga; et, chose étrange à dire, tel il était lui-même; car il aimait la France avec toute la faiblesse d'un amoureux.

Telle fut constamment M[me] Lætitia, mère de Napoléon. Cette femme rare et l'on peut dire d'un caractère unique en France, eut par-dessus tous les autres habitants des Tuileries, la croyance ferme, sincère et jamais ébranlée, que la nation se réveillerait tôt ou tard, que tout l'échafaudage élevé par son fils s'écroulerait et pourrait le blesser en s'écroulant.

Ce grand caractère me ramène enfin à mon sujet, qui est maintenant l'histoire de l'enfance de Napoléon.

(*Vie de Napoléon*, pp. 1-5.)

III

Note d'une femme d'esprit sur Bonaparte.

Une femme d'esprit, qui vit plusieurs fois Napoléon, en avril et mai 1795, a bien voulu rassembler ses souvenirs et me donner la note suivante :

« C'était bien l'être le plus maigre et le plus singulier que de ma vie j'eusse rencontré. Suivant la mode du temps, il portait des *oreilles de chien* immenses et qui descendaient jusque sur les épaules. Le regard sin-

gulier et souvent un peu sombre des Italiens ne va point avec cette prodigalité de chevelure. Au lieu d'avoir l'idée d'un homme d'esprit rempli de feu, on passe trop facilement à celle d'un homme qu'il ne ferait pas bon de rencontrer le soir auprès d'un bois.

« La mise du général Bonaparte n'était pas faite pour rassurer. La redingote qu'il portait était tellement râpée, il avait l'air si *minable*, que j'eus peine à croire d'abord que cet homme fût un général. Mais je crus sur-le-champ que c'était un homme d'esprit ou, du moins, fort singulier. Je me rappelle que je trouvais que son regard ressemblait à celui de J. J. Rousseau, que je connaissais par l'excellent portrait de Latour, que je voyais alors chez M. N***.

» En revoyant ce général au nom singulier, pour la troisième ou quatrième fois, je lui pardonnai ses *oreilles de chien* exagérées; je pensai à un provincial, qui outre les modes et qui, malgré ce ridicule, peut avoir du mérite. Le jeune Bonaparte avait un très beau regard, et qui s'animait en parlant.

» S'il n'eût pas été maigre jusqu'au point d'avoir l'air maladif et de faire de la peine, on eût remarqué des traits remplis de finesse. Sa bouche, surtout, avait un contour plein de grâce. Un peintre, élève de David, qui venait chez M. N***, où je voyais le général, dit que ses traits avaient une forme grecque, ce qui me donna du respect pour lui.

« Quelques mois plus tard, après la révolution de Vendémiaire, nous sûmes que le général avait été présenté à Mme Tallien, alors la reine de la mode, et qu'elle avait été frappée de son regard. Nous n'en fûmes point étonnés. Le fait est qu'il ne lui manquait pour être jugé favorablement, que d'être vêtu d'une façon moins misérable. Et cependant, dans ce temps-là, au sortir de la Terreur, les regards n'étaient pas sévères pour le costume. Je me rappelle encore que le général parlait du siège de Toulon fort bien ou, du moins, il nous intéressait, en nous en entretenant. Il

parlait beaucoup et s'animait en racontant; mais il y avait des jours aussi où il ne sortait pas d'un morne silence. On le disait très pauvre et fier comme un Écossais; il refusait d'aller être général dans la Vendée et de quitter l'artillerie. *C'est mon arme*, répétait-il souvent; ce qui nous faisait beaucoup rire. Nous ne comprenions pas, nous autres jeunes filles, comment l'artillerie, des canons, pouvaient servir d'épée à quelqu'un.

« Je me rappelle encore que le *maximum*[1] régnait alors. On payait toutes les provisions et le pain en assignats; aussi, les paysans n'apportaient-ils rien au marché. Quand on invitait quelqu'un à dîner, il apportait son pain; quand une madame de N..., notre voisine de campagne, dînait à la maison, elle apportait un morceau d'excellent pain blanc dont elle me donnait la moitié. On dépensait à la maison peut-être cinq ou six francs, en argent, toutes les semaines. Je conçois bien que le général Bonaparte, qui n'avait que sa paye en assignats, fût si pauvre. Il n'avait nullement l'air militaire, sabreur, bravache, grossier. Il me semble aujourd'hui qu'on lisait dans les contours de sa bouche si fine, si délicate, si bien arrêtée, qu'il méprisait le danger, et que le danger ne le mettait pas en colère. »

(*Vie de Napoléon*, pp. 73-76.)

IV

De l'art militaire.

L'art militaire, si l'on veut être de bonne foi et le dégager des grands mots, est bien simple à définir; il consiste, pour un général en chef, à faire que ses soldats *se trouvent deux contre un sur le champ de bataille.*

1. La loi dite du *maximum* fixait le taux au-dessus duquel il était défendu de vendre les denrées et les autres marchandises.

Ce mot dit tout; c'est la règle unique; mais souvent l'on n'a que deux minutes pour l'appliquer. C'est une difficulté qui ne se surmonte nullement en faisant d'avance provision de réflexions sages et de faits bien racontés. Il faut inventer des choses raisonnables en deux minutes et souvent au milieu des cris et des émotions. Le maréchal Ney devenait, dans ces circonstances-là, un volcan d'idées raisonnables et fermes; ailleurs, il parlait peu et mal, et même semblait troublé par timidité.

Il faut de l'enthousiasme, si l'on veut, pour exposer sa vie; il faut de l'enthousiasme pour un capitaine de grenadiers, pour Gardanne se précipitant dans le Mincio, à Borghetto; mais pour un général en chef, la guerre est un jeu d'échecs.

Au coin de ce château gothique, vous voyez cette tour élevée; sur le toit d'ardoise si glissant qui la couronne, vous apercevez un couvreur qui semble petit, tant il est haut placé; s'il tombait il serait moulu. Mais là-haut, il a bien autre chose à faire que de penser au péril qu'il court; son affaire est de bien clouer son ardoise, de ne pas la faire éclater en enfonçant son clou et, en un mot, de l'attacher bien solidement.

Si, au lieu de songer à bien fixer ses ardoises, il vient à penser au péril qu'il peut courir, il ne fera rien qui vaille.

Ainsi, pour peu qu'un général ait la faiblesse de songer au péril auquel sa vie est exposée, il n'a plus qu'une demi-attention à donner à son jeu d'échecs. Or, il faut une attention profonde: car il s'agit à la fois d'inventer de grands mouvements et de prévoir les inconvénients les plus petits en apparence, mais qui peuvent tout arrêter.

De là, le profond silence qui régnait autour de Napoléon; on dit que dans les plus grandes batailles, excepté le bruit du canon plus ou moins rapproché, on eût entendu voler une guêpe au lieu où il était; on se gênait pour tousser.

Il faut, chez le général en chef, une extrême attention à la partie d'échecs, et cependant il ne lui est pas permis d'être naturel; il faut qu'il soit comédien, et là comme ailleurs, le degré de grossièreté de la comédie est calculé sur le génie de ceux pour qui elle est jouée.

On connaît les admirables singeries du grand Suwaroff. Catinat, le seul général raisonnable des dernières années de Louis XIV, avait l'air d'un froid philosophe au milieu du feu, ce qui ne convient pas au caractère français. Il faut frapper les soldats de cette nation par quelque chose de physique, de facile à saisir : être un magnifique comédien comme le roi Murat (fort ressemblant dans le tableau de la bataille d'Eylau de Gros), ou un homme singulier, unique en son espèce, environné de généraux accablés de broderies et portant une redingote grise, non d'uniforme; mais cette redingote grise sera prescrite par la comédie, comme les panaches infinis du roi Murat, comme l'air altier du sous-lieutenant de hussards. On adorait à l'armée d'Italie jusqu'à l'air maladif du général en chef.

L'amour n'est pas difficile sur les circonstances auxquelles il se prend; lorsqu'il y a émotion, il ne faut plus que du singulier.

C'est en général vers l'âge de vingt-deux ans, que l'homme a le plus la difficulté de se décider en deux minutes sur les plus grands intérêts. L'expérience de la vie diminue cette faculté, et il me semble évident que Napoléon était moins grand général à la Moscowa, et quinze jours avant la bataille de Dresde, qu'à Arcole ou à Rivoli.

Pour un général de division, l'art de la guerre consiste à faire, avec sa division, le plus de mal possible à l'ennemi et à en recevoir le moins de dommage qu'il se peut. Le talent d'un général de division s'augmente par l'expérience, et si le corps n'a pas contracté des infirmités trop fâcheuses, c'est peut-être vers cinquante ans que ce talent est à son maximum.

On voit combien il est absurde de faire des généraux

en chef avec de vieux généraux de division; c'est pourtant ainsi qu'en agit la Prusse à Iéna. Kalkreuth, Mollendorf et le duc de Brunswick n'étaient que de vieux généraux de division de Frédéric. Pour comble de misère, plusieurs de ces vieux généraux étaient courtisans; c'est-à-dire sentaient chaque jour de la vie, depuis trente ans, combien facilement la plus petite circonstance peut casser le cou à un homme.

Cette règle de faire le plus de mal et d'en recevoir le moins possible descend, toujours la même, du général de division jusqu'au moindre sous-lieutenant commandant un corps de vingt-cinq hommes.

Quand un général français attaque dix mille Autrichiens avec un corps de vingt mille hommes, peu importe qu'à quelques lieues du champ de bataille les Autrichiens aient un second corps de quinze ou vingt mille hommes, si ces hommes ne peuvent arriver au secours du corps premier attaqué que lorsqu'il sera détruit.

L'expérience montre que mille hommes qui se croient sûrs de vaincre en battent deux mille ou même quatre mille qui, fort braves individuellement, ont des doutes sur l'issue de l'affaire. Un régiment de hussards sabre fort bien six mille fantassins qui fuient; qu'un général de sang-froid rallie ces fuyards derrière une haie, fasse abattre huit ou dix arbres et tourne les branches vers la cavalerie, celle-ci fuit à son tour.

Mais cette exception ne détruit nullement la règle principale et l'on peut dire unique, qui consiste, pour un général en chef, à se trouver deux contre un sur le champ de bataille.

Le principe du général en chef est absolument le même que celui des voleurs qui, au coin de la rue, se trouvent *trois contre un* autour du passant, à cent pas d'une patrouille de dix hommes. Qu'importe la patrouille qui arrivera dans trois minutes au malheureux volé?

Toutes les fois que Napoléon a coupé une aile de

l'armée ennemie, il n'a fait autre chose que se trouver deux contre un.

A Roveredo, à Bassano et dans tous les combats de la campagne du Tyrol, mille Français battaient toujours trois mille Autrichiens. (Napoléon se conformait donc à la règle, en plaçant mille Français vis-à-vis mille Autrichiens.)

La grande difficulté de la *marche de flanc*, c'est qu'en supposant toujours les soldats des deux armées aussi lestes et aussi braves les uns que les autres, l'armée qui exécute la marche de flanc peut voir un de ses corps de huit mille hommes enveloppé par seize mille ennemis.

Le même accident peut arriver dans le passage de l'ordre défensif à l'ordre offensif. Une armée qui, dans l'ordre défensif, occupe la rive gauche de la Seine, de Paris à Honfleur, aura quatre-vingts ou cent postes de cent hommes chacun et cinq ou six corps de deux ou trois mille hommes. Pour passer à l'ordre offensif contre une armée venant de Chartres, par exemple, il faut qu'elle se réunisse en un seul corps ou en deux tout au plus. Si, pour cette opération, chacun des petits corps suit la ligne la plus courte, qui est celle du *front de bandière*, il est clair que cette armée, si elle attend trop tard pour son mouvement, opère réellement une *marche de flanc* sous les yeux de l'ennemi; ce qui donne à celui-ci l'occasion d'attaquer deux mille hommes avec quatre mille.

Peu importe qu'à cinq lieues du champ de bataille, les deux mille hommes attaqués aient six mille camarades; ceux-ci ne pourront arriver que lorsque les deux mille attaqués seront *détruits* (c'est-à-dire deux cents tués, six cents blessés, quatre cents prisonniers et six cents découragés, ou *démoralisés*, en langage militaire).

Ainsi, le général Mack, dans sa campagne contre Championnet (1799), avait raison; son erreur unique, lorsqu'il vint de Naples attaquer les Français dans

Rome, consista à se figurer qu'il avait des soldats. Ce point admis pourtant, six mille Napolitains attaquèrent trois mille Français; un général en chef ne pouvait faire plus.

Une chose jette la confusion dans tous les discours de guerre : les langues modernes n'ont que le même mot *armée*, pour exprimer une armée rassemblée de façon à pouvoir donner bataille dans une heure et une armée disséminée pour vivre et occupant vingt lieues de terrain. Par exemple, on appelle une *armée*, cent mille hommes rassemblés, savoir : vingt mille à l'arc de l'Étoile, quarante mille dans le bois de Boulogne, vint mille à Boulogne et vingt mille à Auteuil; ou bien le même nombre de soldats disséminés dans tous les villages de Boulogne à Rouen.

Il est évident que cette seconde armée ne peut donner bataille qu'autant qu'elle sera réunie; mais pour que cette armée se rassemble dans un espace de deux lieues, en tout sens, comme le bois de Boulogne et les environs, il faut : 1° vingt-quatre heures de temps; 2° que le général en chef lui ait fait prendre des vivres d'avance, ou réunisse dans cet étroit espace cent mille rations toutes les vingt-quatre heures.

De là, pour le dire en passant, un moyen sûr de faire mouvoir les Autrichiens, c'est d'attaquer la ville où ils ont leurs magasins; cette ville est toujours pour une armée autrichienne ce que Mantoue fut pour l'armée du général Bonaparte à la fin de 1796 : le centre de toutes les pensées.

Tous les trente ans, selon que la mode fait donner plus d'attention à telle ou telle *recette pour battre l'ennemi*, les termes de guerre changent et le vulgaire croit avoir fait un progrès dans les idées quand il a changé les mots [1].

On peut voir les admirables réflexions de Napoléon

1. Il en est de même dans l'art de guérir les maladies. (Note de B.)

sur les campagnes d'Annibal, Turenne, Frédéric II, César, etc. Napoléon était assez sûr de ses pensées pour oser être clair. Ces réflexions font sentir le ridicule de la plupart des phrases sur l'art de la guerre.

(*Vie de Napoléon*, pp. 193-200.)

V

La cristallisation.

Aux mines de sel de Hallein, près de Salzbourg, les mineurs jettent dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après, par l'effet des eaux chargées de parties salines, qui humectent ce rameau et ensuite le laissent à sec en se retirant, ils le trouvent tout couvert de cristallisations brillantes. Les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont incrustées d'une infinité de petits cristaux mobiles et éblouissants. On ne peut plus reconnaître le rameau primitif; c'est un petit jouet d'enfant très joli à voir. Les mineurs d'Hallein ne manquent pas, quand il fait un beau soleil et que l'air est parfaitement sec, d'offrir de ces rameaux de diamants aux voyageurs qui se préparent à descendre dans la mine. Cette descente est une opération singulière. On se met à cheval sur d'immenses troncs de sapin, placés en pente à la suite les uns des autres. Ces troncs de sapin sont fort gros et l'office de cheval, qu'ils font depuis un siècle ou deux, les a rendus complètement lisses. Devant la selle, sur laquelle vous êtes posé et qui glisse sur les troncs de sapin placés bout à bout, s'établit un mineur qui, assis sur son tablier de cuir, glisse devant vous et se charge de vous empêcher de descendre trop vite.

Avant d'entreprendre ce voyage rapide, les mineurs

engagent les dames à se revêtir d'un immense pantalon de serge grise, dans lequel entre leur robe, ce qui leur donne la tournure la plus comique. Je visitai ces mines si pittoresques d'Hallein, dans l'été de 18..., avec Mme Gherardi. D'abord, il n'avait été question que de fuir la chaleur insupportable que nous éprouvions à Bologne, et d'aller prendre le frais au mont Saint-Gothard. En trois nuits nous eûmes traversé les marais pestilentiels de Mantoue et le délicieux lac de Garde, et nous arrivâmes à Riva, à Bolzano, à Inspruck.

Mme Gherardi trouva ces montagnes si jolies, que, partis pour une promenade, nous finîmes par un voyage. Suivant les rives de l'Inn et ensuite celles de la Salza, nous descendîmes jusqu'à Salzbourg. La fraîcheur charmante de ce revers des Alpes, du côté du Nord, comparée à l'air étouffé et à la poussière que nous venions de laisser dans la plaine de Lombardie, nous donnait chaque matin un plaisir nouveau et nous engageait à pousser plus avant. Nous achetâmes des vestes de paysans à Golling. Souvent nous trouvions de la difficulté à nous loger et même à vivre; car notre caravane était nombreuse; mais ces embarras, ces malheurs étaient des plaisirs.

Nous arrivâmes de Golling à Hallein, ignorant jusqu'à l'existence de ces jolies mines de sel dont je parlais. Nous y trouvâmes une nombreuse société de curieux, au milieu desquels nous débutâmes en vestes de paysans et nos dames avec d'énormes capotes de paysannes, dont elles s'étaient pourvues. Nous allâmes à la mine sans la moindre idée de descendre dans les galeries souterraines; la pensée de se mettre à cheval, pour une route de trois quarts de lieue, sur une monture de bois, semblait singulière, et nous craignions d'étouffer au fond de ce vilain trou noir. Mme Gherardi le considéra un instant et déclara que, pour elle, elle allait descendre et nous laissait toute liberté.

Pendant les préparatifs, qui furent longs, car, avant

de nous engouffrer dans cette cavité fort profonde, il fallut chercher à dîner, je m'amusai à observer ce qui se passait dans la tête d'un joli officier bien blond des chevau-légers bavarois. Nous venions de faire connaissance avec cet aimable jeune homme, qui parlait français, et nous était fort utile pour nous faire entendre des paysans allemands de Hallein. Ce jeune officier, quoique très joli, n'était point fat, et, au contraire, paraissait homme d'esprit; ce fut Mme Gherardi qui fit cette découverte. Je voyais l'officier devenir amoureux à vue d'œil de la charmante Italienne, qui était folle de plaisir de descendre dans une mine et de l'idée que bientôt nous nous trouverions à cinq cents pieds sous terre. Mme Gherardi, uniquement occupée de la beauté des puits, des grandes galeries, et de la difficulté vaincue, était à mille lieues de songer à plaire, et encore plus de songer à être charmée par qui que ce soit. Bientôt je fus étonné des étranges confidences que me fit, sans s'en douter, l'officier bavarois. Il était tellement occupé de la figure céleste, animée par un esprit d'ange, qui se trouvait à la même table que lui, dans une petite auberge de montagne, à peine éclairée par des fenêtres garnies de vitres vertes, que je remarquai que souvent il parlait sans savoir à qui, ni ce qu'il disait. J'avertis Mme Gherardi, qui, sans moi, perdait ce spectacle, auquel une jeune femme n'est peut-être jamais insensible. Ce qui me frappait, c'était la nuance de folie qui, sans cesse, augmentait dans les réflexions de l'officier; sans cesse il trouvait à cette femme des perfections plus invisibles à mes yeux. A chaque moment, ce qu'il disait peignait d'une manière *moins ressemblante* la femme qu'il commençait à aimer. Je me disais : « La Ghita n'est assurément que l'occasion de tous les ravissements de ce pauvre Allemand. » Par exemple, il se mit à vanter la main de Mme Gherardi, qu'elle avait eue frappée, d'une manière fort étrange, par la petite vérole, étant enfant, et qui en était restée très marquée et assez brune.

« Comment expliquer ce que je vois? me disais-je. Où trouver une comparaison pour rendre ma pensée plus claire? »

A ce moment, Mme Gherardi jouait avec le joli rameau couvert de diamants mobiles, que les mineurs venaient de lui donner. Il faisait un beau soleil : c'était le 3 août, et les petits prismes salins jetaient autant d'éclat que les plus beaux diamants dans une salle de bal fort éclairée. L'officier bavarois, à qui était échu un rameau plus singulier et plus brillant, demanda à Mme Gherardi de changer avec lui. Elle y consentit; en recevant ce rameau il le pressa sur son cœur avec un mouvement si comique, que tous les Italiens se mirent à rire. Dans son trouble, l'officier adressa à Mme Gherardi les compliments les plus exagérés et les plus sincères. Comme je l'avais pris sous ma protection, je cherchais à justifier la folie de ses louanges. Je disais à Ghita : « L'effet que produit sur ce jeune homme la noblesse de vos traits italiens, de ces yeux tels qu'il n'en a jamais vus, est précisément semblable à celui que la cristallisation a opéré sur la petite branche de charmille que vous tenez et qui vous semble si jolie. Dépouillée de ses feuilles par l'hiver, assurément elle n'était rien moins qu'éblouissante. La cristallisation du sel a recouvert les branches noirâtres de ce rameau avec des diamants si brillants et en si grand nombre, que l'on ne peut plus voir qu'à un petit nombre de places ses branches telles qu'elles sont.

— Eh bien! que voulez-vous conclure de là? dit Mme Gherardi.

— Que ce rameau représente fidèlement la Ghita, telle que l'imagination de ce jeune officier la voit.

— C'est-à-dire, monsieur, que vous apercevez autant de différence entre ce que je suis en réalité et la manière dont me voit cet aimable jeune homme qu'entre une petite branche de charmille desséchée et la jolie aigrette de diamants que ces mineurs m'ont offerte.

— Madame, le jeune officier découvre en vous des

qualités que nous, vos anciens amis, nous n'avons jamais vues. Nous ne saurions apercevoir, par exemple, un air de bonté tendre et compatissante. Comme ce jeune homme est Allemand, la première qualité d'une femme, à ses yeux, est la *bonté*, et sur-le-champ, il aperçoit dans vos traits l'expression de la bonté. S'il était Anglais, il verrait en vous l'air aristocratique et *lady like* [1] d'une duchesse; mais, s'il était moi, il vous verrait telle que vous êtes, parce que depuis longtemps, et pour mon malheur, je ne puis rien me figurer de plus séduisant.

— Ah! j'entends, dit Ghita; au moment où vous commencez à vous occuper d'une femme, vous ne la voyez plus *telle qu'elle est réellement*, mais telle qu'il vous convient qu'elle soit. Vous comparez les illusions favorables que produit ce commencement d'intérêt à ces jolis diamants qui cachent la branche de charmille effeuillée par l'hiver, et qui ne sont aperçus, remarquez-le bien, que par l'œil de ce jeune homme qui commence à aimer.

— C'est, repris-je, ce qui fait que les propos des amants semblent si ridicules aux gens sages, qui ignorent le phénomène de la cristallisation.

— Ah! vous appelez cela *cristallisation*, dit Ghita; eh bien, monsieur, cristallisez pour moi. »

(*De l'amour*, pp. 311-315.)

VI

Préface de « Racine et Shakspeare. »

Rien ne ressemble moins que nous aux marquis couverts d'habits brodés et de grandes perruques noires, coûtant mille écus, qui jugèrent, vers 1670, les pièces de Racine et de Molière.

1. L'air grande dame.

Ces grands hommes cherchèrent à flatter le goût de ces marquis et travaillèrent pour eux.

Je prétends qu'il faut désormais faire des tragédies pour nous, jeunes gens raisonneurs, sérieux et un peu envieux, de l'an de grâce 1823. Ces tragédies-là doivent être en prose. De nos jours, le vers alexandrin n'est le plus souvent qu'un cache-sottise.

Les règnes de Charles VI, de Charles VII, du noble François Ier doivent être féconds pour nous en tragédies nationales [1] d'un intérêt profond et durable. Mais comment peindre avec quelque vérité les catastrophes sanglantes narrées par Philippe de Commines, et la chronique scandaleuse de Jean de Troyes, si le mot *pistolet* ne peut absolument pas entrer dans un vers tragique?

La poésie dramatique en est en France au point où le célèbre David trouve la peinture en 1780. Les premiers essais de ce génie audacieux furent dans le genre vaporeux et fade des Lagrenée, des Fragonard et des Vanloo. Il fit trois ou quatre tableaux fort applaudis. Enfin, et c'est ce qui lui vaudra l'immortalité, il s'aperçut que le genre niais de l'ancienne école française [2] ne convenait plus au goût sévère d'un peuple chez qui commençait à se développer la soif des actions énergiques. M. David apprit à la peinture à déserter les traces des Lebrun et des Mignard, et à oser montrer Brutus et les Horace. En continuant à suivre les errements du siècle de Louis XIV, nous n'eussions été, à tout jamais, que de pâles imitateurs.

Tout porte à croire que nous sommes à la veille d'une révolution semblable en poésie. Jusqu'au jour du succès, nous autres défenseurs du *genre romantique* nous serons accablés d'injures. Enfin, ce grand jour arrivera, la jeunesse française se réveillera; elle sera

1. V. *Introduction*, p. xxi. Cf. Notre *Drame d'Alexandre Dumas*, ch. i, pp. 1-7; ch. iv, pp. 114-159.

2. Bien entendu, il y aurait des réserves à faire sur cette appréciation de polémiste.

étonnée, cette noble jeunesse, d'avoir applaudi si longtemps, et avec tant de sérieux, à de si grandes niaiseries.

(*Racine et Shakspeare*, pp. 1-3.)

VII

Ce que c'est que le romanticisme.

Le *romanticisme* est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible.

Le *classicisme*, au contraire, leur présente la littérature qui donnait le plus grand plaisir possible à leurs arrière-grands-pères [1].

Sophocle et Euripide furent éminemment romantiques; ils donnèrent aux Grecs rassemblés au théâtre d'Athènes, les tragédies qui, d'après les habitudes morales de ce peuple, sa religion, ses préjugés sur ce qui fait la dignité de l'homme, devaient leur procurer le plus grand plaisir possible.

Imiter aujourd'hui Sophocle et Euripide, et prétendre que ces imitations ne feront pas bâiller le Français du XIXe siècle, c'est du classicisme.

Je n'hésite pas à avancer que Racine a été romantique : il a donné aux marquis de la cour de Louis XIV une peinture des passions, tempérée par l'*extrême dignité* qui alors était de mode, et qui faisait qu'un duc de 1670, même dans les épanchements les plus tendres de l'amour paternel, ne manquait jamais d'appeler son fils *Monsieur*.

C'est pour cela que le Pylade d'*Andromaque* dit toujours à Oreste : *Seigneur*; et cependant quelle amitié que celle d'Oreste et Pylade!

1. Au regard de cette définition, V. *Introduction*, p. XX.

Cette dignité-là n'est nullement dans les Grecs, et c'est à cause de cette *dignité*, qui nous glace aujourd'hui, que Racine a été romantique.

Shakspeare fut romantique parce qu'il présenta aux Anglais de l'an 1590, d'abord les catastrophes sanglantes amenées par les guerres civiles, et, pour reposer de ces tristes spectacles, une foule de peintures fines des mouvements du cœur, et des nuances de passions les plus délicates. Cent ans de guerres civiles et de troubles presque continuels, une foule de trahisons, de supplices, de dévouements généreux, avaient préparé les sujets d'Élisabeth à ce genre de tragédie, qui ne reproduit presque rien de tout le *factice* de la vie des cours et de la civilisation des peuples tranquilles. Les Anglais de 1590, heureusement fort ignorants, aimèrent à contempler au théâtre l'image des malheurs que le caractère ferme de leur reine venait d'éloigner de la vie réelle. Ces mêmes détails naïfs, que nos vers alexandrins repousseraient avec dédain, et que l'on prise tant aujourd'hui dans *Ivanhoe* et dans *Rob-Roy*, eussent paru manquer de dignité aux yeux des fiers marquis de Louis XIV.

Ces détails eussent mortellement effrayé les poupées sentimentales et musquées qui, sous Louis XV, ne pouvaient voir une araignée sans s'évanouir. Voilà, je le sens bien, une phrase peu digne.

Il faut du courage pour être romantique, car il faut *hasarder*.

Le *classique* prudent, au contraire, ne s'avance jamais sans être soutenu, en cachette, par quelque vers d'Homère, ou par une remarque philosophique de Cicéron dans son traité *De Senectute*.

Il me semble qu'il faut du courage à l'écrivain presque autant qu'au guerrier; l'un ne doit pas plus songer aux journalistes que l'autre à l'hôpital.

M. l'abbé Delille fut éminement romantique pour le siècle de Louis XV. C'était bien là la poésie faite pour le peuple qui, à Fontenoy, disait, chapeau bas, à

la colonne anglaise : « *Messieurs, tirez les premiers.* » Cela est fort noble, assurément; mais comment de telles gens ont-ils l'effronterie de dire qu'ils admirent Homère?

Les anciens auraient bien ri de notre honneur.

Et l'on veut que cette poésie plaise à un Français qui fut de la retraite de Moskou!

De mémoire d'historien, jamais peuple n'a éprouvé, dans ses mœurs et dans ses plaisirs, de changement plus rapide et plus total que celui de 1780 à 1823; et l'on veut nous donner toujours la même littérature! Que nos graves adversaires regardent autour d'eux : le sot de 1780 produisait des plaisanteries bêtes et sans sel; il riait toujours; le sot de 1813 produit des raisonnements philosophiques vagues, rebattus, à dormir debout, il a toujours la figure allongée; voilà une révolution notable. Une société dans laquelle un élément aussi essentiel et aussi répété que le *sot* est changé à ce point, ne peut plus supporter ni le même *ridicule* ni le même *pathétique*. Alors, tout le monde aspirait à faire rire son voisin; aujourd'hui tout le monde veut le tromper.

Un procureur incrédule se donne les œuvres de Bourdaloue magnifiquement reliées, et dit : Cela convient vis-à-vis des clercs.

Le poète romantique par excellence, c'est le Dante; il adorait Virgile, et cependant il a fait la *Divine Comédie*, et l'épisode d'Ugolin, la chose au monde qui ressemble le moins à l'*Enéide*; c'est qu'il comprit que de son temps on avait peur de l'enfer.

Les romantiques ne conseillent à personne d'imiter directement les drames de Shakspeare.

Ce qu'il faut imiter de ce grand homme, c'est la manière d'étudier le monde au milieu duquel nous vivons, et l'art de donner à nos contemporains précisément le genre de tragédie dont ils ont besoin, mais qu'ils n'ont pas l'audace de réclamer, terrifiés qu'ils sont par la réputation du grand Racine.

Par hasard, la nouvelle tragédie française ressemblerait beaucoup à celle de Shakspeare.

Mais ce serait uniquement parce que nos circonstances sont les mêmes que celles de l'Angleterre en 1590. Nous aussi nous avons des partis, des supplices, des conspirations. Tel qui rit dans un salon, en lisant cette brochure, sera en prison dans huit jours. Tel autre qui plaisante avec lui, nommera le jury qui le condamnera.

Nous aurions bientôt la *nouvelle tragédie française* que j'ai l'audace de prédire, si nous avions assez de sécurité pour nous occuper de littérature; je dis sécurité, car le mal est surtout dans les imaginations qui sont effarouchées. Nous avons une sûreté dans nos campagnes, et sur les grandes routes, qui aurait bien étonné l'Angleterre en 1590.

Comme nous sommes infiniment supérieurs par l'esprit aux Anglais de cette époque, notre *tragédie nouvelle* aura plus de simplicité. A chaque instant Shakspeare fait de la rhétorique : c'est qu'il avait besoin de faire comprendre telle situation de son drame à un public grossier, et qui avait plus de courage que de finesse.

Notre tragédie nouvelle ressemblera beaucoup à *Pinto*, le chef d'œuvre de M. Lemercier.

L'esprit français repoussera surtout le galimatias allemand, que beaucoup de gens appellent *romantique* aujourd'hui.

Schiller a *copié* Shakspeare et sa rhétorique; il n'a pas eu l'esprit de donner à ses compatriotes la tragédie réclamée par leurs mœurs [1].

J'oubliais *l'unité de lieu*; elle sera emportée dans la déroute du *vers alexandrin*.

La jolie comédie du *Conteur* de M. Picard, qui n'aurait besoin que d'être écrite par Beaumarchais ou par

1. Pour les influences anglaises et allemandes sur le *drame* romantique, v. notre *Drame d'Alexandre Dumas*, ch. II et III, pp. 46-114.

Shéridan pour être délicieuse, a donné au public la bonne habitude de s'apercevoir qu'il est des sujets charmants pour lesquels les changements de décorations sont absolument nécessaires.

Nous sommes presque aussi avancés pour la tragédie : comment se fait-il qu'Émilie de *Cinna* vienne conspirer précisément dans le grand cabinet de l'Empereur? Comment se figurer *Sylla*[1] joué sans changements de décorations?

Si M. Chénier eût vécu, cet homme d'esprit nous eût débarrassés de l'*unité de lieu* dans la tragédie, et par conséquent des *récits ennuyeux*; de l'unité de lieu qui rend à jamais impossibles au théâtre les grands sujets nationaux : l'*Assassinat de Montereau*, les *États de Blois*, la *Mort de Henri III*.

Pour Henri III, il faut absolument, d'un côté : Paris, la duchesse de Montpensier, le cloître des Jacobins; de l'autre : Saint-Cloud, l'irrésolution, la faiblesse, les voluptés, et tout-à-coup la mort, qui vient tout terminer.

La tragédie *racinienne* ne peut jamais prendre que les trente-six dernières heures d'une action; donc jamais de développements de passions. Quelle conjuration a le temps de s'ourdir, quel mouvement populaire peut se développer en trente-six heures?

Il est intéressant, il est *beau* de voir Othello, si amoureux au premier acte, tuer sa femme au cinquième. Si ce changement a lieu en trente-six heures, il est absurde, et je méprise Othello.

Macbeth, honnête homme au premier acte, séduit par sa femme, assassine son bienfaiteur et son roi, et devient un monstre sanguinaire. Ou je me trompe fort, ou ces changements de passions dans le cœur humain sont ce que la poésie peut offrir de plus magnifique aux yeux des hommes, qu'elle touche et instruit à la fois.

(*Racine et Shakspeare*, pp. 32-41.)

1. Tragédie d'É. de Jouy, 1822.

VIII

Le vers au théâtre[1].

On se rappellera que Stendhal se préoccupe surtout de la réforme du *drame*. A cet égard, il n'a pas tort de soutenir que le vers a souvent été un cache-sottise. Si l'on tient compte du milieu créé par la Révolution et l'Empire et des aspirations populaires, il a tout à fait raison : la prose était, au théâtre, le plus sûr véhicule de la vérité moderne et sociale (*V. Notre Drame d'Alexandre Dumas*, ch. IV, pp. 148 et sqq).

On me dit : *Le vers est le beau idéal dans l'expression*; une pensée étant donnée, le vers est la manière *la plus belle* de la rendre, la manière dont elle fera *le plus* d'effet.

Je nie cela pour la tragédie, du moins pour celle qui tire ses effets de la peinture exacte des mouvements de l'âme et des événements de la vie.

La pensée ou le sentiment doit, avant tout, être énoncé avec clarté dans le genre dramatique, en cela l'opposé du poème épique.

Lorsque la mesure du vers n'admettra pas le *mot précis* qu'emploierait un homme passionné dans telle situation donnée, que ferez-vous? Vous trahirez la passion pour l'alexandrin, comme le fait souvent Racine. La raison en est simple; peu de gens connaissent assez bien les passions pour dire : Voilà le mot propre que vous négligez; celui que vous employez n'est qu'un faible synonyme; tandis que le plus sot de l'audience sait fort bien ce qui fait un vers dur ou harmonieux. Il sait encore mieux, car il y met toute sa vanité, quel mot est du langage noble et quel n'en est pas.

L'homme qui parle le langage noble est de la cour, tout autre est *vilain*. Or les deux tiers de la langue, ne

1. Réponse à Lamartine. — C'est à ces pages de Stendhal que songe Victor Hugo, lorsqu'il écrit dans la *Préface de Cromwell* : « Il nous semble que ce vers-là serait bien *aussi beau que la prose.* » (Préf. de *Cromwell*, p. 54.)

pouvant être employés à la scène que par des *vilains*, ne sont pas du style noble.

Hier (26 mars), à un concert de l'Opéra, comme l'orchestre écorchait le duo d'*Armide*, de Rossini, mon voisin me dit : « C'est détestable! c'est indigne! » Étonné, je lui réponds : — « Vous avez bien raison. — C'est indigne, poursuit-il, que les musiciens ne soient pas en culottes courtes ! » Voilà le public français et la dignité telle que la cour nous l'a donnée.

Je crois pouvoir conclure que quand l'expression de la pensée n'est pas susceptible d'autre beauté que d'une *clarté parfaite*, le vers est déplacé.

Le vers est destiné à rassembler en un foyer, à force d'ellipses, d'inversions, d'alliances de mots, etc. (privilèges de la poésie), les choses qui rendent frappante une beauté de la nature; or, dans le genre dramatique ce sont les *scènes précédentes* qui font *sentir* le mot que nous entendons prononcer dans la scène actuelle. Par exemple, Talma disant à son ami :

Connais-tu la main de Rutile?
(*Manlius*)

Le personnage tombe à n'être plus qu'un rhéteur *dont je me méfie*, si, par la poésie de l'expression, il cherche à ajouter à la force de ce qu'il dit; grand défaut des poètes dramatiques qui brillent par le style.

Si le personnage a l'air le moins du monde de songer à son style, la méfiance paraît, la sympathie s'envole et le plaisir dramatique s'évanouit.

Pour le plaisir dramatique, ayant à choisir entre deux excès, j'aimerais toujours mieux une prose trop simple, comme celle de Sedaine ou de Goldoni, que des vers trop beaux.

Rappelons-nous sans cesse que l'action dramatique se passe dans une salle dont un des murs a été enlevé par la baguette magique de Melpomène, et remplacé par le parterre et les loges, au moyen de la baguette magique d'une fée. Les personnages ne savent pas

qu'il y a un public. Dès qu'ils font des concessions *apparentes* à ce public, à l'instant ce ne sont plus des personnages, ce sont des rapsodes récitant un poème épique plus ou moins beau.

L'inversion est une grande *concession* en français, un immense privilège de la poésie, dans cette langue amie de la vérité et claire avant tout.

L'empire du *rythme* ou du vers ne commence que là où l'inversion est permise.

Le vers convient admirablement au poème épique, à la satire, à la comédie satirique, à une certaine sorte de tragédie faite par des courtisans.

Jamais un homme de cour ne cessera de s'extasier devant la noblesse de cette communication, faite par Agamemnon à son gentilhomme de la chambre, Arcas :

.... Tu vois mon trouble, apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés...
(*Iphigénie*, acte I, scène I.)

Au lieu de ce mot *tragédies*, écrivez en tête des œuvres de Racine : *Dialogues extraits d'un poème épique*[1], et je m'écrie avec vous : C'est sublime. Ces dialogues ont été de la tragédie pour la nation *courtisanesque* de 1670 ; ils n'en sont plus pour la population raisonnante et industrielle de 1823. A cela on répond par une personnalité[2] plus ou moins bien déguisée sous des termes forts polis : « Votre âme n'est pas faite pour sentir la beauté des vers. » Rien n'est plus possible, et, si cela est, mes raisons tomberont bientôt dans le mépris, comme venant d'un aveugle qui se mettrait à raisonner des couleurs.

Tout ce que j'ai à dire, c'est que moi, Français moderne, qui n'ai jamais vu d'habits de satin et à qui

1. Boutade de polémiste, atténuée par ce qui suit.
2. Cette « personnalité », comme dit Beyle, ne manquait pas de justesse. Le petit nombre de vers, qui nous ont été naguère restitués par l'idolâtrie beyliste, confirment trop la remarque de Lamartine.

le despotisme a fait courir l'Europe dès l'enfance et manger de la vache enragée, je trouve que les personnages de Racine, d'Alfieri, de Manzoni, de Schiller, ont toujours la mine de gens *contents de si bien parler*. Ils sont remplis de passion, soit; mais ils sont d'abord contents de bien parler.

Présentement, il nous faut des tragédies en prose, ai-je dit dans la première partie de *Racine et Shakspeare*. On m'a répondu que j'étais un sot. On m'a dit : « Votre âme n'est pas faite pour sentir la beauté des vers. » — Qu'importe? Attendons deux ans, et voyons si les idées de ce pamphlet trouveront des voix pour les répéter. Je suis comme ce soldat de Mayence, en 1814, qui s'intitula le général *Garnison* et commanda pendant trois jours. Je n'ai pas de nom. Je ne suis rien, si je suis seul; je ne suis rien, si personne ne me suit. Je suis tout, si le public se dit : « Cet homme a émis une pensée. » — Je ne suis rien, ou je suis la voix d'un public à qui la terreur de la grande ombre de Racine tenait la bouche fermée. Croit-on que je ne sente pas le ridicule d'une horloge qui, à midi, marquerait quatre heures? — J'élève la voix, parce que je vois clairement que l'heure du *classicisme* est sonnée. Les courtisans ont disparu, les pédants tombent ou se font censeurs de la police, le *classicisme* s'évanouit.

(*Racine et Shakspeare*, pp. 109-114).

SIXIÈME PARTIE

ROMANS ET CHRONIQUES

I

Père et fils.

M. de Rênal, maire de Verrières. a besoin d'un précepteur pour ses enfants. Il vient demander au père Sorel son fils Julien..

Ma femme a réellement beaucoup de tête! disait, le lendemain à six heures du matin, le maire de Verrières, en descendant à la scie du père Sorel. Quoique je le lui aie dit, pour conserver la supériorité qui m'appartient, je n'avais pas songé que si je ne prends pas ce petit abbé Sorel, qui, dit-on, sait le latin comme un ange, le directeur du dépôt, cette âme sans repos, pourrait bien avoir la même idée que moi et me l'enlever. Avec quel ton de suffisance il parlerait du précepteur de ses enfants!... Ce précepteur, une fois à moi, portera-t-il la soutane?

M. de Rênal était absorbé dans ce doute, lorsqu'il vit de loin un paysan, homme de près de six pieds, qui, dès le petit jour, semblait fort occupé à mesurer des pièces de bois déposées le long du Doubs, sur le chemin de halage. Le paysan n'eut pas l'air fort satisfait de voir approcher M. le maire; car ces pièces de

bois obstruaient le chemin, et étaient déposées là en contravention.

Le père Sorel, car c'était lui, fut très surpris et encore plus content de la singulière proposition que M. de Rênal lui faisait pour son fils Julien. Il ne l'en écouta pas moins avec cet air de tristesse mécontente et de désintérêt dont sait si bien se revêtir la finesse des habitants de ces montagnes. Esclaves du temps de la domination espagnole, ils conservent encore ce trait de la physionomie du fellah d'Égypte.

La réponse de Sorel ne fut d'abord que la longue récitation de toutes les formules de respect qu'il savait par cœur. Pendant qu'il répétait ces vaines paroles, avec un sourire gauche qui augmentait l'air de fausseté et presque de friponnerie naturel à sa physionomie, l'esprit actif du vieux paysan cherchait à découvrir quelle raison pouvait porter un homme aussi considérable à prendre chez lui son vaurien de fils. Il était fort mécontent de Julien, et c'était pour lui que M. de Rênal lui offrait les gages inespérés de 300 francs par an, avec la nourriture et même l'habillement. Cette dernière prétention, que le père Sorel avait eu le génie de mettre en avant subitement, avait été accordée de même par M. de Rênal.

Cette demande frappa le maire. Puisque Sorel n'est pas ravi et comblé de ma proposition, comme naturellement il devrait l'être, il est clair, se dit-il, qu'on lui a fait des offres d'un autre côté; et de qui peuvent-elles venir, si ce n'est du Valenod? Ce fut en vain que M. de Rênal pressa Sorel de conclure sur le champ: l'astuce du vieux paysan s'y refusa opiniâtrément; il voulait, disait-il, consulter son fils, comme si, en province, un père riche consultait un fils qui n'a rien, autrement que pour la forme.

Une scie à eau se compose d'un hangar au bord d'un d'un ruisseau. Le toit est soutenu par une charpente qui porte sur quatre gros piliers en bois. A huit ou dix pieds d'élévation, au milieu du hangar, on voit

une scie qui monte et descend, tandis qu'un mécanisme fort simple pousse contre cette scie une pièce de bois. C'est une roue mise en mouvement par le ruisseau qui fait aller ce double mécanisme; celui de la scie qui monte et descend, et celui qui pousse doucement la pièce de bois vers la scie, qui la débite en planches.

En approchant de son usine, le père Sorel appela Julien de sa voix de stentor; personne ne répondit. Il ne vit que ses fils aînés, espèce de géants qui, armés de lourdes haches, équarrissaient les troncs de sapin, qu'ils allaient porter à la scie. Tout occupés à suivre exactement la marque noire tracée sur la pièce de bois, chaque coup de leur hache en séparait des copeaux énormes. Ils n'entendirent pas la voix de leur père. Celui-ci se dirigea vers le hangar; en y entrant, il chercha vainement Julien à la place qu'il aurait dû occuper, à côté de la scie. Il l'aperçut à cinq ou six pieds plus haut, à cheval sur l'une des pièces de la toiture. Au lieu de surveiller attentivement l'action de tout le mécanisme, Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés; mais cette manie de lecture lui était odieuse : il ne savait pas lire lui-même.

Ce fut en vain qu'il appela Julien deux ou trois fois. L'attention que le jeune homme donnait à son livre, bien plus que le bruit de la scie, l'empêcha d'entendre la terrible voix de son père. Enfin, malgré son âge, celui-ci sauta lestement sur l'arbre soumis à l'action de la scie, et de là sur la poutre transversale qui soutenait le toit. Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien; un second coup aussi violent, donné sur la tête, en forme de calotte, lui fit perdre l'équilibre. Il allait tomber à douze ou quinze pieds plus bas, au milieu des leviers de la machine en action, qui l'eussent brisé, mais son père le retint de la main gauche comme il tombait.

— Eh bien, paresseux! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé, à la bonne heure.

Julien, quoique étourdi par la force du coup, et tout sanglant, se rapprocha de son poste officiel, à côté de la scie. Il avait les larmes aux yeux, moins à cause de la douleur physique que pour la perte de son livre qu'il adorait.

« Descends, animal, que je te parle. » Le bruit de la machine empêcha encore Julien d'entendre cet ordre. Son père qui était descendu, ne voulant pas se donner la peine de remonter sur le mécanisme, alla chercher une longue perche pour abattre des noix, et l'en frappa sur l'épaule. A peine Julien fut-il à terre, que le vieux Sorel, le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. Dieu sait ce qu'il va me faire! se disait le jeune homme. En passant, il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre; c'était celui de tous qu'il affectionnait le plus, le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C'était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin. De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l'expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front et dans les moments de colère, un air méchant. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n'en est peut-être point qui se soit distinguée par une spécialité plus saisissante. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. Dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa grande pâleur avaient donné l'idée à son père qu'il ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être une charge à sa famille. Objet des mépris de tous à la

maison, il haïssait ses frères et son père; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu.

Il n'y avait pas un an que sa jolie figure commençait à lui donner quelques voix amies parmi les jeunes filles. Méprisé de tout le monde, comme un être faible, Julien avait adoré ce vieux chirurgien-major qui un jour osa parler au maire au sujet des platanes.

Ce chirurgien payait quelquefois au père Sorel la journée de son fils, et lui enseignait le latin et l'histoire, c'est-à-dire ce qu'il savait d'histoire, la campagne de 1796 en Italie. En mourant, il lui avait légué sa croix de la Légion d'honneur, les arrérages de sa demi-solde, et trente ou quarante volumes, dont le plus précieux venait de faire le saut dans le ruisseau public, détourné par le crédit de M. le maire.

A peine entré dans la maison, Julien se sentit l'épaule arrêtée par la puissante main de son père; il tremblait, s'attendant à quelques coups.

— Réponds-moi sans mentir, lui cria aux oreilles la voix dure du vieux paysan, tandis que sa main le retournait comme la main d'un enfant retourne un soldat de plomb. Les grands yeux noirs et remplis de larmes de Julien se trouvèrent en face des petits yeux gris du vieux charpentier, qui avait l'air de vouloir lire jusqu'au fond de son âme.

(*Le Rouge et le Noir.* T. I, IV pp. 13-17.)

II

Le Rouge et le Noir.

C'est le titre du roman; c'en est aussi la portée sociale, très nettement expliquée par ce qui suit :

De retour à son usine, ce fut en vain que Sorel chercha son fils. Se méfiant de ce qui pouvait arriver,

Julien était sorti au milieu de la nuit. Il avait voulu mettre en sûreté ses livres et sa croix de la Légion d'honneur. Il avait transporté le tout chez un jeune marchand de bois, son ami, nommé Fouqué, qui habitait dans la haute montagne qui domine Verrières.

Quand il reparut : — Dieu sait, maudit paresseux, lui dit son père, si tu auras jamais assez d'honneur pour me payer le prix de ta nourriture, que j'avance depuis tant d'années ! Prends tes guenilles, et va-t'en chez M. le maire.

Julien, étonné de n'être pas battu, se hâta de partir. Mais à peine hors de la vue de son terrible père, il ralentit le pas. Il jugea qu'il serait utile à son hypocrisie d'aller faire une station à l'église.

Ce mot vous surprend ? Avant d'arriver à cet horrible mot, l'âme du jeune paysan avait eu bien du chemin à parcourir.

Dès sa première enfance, la vue de certains dragons du 6me [1], aux longs manteaux blancs, et la tête couverte de casques aux longs crins noirs, qui revenaient d'Italie, et que Julien vit attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison de son père, le rendit fou de l'état militaire. Plus tard il écoutait avec transport les récits des batailles du pont de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, que lui faisait le vieux chirurgien-major. Il remarqua les regards enflammés que le vieillard jetait sur sa croix.

Mais lorsque Julien avait quatorze ans, on commença à bâtir à Verrières une église, que l'on peut appeler magnifique pour une aussi petite ville. Il y avait surtout quatre colonnes de marbre dont la vue frappa Julien ; elles devinrent célèbres dans le pays, par la haine mortelle qu'elles suscitèrent entre le juge de paix et le jeune vicaire, envoyé de Besançon, qui passait pour être l'espion de la congrégation. Le juge de paix fut sur le point de perdre sa place, du moins

1. L'auteur était sous-lieutenant au 6e dragons en 1800.

telle était l'opinion commune. N'avait-il pas osé avoir un différend avec un prêtre qui, presque tous les quinze jours, allait à Besançon, où il voyait, disait-on, monseigneur l'évêque?

Sur ces entrefaites, le juge de paix, père d'une nombreuse famille, rendit plusieurs sentences qui semblèrent injustes; toutes furent portées contre ceux des habitants qui lisaient le *Constitutionnel.* Le bon parti triompha. Il ne s'agissait il est vrai, que de sommes de trois ou de cinq francs; mais une de ces petites amendes dut être payée par un cloutier, parrain de Julien. Dans sa colère, cet homme s'écriait : « Quel changement! et dire que, depuis plus de vingt ans, le juge de paix passait pour un si honnête homme! » Le chirurgien-major, ami de Julien, était mort.

Tout à coup Julien cessa de parler de Napoléon; il annonça le projet de se faire prêtre, et on le vit constamment dans la scierie de son père, occupé à apprendre par cœur une bible latine que le curé lui avait prêtée. Ce bon vieillard, émerveillé de ses progrès, passait des soirées entières à lui enseigner la théologie. Julien ne faisait paraître devant lui que des sentiments pieux. Qui eût pu deviner que cette figure de jeune fille, si pâle et si douce, cachait la résolution inébranlable de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune?

Pour Julien, faire fortune, c'était d'abord sortir de Verrières; il abhorrait sa patrie. Tout ce qu'il y voyait glaçait son imagination.

Dès sa première enfance, il avait eu des moments d'exaltation. Alors il songeait avec délices qu'un jour il serait présenté aux jolies femmes de Paris; il saurait attirer leur attention par quelque action d'éclat. Pourquoi ne serait-il pas aimé de l'une d'elles, comme Bonaparte, pauvre encore, avait été aimé de la brillante Mme de Beauharnais? Depuis bien des années, Julien ne passait peut-être pas une heure de sa vie sans se dire que Bonaparte, lieutenant obscur et sans

fortune, s'était fait le maître du monde avec son épée. Cette idée le consolait de ses malheurs, qu'il croyait grands, et redoublait sa joie quand il en avait.

La construction de l'église et les sentences du juge de paix l'éclairèrent tout à coup; une idée qui lui vint le rendit comme fou pendant quelques semaines, et enfin s'empara de lui avec toute la puissance de la première idée qu'une âme passionnée croit avoir inventée.

« Quand Bonaparte fit parler de lui, la France avait peur d'être envahie; le mérite militaire était nécessaire et à la mode. Aujourd'hui, on voit des prêtres de quarante ans avoir cent mille francs d'appointements, c'est-à-dire trois fois autant que les fameux généraux de division de Napoléon. Il leur faut des gens qui les secondent. Voilà ce juge de paix, si bonne tête, si honnête homme jusqu'ici, si vieux, qui se déshonore par crainte de déplaire à un jeune vicaire de trente ans. Il faut être prêtre. »

Une fois, au milieu de sa nouvelle piété, il y avait déjà deux ans que Julien étudiait la théologie, il fut trahi par une irruption soudaine du feu qui dévorait son âme. Ce fut chez M. Chélan; à un dîner de prêtres auquel le bon curé l'avait présenté comme un prodige d'instruction, il lui arriva de louer Napoléon avec fureur. Il se lia le bras droit contre la poitrine, prétendit s'être disloqué le bras en remuant un tronc de sapin, et le porta pendant deux mois dans cette position gênante. Après cette peine afflictive, il se pardonna. Voilà le jeune homme de dix-huit ans, mais faible en apparence, et à qui l'on en eût tout au plus donné dix-sept, qui, portant un petit paquet sous le bras, entrait dans la magnifique église de Verrières.

Il la trouva sombre et solitaire. A l'occasion d'une fête, toutes les croisées de l'édifice avaient été couvertes d'étoffe cramoisie; il en résultait, aux rayons du soleil, un effet de lumière éblouissant, du caractère le plus imposant et le plus religieux. Julien tressaillit. Seul, dans l'église, il s'établit dans le banc qui avait

la plus belle apparence. Il portait les armes de M. de Rênal.

Sur le prie-Dieu, Julien remarqua un morceau de papier imprimé, étalé là comme pour être lu. Il y porta les yeux et vit :

Détails de l'exécution et des derniers moments de Louis Jenrel, exécuté à Besançon, le...

Le papier était déchiré. Au revers on lisait les deux premiers mots d'une ligne, c'était : *Le premier pas.*

— Qui a pu mettre ce papier là? dit Julien. Pauvre malheureux! ajouta-t-il avec un soupir, son nom finit comme le mien... et il froissa le papier.

En sortant, Julien crut voir du sang près du bénitier : c'était de l'eau bénite qu'on avait répandue : le reflet des rideaux rouges qui couvraient les fenêtres la faisait paraître du sang.

Enfin, Julien eut honte de sa terreur secrète.

— Serais-je un lâche? se dit-il; *aux armes*!

Ce mot si souvent répété dans les récits de batailles du vieux chirurgien était héroïque pour Julien. Il se leva et marcha rapidement vers la maison de M. de Rênal.

(*Le Rouge et le Noir*, T. I, V, pp. 21-24.)

III

Arrivée du précepteur, Monsieur Julien Sorel.

Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, Mme de Rênal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise bien blanche, et avait sous le bras une veste fort propre de ratine violette.

Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de Mme de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander grâce à M. le maire. Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée, et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette. Mme de Rênal s'approcha, distraite un instant de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du précepteur. Julien, tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voix douce dit tout près de son oreille :

— Que voulez-vous ici, mon enfant?

Julien se tourna vivement, et, frappé du regard si rempli de grâce de Mme de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Mme de Rênal avait répété sa question.

— Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu'il essuyait de son mieux.

Mme de Rênal resta interdite; ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant, lui parler d'un air doux. Mme de Rênal regardait les grosses larmes qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaieté folle d'une jeune fille; elle se moquait d'elle-même et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c'était là ce précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants!

— Quoi! monsieur, lui dit-elle enfin, vous savez le latin?

Ce mot de « monsieur » étonna si fort Julien qu'il réfléchit un instant.

— Oui, madame, dit-il timidement. — Mme de Rênal était si heureuse, qu'elle osa dire à Julien :

— Vous ne gronderez pas trop ces pauvres enfants?

— Moi, les gronder, dit Julien étonné, et pourquoi?

— N'est-ce pas, monsieur, ajouta-t-elle après un petit silence et d'une voix dont chaque instant augmentait l'émotion, vous serez bon pour eux, vous me le promettez?

S'entendre appeler de nouveau « monsieur », bien sérieusement, et par une dame si bien vêtue, était au-dessus de toutes les prévisions de Julien : dans tous les châteaux en Espagne de sa jeunesse, il s'était dit qu'aucune dame comme il faut ne daignerait lui parler que quand il aurait un bel uniforme. Mme de Rênal, de son côté, était complètement trompée par la beauté du teint, les grands yeux noirs de Julien et ses jolis cheveux qui frisaient plus qu'à l'ordinaire, parce que pour se rafraîchir il venait de plonger la tête dans le bassin de la fontaine publique. A sa grande joie, elle trouvait l'air timide d'une jeune fille à ce fatal précepteur, dont elle avait tant redouté pour ses enfants la dureté et l'air rébarbatif. Pour l'âme si paisible de Mme de Rênal, le contraste de ses craintes et de ce qu'elle voyait fut un grand événement. Enfin elle revint de sa surprise. Elle fut étonnée de se trouver ainsi à la porte de sa maison avec ce jeune homme, si près de lui.

— Entrons, monsieur, lui dit-elle d'un air assez embarrassé.

De sa vie une sensation purement agréable n'avait aussi profondément ému Mme de Rênal; jamais une apparition aussi gracieuse n'avait succédé à des craintes plus inquiétantes. Ainsi ces jolis enfants, si soignés par elle, ne tomberaient pas dans les mains d'un prêtre sale et grognon. A peine entrée sous le vestibule, elle se retourna vers Julien qui la suivait timidement. Son air étonné, à l'aspect d'une maison si belle, était une grâce de plus aux yeux de Mme de Rênal. Elle ne pouvait en croire ses yeux; il lui semblait surtout que le précepteur devait avoir un habit noir.

— Mais est-il vrai, monsieur, lui dit-elle en s'arrêtant encore, et craignant mortellement de se tromper, tant sa croyance la rendait heureuse, vous savez le latin? — Ces mots choquèrent l'orgueil de Julien et dissipèrent le charme dans lequel il vivait depuis un quart d'heure.

— Oui, madame, lui dit-il en cherchant à prendre un air froid; je sais le latin aussi bien que M. le curé, et même quelquefois il a la bonté de dire mieux que lui.

Mme de Rênal trouva que Julien avait l'air fort méchant; il s'était arrêté à deux pas d'elle. Elle s'approcha et lui dit à mi-voix :

— N'est-ce pas, les premiers jours, vous ne donnerez pas le fouet à mes enfants, même quand ils ne sauraient pas leurs leçons?

Ce ton si doux et presque suppliant d'une si belle dame, fit tout à coup oublier à Julien ce qu'il devait à sa réputation de latiniste. Il rougit extrêmement, et dit avec un soupir :

— Ne craignez rien, madame, je vous obéirai en tout.

Ce fut en ce moment seulement, quand son inquiétude pour ses enfants fut tout à fait dissipée, que Mme de Rênal fut frappée de l'extrême beauté de Julien. La forme presque féminine de ses traits et son air d'embarras ne semblèrent point ridicules à une femme extrêmement timide elle-même. L'air mâle que l'on trouve communément nécessaire à la beauté d'un homme lui eût fait peur.

— Quel âge avez-vous, monsieur? dit-elle à Julien.

— Bientôt dix-neuf ans.

— Mon fils aîné a onze ans, reprit Mme de Rênal tout à fait rassurée; ce sera presque un camarade pour vous, vous lui parlerez raison. Une fois son père a voulu le battre, l'enfant a été malade pendant toute une semaine, et cependant c'était un bien petit coup. — Quelle différence avec moi! pensa Julien. Hier encor, mon père m'a battu. Que ces gens riches sont heureux!

Mme de Rênal en était déjà à saisir les moindres nuances de ce qui se passait dans l'âme du précepteur; elle prit ce mouvement de tristesse pour de la timidité, et voulut l'encourager.

— Quel est votre nom, monsieur? lui dit-elle avec un accent et une grâce dont Julien sentit tout le charme sans pouvoir s'en rendre compte.

— On m'appelle Julien Sorel, madame; je tremble en entrant pour la première fois de ma vie dans une maison étrangère; j'ai besoin de votre protection et que vous me pardonniez bien des choses les premiers jours. Je n'ai jamais été au collège, j'étais trop pauvre; je n'ai jamais parlé à d'autres hommes qu'à mon cousin le chirurgien-major, membre de la Légion d'honneur, et à M. le curé Chélan. Il vous rendra bon témoignage de moi. Mes frères m'ont toujours battu; ne les croyez pas s'ils vous disent du mal de moi; pardonnez mes fautes, madame, je n'aurai jamais mauvaise intention.

Julien se rassurait pendant ce long discours; il examinait Mme de Rênal. Tel est l'effet de la grâce parfaite, quand elle est naturelle au caractère, et que surtout la personne qu'elle décore ne songe pas à avoir de la grâce. Julien, qui se connaissait fort bien en beauté féminime, eût juré dans cet instant qu'elle n'avait que vingt ans. Il eut sur le champ l'idée hardie de lui baiser la main. Bientôt il eut peur de son idée. Pendant ces débats intérieurs, Mme de Rênal lui adressait deux ou trois mots d'instruction sur la façon de débuter avec les enfants. La violence que se faisait Julien le rendit de nouveau fort pâle; il dit, d'un air contraint :

— Jamais, madame, je ne battrai vos enfants; je le jure devant Dieu. Et en disant ces mots, il osa prendre la main de Mme de Rênal et la porter à ses lèvres. Elle fut étonnée de ce geste, et par réflexion choquée.

M. de Rênal, qui avait entendu parler, sortit de son cabinet; du même air majestueux et paternel qu'il prenait lorsqu'il faisait des mariages à la mairie, il dit à Julien:

— Il est essentiel que je vous parle avant que les enfants vous voient.

Il fit entrer Julien dans une chambre et retint sa femme qui voulait les laisser seuls. La porte fermée, M. de Rênal s'assit avec gravité.

— M. le curé m'a dit que vous étiez un bon sujet, tout le monde vous traitera ici avec honneur, et si je suis content, j'aiderai à vous faire par la suite un petit établissement. Je veux que vous ne voyiez plus ni parents ni amis, leur ton ne peut convenir à mes enfants. Voici trente-six francs pour le premier mois; mais j'exige votre parole de ne pas donner un sou de cet argent à votre père.

M. de Rênal était piqué contre le vieillard, qui, dans cette affaire, avait été plus fin que lui.

— Maintenant, *monsieur*, car d'après mes ordres tout le monde ici va vous appeler monsieur, et vous sentirez l'avantage d'entrer dans une maison de gens comme il faut; maintenant, monsieur, il n'est pas convenable que les enfants vous voient en veste. Les domestiques l'ont-ils vu? dit M. de Rênal à sa femme.

— Non, mon ami, répondit-elle d'un air profondément pensif.

— Tant mieux. Mettez ceci, dit-il au jeune homme surpris, en lui donnant une redingote à lui. Allons maintenant chez M. Durand, le marchand de drap.

Plus d'une heure après, quand M. de Rênal rentra avec le nouveau précepteur tout habillé de noir, il retrouva sa femme assise à la même place. Elle se sentit tranquillisée par la présence de Julien; en l'examinant elle oubliait d'en avoir peur. Julien ne songeait point à elle; malgré toute sa méfiance du destin et des hommes, son âme dans ce moment n'était que celle d'un enfant; il lui semblait avoir vécu des années depuis l'instant où, trois heures auparavant, il était tremblant dans l'église. Il remarqua l'air glacé de Mme de Rênal, il comprit qu'elle était en colère de ce qu'il avait osé lui baiser la main. Mais le sentiment d'orgueil que lui

donnait le contact d'habits si différents de ceux qu'il avait coutume de porter, le mettait tellement hors de lui-même, et il avait tant d'envie de cacher sa joie, que tous ses mouvements avaient quelque chose de brusque et de fou. Mme de Rênal le contemplait avec des yeux étonnés.

— De la gravité, monsieur, lui dit M. de Rênal, si vous voulez être respecté de mes enfants et de mes gens.

— Monsieur, répondit Julien, je suis gêné dans ces nouveaux habits; moi, pauvre paysan, je n'ai jamais porté que des vestes; j'irai, si vous le permettez, me renfermer dans ma chambre.

— Que te semble de cette nouvelle acquisition? dit M. de Rênal à sa femme.

Par un mouvement presque instinctif, et dont certainement elle ne se rendit pas compte, Mme de Rênal déguisa la vérité à son mari.

— Je ne suis pas aussi enchantée que vous de ce petit paysan; vos prévenances en feront un impertinent que vous serez obligé de renvoyer avant un mois.

— Eh bien! nous le renverrons; ce sera une centaine de francs qu'il m'en pourra coûter, et Verrières sera accoutumée à voir un précepteur aux enfants de M. de Rênal. Ce but n'eût point été atteint si j'eusse laissé à Julien l'accoutrement d'un ouvrier. En le renvoyant, je retiendrai, bien entendu, l'habit noir complet que je viens de lever chez le drapier. Il ne lui restera que ce que je viens de trouver tout fait chez le tailleur, et dont je l'ai couvert.

L'heure que Julien passa dans sa chambre parut un instant à Mme de Rênal. Les enfants, auxquel on avait annoncé le nouveau précepteur, accablaient leur mère de questions. Enfin Julien parut. C'était un autre homme. C'eût été mal parler que de dire qu'il était grave; c'était la gravité incarnée. Il fut présenté aux enfants, et leur parla d'un air qui étonna M. de Rênal lui-même.

« Je suis ici, messieurs, leur dit-il en finissant son allocution, pour vous apprendre le latin. Voici la sainte Bible, dit-il en leur montrant un petit volume in-32, relié en noir. C'est particulièrement l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est la partie qu'on appelle le Nouveau Testament. Je vous ferai souvent réciter des leçons, faites-moi réciter la mienne. »

Adolphe, l'aîné des enfants, avait pris le livre.

« Ouvrez-le au hasard, continua Julien, et dites-moi le premier mot d'un alinéa. Je réciterai par cœur le livre sacré, règle de notre conduite à tous, jusqu'à ce que vous m'arrêtiez. »

Adolphe ouvrit le livre, lut un mot, et Julien récita toute la page avec la même facilité que s'il eût parlé français. M. de Rênal regardait sa femme d'un air de triomphe. Les enfants, voyant l'étonnement de leurs parents, ouvraient de grands yeux. Un domestique vint à la porte du salon, Julien continua de parler latin. Le domestique resta d'abord immobile et ensuite disparut. Bientôt la femme de chambre de madame et la cuisinière arrivèrent près de la porte; alors Adolphe avait déjà ouvert le livre en huit endroits, et Julien récitait toujours avec la même facilité.

« Ah, mon Dieu, le joli petit prêtre! », dit tout haut la cuisinière, bonne fille fort dévote.

L'amour-propre de M. de Rênal était inquiet; loin de songer à examiner le précepteur, il était tout occupé à chercher dans sa mémoire quelques mots latins; enfin, il put dire un vers d'Horace. Julien ne savait de latin que sa Bible. Il répondit en fronçant les sourcils :

« Le saint ministère auquel je me destine m'a défendu de lire un poète aussi profane. »

M. de Rênal cita un assez grand nombre de prétendus vers d'Horace. Il expliqua à ses enfants ce que c'était qu'Horace; mais les enfants, frappés d'admiration, ne faisaient guère attention à ce qu'il disait. Ils regardaient Julien.

Les domestiques étant toujours à la porte, Julien

crut devoir prolonger l'épreuve : « Il faut, dit-il au plus jeune des enfants, que M. Stanislas-Xavier m'indique aussi un passage du livre saint. »

Le petit Stanislas, tout fier, lut tant bien que mal le premier mot d'un alinéa, et Julien dit toute la page. Pour que rien ne manquât au triomphe de M. de Rênal, comme Julien récitait, entrèrent M. Valenod, le possesseur de beaux chevaux normands, et M. Charcot de Maugiron, sous-préfet de l'arrondissement. Cette scène valut à Julien le titre de monsieur; les domestiques eux-mêmes n'osèrent pas le lui refuser.

Le soir, tout Verrières afflua chez M. de Rênal pour voir la merveille. Julien répondit à tous d'un air sombre qui tenait à distance. Sa gloire s'étendit si rapidement dans la ville, que peu de jours après M. de Rênal, craignant qu'on ne le lui enlevât, lui proposa de signer un engagement de deux ans.

« Non, monsieur, répondit froidement Julien; si vous vouliez me renvoyer je serais obligé de sortir. Un engagement qui me lie sans vous obliger à rien n'est point égal, je le refuse. »

Julien sut si bien faire que moins d'un mois après son arrivée dans la maison, M. de Rênal lui-même le respectait. Le curé étant brouillé avec MM. de Rênal et Valenod, personne ne put trahir l'ancienne passion de Julien pour Napoléon; il n'en parlait qu'avec horreur.

(*Le Rouge et le Noir*. T. I, VI, pp. 25-32).

IV

Un voyage.

Julien, dont le jugement n'était troublé par aucune passion, trouva bien vite un moyen de marquer à Mme de Rênal combien peu il se croyait avec elle dans

des rapports d'amitié; il ne lui dit rien du petit voyage qu'il allait entreprendre, la salua et partit.

Julien poursuivait son chemin gaiement au milieu des plus beaux aspects que puissent présenter les scènes de montagnes. Il fallait traverser la grande chaîne au nord de Vergy. Le sentier qu'il suivait, en s'élevant peu à peu parmi de grands bois de hêtres, forme des zigzags infinis sur la pente de la haute montagne qui dessine au nord la vallée du Doubs. Bientôt les regards du voyageur, passant par-dessus les coteaux moins élevés qui contiennent le cours du Doubs vers le midi, s'étendirent jusqu'aux plaines fertiles de la Bourgogne et du Beaujolais. Quelque insensible que l'âme de ce jeune ambitieux fût à ce genre de beauté, il ne pouvait s'empêcher de s'arrêter de temps à autre pour regarder un spectacle si vaste et si imposant.

Enfin il atteignit le sommet de la grande montagne, près duquel il fallait passer pour arriver, par cette route de traverse, à la vallée solitaire qu'habitait Fouqué, le jeune marchand de bois son ami. Julien n'était point pressé de le voir, lui ni aucun autre être humain. Caché comme un oiseau de proie, au milieu des roches nues qui couronnent la grande montagne, il pouvait apercevoir de bien loin tout homme qui se serait approché de lui. Il découvrit une petite grotte au milieu de la pente presque verticale d'un des rochers. Il prit sa course, et bientôt fut établi dans cette retraite. « Ici, dit-il avec des yeux brillants de joie, les hommes ne sauraient me faire du mal ». Il eut l'idée de se livrer au plaisir d'écrire ses pensées, partout ailleurs si dangereux pour lui. Une pierre carrée lui servait de pupitre. Sa plume volait : il ne voyait rien de ce qui l'entourait. Il remarqua enfin que le soleil se couchait derrière les montagnes éloignées du Beaujolais.

« Pourquoi ne passerais-je pas la nuit ici? se dit-il; j'ai du pain, et *je suis libre*! » Au son de ce grand mot

son âme s'exalta, son hypocrisie faisait qu'il n'était pas libre même chez Fouqué. La tête appuyée sur les deux mains, Julien resta dans cette grotte plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie, agité par ses rêveries et par son bonheur de liberté. Sans y songer il vit s'éteindre, l'un après l'autre, tous les rayons du crépuscule. Au milieu de cette obscurité immense, son âme s'égarait dans la contemplation de ce qu'il s'imaginait rencontrer un jour à Paris. C'était d'abord une femme bien plus belle et d'un génie bien plus élevé que tout ce qu'il avait pu voir en province. Il aimait avec passion, il était aimé. S'il se séparait d'elle pour quelques instants, c'était pour se couvrir de gloire et mériter d'être encore plus aimé.

Même en lui supposant l'imagination de Julien, un jeune homme élevé au milieu des tristes vérités de la société de Paris eût été réveillé à ce point de son roman par la froide ironie; les grandes actions auraient disparu avec l'espoir d'y atteindre. Le jeune paysan ne voyait rien entre lui et les actions les plus héroïques, que le manque d'occasion.

Mais une nuit profonde avait remplacé le jour, et il avait encore deux lieues à faire pour descendre au hameau habité par Fouqué. Avant de quitter la petite grotte, Julien alluma du feu et brûla avec soin tout ce qu'il avait écrit.

Il étonna bien son ami en frappant à sa porte à une heure du matin. Il trouva Fouqué occupé à écrire ses comptes. C'était un jeune homme de haute taille, assez mal fait, avec de grands traits durs, un nez infini, et beaucoup de bonhomie cachée sous cet aspect repoussant.

« T'es-tu donc brouillé avec ton M. de Rênal, que tu m'arrives ainsi à l'improviste? »

Julien lui raconta, mais comme il le fallait, les événements de la veille.

« Reste avec moi, lui dit Fouqué; je vois que tu connais M. de Rênal, M. Valenod, le sous-préfet Mau-

giron, le curé Chélan; tu as compris les finesses du caractère de ces gens-là; te voilà en état de paraître aux adjudications. Tu sais l'arithmétique mieux que moi, tu tiendras mes comptes; je gagne gros dans mon commerce. L'impossibilité de tout faire par moi-même et la crainte de rencontrer un fripon dans l'homme que je prendrais pour associé m'empêchent tous les jours d'entreprendre d'excellentes affaires. Il n'y a pas un mois que j'ai fait gagner six mille francs à Michaud de Saint-Amand, que je n'avais pas revu depuis six ans, et que j'ai trouvé par hasard à la vente à Pontarlier. Pourquoi n'aurais-tu pas gagné, toi, ces six mille francs, ou du moins trois mille? car, si ce jour-là je t'avais eu avec moi, j'aurais mis l'enchère à cette coupe de bois, et tout le monde me l'eût bientôt laissée. Sois mon associé. »

Cette offre donna de l'humeur à Julien; elle dérangeait sa folie; pendant tout le souper, que les deux amis préparèrent eux-mêmes comme des héros d'Homère, car Fouqué vivait seul, il montra ses comptes à Julien, et lui prouva combien son commerce de bois présentait d'avantages. Fouqué avait la plus haute idée des lumières et du caractère de Julien.

Quand enfin celui-ci fut seul dans sa petite chambre de bois de sapin : « Il est vrai, se dit-il, je puis gagner ici quelques mille francs, puis reprendre avec avantage le métier de soldat ou celui de prêtre, suivant la mode qui alors règnera en France. Le petit pécule que j'aurai amassé lèvera toutes les difficultés de détail. Solitaire dans cette montagne, j'aurai dissipé un peu l'affreuse ignorance où je suis de tant de choses qui occupent tous ces hommes de salon. Mais Fouqué renonce à se marier; il me répète que la solitude le rend malheureux. Il est évident que s'il prend un associé qui n'a pas de fonds à verser dans son commerce, c'est dans l'espoir de se faire un compagnon qui ne le quitte jamais.

« Tromperai-je mon ami? » s'écria Julien avec humeur.

Cet être, dont l'hypocrisie et l'absence de toute sympathie étaient les moyens ordinaires de salut, ne put cette fois supporter l'idée du plus petit manque de délicatesse envers un homme qui l'aimait.

Mais tout à coup Julien fut heureux; il avait une raison pour refuser. « Quoi! je perdrais lâchement sept ou huit années! j'arriverais ainsi à vingt-huit ans! mais, à cet âge, Bonaparte avait fait ses plus grandes choses! Quand j'aurai gagné obscurément quelque argent en courant ces ventes de bois, et méritant la faveur de quelques fripons subalternes, qui me dit que j'aurai encore le feu sacré avec lequel on se fait un nom? »

Le lendemain matin, Julien répondit d'un grand sang-froid au bon Fouqué, qui regardait l'affaire de l'association comme terminée, que sa vocation pour le saint ministère des autels ne lui permettait pas d'accepter. Fouqué n'en revenait pas.

« Mais songes-tu, lui répétait-il, que je t'associe, ou, si tu l'aimes mieux, que je te donne quatre mille francs par an? et tu veux retourner chez ton M. Rênal, qui te méprise comme la boue de ses souliers! Quand tu auras deux cents louis devant toi, qu'est-ce qui t'empêche d'entrer au séminaire? Je te dirai plus, je me charge de te procurer la meilleure cure du pays. Car, ajouta Fouqué en baissant la voix, je fournis de bois à brûler M. le...., M. le...., M,...... Je leur livre de l'essence de chêne de première qualité qu'ils ne me payent que comme du bois blanc, mais jamais argent ne fut mieux placé. »

Rien ne put vaincre la vocation de Julien. Fouqué finit par le croire un peu fou. Le troisième jour, de grand matin, Julien quitta son ami pour passer la journée au milieu des rochers de la grande montagne. Il retrouva sa petite grotte, mais il n'avait plus la paix de l'âme; les offres de son ami la lui avaient enlevée. Comme Hercule, il se trouvait, non entre le vice et la vertu, mais entre la médiocrité suivie d'un bien-être

assuré et tous les rêves héroïques de sa jeunesse. « Je n'ai donc pas une véritable fermeté », se disait-il; et c'est là le doute, qui lui faisait le plus de mal. « Je ne suis pas du bois dont on fait les grands hommes, puisque je crains que huit années passées à me procurer du pain ne m'enlèvent cette énergie sublime qui fait faire les choses extraordinaires. »

(*Le Rouge et le Noir*, T. I, xii, pp. 69-74.)

V

Colonel ou évêque?

« Le 3 septembre, à dix heures du soir, un gendarme réveilla tout Verrières en montant la grande rue au galop; il apportait la nouvelle que Sa Majesté le roi de*** arrivait le dimanche suivant. » Julien fait d'abord partie de la garde d'honneur, et endosse le brillant costume de colonel; puis il revêt une soutane et un surplis pour suivre l'abbé Chélan, doyen du chapitre.

Dès le matin du dimanche, des milliers de paysans arrivant des montagnes voisines, inondèrent les rues de Verrières. Il faisait le plus beau soleil. Enfin, vers les trois heures, toute cette foule fut agitée; on apercevait un grand feu sur un rocher à deux lieues de Verrières. Ce signal annonçait que le roi venait d'entrer sur le territoire du département. Aussitôt le son de toutes les cloches et les décharges répétées d'un vieux canon espagnol appartenant à la ville marquèrent sa joie de ce grand événement. La moitié de la population monta sur les toits, toutes les femmes étaient aux balcons. La garde d'honneur se mit en mouvement. On admirait les brillants uniformes, chacun reconnaissait un parent, un ami. On se moquait de la peur de M. de Moirod, dont à chaque instant la main prudente

était prête à saisir l'arçon de sa selle. Mais une remarque fit oublier toutes les autres : le premier cavalier de la neuvième file était un fort joli garçon, très mince, que d'abord on ne reconnut pas. Bientôt un cri d'indignation chez les uns, chez d'autres le silence de l'étonnement annoncèrent une sensation générale. On reconnaissait dans ce jeune homme, montant un des chevaux normands de M. Valenod, le petit Sorel, fils du charpentier. Il n'y eut qu'un cri contre le maire, surtout parmi les libéraux. Quoi! parce que ce petit ouvrier déguisé en abbé était précepteur de ses marmots, il avait l'audace de le nommer garde d'honneur, au préjudice de messieurs tels et tels, riches fabricants? « Ces messieurs, disait une banquière, devraient bien faire une avanie à ce petit insolent, né dans la crotte. — Il est sournois et porte un sabre, répondait le voisin, il serait assez traître pour leur couper la figure. »

Les propos de la société noble étaient plus dangereux. Les dames se demandaient si c'était du maire tout seul que provenait cette haute inconvenance. En général on rendait justice à son mépris pour le défaut de naissance.

Pendant qu'il était l'occasion de tant de propos, Julien était le plus heureux des hommes. Naturellement hardi, il se tenait mieux à cheval que la plupart des jeunes gens de cette ville de montagnes. Il voyait dans les yeux des femmes qu'il était question de lui.

Ses épaulettes étaient plus brillantes, parce qu'elles étaient neuves. Son cheval se cabrait à chaque instant; il était au comble de la joie.

Son bonheur n'eut plus de bornes, lorsque passant près du vieux rempart, le bruit de la petite pièce de canon fit sauter son cheval hors du rang. Par un grand hasard, il ne tomba pas; de ce moment il se sentit un héros. Il était officier d'ordonnance de Napoléon et chargeait une batterie.

Dix mille paysans crièrent : « Vive le roi! » quand le maire eut l'honneur de haranguer Sa Majesté. Une

heure après, lorsque, tous les discours écoutés, le roi allait entrer dans la ville, la petite pièce de canon se remit à tirer à coups précipités. Mais un accident s'ensuivit, non pour les canonniers qui avaient fait leurs preuves à Leipsick et à Montmirail, mais pour le futur premier adjoint, M. de Moirod. Son cheval le déposa mollement dans l'unique bourbier qui fût sur la grand'route, ce qui fit esclandre, parce qu'il fallut le tirer de là pour que la voiture du roi pût passer.

Sa Majesté descendit à la belle église neuve qui ce jour-là était parée de tous ses rideaux cramoisis. Le roi devait dîner, et aussitôt après remonter en voiture pour aller vénérer la célèbre relique de saint Clément. A peine le roi fut-il à l'église, que Julien galopa vers la maison de M. de Rênal. Là, il quitta en soupirant son bel habit bleu de ciel, son sabre, ses épaulettes, pour reprendre le petit habit noir râpé. Il remonta à cheval, et en quelques instants fut à Bray-le-Haut qui occupe le sommet d'une fort belle colline. L'enthousiasme multiplie ces paysans, pensa Julien. On ne peut se remuer à Verrières, et en voici plus de dix mille autour de cette antique abbaye. A moitié ruinée par le vandalisme révolutionnaire, elle avait été magnifiquement rétablie depuis la Restauration, et l'on commençait à parler de miracles. Julien rejoignit l'abbé Chélan qui le gronda fort, et lui remit une soutane et un surplis. Il s'habilla promptement, et suivit M. Chélan qui se rendait auprès du jeune évêque d'Agde. C'était un neveu de M. de La Mole, récemment nommé, et qui avait été chargé de montrer la relique au roi. Mais l'on ne put trouver cet évêque.

Le clergé s'impatientait. Il attendait son chef dans le cloître sombre et gothique de l'ancienne abbaye. On avait réuni vingt-quatre curés pour figurer l'ancien chapitre de Bray-le-Haut, composé avant 1789 de vingt-quatre chanoines. Après avoir déploré pendant trois quarts d'heure la jeunesse de l'évêque, les curés pensèrent qu'il était convenable que M. le doyen se retirât

vers Monseigneur pour l'avertir que le roi allait arriver, et qu'il était instant de se rendre au chœur. Le grand âge de M. Chélan l'avait fait doyen; malgré l'humeur qu'il témoignait à Julien, il lui fit signe de le suivre. Julien portait fort bien son surplis. Au moyen de je ne sais quel procédé de toilette ecclésiastique, il avait rendu ses beaux cheveux bouclés très plats; mais, par un oubli qui redoubla la colère de M. Chélan, sous les longs plis de sa soutane on pouvait apercevoir les éperons du garde d'honneur.

Arrivés à l'appartement de l'évêque, de grands laquais bien chamarrés daignèrent à peine répondre au vieux curé que Monseigneur n'était pas visible. On se moqua de lui quand il voulut expliquer qu'en sa qualité de doyen du chapitre noble de Bray-le-Haut, il avait le privilège d'être admis en tout temps auprès de l'évêque officiant.

L'humeur hautaine de Julien fut choquée de l'insolence des laquais. Il se mit à parcourir les dortoirs de l'antique abbaye, secouant toutes les portes qu'il rencontrait. Une fort petite céda à ses efforts, et il se trouva dans une cellule au milieu des valets de chambre de Monseigneur, en habits noirs et la chaîne au cou. A son air pressé ces messieurs le crurent mandé par l'évêque et le laissèrent passer. Il fit quelques pas et se trouva dans une immense salle gothique extrêmement sombre, et toute lambrissée de chêne noir; à l'exception d'une seule, les fenêtres en ogive avaient été murées avec des briques. La grossièreté de cette maçonnerie n'était déguisée par rien, et faisait un triste contraste avec l'antique magnificence de la boiserie. Les deux grands côtés de cette salle célèbre parmi les antiquaires bourguignons, et que le duc Charles le Téméraire avait fait bâtir vers 1470 en expiation de quelque péché, étaient garnis de stalles de bois richement sculptées. On y voyait, figurés en bois de différentes couleurs, tous les mystères de l'Apocalypse.

Cette magnificence mélancolique, dégradée par la vue des briques nues et du plâtre encore tout blanc, toucha Julien. Il s'arrêta en silence. A l'autre extrémité de la salle, près de l'unique fenêtre par laquelle le jour pénétrait, il vit un miroir mobile en acajou. Un jeune homme, en robe violette et en surplis de dentelle, mais la tête nue, était arrêté à trois pas de la glace. Ce meuble semblait étrange en un tel lieu, et, sans doute, y avait été apporté de la ville. Julien trouva que le jeune homme avait l'air irrité; de la main droite il donnait gravement des bénédictions du côté du miroir.

Que peut signifier ceci? pensa-t-il. Est-ce une cérémonie préparatoire qu'accomplit ce jeune prêtre? C'est peut-être le secrétaire de l'évêque... Il sera insolent comme les laquais... Ma foi, n'importe! essayons.

Il avança, et parcourut assez lentement la longueur de la salle, toujours la vue fixée vers l'unique fenêtre, et regardant ce jeune homme qui continuait à donner des bénédictions exécutées lentement mais en nombre infini, et sans se reposer un instant.

A mesure qu'il approchait, il distinguait mieux son air fâché. La richesse du surplis garni de dentelle arrêta involontairement Julien à quelques pas du magnifique miroir.

Il est de mon devoir de parler, se dit-il enfin; mais la beauté de la salle l'avait ému, et il était froissé d'avance des mots durs qu'on allait lui adresser.

Le jeune homme le vit dans la psyché, se retourna, et quittant subitement l'air fâché, lui dit du ton le plus doux :

« Eh bien! monsieur, est-elle enfin arrangée? »

Julien resta stupéfait. Comme ce jeune homme se tournait vers lui, Julien vit la croix pectorale sur sa poitrine : c'était l'évêque d'Agde. « Si jeune, pensa Julien; tout au plus six ou huit ans de plus que moi!... »

Et il eut honte de ses éperons.

« Monseigneur, répondit-il timidement, je suis envoyé par le doyen du chapitre, M. Chélan.

— Ah! il m'est fort recommandé, dit l'évêque d'un ton poli qui redoubla l'enchantement de Julien. Mais je vous demande pardon, monsieur, je vous prenais pour la personne qui doit me rapporter ma mitre. On l'a mal emballée à Paris; la toile d'argent est horriblement gâtée vers le haut. Cela fera le plus vilain effet, ajouta le jeune évêque d'un air triste, et encore on me fait attendre!

— Monseigneur, je vais chercher la mitre, si Votre Grandeur le permet.

Les beaux yeux de Julien firent leur effet.

« Allez, monsieur, répondit l'évêque avec une politesse charmante; il me la faut sur-le-champ. Je suis désolé de faire attendre messieurs du chapitre. »

Quand Julien fut arrivé au milieu de la salle, il se retourna vers l'évêque, et le vit qui s'était remis à donner des bénédictions. « Qu'est-ce que cela peut être? se demanda Julien; sans doute, c'est une préparation ecclésiastique nécessaire à la cérémonie qui va avoir lieu. » Comme il arrivait dans la cellule où se tenaient les valets de chambre, il vit la mitre entre leurs mains. Ces messieurs, cédant malgré eux au regard impérieux de Julien, lui remirent la mitre de Monseigneur.

Il se sentit fier de la porter : en traversant la salle, il marchait lentement; il la tenait avec respect. Il trouva l'évêque assis devant la glace; mais, de temps à autre, sa main droite, quoique fatiguée, donnait encore la bénédiction. Julien l'aida à placer sa mitre. L'évêque secoua la tête.

« Ah! elle tiendra, dit-il à Julien d'un air content. Voulez-vous vous éloigner un peu? »

Alors l'évêque alla fort vite au milieu de la pièce, puis se rapprochant du miroir à pas lents, il reprit l'air fâché, et donna gravement des bénédictions.

Julien était immobile d'étonnement; il était tenté

de comprendre, mais n'osait pas. L'évêque s'arrêta, et le regardant avec un air qui perdait subitement de sa gravité :

« Que dites-vous de ma mitre, monsieur, va-t-elle bien?

— Fort bien, Monseigneur.

— Elle n'est pas trop en arrière? cela aurait l'air un peu niais; mais il ne faut pas non plus la porter baissée sur les yeux comme un shako d'officier.

— Elle me semble aller fort bien.

— Le roi de*** est accoutumé à un clergé vénérable et sans doute fort grave. Je ne voudrais pas, à cause de mon âge surtout, avoir l'air trop léger. »

Et l'évêque se mit de nouveau à marcher en donnant des bénédictions.

« C'est clair, dit Julien, osant enfin comprendre, il s'exerce à donner la bénédiction. »

Après quelques instants : « Je suis prêt, dit l'évêque. Allez, monsieur, avertir M. le doyen et messieurs du chapitre. »

Bientôt M. Chélan, suivi des deux curés les plus âgés, entra par une fort grande porte magnifiquement sculptée, et que Julien n'avait pas aperçue. Mais cette fois il resta à son rang le dernier de tous, et ne put voir l'évêque que par-dessus les épaules des ecclésiastiques qui se pressaient en foule à cette porte.

L'évêque traversait lentement la salle; lorsqu'il fut arrivé sur le seuil, les curés se formèrent en procession. Après un petit moment de désordre, la procession commença à marcher en entonnant le psaume. L'évêque s'avançait le dernier entre M. Chélan et un autre curé fort vieux. Julien se glissa tout à fait près de monseigneur, comme attaché à l'abbé Chélan. On suivit les longs corridors de l'abbaye de Bray-le-Haut; malgré le soleil éclatant, ils étaient sombres et humides. On arriva enfin au portique du cloître. Julien était stupéfait d'admiration pour une si belle cérémonie. L'ambition réveillée par le jeune âge de

l'évêque, la sensibilité et la politesse exquise de ce prélat se disputaient son cœur. Cette politesse était bien autre chose que celle de M. de Rênal, même dans ses bons jours. Plus on s'élève vers le premier rang de la société, se dit Julien, plus on trouve de ces manières charmantes.

On entrait dans l'église par une porte latérale; tout à coup un bruit épouvantable fit retentir ses voûtes antiques; Julien crut qu'elles s'écroulaient. C'était encore la petite pièce de canon; traînée par huit chevaux au galop, elle venait d'arriver; et à peine arrivée, mise en batterie par les canonniers de Leipsick, elle tirait cinq coups par minute, comme si les Prussiens eussent été devant elle.

Mais ce bruit admirable ne fit plus d'effet sur Julien, il ne songeait plus à Napoléon et à la gloire militaire. Si jeune, pensait-il, être évêque d'Agde! mais où est Agde? et combien cela rapporte-t-il? deux ou trois cent mille francs peut-être?

Les laquais de Monseigneur parurent avec un dais magnifique; M. Chélan prit l'un des bâtons, mais dans le fait ce fut Julien qui le porta. L'évêque se plaça dessous. Réellement il était parvenu à se donner l'air vieux; l'admiration de notre héros n'eut plus de bornes. Que ne fait-on pas avec de l'adresse! pensa-t-il.

Le roi entra. Julien eut le bonheur de le voir de très-près. L'évêque le harangua avec onction, et sans oublier une petite nuance de trouble fort poli pour Sa Majesté. Nous ne répéterons point la description des cérémonies de Bray-le-Haut; pendant quinze jours elles ont rempli les colonnes de tous les journaux du département. Julien apprit, par le discours de l'évêque, que le roi descendait de Charles le Téméraire.

Plus tard il entra dans les fonctions de Julien de vérifier les comptes de ce qu'avait coûté cette cérémonie. M. de La Mole, qui avait fait avoir un évêché à son neveu, avait voulu lui faire la galanterie de se

charger de tous les frais. La seule cérémonie de Bray-le-Haut coûta trois mille huit cents francs.

Après le discours de l'évêque et la réponse du roi, Sa Majesté se plaça sous le dais, ensuite elle s'agenouilla fort dévotement sur un coussin près de l'autel. Le chœur était environné de stalles, et les stalles élevées de deux marches sur le pavé. C'était sur la dernière de ces marches que Julien était assis aux pieds de M. Chélan, à peu près comme un caudataire près de son cardinal, à la chapelle Sixtine, à Rome. Il y eut un *Te Deum*, des flots d'encens, des décharges infinies de mousqueterie et d'artillerie; les paysans étaient ivres de bonheur et de piété. Une telle journée défait l'ouvrage de cent numéros des journaux jacobins.

Julien était à six pas du roi, qui réellement priait avec abandon. Il remarqua, pour la première fois, un petit homme au regard spirituel et qui portait un habit presque sans broderies. Mais il avait un cordon bleu de ciel par-dessus cet habit fort simple. Il était plus près du roi que beaucoup d'autres seigneurs, dont les habits étaient tellement brodés d'or, que, suivant l'expression de Julien, on ne voyait pas le drap. Il apprit quelques moments après que c'était M. de La Mole. Il lui trouva l'air hautain et même insolent.

Ce marquis ne serait pas poli comme mon joli évêque, pensa-t-il. Ah! l'état ecclésiastique rend doux et sage. Mais le roi est venu pour vénérer la relique, et je ne vois point de relique. Où sera saint Clément?

Un petit clerc, son voisin, lui apprit que la vénérable relique était dans le haut de l'édifice dans une *chapelle ardente*.

Qu'est-ce qu'une chapelle ardente? se dit Julien.

Mais il ne voulait pas demander l'explication de ce mot. Son attention redoubla.

En cas de visite d'un prince souverain, l'étiquette veut que les chanoines n'accompagnent pas l'évêque. Mais en se mettant en marche pour la chapelle ardente

monseigneur d'Agde appela l'abbé Chélan ; Julien osa le suivre.

Après avoir monté un long escalier, on parvint à une porte extrêmement petite, mais dont le chambranle gothique était doré avec magnificence. Cet ouvrage avait l'air fait de la veille.

Devant la porte étaient réunies à genoux vingt-quatre jeunes filles, appartenant aux familles les plus distinguées de Verrières. Avant d'ouvrir la porte, l'évêque se mit à genoux au milieu de ces jeunes filles toutes jolies. Pendant qu'il priait à haute voix, elles semblaient ne pouvoir assez admirer ses belles dentelles, sa bonne grâce, sa figure si jeune et si douce. Ce spectacle fit perdre à notre héros ce qui lui restait de raison. En cet instant, il se fût battu pour l'inquisition, et de bonne foi. La porte s'ouvrit tout à coup. La petite chapelle parut comme embrasée de lumière. On apercevait sur l'autel plus de mille cierges divisés en huit rangs séparés entre eux par des bouquets de fleurs. L'odeur suave de l'encens le plus pur sortait en tourbillon de la porte du sanctuaire. La chapelle dorée à neuf était fort petite, mais très élevée. Julien remarqua qu'il y avait sur l'autel des cierges qui avaient plus de quinze pieds de haut. Les jeunes filles ne purent retenir un cri d'admiration. On n'avait admis dans le petit vestibule de la chapelle que les vingt-quatre jeunes filles, les deux curés et Julien.

Bientôt le roi arriva, suivi du seul M. de La Mole et de son grand chambellan. Les gardes eux-mêmes restèrent en dehors, à genoux, et présentant les armes.

Sa Majesté se précipita plutôt qu'elle ne se jeta sur le prie-Dieu. Ce fut alors seulement que Julien, collé contre la porte dorée, aperçut, par-dessus le bras nu d'une jeune fille, la charmante statue de saint Clément. Il était caché sous l'autel, en costume de jeune soldat romain. Il avait au cou une large blessure d'où le sang semblait couler. L'artiste s'était surpassé; ses yeux mourants, mais pleins de grâce, étaient à demi

fermés. Une moustache naissante ornait cette bouche charmante, qui à demi fermée avait encore l'air de prier. A cette vue, la jeune fille voisine de Julien pleura à chaudes larmes; une de ses larmes tomba sur la main de Julien.

Après un instant de prières dans le plus profond silence, troublé seulement par le son lointain des cloches de tous les villages à dix lieues à la ronde, l'évêque d'Agde demanda au roi la permission de parler. Il finit un petit discours fort touchant par des paroles simples, mais dont l'effet n'en était que mieux assuré.

« N'oubliez jamais, jeunes chrétiennes, que vous avez vu l'un des plus grands rois de la terre à genoux devant les serviteurs de ce Dieu tout-puissant et terrible. Ces serviteurs faibles, persécutés, assassinés sur la terre, comme vous le voyez par la blessure encore sanglante de saint Clément, ils triomphent au ciel. N'est-ce pas, jeunes chrétiennes, vous vous souviendrez à jamais de ce jour, vous détesterez l'impie? A jamais vous serez fidèles à ce Dieu si grand, si terrible, mais si bon? »

A ces mots, l'évêque se leva avec autorité.

« Vous me le promettez? dit-il, en avançant le bras d'un air inspiré.

— Nous le promettons, dirent les jeunes filles, en fondant en larmes.

— Je reçois votre promesse, au nom du Dieu terrible », ajouta l'évêque d'une voix tonnante. Et la cérémonie fut terminée.

Le roi lui-même pleurait. Ce ne fut que longtemps après que Julien eut assez de sang-froid pour demander où étaient les os du saint envoyés de Rome à Philippe le Bon, duc de Bourgogne. On lui apprit qu'ils étaient cachés dans la charmante figure de cire.

(*Le Rouge et le Noir*, t. I, XVIII, pp. 98-107).

VI

Lui!

Julien Sorel, absorbé par ses rêves héroïques et la lecture « du livre inspiré qui retrempait son âme », le *Mémorial de Sainte-Hélène*, a laissé les enfants seuls pendant toute une matinée et s'est attiré une réprimande de M. de Rênal. Il médite une revanche et, à l'exemple de Napoléon, idole de son imagination, veut « gagner une bataille ».

Je me promène là, tranquille comme un homme maître de son temps! Je ne m'occupe pas des enfants! Je m'expose aux mots humiliants de M. de Rênal, et il aura raison. Il courut à la chambre des enfants.

Les caresses du plus jeune, qu'il aimait beaucoup, calmèrent un peu sa cuisante douleur.

Celui-là ne me méprise pas encore, pensa Julien. Mais bientôt il se reprocha cette diminution de douleur comme une nouvelle faiblesse. Ces enfants me caressent comme ils caresseraient le jeune chien de chasse que l'on a acheté hier.

M. de Rênal, qui suivait toutes les chambres du château, revint dans celle des enfants avec les domestiques qui rapportaient les paillasses. L'entrée soudaine de cet homme fut pour Julien la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Plus pâle, plus sombre qu'à l'ordinaire, il s'élança vers lui. M. de Rênal s'arrêta et regarda ses domestiques.

« Monsieur, lui dit Julien, croyez-vous qu'avec tout autre précepteur, vos enfants eussent fait les mêmes progrès qu'avec moi? Si vous répondez que non, continua Julien sans laisser à M. de Rênal le temps de parler, comment osez-vous m'adresser le reproche que je les néglige? »

M. de Rênal, à peine remis de sa peur, conclut du

ton étrange qu'il voyait prendre à ce petit paysan, qu'il avait en poche quelque proposition avantageuse et qu'il allait le quitter. La colère de Julien s'augmentant à mesure qu'il parlait :

« Je puis vivre sans vous, monsieur, ajouta-t-il.

— Je suis vraiment fâché de vous voir si agité, répondit M. de Rênal en balbutiant un peu. Les domestiques étaient à dix pas, occupés à arranger les lits.

— Ce n'est pas ce qu'il me faut, monsieur, reprit Julien hors de lui; songez à l'infamie des paroles que vous m'avez adressées, et devant des femmes encore! »

M. de Rênal ne comprenait que trop ce que demandait Julien, et un pénible combat déchirait son âme. Il arriva que Julien, effectivement fou de colère, s'écria :

« Je sais où aller, monsieur, en sortant de chez vous. »

A ce mot, M. de Rênal vit Julien installé chez M. Valenod.

— Eh bien, monsieur, lui dit-il enfin avec un soupir et de l'air dont il eût appelé le chirurgien pour l'opération la plus douloureuse, j'accède à votre demande. A compter d'après-demain, qui est le premier du mois, je vous donne cinquante francs par mois. »

Julien eut envie de rire et resta stupéfait : toute sa colère avait disparu.

Je ne méprisais pas assez l'animal, se dit-il. Voilà sans doute la plus grande excuse que puisse faire une âme aussi basse.

Les enfants, qui écoutaient cette scène bouche béante, coururent au jardin dire à leur mère que M. Julien était bien en colère, mais qu'il allait avoir cinquante francs par mois.

Julien les suivit par habitude, sans même regarder M. de Rênal, qu'il laissa profondément irrité.

« Voilà cent soixante-huit francs, se disait le maire, que me coûte M. Valenod. Il faut absolument que je lui dise deux mots fermes sur son entreprise des fournitures pour les enfants trouvés. »

Un instant après, Julien se retrouva vis-à-vis de M. de Rênal :

« J'ai à parler de ma conscience à M. Chélan; j'ai l'honneur de vous prévenir que je serai absent quelques heures.

— Eh, mon cher Julien, dit M. de Rênal en riant de l'air le plus faux, toute la journée, si vous voulez, toute celle de demain, mon bon ami. Prenez le cheval du jardinier pour aller à Verrières. »

Le voilà, se dit M. de Rênal, qui va rendre réponse à Valenod; il ne m'a rien promis, mais il faut laisser se refroidir cette tête de jeune homme.

Julien s'échappa rapidement et monta dans les grands bois par lesquels on peut aller de Vergy à Verrières. Il ne voulait point arriver sitôt chez M. Chélan. Loin de désirer s'astreindre à une nouvelle scène d'hypocrisie, il avait besoin d'y voir clair dans son âme, et de donner audience à la foule de sentiments qui l'agitaient.

J'ai gagné une bataille, se dit-il aussitôt qu'il se vit dans les bois et loin du regard des hommes, j'ai donc gagné une bataille!

Ce mot lui peignait en beau toute sa position, et rendit à son âme quelque tranquillité.

Me voilà avec cinquante francs d'appointements par mois, il faut que M. de Rênal ait une belle peur. Mais de quoi?

Cette méditation sur ce qui avait pu faire peur à l'homme heureux et puissant contre lequel une heure auparavant il était bouillant de colère acheva de rasséréner l'âme de Julien. Il fut presque sensible un moment à la beauté ravissante des bois au milieu desquels il marchait. D'énormes quartiers de roches nues étaient tombés jadis au milieu de la forêt du côté de la montagne. De grands hêtres s'élevaient presque aussi haut que ces rochers dont l'ombre donnait une fraicheur délicieuse à trois pas des endroits où la chaleur des rayons du soleil eût rendu impossible de s'arrêter.

Julien prenait haleine un instant à l'ombre de ces grandes roches, et puis se remettait à monter. Bientôt par un étroit sentier à peine marqué et qui sert seulement aux gardiens des chèvres, il se trouva debout sur un roc immense et bien sûr d'être séparé de tous les hommes. Cette position physique le fit sourire, elle lui peignait la position qu'il brûlait d'atteindre au moral. L'air pur de ces montagnes élevées communiqua la sérénité et même la joie à son âme. Le maire de Verrières était bien toujours, à ses yeux, le représentant de tous les riches et de tous les insolents de la terre, mais Julien sentait que la haine qui venait de l'agiter, malgré la violence de ses mouvements, n'avait rien de personnel. S'il eût cessé de voir M. de Rênal, en huit jours il l'eût oublié, lui, son château, ses chiens, ses enfants et toute sa famille. « Je l'ai forcé, je ne sais comment, à faire le plus grand sacrifice. Quoi? plus de cinquante écus par an? Un instant auparavant je m'étais tiré du plus grand danger. Voilà deux victoires en un jour; la seconde est sans mérite, il faudrait en deviner le comment. Mais à demain les pénibles recherches. »

Julien, debout sur son grand rocher, regardait le ciel, embrasé par un soleil d'août. Les cigales chantaient dans le champ au-dessous du rocher; quand elles se taisaient tout était silence autour de lui. Il voyait à ses pieds vingt lieues de pays. Quelque épervier parti des grandes roches au-dessus de sa tête était aperçu par lui, de temps à autre, décrivant en silence ses cercles immenses. L'œil de Julien suivait machinalement l'oiseau de proie. Ses mouvements tranquilles et puissants le frappaient; il enviait cette force, il enviait cet isolement.

C'était la destinée de Napoléon; serait-ce un jour la sienne?

(*Le Rouge et le Noir*, T. I, X. pp. 59-62).

VII

Entrée dans le monde.

L'abbé Pirard, ancien directeur du séminaire de Besançon, introduit Julien Sorel chez son protecteur. Le fiacre arrêté, « le cocher souleva le marteau de bronze d'une porte immense : c'était l'Hôtel de la Mole ».

Julien s'arrêtait ébahi au milieu de la cour.

« Ayez donc l'air raisonnable, dit l'abbé Pirard; il vous vient des idées horribles, et puis vous n'êtes qu'un enfant! Où est le *nil mirari* d'Horace? (Jamais d'enthousiasme.) Songez que ce peuple de laquais, vous voyant établi ici, va se moquer de vous; ils verront en vous un égal, mis injustement au-dessus d'eux. Sous les dehors de la bonhomie, des bons conseils, du désir de vous guider, ils vont essayer de vous faire tomber dans quelque grosse balourdise.

— Je les en défie », dit Julien en se mordant la lèvre, et il reprit toute sa méfiance.

Les salons que ces messieurs traversèrent au premier étage, avant d'arriver au cabinet du marquis, vous eussent semblé, ô mon lecteur, aussi tristes que magnifiques. On vous les donnerait tels qu'ils sont, que vous refuseriez de les habiter; c'est la patrie du bâillement et du raisonnement triste. Ils redoublèrent l'enchantement de Julien. Comment peut-on être malheureux, pensait-il, quand on habite un séjour aussi splendide!

Enfin, ces messieurs arrivèrent à la plus laide des pièces de ce superbe appartement : à peine s'il y faisait jour; là, se trouva un petit homme maigre, à l'œil vif et en perruque blonde. L'abbé se retourna vers Julien et le présenta. C'était le marquis. Julien eut beaucoup de peine à le reconnaître, tant il lui trouva l'air poli. Ce n'était plus le grand seigneur, à mine si altière, de

l'abbaye de Bray-le-Haut. Il sembla à Julien que sa perruque avait beaucoup trop de cheveux. A l'aide de cette sensation, il ne fut point du tout intimidé. Le descendant de l'ami de Henri III lui parut d'abord avoir une tournure assez mesquine. Il était fort maigre et s'agitait beaucoup. Mais il remarqua bientôt que le marquis avait une politesse encore plus agréable à l'interlocuteur que celle de l'évêque de Besançon lui-même. L'audience ne dura pas trois minutes. En sortant, l'abbé dit à Julien :

« Vous avez regardé le marquis, comme vous eussiez fait un tableau. Je ne suis pas un grand clerc dans ce que ces gens-ci appellent la politesse, bientôt vous en saurez plus que moi ; mais enfin la hardiesse de votre regard m'a semblé peu polie. »

On était remonté en fiacre ; le cocher arrêta près du boulevard ; l'abbé introduisit Julien dans une suite de grands salons. Julien remarqua qu'il n'y avait pas de meubles. Il regardait une magnifique pendule dorée, représentant un sujet très indécent selon lui, lorsqu'un monsieur fort élégant s'approcha d'un air riant. Julien fit un demi-salut.

Le monsieur sourit et lui mit la main sur l'épaule. Julien tressaillit et fit un saut en arrière. Il rougit de colère. L'abbé Pirard, malgré sa gravité, rit aux larmes. Le monsieur était un tailleur.

« Je vous rends votre liberté pour deux jours, lui dit l'abbé en sortant ; c'est alors seulement que vous pourrez être présenté à Mme de La Mole. Un autre vous garderait comme une jeune fille, en ces premiers moments de votre séjour dans cette nouvelle Babylone. Perdez-vous tout de suite, si vous avez à vous perdre, et je serai délivré de la faiblesse que j'ai de penser à vous. Après-demain matin, ce tailleur vous portera deux habits ; vous donnerez cinq francs au garçon qui vous les essaiera. Du reste, ne faites pas connaître le son de votre voix à ces Parisiens-là. Si vous dites un mot, ils trouveront le secret de se moquer de vous.

C'est leur talent. Après-demain soyez chez moi à midi... Allez, perdez-vous... J'oubliais, allez commander des bottes, des chemises, un chapeau aux adresses que voici. »

Julien regardait l'écriture de ces adresses.

« C'est la main du marquis, dit l'abbé; c'est un homme actif qui prévoit tout, et qui aime mieux faire que commander. Il vous prend auprès de lui pour que vous lui épargniez ce genre de peine. Aurez-vous assez d'esprit pour bien exécuter toutes les choses que cet homme vif indiquera à demi-mot? C'est ce que montrera l'avenir : gare à vous! »

Julien entra sans dire un seul mot chez les ouvriers indiqués par les adresses; il remarqua qu'il en était reçu avec respect, et le bottier, en écrivant son nom sur son registre, mit M. Julien de Sorel.

Au cimetière du Père-Lachaise, un monsieur fort obligeant, et encore plus libéral dans ses propos, s'offrit pour indiquer à Julien le tombeau du maréchal Ney, qu'une politique savante prive de l'honneur d'une épitaphe. Mais en se séparant de ce libéral, qui, les larmes aux yeux, le serrait presque dans ses bras, Julien n'avait plus de montre. Ce fut riche de cette expérience que le surlendemain, à midi, il se présenta à l'abbé Pirard, qui le regarda beaucoup.

« Vous allez peut-être devenir un fat », lui dit l'abbé d'un air sévère. Julien avait l'air d'un fort jeune homme, en grand deuil; il était à la vérité très bien, mais le bon abbé était trop provincial lui-même pour voir que Julien avait encore cette démarche des épaules qui, en province, est à la fois élégance et importance. En voyant Julien, le marquis jugea ses grâces d'une manière si différente de celle du bon abbé, qu'il lui dit :

« Auriez-vous quelque objection à ce que M. Sorel prît des leçons de danse? »

L'abbé resta pétrifié.

« Non, répondit-il enfin, Julien n'est pas prêtre. »

Le marquis, montant deux à deux les marches d'un

petit escalier dérobé, alla lui-même installer notre héros dans une jolie mansarde qui donnait sur l'immense jardin de l'hôtel. Il lui demanda combien il avait pris de chemises chez la lingère.

« Deux, répondit Julien, intimidé de voir un si grand seigneur descendre à ces détails.

— Fort bien, reprit le marquis d'un air sérieux et avec un certain ton impératif et bref, qui donna à penser à Julien; fort bien! Prenez encore vingt-deux chemises. Voici le premier quartier de vos appointements. »

En descendant de la mansarde, le marquis appela un homme âgé: « Arsène, lui dit-il, vous servirez M. Sorel. » Peu de minutes après, Julien se trouva seul dans une bibliothèque magnifique; ce moment fut délicieux. Pour n'être pas surpris dans son émotion, il alla se cacher dans un petit coin sombre; de là il contemplait avec ravissement le dos brillant des livres: « Je pourrai lire tout cela, se disait-il. Et comment me déplairais-je ici? M. de Rênal se serait cru déshonoré à jamais dans la centième partie de ce que le marquis de La Mole vient de faire pour moi. »

Mais voyons les copies à faire. Cet ouvrage terminé, Julien osa s'approcher des livres; il faillit devenir fou de joie en ouvrant une édition de Voltaire. Il courut ouvrir la porte de la bibliothèque pour n'être pas surpris. Il se donna ensuite le plaisir d'ouvrir chacun des quatre-vingts volumes. Ils étaient reliés magnifiquement, c'était le chef-d'œuvre du meilleur ouvrier de Londres. Il n'en fallait pas tant pour porter au comble l'admiration de Julien.

Une heure après, le marquis entra, regarda les copies, et remarqua avec étonnement que Julien écrivait *cela* avec deux ll, *cella*. « Tout ce que l'abbé m'a dit de sa science serait-il tout simplement un conte? » Le marquis, fort découragé, lui dit avec douceur :

« Vous n'êtes par sûr de votre orthographe?

— Il est vrai », dit Julien, sans songer le moins du monde au tort qu'il se faisait; il était attendri des

bontés du marquis, qui lui rappelait le tòn rogue de M. de Rênal.

C'est du temps perdu que toute cette expérience de petit abbé franc-comtois, pensa le marquis; mais j'avais un si grand besoin d'un homme sûr!

« *Cela* ne s'écrit qu'avec une *l*, lui dit le marquis; quand vos copies seront terminées, cherchez dans le dictionnaire les mots de l'orthographe desquels vous ne serez pas sûr. »

A six heures, le marquis le fit demander, il regarda avec une peine évidente les bottes de Julien : « J'ai un tort à me reprocher, je ne vous ai pas dit que tous les jours à cinq heures et demie, il faut vous habiller. »

Julien le regardait sans comprendre.

« Je veux dire mettre des bas. Arsène vous en fera souvenir; aujourd'hui je ferai vos excuses. »

En achevant ces mots, M. de La Mole faisait passer Julien dans un salon resplendissant de dorures. Dans les occasions semblables, M. de Rênal ne manquait jamais de doubler le pas pour avoir l'avantage de passer le premier à la porte. La petite vanité de son ancien patron fit que Julien marcha sur les pieds du marquis, et lui fit beaucoup de mal à cause de sa goutte. « Ah! il est balourd par-dessus le marché », se dit celui-ci. Il le présenta à une femme de haute taille et d'un aspect imposant. C'était la marquise. Julien lui trouva l'air impertinent, un peu comme Mme de Maugiron, la sous-préfète de l'arrondissement de Verrières, quand elle assistait au dîner de la Saint-Charles. Un peu troublé de l'extrême magnificence du salon, Julien n'entendit pas ce que disait M. de La Mole. La marquise daigna à peine le regarder. Il y avait quelques hommes parmi lesquels Julien reconnut avec un plaisir indicible le jeune évêque d'Agde, qui avait daigné lui parler quelques mois auparavant à la cérémonie de Bray-le-Haut. Ce jeune prélat fut effrayé sans doute des yeux tendres que fixait sur lui la timidité de Julien, et ne se soucia point de reconnaître ce provincial.

Les hommes réunis dans ce salon semblèrent à Julien avoir quelque chose de triste et de contraint; on parle bas à Paris, et l'on n'exagère pas les petites choses.

Un joli jeune homme, avec des moustaches, très pâle et très élancé, entra vers les six heures et demie; il avait une tête fort petite.

« Vous vous ferez toujours attendre », dit la marquise, à laquelle il baisait la main.

Julien comprit que c'était le comte de La Mole. Il le trouva charmant dès le premier abord.

« Est-il possible, se dit-il, que ce soit là l'homme dont les plaisanteries offensantes doivent me chasser de cette maison? »

A force d'examiner le comte Norbert, Julien remarqua qu'il était en bottes et en éperons; « et moi je dois être en souliers, apparemment comme inférieur. » On se mit à table. Julien entendit la marquise qui disait un mot sévère, élevant un peu la voix. Presque en même temps il aperçut une jeune personne, extrêmement blonde et fort bien faite, qui vint s'asseoir vis-à-vis de lui. Elle ne lui plut cependant point; en la regardant attentivement, il pensa qu'il n'avait jamais vu des yeux aussi beaux; mais ils annonçaient une grande froideur d'âme. Par la suite, Julien trouva qu'ils avaient l'expression de l'ennui qui examine, mais qui se souvient de l'obligation d'être imposant. Mme de Rênal avait cependant de bien beaux yeux, se disait-il, le monde lui en faisait compliment; mais ils n'avaient rien de commun avec ceux-ci. Julien n'avait pas assez d'usage pour distinguer que c'était du feu de la saillie que brillaient de temps en temps les yeux de Mlle Mathilde; c'est ainsi qu'il l'entendit nommer. Quand les yeux de Mme de Rênal s'animaient, c'était du feu des passions, ou par l'effet d'une indignation généreuse au récit de quelque action méchante. Vers la fin du repas, Julien trouva un mot pour exprimer le genre de beauté de Mlle de La Mole : Ils sont scintil-

lants, se dit-il. Du reste, elle ressemblait cruellement à sa mère, qui lui déplaisait de plus en plus, et il cessa de la regarder. En revanche, le comte Norbert lui semblait admirable de tous points. Julien était tellement séduit, qu'il n'eut pas l'idée d'en être jaloux et de le haïr, parce qu'il était plus riche et plus noble que lui.

Julien trouva que le marquis avait l'air de s'ennuyer.

Vers le second service, il dit à son fils : « Norbert, je te demande tes bontés pour M. Julien Sorel que je viens de prendre à mon état-major, et dont je prétends faire un homme, si *cella* se peut.

« C'est mon secrétaire, dit le marquis à son voisin, et il écrit *cela* avec deux *ll*. [1] »

Tout le monde regarda Julien, qui fit une inclination de tête un peu trop marquée à Norbert; mais en général on fut content de son regard.

Il fallait que le marquis eût parlé du genre d'éducation que Julien avait reçue, car un des convives l'attaqua sur Horace : C'est précisément en parlant d'Horace que j'ai réussi auprès de l'évêque de Besançon, se dit Julien; apparemment qu'ils ne connaissent que cet auteur. A partir de cet instant, il fut maître de lui. Ce mouvement fut rendu facile, parce qu'il venait de décider que Mlle de La Mole ne serait jamais une femme à ses yeux. Depuis le séminaire il mettait les hommes au pis, et se laissait difficilement intimider par eux. Il eût joui de tout son sang-froid si la salle à manger eût été meublée avec moins de magnificence. C'était, dans le fait, deux glaces de huit pieds de haut chacune, et dans lesquelles il regardait son interlocuteur en parlant d'Horace, qui lui imposaient encore. Ses phrases n'étaient pas trop longues pour un provincial. Il avait de beaux yeux,

1. Beyle avait commis la même erreur et reçu semblable observation, lorsqu'il entra dans les bureaux de son cousin Daru.



dont la timidité tremblante ou heureuse, quand il avait bien répondu, redoublait l'éclat. Il fut trouvé agréable. Cette sorte d'examen jetait un peu d'intérêt dans un dîner grave. Le marquis engagea, par un signe, l'interlocuteur de Julien à le pousser vivement. Serait-il possible qu'il sût quelque chose? pensait-il.

Julien répondit en inventant ses idées, et perdit assez de sa timidité pour montrer, non pas de l'esprit, chose impossible à qui ne sait pas la langue dont on se sert à Paris, mais il eut des idées nouvelles, quoique présentées sans grâce ni à propos; et l'on vit qu'il savait parfaitement le latin.

L'adversaire de Julien était un académicien des Inscriptions, qui, par hasard, savait le latin; il trouva en Julien un très bon humaniste, n'eut plus la crainte de le faire rougir, et chercha réellement à l'embarrasser. Dans la chaleur du combat, Julien oublia enfin l'ameublement magnifique de la salle à manger, il en vint à exposer sur les poètes latins des idées que l'interlocuteur n'avait lues nulle part. En honnête homme il en fit honneur au jeune secrétaire. Par bonheur on entama une discussion sur la question de savoir si Horace a été pauvre ou riche; un homme aimable, voluptueux et inconscient, faisant des vers pour s'amuser, comme Chapelle, l'ami de Molière et de La Fontaine; ou un pauvre diable de poète lauréat, suivant la cour et faisant des odes pour le jour de naissance du roi, comme Southey, l'accusateur de lord Byron. On parla de l'état de la société sous Auguste et sous George IV; aux deux époques l'aristocratie était toute-puissante; mais à Rome, elle se voyait arracher le pouvoir par Mécène, qui n'était que simple chevalier et en Angleterre elle avait réduit George IV à peu près à l'état d'un doge de Venise. Cette discussion sembla tirer le marquis de l'état de torpeur où l'ennui le plongeait au commencement du dîner.

Julien ne comprenait rien à tous les noms modernes, comme Southey, lord Byron, George IV, qu'il enten-

dait pour la première fois. Mais il n'échappa à personne que toutes les fois qu'il était question de faits passés à Rome, et dont la connaissance pouvait se déduire des œuvres d'Horace, de Martial, de Tacite, etc., il avait une incontestable supériorité. Julien s'empara sans façon de plusieurs idées qu'il avait apprises de l'évêque de Besançon, dans la fameuse discussion qu'il avait eue avec ce prélat; ce ne furent pas les moins goûtées.

Lorsque l'on fut las de parler de poètes, la marquise, qui se faisait une loi d'admirer tout ce qui amusait son mari, daigna regarder Julien. « Les manières gauches de ce jeune abbé cachent peut-être un homme instruit », dit à la marquise l'académicien qui se trouvait près d'elle; et Julien en entendit quelque chose. Les phrases toutes faites convenaient assez à l'esprit de la maîtresse de la maison; elle adopta celle-ci sur Julien, et se sut bon gré d'avoir engagé l'académicien à dîner. « Il a amusé M. de La Mole », pensait-elle.

Le Rouge et le Noir, t. I, XXXII, pp. 23-244.

VIII

Amour de tête.

Julien Sorel est secrétaire de M. de La Mole. Mathilde, fière et aristocrate, est frappée par le caractère énergique du jeune homme. Ici commence l'étude psychologique de cet amour de tête, dont il est parlé dans l'*Introduction*. « Serait-ce un Danton?... »

Entre Julien et moi tout est héroïque, tout sera fils du hasard. A la noblesse près, qui lui manque, c'est l'amour de Marguerite de Valois pour le jeune La Mole, l'homme le plus distingué de son temps.

Est-ce ma faute, à moi, si les jeunes gens de la cour sont de si grands partisans du *convenable*, et pâlissent à la seule idée de la moindre aventure un peu singulière? Un petit voyage en Grèce ou en Afrique est pour eux le comble de l'audace, et encore ne savent-ils marcher qu'en troupe. Dès qu'ils se voient seuls, ils ont peur, non de la lance du Bédouin, mais du ridicule, et cette peur les rend fous.

Mon petit Julien, au contraire, n'aime à agir que seul. Jamais, dans cet être privilégié, la moindre idée de chercher de l'appui et du secours dans les autres! il méprise les autres, c'est pour cela que je ne le méprise pas.

Si avec sa pauvreté, Julien était noble, mon amour ne serait qu'une sottise vulgaire, une mésalliance plate; je n'en voudrais pas; il n'aurait point ce qui caractérise les grandes passions : l'immensité de la difficulté à vaincre et la noire incertitude de l'événement.

Mlle de La Mole était si préoccupée de ces beaux raisonnements, que le lendemain, sans s'en douter, elle vantait Julien au marquis de Croisenois et à son frère. Son éloquence alla si loin qu'elle les piqua.

« Prenez bien garde à ce jeune homme, qui a tant d'énergie, s'écria son frère; si la révolution recommence, il nous fera tous guillotiner. »

Elle se garda de répondre, et se hâta de plaisanter son frère et le marquis de Croisenois sur la peur que leur faisait l'énergie. Ce n'est au fond que la peur de rencontrer l'imprévu, que la crainte de rester court en présence de l'imprévu.

« Toujours, toujours, messieurs, la peur du ridicule, monstre qui, par malheur, est mort en 1816.

— Il n'y a plus de ridicule, disait M. de La Mole, dans un pays où il y a deux partis. »

Sa fille avait compris cette idée.

« Ainsi, messieurs, disait-elle aux ennemis de Julien,

vous aurez eu bien peur toute votre vie, et après on vous dira :

Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre. »

Mathilde les quitta bientôt. Le mot de son frère lui faisait horreur; il l'inquiéta beaucoup; mais, dès le lendemain, elle y voyait la plus belle des louanges.

Dans ce siècle, où toute énergie est morte, son énergie leur fait peur. Je lui dirai le mot de mon frère. Je veux voir la réponse qu'il y fera. Mais je choisirai un des moments où ses yeux brillent. Alors il ne peut me mentir.

Ce serait un Danton! ajouta-t-elle après une longue et indistincte rêverie. Eh bien! la révolution aurait recommencé. Quels rôles joueraient alors Croisenois et son frère? Il est écrit d'avance : la résignation sublime. Ce seraient des moutons héroïques, se laissant égorger sans mot dire. Leur seule peur en mourant serait encore d'être de mauvais goût. Mon petit Julien brûlerait la cervelle au jacobin qui viendrait l'arrêter, pour peu qu'il eût l'espérance de se sauver. Il n'a pas peur d'être de mauvais goût, lui.

Ce dernier mot la rendit pensive; il réveillait de pénibles souvenirs, et lui ôta toute sa hardiesse. Ce mot lui rappelait les plaisanteries de MM. de Caylus, de Croisenois, de Luz et de son frère. Ces messieurs reprochaient unanimement à Julien l'air *prêtre* : humble et hypocrite.

« Mais, reprit-elle tout à coup, l'œil brillant de joie, l'amertume et la fréquence de leurs plaisanteries prouvent, en dépit d'eux, que c'est l'homme le plus distingué que nous ayons vu cet hiver. Qu'importent ses défauts, ses ridicules? Il a de la grandeur, et ils en sont choqués, eux d'ailleurs si bons et si indulgents. Il est sûr qu'il est pauvre, et qu'il a étudié pour être prêtre; eux sont chefs d'escadron et n'ont pas eu besoin d'étude; c'est plus commode.

« Malgré tous les désavantages de son éternel habit

noir et de cette physionomie de prêtre, qu'il lui faut bien avoir, le pauvre garçon, sous peine de mourir de faim, son mérite leur fait peur, rien de plus clair. Et quand ces messieurs disent un mot qu'ils croient fin et imprévu, leur premier regard n'est-il pas pour Julien? je l'ai fort bien remarqué. Et pourtant ils savent bien que jamais il ne leur parle, à moins d'être interrogé. Ce n'est qu'à moi qu'il adresse la parole. Il me croit l'âme haute. Il ne répond à leurs objections que juste autant qu'il faut pour être poli. Il tourne au respect tout de suite. Avec moi, il discute des heures entières, il n'est pas sûr de ses idées tant que j'y trouve la moindre objection. Enfin tout cet hiver nous n'avons pas eu de coups de fusil; il ne s'est agi que d'attirer l'attention par des paroles. Eh bien, mon père, homme supérieur, et qui portera loin la fortune de notre maison, respecte Julien. Tout le reste le hait, personne ne le méprise, que les dévotes amies de ma mère. »

Le comte de Caylus avait ou feignait une grande passion pour les chevaux; il passait sa vie dans son écurie, et souvent y déjeunait. Cette grande passion, jointe à l'habitude de ne jamais rire, lui donnait beaucoup de considération parmi ses amis : c'était l'aigle de ce petit cercle.

Dès qu'il fut réuni le lendemain derrière la bergère de Mme de La Mole, Julien n'étant point présent, M. de Caylus, soutenu par Croisenois et par Norbert, attaqua vivement la bonne opinion que Mathilde avait de Julien, et cela sans à propos, et presque au premier moment où il vit Mlle de La Mole. Elle comprit cette finesse d'une lieue, et en fut charmée.

« Les voilà tous ligués, se dit-elle, contre un homme de génie qui n'a pas dix louis de rente, et qui ne peut leur répondre qu'autant qu'il est interrogé. Ils en ont peur sous son habit noir. Que serait-ce avec des épaulettes? »

Jamais elle n'avait été plus brillante. Dès les pre-

mières attaques, elle couvrit de sarcasmes plaisants Caylus et ses alliés. Quand le feu des plaisanteries de ces brillants officiers fut éteint :

« Que demain quelque hobereau des montagnes de la Franche-Comté, dit-elle à M. de Caylus, s'aperçoive que Julien est son fils naturel, et lui donne un nom et quelques milliers de francs, dans six semaines il a des moustaches comme vous, messieurs; dans six mois il est officier de hussards comme vous, messieurs. Et alors la grandeur de son caractère n'est plus un ridicule. Je vous vois réduit, monsieur le duc futur, à cette ancienne mauvaise raison : la supériorité de la noblesse de cour sur la noblesse de province. Mais que vous restera-t-il si je veux vous pousser à bout, si j'ai la malice de donner pour père à Julien un duc espagnol, prisonnier de guerre à Besançon du temps de Napoléon, et qui, par scrupule de conscience, le reconnaît à son lit de mort? » Toutes ces suppositions de naissance non légitime furent trouvées d'assez mauvais goût par MM. de Caylus et de Croisenois. Voilà tout ce qu'ils virent dans le raisonnement de Mathilde.

Quelque dominé que fût Norbert, les paroles de sa sœur étaient si claires, qu'il prit un air grave qui allait assez mal, il faut l'avouer, à sa physionomie souriante et bonne. Il osa dire quelques mots.

« Êtes-vous malade, mon ami? lui répondit Mathilde d'un petit air sérieux. Il faut que vous soyez bien mal pour répondre à des plaisanteries par de la morale.

« De la morale, vous ! est-ce que vous sollicitez une place de préfet? »

Mathilde oublia bien vite l'air piqué du comte de Caylus, l'humeur de Norbert et le désespoir silencieux de M. de Croisenois. Elle avait à prendre un parti sur une idée fatale qui venait de saisir son âme.

« Julien est assez sincère avec moi, se dit-elle; à son âge, dans une fortune inférieure, malheureux comme il l'est par une ambition étonnante, on a besoin d'une

amie. Je suis peut-être cette amie; mais je ne lui vois point d'amour. Avec l'audace de son caractère, il m'eût parlé de cet amour. »

Cette incertitude, cette discussion avec soi-même, qui dès cet instant occupa chacun des instants de Mathilde, et pour laquelle, à chaque fois que Julien lui parlait, elle se trouvait de nouveaux arguments, chassa tout à fait ces moments d'ennui auxquels elle était tellement sujette.

Fille d'un homme d'esprit qui pouvait devenir ministre, et rendre ses bois au clergé, Mlle de La Mole avait été, au couvent du Sacré-Cœur, l'objet des flatteries les plus excessives. Ce malheur jamais ne se compense. On lui avait persuadé qu'à cause de tous ses avantages de naissance, de fortune, etc., elle devait être plus heureuse qu'une autre. C'est la source de l'ennui des princes et de toutes leurs folies.

Mathide n'avait point échappé à la funeste influence de cette idée. Quelque esprit qu'on ait, l'on n'est pas en garde à dix ans contre les flatteries de tout un couvent, et aussi bien fondées en apparence.

Du moment qu'elle eut décidé qu'elle aimait Julien, elle ne s'ennuya plus. Tous les jours elle se félicitait du parti qu'elle avait pris de se donner une grande passion. « Cet amusement a bien des dangers, pensait-elle. Tant mieux! mille fois tant mieux!

« Sans grande passion, j'étais languissante d'ennui au plus beau moment de la vie, de seize ans jusqu'à vingt. J'ai déjà perdu mes plus belles années; obligée pour tout plaisir à entendre déraisonner les amies de ma mère, qui, à Coblentz en 1792, n'étaient pas tout à fait, dit-on, aussi sévères que leurs paroles d'aujourd'hui. »

C'était pendant que ces grandes incertitudes agitaient Mathilde que Julien ne comprenait pas ses longs regards qui s'arrêtaient sur lui. Il trouvait bien un redoublement de froideur dans les manières du comte Norbert, et un nouvel accès de hauteur dans celles de MM. de Caylus, de Luz et de Croisenois. Il y était

accoutumé. Ce malheur lui arrivait quelquefois à la suite d'une soirée où il avait brillé plus qu'il ne convenait à sa position. Sans l'accueil particulier que lui faisait Mathilde, et la curiosité que tout cet ensemble lui inspirait, il eût évité de suivre au jardin ces brillants jeunes gens à moustaches, lorsque les après-dînées ils y accompagnaient Mlle de La Mole.

« Oui, il est impossible que je me le dissimule, se disait Julien, Mlle de La Mole me regarde d'une façon singulière. Mais, même quand ses beaux yeux bleus fixés sur moi sont ouverts avec le plus d'abandon, j'y lis toujours un fond d'examen, de sang-froid et de méchanceté. Est-il possible que ce soit là de l'amour?

Une après-dînée, Julien, qui avait suivi M. de La Mole dans son cabinet, revenait rapidement au jardin. Comme il approchait sans précaution du groupe de Mathilde, il surprit quelques mots prononcés très haut. Elle tourmentait son frère. Julien entendit son nom prononcé distinctement deux fois. Il parut; un silence profond s'établit tout à coup, et l'on fit de vains efforts pour le faire cesser. Mlle de La Mole et son frère étaient trop animés pour trouver un autre sujet de conversation. MM. de Caylus, de Croisenois, de Luz et un de leurs amis parurent à Julien d'un froid de glace. Il s'éloigna.

(*Le Rouge et le Noir*, t. II, XLII, pp. 62-67.)

IX

Un orage.

M. de La Mole a résolu d'éloigner à tout prix Julien Sorel, peu soucieux de marier sa fille à ce fils de paysan. Il lui a fait remettre un brevet de lieutenant de hussards à Strasbourg, au nom de M. le chevalier Julien Sorel de La Vernaye, avec un mandat sur son banquier. La joie de Julien est sans bornes, lorsqu'il apprend qu'il est lieutenant de hussards.

Son âme était absorbée; il ne répondait qu'à demi à la vive tendresse qu'elle lui témoignait. Il restait

silencieux et sombre. Jamais il n'avait paru si grand, si adorable aux yeux de Mathilde. Elle redoutait quelque subtilité de son orgueil qui viendrait déranger toute la position.

Presque tous les matins, elle voyait l'abbé Pirard arriver à l'hôtel. Par lui Julien ne pouvait-il pas avoir pénétré quelque chose des intentions de son père? Le marquis lui-même, dans un moment de caprice, ne pouvait-il pas lui avoir écrit? Après un aussi grand bonheur, comment expliquer l'air sévère de Julien? Elle n'osa l'interroger.

Elle *n'osa!* elle, Mathilde! Il y eut dès ce moment, dans son sentiment pour Julien, du vague, de l'imprévu, presque de la terreur. Cette âme sèche sentit de la passion tout ce qui en est possible dans un être élevé au milieu de cet excès de civilisation que Paris admire.

Le lendemain de grand matin, Julien était au presbytère de l'abbé Pirard. Des chevaux de poste arrivaient dans la cour avec une chaise délabrée, louée à la poste voisine.

« Un tel équipage n'est plus de saison, lui dit le sévère abbé, d'un air rechigné. Voici vingt mille francs dont M. de La Mole vous fait cadeau; il vous engage à les dépenser dans l'année, mais en tâchant de vous donner le moins de ridicules possibles. » (Dans une somme aussi forte, jetée à un jeune homme, le prêtre ne voyait qu'une occasion de pécher.)

« Le marquis ajoute : M. Julien de La Vernaye aura reçu cet argent de son père, qu'il est inutile de désigner autrement. M. de La Vernaye jugera peut-être convenable de faire un cadeau à M. Sorel, charpentier à Verrières, qui soigna son enfance..... Je pourrai me charger de cette partie de la commission, ajouta l'abbé; j'ai enfin déterminé M. de La Mole à transiger avec cet abbé de Frilair, si jésuite. Son crédit est décidément trop fort pour le nôtre. La reconnaissance implicite de votre haute naissance par cet homme qui

gouverne Besançon sera une des conditions tacites de l'arrangement.

Julien ne fut plus maître de son transport, il embrassa l'abbé, il se voyait reconnu.

« Fi donc ! dit M. Pirard en le repoussant; que veut dire cette vanité mondaine?... Quant à Sorel et à ses fils, je leur offrirai, en mon nom, une pension annuelle de cinq cents francs, qui leur sera payée à chacun, tant que je serai content d'eux. »

Julien était déjà froid et hautain. Il remercia, mais en termes très vagues et n'engageant à rien. Serait-il bien possible, se disait-il, que je fusse le fils naturel de quelque grand seigneur exilé dans nos montagnes par le terrible Napoléon? A chaque instant cette idée lui semblait moins improbable..... Ma haine pour mon père serait une preuve... Je ne serais plus un monstre!

Peu de jours après ce monologue, le quinzième régiment de hussards, l'un des plus brillants de l'armée, était en bataille sur la place d'armes de Strasbourg. M. le chevalier de La Vernaye montait le plus beau cheval de l'Alsace, qui lui avait coûté six mille francs. Il était reçu lieutenant, sans jamais avoir été sous-lieutenant que sur les contrôles d'un régiment dont il n'avait jamais ouï parler.

Son air impassible, ses yeux sévères et presque méchants, sa pâleur, son inaltérable sang-froid commencèrent sa réputation dès le premier jour. Peu après, sa politesse parfaite et pleine de mesure, son adresse au pistolet et aux armes, qu'il fit connaître sans trop d'affectation, éloignèrent l'idée de plaisanter à haute voix sur son compte. Après cinq ou six jours d'hésitation, l'opinion publique du régiment se déclara en sa faveur. Il y a tout dans ce jeune homme, disaient les vieux officiers goguenards, excepté de la jeunesse.

De Strasbourg, Julien écrivit à M. Chélan, l'ancien curé de Verrières, qui touchait maintenant aux bornes de l'extrême vieillesse :

« Vous aurez appris avec une joie dont je ne doute pas, les événements qui ont porté ma famille à m'enrichir. Voici cinq cents francs que je vous prie de distribuer sans bruit, ni mention aucune de mon nom, aux malheureux, pauvres maintenant comme je le fus autrefois, et que sans doute vous secourez comme autrefois vous m'avez secouru. »

Julien était ivre d'ambition et non pas de vanité; toutefois il donnait une grande part de son attention à l'apparence extérieure. Ses chevaux, ses uniformes, les livrées de ses gens étaient tenus avec une correction qui aurait fait honneur à la ponctualité d'un grand seigneur anglais. A peine lieutenant, par faveur et depuis deux jours, il calculait déjà que, pour commander en chef à trente ans, au plus tard, comme tous les grands généraux, il fallait à vingt-trois être plus que lieutenant. Il ne pensait qu'à la gloire.

Ce fut au milieu des transports de l'ambition la plus effrénée qu'il fut surpris par un jeune valet de l'hôtel de La Mole, qui arrivait en courrier.

« Tout est perdu, lui écrivait Mathilde; accourez le plus vite possible, sacrifiez tout, désertez s'il le faut. Tout est perdu, et je le crains, sans ressource; comptez sur moi, vous me trouverez dévouée et ferme dans l'adversité. »

(*Le Rouge et le Noir*, t. II, XLV, p. 194-196.)

X

Détails tristes.

Madame de Rênal, mue par un sentiment religieux, a écrit à M. de La Mole pour le mettre en garde contre l'ambition de Julien. Cette lettre détruit l'avenir du lieutenant de hussards en dessillant les yeux de son protecteur.

Julien partit pour Verrières. Dans cette route rapide, il ne put écrire à Mathilde comme il en avait le projet;

sa main ne formait sur le papier que des traits illisibles.

Il arriva à Verrières un dimanche matin. Il entra chez l'armurier du pays, qui l'accabla de compliments sur sa récente fortune. C'était la nouvelle du pays.

Julien eut beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'il voulait une paire de pistolets. L'armurier sur sa demande chargea les pistolets.

Les *trois coups* sonnaient; c'est un signal bien connu dans les villages de France, et qui, après les diverses sonneries de la matinée, annonce le commencement immédiat de la messe.

Julien entra dans l'église neuve de Verrières. Toutes les fenêtres hautes de l'édifice étaient voilées avec des rideaux cramoisis. Julien se trouva à quelques pas derrière le banc de madame de Rênal. Il lui sembla qu'elle priait avec ferveur. La vue de cette femme fit trembler le bras de Julien d'une telle façon, qu'il ne put d'abord exécuter son dessein. Je ne le puis, se disait-il à lui-même; physiquement, je ne le puis.

En ce moment le jeune clerc, qui servait la messe, sonna pour l'*élévation*. Mme de Rênal baissa la tête qui un instant se trouva presque entièrement cachée par les plis de son châle. Julien ne la reconnaissait plus aussi bien; il tira sur elle un coup de pistolet et la manqua; il tira un second coup, elle tomba.

Julien resta immobile, il ne voyait plus. Quand il revint un peu à lui, il aperçut tous les fidèles qui s'enfuyaient de l'église; le prêtre avait quitté l'autel. Julien se mit à suivre d'un pas assez lent quelques femmes qui s'en allaient en criant. Une femme qui voulait fuir plus vite que les autres, le poussa rudement, il tomba. Ses pieds s'étaient embarrassés dans une chaise renversée par la foule; en se relevant, il se sentit le cou serré; c'était un gendarme en grande tenue qui l'arrêtait. Machinalement Julien voulut avoir recours à ses petits pistolets; mais un second gendarme s'emparait de ses bras.

Il fut conduit à la prison. On entra dans une chambre, on lui mit les fers aux mains, on le laissa seul; la porte se referma sur lui à double tour; tout cela fut exécuté très vite, et il y fut insensible.

« Ma foi, tout est fini, dit-il tout haut en revenant à lui.... Oui, dans quinze jours la guillotine... ou se tuer d'ici là. »

Son raisonnement n'allait pas plus loin; il se sentait la tête comme si elle eût été serrée avec violence. Il regarda pour voir si quelqu'un le tenait. Après quelques instants, il s'endormit profondément.

Mme de Rênal n'était pas blessée mortellement. La première balle avait percé son chapeau; comme elle se retournait, le second coup était parti. La balle l'avait frappée à l'épaule, et chose étonnante, avait été renvoyée par l'os de l'épaule, que pourtant elle cassa, contre un pilier gothique, dont elle détacha un énorme éclat de pierre.

Quand, après un pansement long et douloureux, le chirurgien, homme grave, dit à Mme de Rênal : « Je réponds de votre vie comme de la mienne, » elle fut profondément affligée.

Depuis longtemps elle désirait sincèrement la mort. La lettre qui lui avait été imposée par son confesseur actuel, et qu'elle avait écrite à M. de La Mole, avait donné le dernier coup à cet être affaibli par un malheur trop constant. Ce malheur était l'absence de Julien; elle l'appelait, elle, *le remords*. Le directeur, jeune ecclésiastique vertueux et fervent, nouvellement arrivé de Dijon, ne s'y trompait pas.

Mourir ainsi, mais non de ma main, ce n'est point un péché, pensait Mme de Rênal. Dieu me pardonnera peut-être de me réjouir de ma mort. Elle n'osait ajouter : Et mourir de la main de Julien, c'est le comble des félicités.

A peine fut-elle débarrassée de la présence du chirurgien et de tous les amis accourus en foule, qu'elle fit appeler Élisa, sa femme de chambre.

« Le geôlier, lui dit-elle en rougissant beaucoup, est un homme cruel. Sans doute il va le maltraiter, croyant en cela faire une chose agréable pour moi... Cette idée m'est insupportable. Ne pourriez-vous pas aller comme de vous-même remettre au geôlier ce petit paquet qui contient quelques louis? Vous lui direz que la religion ne permet pas qu'il le maltraite... Il faut surtout qu'il n'aille pas parler de cet envoi d'argent. »

C'est à la circonstance dont nous venons de parler que Julien dut l'humanité du geôlier de Verrières; c'était toujours ce M. Noiroud, ministériel parfait, auquel nous avons vu la présence de M. Appert faire une si belle peur.

Un juge parut dans la prison.

« J'ai donné la mort avec préméditation, lui dit Julien; j'ai acheté et fait charger les pistolets chez un tel, armurier. L'article 1342 du Code pénal est clair, je mérite la mort, et je l'attends. Le juge étonné de cette façon de répondre, voulut multiplier les questions pour faire en sorte que l'accusé *se coupât* dans ses réponses.

— Mais ne voyez-vous pas, lui dit Julien en souriant, que je me fais aussi coupable que vous pouvez le désirer? Allez, monsieur, vous ne manquerez pas la proie que vous poursuivez. Vous aurez le plaisir de me condamner. Épargnez-moi votre présence. »

Il me reste un ennuyeux devoir à remplir, pensa Julien, il faut écrire à Mlle de La Mole.

« Je me suis vengé, lui disait-il. Malheureusement, mon nom paraîtra dans les journaux, et je ne puis m'échapper de ce monde incognito. Je mourrai dans deux mois. La vengeance a été atroce, comme la douleur d'être séparé de vous. De ce moment, je m'interdis d'écrire et de prononcer votre nom. Ne parlez jamais de moi; le silence est la seule façon de m'honorer. Pour le commun des hommes je serai un assassin vulgaire... Permettez-moi la vérité en ce moment suprême : vous m'oublierez. Cette grande

catastrophe dont je vous conseille de ne jamais ouvrir la bouche à être vivant, aura épuisé pour plusieurs années tout ce que je voyais de romanesque et de trop aventureux dans votre caractère. Vous étiez faite pour vivre avec les héros du moyen âge; montrez leur ferme caractère. Que ce qui doit se passer soit accompli en secret et sans vous compromettre. Vous prendrez un faux nom, et n'aurez pas de confident. S'il vous faut absolument le secours d'un ami, je vous lègue l'abbé Pirard.

« Ne parlez à nul autre, surtout pas à des gens de votre classe : les de Luz, les Caylus.

« Un an après ma mort, épousez M. de Croisenois. Ne m'écrivez point, je ne répondrais pas. Bien moins méchant que Iago, à ce qu'il me semble, je vais dire comme lui : *From this time forth I never will speak word* [1].

« On ne me verra ni parler ni écrire; vous aurez eu mes dernières paroles comme mes dernières adorations.

« J. S. »

Ce fut après avoir fait partir cette lettre que, pour la première fois, Julien, un peu revenu à lui, fut très malheureux. Chacune des espérances de l'ambition dut être arrachée successivement de son cœur par ce grand mot : Je mourrai. La mort, en elle-même, n'était pas *horrible* à ses yeux. Toute sa vie n'avait été qu'une longue préparation au malheur, et il n'avait eu garde d'oublier celui qui passe pour le plus grand de tous.

Quoi donc! se disait-il, si dans soixante jours je devais me battre en duel avec un homme très fort sur les armes, est-ce que j'aurais la faiblesse d'y penser sans cesse, et la terreur dans l'âme?

Il passa plus d'une heure à chercher à se bien connaître sous ce rapport.

1. Désormais, je ne soufflerai mot.



Quand il eut vu clair dans son âme, et que la vérité parut devant ses yeux aussi nettement qu'un des piliers de sa prison, il pensa au remords.

Pourquoi en aurais-je? J'ai été offensé d'une manière atroce; j'ai tué, je mérite la mort, mais voilà tout. Je meurs après avoir soldé mon compte envers l'humanité. Je ne laisse aucune obligation non remplie, je ne dois rien à personne : ma mort n'a rien de honteux que l'instrument : cela seul, il est vrai, suffit richement pour ma honte aux yeux des bourgeois de Verrières; mais sous le rapport intellectuel, quoi de plus méprisable? Il me reste un moyen d'être considérable à leurs yeux : c'est de jeter au peuple des pièces d'or en allant au supplice. Ma mémoire, liée à l'*or*, sera resplendissante pour eux.

Après ce raisonnement, qui au bout d'une minute lui sembla évident : Je n'ai plus rien à faire sur la terre, se dit Julien, et il s'endormit profondément.

(*Le Rouge et le Noir*, t. II, XLVI, p. 198-203).

XI

Le Jugement.

Enfin parut ce jour, tellement redouté de Mme de Rênal et de Mathilde.

L'aspect étrange de la ville redoublait leur terreur, et ne laissait pas sans émotion même l'âme ferme de Fouqué. Toute la province était accourue à Besançon pour voir juger cette cause romanesque.

Depuis plusieurs jours, il n'y avait plus de place dans les auberges. M. le président des assises était assailli par des demandes de billets; toutes les dames de la ville voulaient assister au jugement; on criait dans les rues le portrait de Julien, etc., etc.

Mathilde tenait en réserve pour ce moment suprême une lettre écrite en entier de la main de monseigneur l'évêque de***. Ce prélat, qui dirigeait l'Eglise de France et faisait des évêques, daignait demander l'acquittement de Julien. La veille du jugement, Mathilde porta cette lettre au tout-puissant grand vicaire.

A la fin de l'entrevue, comme elle s'en allait fondant en larmes : « Je réponds de la déclaration du jury, lui dit M. de Frilair sortant enfin de sa réserve diplomatique, et presque ému lui-même. Parmi les douze personnes chargées d'examiner si le crime de votre protégé est constant, et surtout s'il y a eu préméditation, je compte six amis dévoués à ma fortune, et je leur ai fait entendre qu'il dépendait d'eux de me porter à l'épiscopat. Le baron Valenod, que j'ai fait maire de Verrières, dispose entièrement de deux de ses administrés, MM. de Moirod et de Cholin. A la vérité, le sort nous a donné pour cette affaire deux jurés fort mal pensants: mais, quoique ultra-libéraux, ils sont fidèles à mes ordres dans les grandes occasions, et je les ai fait prier de voter comme M. Valenod. J'ai appris qu'un sixième juré industriel, immensément riche et bavard libéral, aspire en secret à une fourniture au ministère de la guerre, et sans doute il ne voudrait pas me déplaire. Je lui ai fait dire que M. de Valenod a mon dernier mot.

— Et quel est ce M. Valenod? dit Mathilde inquiète.

— Si vous le connaissiez, vous ne pourriez douter du succès. C'est un parleur audacieux, impudent, grossier, fait pour mener des sots. 1814 l'a pris à la misère, et je vais en faire un préfet. Il est capable de battre les autres jurés s'il ne veulent pas voter à sa guise. »

Mathilde fut un peu rassurée.

Une autre discussion l'attendait dans la soirée. Pour ne pas prolonger une scène désagréable et dont à ses yeux le résultat était certain, Julien était résolu à ne pas prendre la parole.

— Mon avocat parlera, dit-il à Mathilde. Je ne serai que trop longtemps exposé en spectacle à tous mes ennemis. Ces provinciaux ont été choqués de la fortune rapide que je vous dois, et, croyez-m'en, il n'en est pas un qui ne désire ma condamnation, sauf à pleurer comme un sot quand on me mènera à la mort.

— Ils désirent vous voir humilié, il n'est que trop vrai, répondit Mathilde, mais je ne les crois point cruels. Ma présence à Besançon et le spectacle de ma douleur ont intéressé toutes les femmes; votre jolie figure fera le reste. Si vous dites un mot devant vos juges, tout l'auditoire est pour vous, etc., etc.

Le lendemain à neuf heures, quand Julien descendit de sa prison pour aller dans la grande salle du Palais-de-Justice, ce fut avec beaucoup de peine que les gendarmes parvinrent à écarter la foule immense entassée dans la cour. Julien avait bien dormi, il était fort calme, et n'éprouvait d'autre sentiment qu'une pitié philosophique pour cette foule d'envieux qui, sans cruauté, allaient applaudir à son arrêt de mort. Il fut bien surpris lorsque, retenu plus d'un quart d'heure au milieu de la foule, il fut obligé de reconnaître que sa présence inspirait au public une pitié tendre. Il n'entendit pas un seul propos désagréable. Ces provinciaux sont moins méchants que je ne le croyais, se dit-il.

En entrant dans la salle du jugement, il fut frappé de l'élégance de l'architecture. C'était un gothique propre, et une foule de jolies petites colonnes taillées dans la pierre avec le plus grand soin. Il se crut en Angleterre.

Mais bientôt toute son attention fut absorbée par douze ou quinze jolies femmes qui, placées vis-à-vis de la sellette de l'accusé, remplissaient les trois balcons au-dessus des juges et des jurés. En se retournant vers le public, il vit que la tribune circulaire qui règne au-dessus de l'amphithéâtre était remplie de femmes : la plupart étaient jeunes et lui semblèrent

fort jolies; leurs yeux étaient brillants et remplis d'intérêt. Dans le reste de la salle, la foule était énorme; on se battait aux portes, et les sentinelles ne pouvaient obtenir le silence.

Quand tous les yeux qui cherchaient Julien s'aperçurent de sa présence, en le voyant occuper la place un peu élevée réservée à l'accusé, il fut accueilli par un murmure d'étonnement et de tendre intérêt.

On eût dit ce jour-là qu'il n'avait pas vingt ans; il était mis fort simplement, mais avec une grâce parfaite; ses cheveux et son front étaient charmants; Mathilde avait voulu présider elle-même à sa toilette[1]. La pâleur de Julien était extrême. A peine assis sur la sellette, il entendit dire de tous côtés : Dieu! comme il est jeune!... Mais c'est un enfant... Il est bien mieux que son portrait.

« Mon accusé, lui dit le gendarme assis à sa droite, voyez-vous ces six dames qui occupent ce balcon? Le gendarme lui indiquait une petite tribune en saillie au-dessus de l'amphithéâtre où sont placés les jurés. C'est Mme la préfète, continua le gendarme; à côté, Mme la marquise de M***, celle-là vous aime bien; je l'ai entendue parler au juge d'instruction. Après, c'est Mme Derville[2].

— Mme Derville! » s'écria Julien, et une vive rougeur couvrit son front. Au sortir d'ici, pensa-t-il, elle va écrire à Mme de Rênal. Il ignorait l'arrivée de Mme de Rênal à Besançon.

Les témoins furent bien vite entendus. Dès les premiers mots de l'accusation soutenue par l'avocat général, deux de ces dames placées dans le petit balcon, tout à fait en face de Julien, fondirent en larmes. Mme Derville ne s'attendrit point ainsi, pensa Julien. Cependant il remarqua qu'elle était fort rouge.

L'avocat général faisait du pathos en mauvais fran-

1. Mathilde avait obtenu de visiter Julien dans la prison.
2. Cousine de Madame de Rênal.

çais sur la barbarie du crime commis; Julien observa que les voisines de Mme Derville avaient l'air de le désapprouver vivement. Plusieurs jurés, apparemment de la connaissance de ces dames, leur parlaient et semblaient les rassurer. Voilà qui ne laisse pas que d'être de bon augure, pensa Julien.

Jusque-là il s'était senti pénétré d'un mépris sans mélange pour tous les hommes qui assistaient au jugement. L'éloquence plate de l'avocat général augmenta ce sentiment de dégoût. Mais peu à peu la sécheresse d'âme de Julien disparut devant les marques d'intérêt dont il était évidemment l'objet.

Il fut content de la mine ferme de son avocat.

« Pas de phrases, lui dit-il tout bas comme il allait prendre la parole.

— Toute l'emphase pillée à Bossuet, qu'on a étalée contre vous, vous a servi, » dit l'avocat.

En effet, à peine avait-il parlé pendant cinq minutes, que presque toutes les femmes avaient leur mouchoir à la main. L'avocat, encouragé, adressa aux jurés des choses extrêmement fortes. Julien frémit, il se sentait sur le point de verser des larmes. Grand Dieu! que diront mes ennemis?

Il allait céder à l'attendrissement qui le gagnait, lorsque, heureusement pour lui, il surprit un regard insolent de M. le baron de Valenod [1].

Les yeux de ce cuistre sont flamboyants, se dit-il; quel triomphe pour cette âme basse! Quand mon crime n'aurait amené que cette seule circonstance, je devrais le maudire. Dieu sait ce qu'il dira de moi à Mme de Rênal!

Cette idée effaça toutes les autres. Bientôt après, Julien fut rappelé à lui-même par les marques d'assentiment du public. L'avocat venait de terminer sa plaidoirie. Julien se souvint qu'il était convenable de lui serrer la main. Le temps avait passé rapidement.

1. Ancien directeur de la prison de Verrières, ennemi intime de la famille de Rênal.

On apporta des rafraîchissements à l'avocat et à l'accusé. Ce fut alors seulement que Julien fut frappé d'une circonstance : aucune femme n'avait quitté l'audience pour aller dîner.

« Ma foi, je meurs de faim, dit l'avocat, et vous?

— Moi de même, répondit Julien.

— Voyez, voilà madame la préfète qui reçoit aussi son dîner, lui dit l'avocat en lui indiquant le petit balcon. Bon courage, tout va bien. »

La séance recommença.

Comme le président faisait son résumé [1], minuit sonna. Le président fut obligé de s'interrompre; au milieu du silence, de l'anxiété universelle, le retentissement de la cloche de l'horloge remplissait la salle.

Voilà le dernier de mes jours qui commence, pensa Julien. Bientôt il se sentit enflammé par l'idée du devoir. Il avait dominé jusque-là son attendrissement, et gardé sa résolution de ne point parler; mais quand le président des assises lui demanda s'il avait quelque chose à ajouter, il se leva. Il voyait devant lui les yeux de Mme Derville qui, aux lumières, lui semblèrent bien brillants. Pleurerait-elle, par hasard? pensa-t-il.

« Messieurs les jurés,

« L'horreur du mépris, que je croyais pouvoir braver au moment de la mort, me fait prendre la parole. Messieurs, je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe; vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune.

« Je ne vous demande aucune grâce, continua Julien en affermissant sa voix. Je ne me fais point illusion, la mort m'attend : elle sera juste. J'ai pu attenter aux jours de la femme la plus digne de tous les respects, de tous les hommages. Mme de Rênal avait été pour moi comme une mère. Mon crime est atroce, et il fut

1. Le résumé du président des assises est maintenant supprimé.

prémédité. J'ai donc mérité la mort, messieurs les jurés. Mais quand je serais moins coupable, je vois des hommes qui, sans s'arrêter à ce que ma jeunesse peut mériter de pitié, voudront punir en moi et décourager à jamais cette classe de jeunes gens qui, nés dans une classe inférieure et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société.

« Voilà mon crime, messieurs, et il sera puni avec d'autant plus de sévérité, que dans le fait je ne suis point jugé par mes pairs. Je ne vois point sur les bancs des jurés quelque paysan enrichi, mais uniquement des bourgeois indignés.... »

Pendant vingt minutes, Julien parla sur ce ton; il dit tout ce qu'il avait sur le cœur; l'avocat général, qui aspirait aux faveurs de l'aristocratie, bondissait sur son siège; mais malgré le tour un peu abstrait que Julien avait donné à la discussion, toutes les femmes fondaient en larmes. Mme Derville elle-même avait son mouchoir sur ses yeux. Avant de finir, Julien revint à la préméditation, à son repentir, au respect, à l'adoration filiale et sans bornes que, dans des temps plus heureux, il avait pour Mme de Rênal.... Mme Derville jeta un cri et s'évanouit.

Une heure sonnait comme les jurés se retiraient dans leur chambre. Aucune femme n'avait abandonné sa place; plusieurs hommes avaient les larmes aux yeux. Les conversations furent d'abord très vives; mais peu à peu, la décision du jury se faisant attendre, la fatigue générale commença à jeter du calme dans l'assemblée. Ce moment était solennel; les lumières jetaient moins d'éclat. Julien, très fatigué, entendait discuter auprès de lui la question de savoir si ce retard était de bon ou de mauvais augure. Il vit avec plaisir que tous les vœux étaient pour lui; le jury ne revenait point, et cependant aucune femme ne quittait la salle.

Comme deux heures venaient de sonner, un grand

mouvement se fit entendre. La petite porte de la chambre des jurés s'ouvrit. M. le baron de Valenod s'avança d'un pas grave et théâtral; il était suivi de tous les jurés. Il toussa, puis déclara qu'en son âme et conscience la déclaration unanime du jury était que Julien Sorel était coupable de meurtre, et de meurtre avec préméditation; cette déclaration entraînait la peine de mort; elle fut prononcée un instant après. Julien regarda sa montre, et se souvint de M. de Lavalette; il était deux heures et un quart. C'est aujourd'hui vendredi, pensa-t-il.

Oui, mais ce jour est heureux pour le Valenod, qui me condamne... Je suis trop surveillé pour que Mathilde puisse me sauver comme fit Mme de Lavalette... Ainsi, dans trois jours, à cette même heure, je saurai à quoi m'en tenir sur le *grand peut-être*.

En ce moment il entendit un cri et fut rappelé aux choses de ce monde. Les femmes autour de lui sanglotaient; il vit que toutes les figures étaient tournées vers une petite tribune pratiquée dans le couronnement d'un pilastre gothique. Il sut plus tard que Mathilde s'y était cachée. Comme le cri ne se renouvela pas, tout le monde se remit à regarder Julien, auquel les gendarmes cherchaient à faire traverser la foule.

Tâchons de ne pas apprêter à rire à ce fripon de Valenod, pensa Julien. Avec quel air contrit et patelin il a prononcé la déclaration qui entraîne la peine de mort! tandis que ce pauvre président des assises, tout juge qu'il est depuis nombre d'années, avait la larme à l'œil en me condamnant. Quelle joie pour le Valenod de se venger de notre ancienne rivalité auprès de Mme de Rênal!... Je ne la verrai donc plus! C'en est fait... Un dernier adieu est impossible entre nous, je le sens... Que j'aurais été heureux de lui dire toute l'horreur que j'ai de mon crime!

Seulement ces paroles : Je me trouve justement condamné.

(*Le Rouge et le Noir*, T. II, LXXI, pp. 225-232.)

XII

Waterloo.

Le jeune Fabrice del Dongo, ayant appris au château de son père, sur les bords du lac de Côme, le retour de Napoléon, quitte sa famille pour voir le grand homme. Il n'y réussit pas à Paris, part pour la frontière de Belgique, est arrêté comme espion, s'évade grâce à la complicité de la geôlière, et rejoint l'arrière-garde. Suit le récit de la journée de Waterloo fait par un témoin oculaire, qui n'est pas sûr d'avoir assisté à une bataille.

Ce jour-là l'armée, qui venait de gagner la bataille de Ligny, était en pleine marche sur Bruxelles; on était à la veille de la bataille de Waterloo. Sur le midi, la pluie à verse continuant toujours, Fabrice entendit le bruit du canon; ce bonheur lui fit oublier tout à fait les affreux moments de désespoir que venait de lui donner cette prison si injuste. Il marcha jusqu'à la nuit très avancée, et comme il commençait à avoir quelque bon sens, il alla prendre son logement dans une maison de paysan fort éloignée de la route. Ce paysan pleurait et prétendait qu'on lui avait tout pris; Fabrice lui donna un écu, et il trouva de l'avoine. Mon cheval n'est pas beau, se dit Fabrice; mais n'importe, il pourrait bien se trouver du goût de quelque adjudant, et il alla coucher à l'écurie à ses côtés. Une heure avant le jour, le lendemain, Fabrice était sur la route, et, à force de caresses, il était parvenu à faire prendre le trot à son cheval. Sur les cinq heures, il entendit la canonnade : c'étaient les préliminaires de Waterloo.

Fabrice trouva bientôt des vivandières, et l'extrême reconnaissance qu'il avait pour la geôlière de B... le porta à leur adresser la parole; il demanda à l'une d'elles où était le 4e régiment de hussards, auquel il appartenait.

« Tu ferais tout aussi bien de ne pas tant te

presser, mon petit soldat, dit la cantinière touchée par la pâleur et les beaux yeux de Fabrice. Tu n'as pas encore la poigne assez ferme pour les coups de sabre qui vont se donner aujourd'hui. Encore si tu avais un fusil, je ne dis pas, tu pourrais lâcher ta balle comme un autre. »

Ce conseil déplut à Fabrice; mais il avait beau pousser son cheval, il ne pouvait aller plus vite que la charrette de la cantinière. De temps à autre le bruit du canon semblait se rapprocher et les empêchait de s'entendre, car Fabrice était tellement hors de lui d'enthousiasme et de bonheur, qu'il avait renoué la conversation. Chaque mot de la cantinière redoublait son bonheur en le lui faisant comprendre. A l'exception de son vrai nom et de sa fuite de prison, il finit par tout dire à cette femme qui semblait si bonne. Elle était fort étonnée et ne comprenait rien du tout à ce que lui racontait ce beau jeune soldat.

« Je vois le fin mot, s'écria-t-elle enfin d'un air de triomphe : vous êtes un jeune bourgeois amoureux de la femme de quelque capitaine du 4ᵉ de hussards. Votre amoureuse vous aura fait cadeau de l'uniforme que vous portez, et vous courez après elle. Vrai, comme Dieu est là-haut, vous n'avez jamais été soldat; mais, comme un brave garçon que vous êtes, puisque votre régiment est au feu, vous voulez y paraître, et ne pas passer pour un capon. »

Fabrice convint de tout : c'était le seul moyen qu'il eût de recevoir de bons conseils. J'ignore toutes les façons d'agir de ces Français, se disait-il, et si je ne suis pas guidé par quelqu'un, je parviendrai encore à me faire jeter en prison, et l'on me volera mon cheval.

« D'abord, mon petit, lui dit la cantinière, qui devenait de plus en plus son amie, conviens que tu n'as pas vingt ans : c'est tout le bout du monde si tu en as dix-sept. »

C'était la vérité, et Fabrice l'avoua de bonne grâce.

« Ainsi, tu n'es même pas conscrit; c'est uniquement à cause des beaux yeux de la madame que tu vas te faire casser les os. Peste! elle n'est pas dégoûtée. Si tu as encore quelques-uns de ces *jaunets* qu'elle t'a remis, il faut *primo* que tu achètes un autre cheval; vois comme ta rosse dresse les oreilles quand le bruit du canon ronfle d'un peu près : c'est là un cheval de paysan qui te fera tuer dès que tu seras en ligne. Cette fumée blanche, que tu vois là-bas par-dessus la haie, ce sont des feux de peloton, mon petit! Ainsi, prépare-toi à avoir une fameuse venette, quand tu vas entendre siffler les balles. Tu ferais aussi bien de manger un morceau tandis que tu en as le temps. »

Fabrice suivit ce conseil, et, présentant un napoléon à la vivandière, la pria de se payer.

« C'est pitié de le voir! s'écria cette femme; le pauvre petit ne sait pas seulement dépenser son argent! Tu mériterais bien qu'après avoir empoigné ton napoléon je fisse prendre son grand trot à Cocotte : du diable si ta rosse pourrait me suivre. Que ferais-tu, nigaud, en me voyant détaler? Apprends que, quand le brutal gronde, on ne montre jamais d'or. Tiens, lui dit-elle, voilà dix-huit francs cinquante centimes, et ton déjeuner te coûte trente sous. Maintenant, nous allons bientôt avoir des chevaux à revendre. Si la bête est petite, tu en donneras dix francs, et, dans tous les cas, jamais plus de vingt francs, quand ce serait le cheval des quatre fils Aymon. »

Le déjeuner fini, la vivandière, qui pérorait toujours, fut interrompue par une femme qui s'avançait à travers champs, et qui passa sur la route.

« Holà, hé! lui cria cette femme; holà! Margot! ton 6e léger est sur la droite.

— Il faut que je te quitte, mon petit, dit la vivandière à notre héros; mais en vérité, tu me fais pitié; j'ai de l'amitié pour toi, sacrédié! Tu ne sais rien de

rien, tu vas te faire moucher, comme Dieu est Dieu Viens-t'en au 6e léger avec moi.

— Je comprends bien que je ne sais rien, lui dit Fabrice, mais je veux me battre et je suis résolu d'aller là-bas vers cette fumée blanche.

— Regarde comme ton cheval remue les oreilles! Dès qu'il sera là-bas, quelque peu de vigueur qu'il ait, il te forcera la main, il se mettra à galoper, et Dieu sait où il te mènera. Veux-tu m'en croire? Dès que tu seras avec les petits soldats, ramasse un fusil et une giberne, mets-toi à côté des soldats et fais comme eux, exactement. Mais, mon Dieu, je parie que tu ne sais pas seulement déchirer une cartouche. »

Fabrice, fort piqué, avoua cependant à sa nouvelle amie qu'elle avait deviné juste.

« Pauvre petit! il va être tué tout de suite; vrai comme Dieu! ça ne sera pas long. Il faut absolument que tu viennes avec moi, reprit la cantinière d'un air d'autorité.

— Mais je veux me battre.

— Tu te battras aussi; va, le 6e léger est un fameux, et aujourd'hui il y en a pour tout le monde.

— Mais serons-nous bientôt à votre régiment?

— Dans un quart d'heure tout au plus. »

Recommandé par cette brave femme, se dit Fabrice, mon ignorance de toutes choses ne me fera pas prendre pour un espion, et je pourrai me battre. A ce moment, le bruit du canon redoubla, un coup n'attendait pas l'autre. « C'est comme un chapelet, » dit Fabrice.

— On commence à distinguer les feux de peloton », dit la vivandière en donnant un coup de fouet à son petit cheval qui semblait tout animé par le feu.

La cantinière tourna à droite et prit un chemin de traverse au milieu des prairies; il y avait un pied de boue; la petite charrette fut sur le point d'y rester : Fabrice poussa à la roue. Son cheval tomba deux fois; bientôt le chemin, moins rempli d'eau, ne fut

plus qu'un sentier au milieu du gazon. Fabrice n'avait pas fait cinq cents pas que la rosse s'arrêta tout court : c'était un cadavre, posé en travers du sentier, qui faisait horreur au cheval et au cavalier.

La figure de Fabrice, très pâle naturellement, prit une teinte verte fort prononcée; la cantinière, après avoir regardé le mort, dit, comme se parlant à elle-même : « Ça n'est pas de notre division. » Puis, levant les yeux sur notre héros, elle éclata de rire.

« Ha! ha! mon petit! s'écria-t-elle, en voilà du nanan! » Fabrice restait glacé. Ce qui le frappait surtout, c'était la saleté des pieds de ce cadavre qui déjà était dépouillé de ses souliers, et auquel on n'avait laissé qu'un mauvais pantalon tout souillé de sang.

— Approche, lui dit la cantinière, descends de cheval; il faut que tu t'y accoutumes. Tiens, s'écria-t-elle, il en a eu par la tête. »

Une balle, entrée à côté du nez, était sortie par la tempe opposée, et défigurait ce cadavre d'une façon hideuse; il était resté avec un œil ouvert.

« Descends donc de cheval, petit, dit la cantinière, et donne-lui une poignée de main pour voir s'il te la rendra. »

Sans hésiter, quoique près de rendre l'âme de dégoût, Fabrice se jeta à bas de cheval et prit la main du cadavre qu'il secoua ferme; puis il resta comme anéanti : il sentait qu'il n'avait pas la force de remonter à cheval. Ce qui lui faisait horreur surtout, c'était cet œil ouvert.

La vivandière va me croire un lâche, se disait-il avec amertume. Mais il sentait l'impossibilité de faire un mouvement : il serait tombé. Ce moment fut affreux; Fabrice fut sur le point de se trouver mal tout à fait. La vivandière s'en aperçut, sauta lestement à bas de sa petite voiture, et lui présenta, sans mot dire, un verre d'eau-de-vie qu'il avala d'un trait; il put remonter sur sa rosse, et continua la route sans dire une parole.

La vivandière le regardait de temps à autre du coin de l'œil.

« Tu te battras demain, mon petit, lui dit-elle enfin; aujourd'hui tu resteras avec moi. Tu vois bien qu'il faut que tu apprennes le métier de soldat.

— Au contraire, je veux me battre tout de suite, » s'écria notre héros d'un air sombre, qui sembla de bon augure à la vivandière. Le bruit du canon redoublait et semblait s'approcher. Les coups commençaient à former comme une basse continue; un coup n'était séparé du coup voisin par aucun intervalle, et sur cette basse continue, qui rappelait le bruit d'un torrent lointain, on distinguait fort bien les feux de peloton.

Dans ce moment la route s'enfonçait au milieu d'un bouquet de bois. La vivandière vit trois ou quatre soldats des nôtres qui venaient à elle courant à toutes jambes; elle sauta lestement à bas de sa voiture et courut se cacher à quinze ou vingt pas du chemin. Elle se blottit dans un trou qui était resté au lieu où l'on venait d'arracher un grand arbre. Donc, se dit Fabrice, je vais voir si je suis un lâche! Il s'arrêta auprès de la petite voiture abandonnée par la cantinière et tira son sabre. Les soldats ne firent pas attention à lui et passèrent en courant le long du bois, à gauche de la route.

« Ce sont des nôtres, dit tranquillement la vivandière en revenant tout essoufflée vers sa petite voiture... Si ton cheval était capable de galoper, je te dirais : pousse en avant jusqu'au bout du bois, vois s'il y a quelqu'un dans la plaine. Fabrice ne se le fit pas dire deux fois; il arracha une branche à un peuplier, l'effeuilla et se mit à battre son cheval à tour de bras; la rosse prit le galop un instant, puis revint à son petit trot accoutumé. La vivandière avait mis son cheval au galop. « Arrête-toi donc, arrête! » criait-elle à Fabrice. Bientôt tous les deux furent hors du bois. En arrivant au bord de la plaine, ils entendirent

un tapage effroyable; le canon et la mousqueterie tonnaient de tous les côtés, à droite, à gauche, derrière. Et comme le bouquet de bois d'où ils sortaient occupait un tertre élevé de huit ou dix pieds au-dessus de la plaine, ils aperçurent assez bien un coin de la bataille; mais enfin il n'y avait personne dans le pré au delà du bois. Ce pré était bordé, à mille pas de distance, par une longue rangée de saules, très touffus; au-dessus des saules paraissait une fumée blanche qui quelquefois s'élevait dans le ciel en tournoyant.

« Si je savais seulement où est le régiment! disait la cantinière embarrassée. Il ne faut pas traverser ce grand pré tout droit. A propos, toi, dit-elle à Fabrice, si tu vois un soldat ennemi, pique-le avec la pointe de ton sabre, ne va pas t'amuser à le sabrer. »

A ce moment, la cantinière aperçut les quatre soldats dont nous venons de parler : ils débouchaient du bois dans la plaine à gauche de la route. L'un d'eux était à cheval.

« Voilà ton affaire, dit-elle à Fabrice. Holà, ho! criat-elle à celui qui était à cheval, viens donc ici boire le verre d'eau-de-vie. Les soldats s'approchèrent.

— Où est le 6e léger? cria-t-elle.

— Là-bas, à cinq minutes d'ici, en avant de ce canal qui est le long des saules; même que le colonel Macon vient d'être tué.

— Veux-tu cinq francs de ton cheval, toi?

— Cinq francs! tu ne plaisantes pas mal, petite mère, un cheval d'officier que je vais vendre cinq napoléons avant un quart d'heure.

— Donne-m'en un de tes napoléons, » dit la vivandière à Fabrice. Puis s'approchant du soldat à cheval : « Descends vivement, lui dit-elle, voilà ton napoléon. »

Le soldat descendit, Fabrice sauta en selle gaiement, la vivandière détachait le petit porte-manteau qui était sur la rosse.

« Aidez-moi donc, vous autres! dit-elle aux soldats :

c'est comme cela que vous laissez travailler une dame! »

Mais à peine le cheval de prise sentit le portemanteau, qu'il se mit à se cabrer, et Fabrice, qui montait fort bien, eut besoin de toute sa force pour le contenir.

« Bon signe! dit la vivandière; le monsieur n'est pas accoutumé au chatouillement du porte-manteau.

— Un cheval de général, s'écriait le soldat qui l'avait vendu, un cheval qui vaut dix napoléons comme un liard.

— Voilà vingt francs, lui dit Fabrice, qui ne se sentait pas de joie de se trouver entre les jambes un cheval qui eût du mouvement. »

A ce moment, un boulet donna dans une ligne de saules, qu'il prit de biais, et Fabrice eut le curieux spectacle de toutes ces petites branches volant de côté et d'autre comme rasées par un coup de faux.

« Tiens, voilà le brutal qui s'avance, » lui dit le soldat en prenant ses vingt francs. Il pouvait être deux heures.

Fabrice était encore dans l'enchantement de ce spectacle curieux, lorsqu'une troupe de généraux, suivis d'une vingtaine de hussards, traversèrent au galop un des angles de la vaste prairie au bord de laquelle il était arrêté : son cheval hennit, se cabra deux ou trois fois de suite, puis donna des coups de tête violents contre la bride qui le retenait. Eh bien, soit! se dit Fabrice.

Le cheval, laissé à lui-même, partit ventre à terre et alla rejoindre l'escorte qui suivait les généraux. Fabrice compta quatre chapeaux brodés. Un quart d'heure après, par quelques mots que dit un hussard, son voisin, Fabrice comprit qu'un de ces généraux était le célèbre maréchal Ney. Son bonheur fut au comble; toutefois il ne put deviner lequel des quatre généraux était le maréchal Ney; il eût donné tout au monde pour le savoir, mais il se rappela qu'il ne fal-

lait pas parler. L'escorte s'arrêta pour passer un large fossé rempli d'eau par la pluie de la veille; il était bordé de grands arbres et terminait sur la gauche la prairie à l'entrée de laquelle Fabrice avait acheté le cheval. Presque tous les hussards avaient mis pied à terre; le bord du fossé était à pic et fort glissant, et l'eau se trouvait bien à trois ou quatre pieds en contre-bas au-dessous de la prairie. Fabrice, distrait par sa joie, songeait plus au maréchal Ney et à la gloire qu'à son cheval, lequel, étant fort animé, sauta dans le canal; ce qui fit rejaillir l'eau à une hauteur considérable. Un des généraux fut entièrement mouillé par la nappe d'eau, et s'écria en jurant : « Au diable la fichue bête! » Fabrice se sentit profondément blessé de cette injure. Puis-je en demander raison? se dit-il. En attendant, pour prouver qu'il n'était pas si gauche, il entreprit de faire monter à son cheval la rive opposée du fossé; mais elle était à pic et haute de cinq à six pieds. Il fallut y renoncer; alors il remonta le courant, son cheval ayant de l'eau jusqu'à la tête, et enfin trouva une sorte d'abreuvoir; par cette pente douce il gagna facilement le champ de l'autre côté du canal. Il fut le premier homme de l'escorte qui y parut; il se mit à trotter fièrement le long du bord : au fond du canal les hussards se démenaient, assez embarrassés de leur position, car en beaucoup d'endroits l'eau avait cinq pieds de profondeur. Deux ou trois chevaux prirent peur et voulurent nager, ce qui fit un barbotement épouvantable. Un maréchal des logis s'aperçut de la manœuvre que venait de faire ce blanc-bec, qui avait l'air si peu militaire.

« Remontez! il y a un abreuvoir à gauche! » s'écria-t-il. Et peu à peu tous passèrent.

En arrivant sur l'autre rive, Fabrice y avait trouvé les généraux tout seuls; le bruit du canon lui sembla redoubler; ce fut à peine s'il entendit le général, par lui si bien mouillé, qui criait à son oreille.

« Où as-tu pris ce cheval? »

Fabrice était tellement troublé, qu'il répondit en italien :

« *L'ho comprato poco fa* (je viens de l'acheter à l'instant).

— Que dis-tu? » lui cria le général.

Mais le tapage devint tellement fort en ce moment, que Fabrice ne put lui répondre. Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois, la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

« Les habits rouges! les habits rouges! » criaient avec joie les hussards de l'escorte. Et d'abord Fabrice ne comprenait pas; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur : il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore; ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

« Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec! » lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

« Quel est-il ce général qui *gourmande* son voisin?

— Pardi, c'est le maréchal!

— Quel maréchal?

— Le maréchal Ney, bêta! Ah çà! où as-tu servi jusqu'ici? »

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskowa, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles : il voulait suivre les autres. Le sang coulait dans la boue.

Ah! m'y voilà donc enfin au feu! se dit-il. J'ai vu le feu! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. A ce moment l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines : il n'y comprenait rien du tout. A ce moment, les généraux et l'escorte descendirent dans un petit chemin plein d'eau, qui était à cinq pieds en contre-bas.

Le maréchal s'arrêta, et regarda de nouveau avec sa lorgnette. Fabrice, cette fois, put le voir tout à son aise; il le trouva très blond, avec une grosse tête rouge. « Nous n'avons point des figures comme celle-là en Italie, se dit-il. Jamais, moi qui suis si pâle et qui ai des cheveux châtains, je ne serai comme ça », ajouta-t-il avec tristesse. Pour lui ces paroles voulaient dire : « Jamais je ne serai un héros. » Il regarda les hussards; à l'exception d'un seul, tous avaient des moustaches jaunes. Si Fabrice regardait les hussards de l'escorte, tous le regardaient aussi. Ce regard le fit rougir, et, pour finir son embarras, il tourna la tête vers l'ennemi. C'étaient des lignes fort étendues d'hommes rouges, mais ce qui l'étonna fort, ces hommes lui semblaient tout petits. Leurs longues files, qui étaient des régiments ou des divisions, ne lui paraissaient pas plus hautes que des haies. Une ligne de cavaliers rouges trottait pour se rapprocher du chemin en contre-bas que le maréchal et l'escorte s'étaient mis à suivre au petit pas, pataugeant dans la boue. La fumée empêchait de rien distinguer du côté vers lequel on s'avançait; l'on voyait quelquefois des hommes au galop se détacher sur cette fumée blanche.

Tout à coup, du côté de l'ennemi, Fabrice vit quatre hommes qui arrivaient ventre à terre. Ah! nous sommes attaqués! se dit-il; puis il vit deux de ces hommes parler au maréchal. Un des généraux de la suite de ce dernier partit au galop du côté de l'ennemi, suivi de deux hussards de l'escorte et des quatre hommes qui venaient d'arriver. Après un petit canal que tout le monde passa, Fabrice se trouva à côté d'un maréchal des logis qui avait l'air fort bon enfant. « Il faut que je parle à celui-là, se dit-il, peut être ils cesseront de me regarder. » Il médita longtemps.

« Monsieur, c'est la première fois que j'assiste à la bataille, dit-il enfin au maréchal des logis; mais ceci est-il une véritable bataille?

— Un peu. Mais vous, qui êtes-vous?

— Je suis frère de la femme d'un capitaine.

— Et comment l'appelez-vous, ce capitaine? »

Notre héros fut terriblement embarrassé; il n'avait point prévu cette question. Par bonheur, le maréchal et l'escorte repartaient au galop. « Quel nom français dirai-je? » pensait-il. Enfin il se rappela le nom du maître de l'hôtel où il avait logé à Paris; il rapprocha son cheval de celui du maréchal des logis, et lui cria de toutes ses forces :

« Le capitaine Meunier! » L'autre, entendant mal à cause du roulement du canon, lui répondit : « Ah! le capitaine Teulier? Eh bien, il a été tué. — Bravo! se dit Fabrice. Le capitaine Teulier; il faut faire l'affligé. — Ah, mon Dieu! » cria-t-il; et il prit une mine piteuse. On était sorti du chemin en contre-bas, on traversait un petit pré; on allait ventre à terre, les boulets arrivaient de nouveau, le maréchal se porta vers une division de cavalerie. L'escorte se trouvait au milieu de cadavres et de blessés; mais ce spectacle ne faisait déjà plus autant d'impression sur notre héros; il avait autre chose à penser.

Pendant que l'escorte était arrêtée, il aperçut la petite voiture d'une cantinière, et sa tendresse pour ce corps respectable l'emportant sur tout, il partit au galop pour la rejoindre.

« Restez donc, lui cria le maréchal des logis.

— Que peut-il me faire ici? » pensa Fabrice. Et il continua de galoper vers la cantinière. En donnant de l'éperon à son cheval, il avait eu quelque espoir que c'était sa bonne cantinière du matin; les chevaux et les petites charrettes se ressemblaient fort, mais la propriétaire était tout autre, et notre héros lui trouva l'air fort méchant. Comme il l'abordait, Fabrice l'entendit qui disait : « Il était pourtant bien bel homme! » Un fort vilain spectacle attendait là le nouveau soldat : on coupait la cuisse à un cuirassier, beau jeune homme de cinq pieds dix pouces. Fabrice ferma les yeux et but coup sur coup quatre verres d'eau-de-vie.

« Comme tu y vas, gringalet ! » s'écria la cantinière. L'eau-de-vie lui donna une idée : « Il faut que j'achète la bienveillance de mes camarades les hussards de l'escorte.

« Donnez-moi le reste de la bouteille, dit-il à la vivandière.

— Mais sais-tu, répondit-elle, que ce reste-là coûte dix francs, un jour comme aujourd'hui ? »

Comme il regagnait l'escorte au galop :

« Ah ! tu nous rapportes la goutte ! s'écria le maréchal des logis ; c'est pour ça que tu désertais ? Donne. »

La bouteille circula ; le dernier qui la prit la jeta en l'air après avoir bu. « Merci, camarade ! » cria-t-il à Fabrice. Tous les yeux le regardèrent avec bienveillance. Ces regards ôtèrent un poids de cent livres de dessus le cœur de Fabrice : c'était un de ces cœurs de fabrique trop fine qui ont besoin de l'amitié de ce qui les entoure. Enfin il n'était plus mal vu de ses compagnons, il y avait liaison entre eux ! Fabrice respira profondément, puis d'une voix libre, il dit au maréchal des logis :

« Et si le capitaine Teulier a été tué, où pourrai-je rejoindre ma sœur ? » Il se croyait un petit Machiavel, de dire si bien Teulier au lieu de Meunier.

« C'est ce que vous saurez ce soir », lui répondit le maréchal des logis.

L'escorte repartit et se porta vers des divisions d'infanterie. Fabrice se sentait tout à fait enivré ; il avait bu trop d'eau-de-vie, il roulait un peu sur sa selle : il se souvint fort à propos d'un mot que répétait le cocher de sa mère : « Quand on a levé le coude, il faut regarder entre les oreilles de son cheval, et faire comme fait le voisin. » Le maréchal s'arrêta longtemps auprès de plusieurs corps de cavalerie qu'il fit charger ; mais pendant une heure ou deux notre héros n'eut guère la conscience de ce qui se passait autour de lui. Il se sentait fort las, et quand son cheval galopait il retombait sur la selle comme un morceau de plomb.

Tout à coup le maréchal des logis cria à ses hommes :

« Vous ne voyez donc pas l'empereur! » Sur-le-champ l'escorte cria *vive l'empereur!* à tue-tête. On peut penser si notre héros regarda de tous ses yeux, mais il ne vit que des généraux qui galopaient, suivis, eux aussi, d'une escorte. Les longues crinières pendantes que portaient à leurs casques les dragons de la suite l'empêchèrent de distinguer les figures. « Ainsi, je n'ai pu voir l'empereur sur un champ de bataille, à cause de ces maudits verres d'eau-de-vie! » Cette réflexion le réveilla tout à fait.

On redescendit dans un chemin rempli d'eau, les chevaux voulurent boire.

« C'est donc l'empereur qui a passé là? dit-il à son voisin.

— Eh! certainement, celui qui n'avait pas d'habit brodé. Comment ne l'avez-vous pas vu? » lui répondit le camarade avec bienveillance. Fabrice eut grande envie de galoper après l'escorte de l'empereur et de s'y incorporer. Quel bonheur de faire réellement la guerre à la suite de ce héros! C'était pour cela qu'il était venu en France. J'en suis parfaitement le maître, se dit-il, car enfin je n'ai d'autre raison pour faire le service que je fais, que la volonté de mon cheval qui s'est mis à galoper pour suivre ces généraux.

Ce qui détermina Fabrice à rester, c'est que les hussards, ses nouveaux camarades, lui faisaient bonne mine; il commençait à se croire l'ami intime de tous les soldats avec lesquels il galopait depuis quelques heures. Il voyait entre eux et lui cette noble amitié des héros du Tasse et de l'Arioste. S'il se joignait à l'escorte de l'empereur, il y aurait une nouvelle connaissance à faire; peut-être même on lui ferait la mine, car ces autres cavaliers étaient des dragons, et lui portait l'uniforme de hussard ainsi que tout ce qui suivait le maréchal. La façon dont on le regardait maintenant mit notre héros au comble du bonheur; il eût fait tout

au monde pour ses camarades ; son âme et son esprit étaient dans les nues. Tout lui semblait avoir changé de face depuis qu'il était avec des amis; il mourait d'envie de faire des questions. « Mais je suis encore un peu ivre, se dit-il, il faut que je me souvienne de la geôlière. » Il remarqua en sortant du chemin creux, que l'escorte n'était plus avec le maréchal Ney; le général qu'ils suivaient était grand, mince, et avait la figure sèche et l'œil terrible.

Ce général n'était autre que le comte d'A.., le lieutenant Robert du 15 mai 1796. Quel bonheur il eût trouvé à voir Fabrice del Dongo!

Il y avait déjà longtemps que Fabrice n'apercevait plus la terre volant en miettes noires sous l'action des boulets. On arriva derrière un régiment de cuirassiers; il entendit distinctement les biscaïens frapper sur les cuirasses, et il vit tomber plusieurs hommes.

Le soleil était déjà fort bas, et il allait se coucher lorsque l'escorte, sortant d'un chemin creux, monta une petite pente de trois ou quatre pieds pour entrer dans une terre labourée. Fabrice entendit un petit bruit singulier tout près de lui; il tourna la tête : quatre hommes étaient tombés avec leurs chevaux; le général lui-même avait été renversé, mais il se relevait tout couvert de sang. Fabrice regardait les hussards jetés par terre : trois faisaient encore quelques mouvements convulsifs, le quatrième criait : « Tirez-moi de dessous! » Le maréchal des logis et deux ou trois hommes avaient mis pied à terre pour secourir le général qui, s'appuyant sur son aide de camp, essayait de faire quelques pas; il cherchait à s'éloigner de son cheval qui se débattait, renversé par terre, et lançait des coups de pied furibonds.

Le maréchal des logis s'approcha de Fabrice. A ce moment notre héros entendit dire derrière lui et tout près de son oreille : « C'est le seul qui puisse encore galoper. » Il se sentit saisir les pieds; on les élevait en même temps qu'on lui soutenait le corps par-dessous

les bras; on le fit passer par-dessus la croupe de son cheval, puis on le laissa glisser jusqu'à terre, où il tomba assis.

L'aide de camp prit le cheval de Fabrice par la bride; le général, aidé par le maréchal des logis, monta et partit au galop; il fut suivi rapidement par les six hommes qui restaient. Fabrice se releva furieux et se mit à courir après eux en criant : *Ladri! ladri!* (voleurs! voleurs!) Il était plaisant de courir après les voleurs au milieu d'un champ de bataille.

L'escorte et le général, comte d'A..., disparurent bientôt derrière une rangée de saules. Fabrice, ivre de colère, arriva aussi à une ligne de saules; il se trouva tout contre un canal fort profond qu'il traversa. Puis, arrivé de l'autre côté, il se mit à jurer en apercevant de nouveau, mais à une très grande distance, le général et l'escorte qui se perdaient dans les arbres. « Voleurs! voleurs! » criait-il maintenant en français. Désespéré, bien moins de la perte de son cheval que de la trahison, il se laissa tomber au bord du fossé, fatigué et mourant de faim. Si son beau cheval lui eût été enlevé par l'ennemi, il n'y eût pas songé; mais se voir trahir et voler par ce maréchal des logis qu'il aimait tant et par ces hussards qu'il regardait comme des frères! c'est ce qui lui brisait le cœur. Il ne pouvait se consoler de tant d'infamie, et, le dos appuyé contre un saule, il se mit à pleurer à chaudes larmes. Il défaisait un à un tous ses beaux rêves d'amitié chevaleresque et sublime, comme celle des héros de la *Jérusalem délivrée*. Voir arriver la mort n'était rien, entouré d'âmes héroïques et tendres, de nobles amis qui vous serrent la main au moment du dernier soupir! Mais garder son enthousiasme, entouré de vils fripons! Fabrice exagérait comme tout homme indigné. Au bout d'un quart d'heure d'attendrissement, il remarqua que les boulets commençaient à arriver jusqu'à la rangée d'arbres à l'ombre desquels il méditait. Il se leva et chercha à s'orienter. Il regardait ces

prairies bordées par un large canal et la rangée de saules touffus : il crut se reconnaître. Il aperçut un corps d'infanterie qui passait le fossé et entrait dans les prairies, à un quart de lieue en avant de lui. « J'allais m'endormir, se dit-il; il s'agit de n'être pas prisonnier. » Et il se mit à marcher très vite. En avançant il fut rassuré; il reconnut l'uniforme : les régiments par lesquels il craignait d'être coupé étaient français. Il obliqua à droite pour les rejoindre.

Après la douleur morale d'avoir été si indignement trahi et volé, il en était une autre qui, à chaque instant, se faisait sentir plus vivement : il mourait de faim. Ce fut donc avec une joie extrême qu'après avoir marché, ou plutôt couru pendant dix minutes, il s'aperçut que le corps d'infanterie, qui allait très vite aussi, s'arrêtait comme pour prendre position. Quelques minutes plus tard, il se trouvait au milieu des premiers soldats.

« Camarades, pourriez-vous me vendre un morceau de pain?

— Tiens, cet autre qui nous prend pour des boulangers! »

Ce mot dur et le ricanement général qui le suivit accablèrent Fabrice. La guerre n'était donc plus ce noble et commun élan d'âmes amantes de la gloire qu'il s'était figuré d'après les proclamations de Napoléon! Il s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur le gazon; il devint très pâle. Le soldat qui lui avait parlé, et qui s'était arrêté à dix pas pour nettoyer la batterie de son fusil avec son mouchoir, s'approcha et lui jeta un morceau de pain; puis voyant qu'il ne le ramassait pas, le soldat lui mit un morceau de ce pain dans la bouche. Fabrice ouvrit les yeux et mangea ce pain sans avoir la force de parler. Quand enfin il chercha des yeux le soldat pour le payer, il se trouva seul! Les soldats les plus voisins de lui étaient éloignés de cent pas et marchaient. Il se leva machinalement et les suivit. Il entra dans un bois; il allait tomber de fatigue

et cherchait déjà de l'œil une place commode; mais quelle ne fut pas sa joie en reconnaissant d'abord le cheval, puis la voiture, et enfin la cantinière du matin! Elle accourut à lui et fut effrayée de sa mine.

« Marche encore, mon petit, lui dit-elle. Tu es donc blessé?... Et ton beau cheval? » En parlant ainsi elle le conduisit vers sa voiture, où elle le fit monter, en le soutenant par-dessous les bras. A peine dans la voiture, notre héros, excédé de fatigue, s'endormit profondément.

Rien ne put le réveiller, ni les coups de fusil tirés fort près de la petite charrette, ni le trot du cheval que la cantinière fouettait à tour de bras. Le régiment, attaqué à l'improviste par des nuées de cavalerie prussienne, après avoir cru à la victoire toute la journée, battait en retraite, ou plutôt s'enfuyait du côté de la France.

Le colonel, beau jeune homme, bien *ficelé*, qui venait de succéder à Macon, fut sabré; le chef de bataillon qui le remplaça dans le commandement, vieillard à cheveux blancs, fit faire halte au régiment. « Ah! dit-il aux soldats, du temps de la république, on attendait pour filer d'y être forcé par l'ennemi... Défendez chaque pouce de terrain, et faites-vous tuer! s'écriait-il en jurant : c'est maintenant le sol de la patrie que ces Prussiens veulent envahir! »

La petite charrette s'arrêta, Fabrice se réveilla tout à coup. Le soleil était couché depuis longtemps; il fut tout étonné de voir qu'il était presque nuit. Les soldats couraient de côté et d'autre dans une confusion qui surprit fort notre héros: il trouva qu'ils avaient l'air penaud.

« Qu'est-ce donc? dit-il à la cantinière.

— Rien du tout. C'est que nous sommes flambés, mon petit; c'est la cavalerie des Prussiens qui nous sabre, rien que ça. Le bêta de général a d'abord cru que c'était la nôtre. Allons, vivement, aide-moi à réparer le trait de Cocotte qui s'est cassé. »



Quelques coups de fusil partirent à dix pas de distance. Notre héros, frais et dispos, se dit : « Mais réellement, pendant toute la journée, je ne me suis pas battu; j'ai seulement escorté un général. Il faut que je me batte, dit-il à la cantinière.

— Sois tranquille, tu te battras, et plus que tu ne voudras! Nous sommes perdus.

« Aubry, mon garçon, cria-t-elle à un caporal qui passait, regarde toujours de temps en temps où en est la petite voiture.

— Vous allez vous battre? dit Fabrice à Aubry.

— Non, je vais mettre mes escarpins pour aller à la danse!

— Je vous suis.

— Je te recommande le petit hussard! cria la cantinière; le jeune bourgeois a du cœur. » Le caporal Aubry marchait sans dire mot. Huit ou dix soldats le rejoignirent en courant; il les conduisit derrière un gros chêne entouré de ronces. Arrivé là, il les plaça au bord du bois, toujours sans mot dire, sur une ligne fort étendue; chacun était au moins à dix pas de son voisin.

« Ah çà! vous autres, dit le caporal, et c'était la première fois qu'il parlait, n'allez pas faire feu avant l'ordre : songez que vous n'avez plus que trois cartouches.

— Mais que se passe-t-il donc? » se demandait Fabrice. Enfin, quand il se trouva seul avec le caporal, il lui dit :

« Je n'ai pas de fusil.

— Tais-toi d'abord! Avance-toi là : à cinquante pas en avant du bois, tu trouveras quelqu'un des pauvres soldats du régiment qui viennent d'être sabrés; tu lui prendras sa giberne et son fusil. Ne va pas dépouiller un blessé, au moins; prends le fusil et la giberne d'un qui soit bien mort, et dépêche-toi, pour ne pas recevoir les coups de fusil de nos gens. » Fabrice partit en courant, et revint bien vite avec un fusil et une giberne.

« Charge ton fusil et mets-toi là derrière cet arbre, et surtout ne va pas tirer avant l'ordre que je t'en donnerai... Dieu de Dieu! dit le caporal en s'interrompant, il ne sait pas même charger son arme!... » Il aida Fabrice en continuant son discours: « Si un cavalier ennemi galope sur toi pour te sabrer, tourne autour de ton arbre, et ne lâche ton coup qu'à bout portant, quand ton cavalier sera à trois pas de toi: il faut presque que ta baïonnette touche son uniforme.

« Jette donc ton grand sabre! s'écria le caporal: veux-tu qu'il te fasse tomber? Quels soldats on nous donne maintenant! » En parlant ainsi, il prit lui-même le sabre qu'il jeta au loin avec colère.

« Toi, essuie la pierre de ton fusil avec ton mouchoir. Mais as-tu jamais tiré un coup de fusil?

— Je suis chasseur.

— Dieu soit loué! reprit le caporal avec un gros soupir. Surtout ne tire pas avant l'ordre que je te donnerai. » Et il s'en alla.

Fabrice était tout joyeux. « Enfin je vais me battre réellement, se disait-il, tuer un ennemi. Ce matin, ils nous envoyaient des boulets, et moi je ne faisais rien que m'exposer à être tué: métier de dupe. » Il regardait de tous côtés avec une extrême curiosité. Au bout d'un moment, il entendit partir sept à huit coups de fusil tout près de lui. Mais ne recevant point l'ordre de tirer, il se tenait tranquille derrière son arbre. Il était presque nuit; il lui semblait être à *l'espère*, à la chasse de l'ours, dans la montagne de la Tramezzina, au-dessus de Grianta. Il lui vint une idée de chasseur: il prit une cartouche dans sa giberne, et en détacha la balle. Si je le vois, dit-il, il ne faut pas que je le manque; et il fit couler une seconde balle dans le canon de son fusil. Il entendit tirer deux coups de feu tout à côté de son arbre; en même temps, il vit un cavalier vêtu de bleu qui passait au galop devant lui, se dirigeant de sa droite à sa gauche. « Il n'est pas à trois pas, se dit-il, mais à cette distance je suis sûr de mon coup. » Il suivit

bien le cavalier du bout de son fusil, et enfin pressa la détente : le cavalier tomba avec son cheval. Notre héros se croyait à la chasse : il courut tout joyeux sur la pièce qu'il venait d'abattre. Il touchait déjà l'homme, qui lui semblait mourant, lorsque avec une rapidité incroyable, deux cavaliers prussiens arrivèrent sur lui pour le sabrer. Fabrice se sauva à toutes jambes vers le bois; pour mieux courir il jeta son fusil. Les cavaliers prussiens n'étaient plus qu'à trois pas de lui lorsqu'il atteignit une nouvelle plantation de petits chênes gros comme le bras et bien droits qui bordaient le bois. Ces petits chênes arrêtèrent un instant les cavaliers, mais ils passèrent et se remirent à poursuivre Fabrice dans une clairière. De nouveau ils étaient près de l'atteindre, lorsqu'il se glissa entre sept à huit gros arbres. A ce moment, il eut presque la figure brûlée par la flamme de cinq ou six coups de fusil qui partirent en avant de lui. Il baissa la tête; comme il la relevait, il se trouva vis-à-vis du caporal.

« Tu as tué le tien! lui dit le caporal Aubry.

-- Oui, mais j'ai perdu mon fusil.

— Ce n'est pas les fusils qui nous manquent. Tu es un bon b...; malgré ton air cornichon, tu as bien gagné ta journée, et ces soldats-ci viennent de manquer ces deux qui te poursuivaient et venaient droit à eux; moi, je ne les voyais pas. Il s'agit maintenant de filer rondement; le régiment doit être à un demi-quart de lieue, et, de plus, il y a un petit bout de prairie où nous pouvons être ramassés au demi-cercle. »

Tout en parlant, le caporal marchait rapidement à la tête de ses dix hommes. A deux cents pas de là, en entrant dans la petite prairie dont il avait parlé, on rencontra un général blessé qui était porté par son aide-de-camp et par un domestique.

« Vous allez me donner quatre hommes, dit-il au caporal d'une voix éteinte; il s'agit de me transporter à l'ambulance : j'ai la jambe fracassée.

— Va te faire pendre! répondit le caporal, toi et tous

les généraux. Vous avez tous trahi l'empereur aujourd'hui.

— Comment, dit le général en fureur, vous méconnaissez mes ordres! Savez-vous que je suis le général comte B..., commandant votre division », etc., etc. Il fit des phrases. L'aide-de-camp se jeta sur les soldats. Le caporal lui lança un coup de baïonnette dans le bras, puis fila avec ses hommes en doublant le pas. « Puissent-ils être tous comme toi, répétait le caporal en jurant, les bras et les jambes fracassés! Tas de freluquets! Tous vendus aux Bourbons, et trahissant l'empereur! » Fabrice écoutait avec saisissement cette affreuse accusation.

Vers les dix heures du soir, la petite troupe rejoignit le régiment à l'entrée d'un gros village qui formait plusieurs rues fort étroites; mais Fabrice remarqua que le caporal Aubry évitait de parler à aucun des officiers. « Impossible d'avancer! » s'écria le caporal. Toutes ces rues étaient encombrées d'infanterie, de cavalerie et surtout de caissons d'artillerie et de fourgons. Le caporal se présenta à l'issue de trois de ces rues; après avoir fait vingt pas il fallait s'arrêter. Tout le monde jurait et se fâchait.

« Encore quelque traître qui commande! s'écria le caporal: si l'ennemi a l'esprit de tourner le village, nous sommes tous prisonniers comme des chiens. Suivez-moi, vous autres. » Fabrice regarda; il n'y avait plus que six soldats avec le caporal. Par une grande porte ouverte ils entrèrent dans une vaste basse-cour; de la basse-cour ils passèrent dans une écurie, dont la petite porte leur donna entrée dans un jardin. Ils s'y perdirent un moment, errant de côté et d'autre. Mais enfin, en passant une haie, ils se trouvèrent dans une vaste pièce de blé noir. En moins d'une demi-heure, guidés par les cris et le bruit confus, ils eurent regagné la grande route au delà du village. Les fossés de cette route étaient remplis de fusils abandonnés; Fabrice en choisit un. Mais la route, quoique fort

large, était tellement encombrée de fuyards et de charrettes, qu'en une demi-heure de temps, à peine si le caporal et Fabrice avaient avancé de cinq cents pas. On disait que cette route conduisait à Charleroi. Comme onze heures sonnaient à l'horloge du village :

« Prenons de nouveau à travers champ, » s'écria le caporal. La petite troupe n'était plus composée que de trois soldats, le caporal et Fabrice. Quand on fut à un quart de lieue de la grande route :

« Je n'en puis plus, dit un des soldats.

— Et moi itou, dit un autre.

— Belle nouvelle! Nous en sommes tous logés là, dit le caporal; mais obéissez-moi, et vous vous en trouverez bien. » Il vit cinq ou six arbres le long d'un petit fossé au milieu d'une immense pièce de blé. « Aux arbres! dit-il à ses hommes; couchez-vous là, ajouta-t-il quand on y fut arrivé, et surtout pas de bruit. Mais avant de s'endormir, qui est-ce qui a du pain?

— Moi, dit un des soldats.

— Donne », dit le caporal d'un air magistral. Il divisa le pain en cinq morceaux et prit le plus petit.

« Un quart d'heure avant le point du jour, dit-il en mangeant, vous allez avoir sur le dos la cavalerie ennemie. Il s'agit de ne pas se laisser sabrer. Un seul est flambé, avec de la cavalerie sur le dos, dans ces grandes plaines, cinq au contraire peuvent se sauver : restez avec moi bien unis, ne tirez qu'à bout portant, et demain soir je me fais fort de vous rendre à Charleroi. » Le caporal les éveilla une heure avant le jour; il leur fit renouveler la charge de leurs armes. Le tapage sur la grande route continuait; il avait duré toute la nuit : c'était comme le bruit d'un torrent entendu dans le lointain.

« Ce sont comme des moutons qui se sauvent, dit Fabrice au caporal d'un air naïf.

— Veux-tu bien te taire, blanc-bec! » dit le caporal indigné. Et les trois soldats qui composaient toute son armée avec Fabrice regardèrent celui-ci d'un air

de colère, comme s'il eût blasphémé. Il avait insulté la nation.

« Voilà qui est fort! pensa notre héros; j'ai déjà remarqué cela chez le vice-roi à Milan; ils ne fuient pas, non! Avec ces Français il n'est pas permis de dire la vérité quand elle choque leur vanité. Mais, quant à leur air méchant, je m'en moque, et il faut que je le leur fasse comprendre. » On marchait toujours à cinq cents pas de ce torrent de fuyards qui couvraient la grande route. A une lieue de là, le caporal et sa troupe traversèrent un chemin qui allait rejoindre la route et où beaucoup de soldats étaient couchés. Fabrice acheta un cheval assez bon qui lui coûta 40 francs, et parmi tous les sabres jetés de côté et d'autre, il choisit avec soin un grand sabre droit. Puisqu'on dit qu'il faut piquer, pensa-t-il, celui-ci est le meilleur. Ainsi équipé, il mit son cheval au galop et rejoignit bientôt le caporal, qui avait pris les devants. Ils s'affermit sur ses étriers, prit de la main gauche le fourreau de son sabre droit, et dit aux quatre Français :

« Ces gens qui se sauvent sur la grande route ont l'air d'un troupeau de moutons... ils marchent comme des moutons effrayés... »

Fabrice avait beau appuyer sur le mot *mouton*, ses camarades ne se souvenaient plus d'avoir été fâchés par ce mot une heure auparavant. Ici se trahit un des contrastes des caractères italien et français; le Français est sans doute le plus heureux, il glisse sur les événements de la vie et ne garde pas rancune.

Nous ne cacherons point que Fabrice fut très satisfait de sa personne après avoir parlé des *moutons*. On marchait en faisant la petite conversation. A deux lieues de là, le caporal, toujours fort étonné de ne point voir la cavalerie ennemie, dit à Fabrice.

« Vous êtes notre cavalerie, galopez vers cette ferme sur ce petit tertre; demandez au paysan s'il veut nous *vendre* à déjeuner : dites bien que nous

ne sommes que cinq. S'il hésite, donnez-lui 5 francs d'avance de votre argent; mais soyez tranquille, nous reprendrons la pièce blanche après le déjeuner. »

Fabrice regarda le caporal, il vit en lui une gravité imperturbable, et vraiment l'air de la supériorité morale; il obéit. Tout se passa comme l'avait prévu le commandant en chef; seulement Fabrice insista pour qu'on ne reprît pas de vive force les 5 francs qu'il avait donnés au paysan.

« L'argent est à moi, dit-il à ses camarades; je ne paie pas pour vous, je paie pour l'avoine qu'il a donnée à mon cheval. »

Fabrice prononçait si mal le français, que ses camarades crurent voir dans ses paroles un ton de supériorité; ils furent vivement choqués, et dès lors dans leur esprit un duel se prépara pour la fin de la journée. Ils le trouvaient fort différent d'eux-mêmes, ce qui les choquait; Fabrice, au contraire, commençait à se sentir beaucoup d'amitié pour eux.

On marchait sans rien dire depuis deux heures, lorsque le caporal, regardant la grande route, s'écria avec un transport de joie : « Voici le régiment! » On fut bientôt sur la route; mais, hélas! autour de l'aigle il n'y avait pas deux cents hommes. L'œil de Fabrice eut bientôt aperçu la vivandière : elle marchait à pied, avait les yeux rouges et pleurait de temps à autre. Ce fut en vain que Fabrice chercha la petite charrette et Cocotte.

« Pillés, perdus, volés! » s'écria la vivandière, répondant aux regards de notre héros. Celui-ci, sans mot dire, descendit de son cheval, le prit par la bride, et dit à la vivandière : « Montez. » Elle ne se le fit pas dire deux fois.

« Raccourcis-moi les étriers », fit-elle.

Une fois bien établie à cheval, elle se mit à raconter à Fabrice tous les désastres de la nuit. Après un récit d'une longueur infinie, mais avidement écouté par notre héros, qui, à dire vrai, ne comprenait rien à

rien, mais avait une tendre amitié pour la vivandière, celle-ci ajouta :

« Et dire que ce sont des Français qui m'ont pillée, battue, abîmée!

— Comment! ce ne sont pas les ennemis? dit Fabrice d'un air naïf, qui rendait charmante sa belle figure grave et pâle.

— Que tu es bête, mon pauvre petit! dit la vivandière souriant au milieu de ses larmes; et quoique ça, tu es bien gentil.

— Et tel que vous le voyez, il a fort bien descendu son Prussien », dit le caporal Aubry, qui, au milieu de la cohue générale, se trouvait par hasard de l'autre côté du cheval monté par la cantinière. « Mais il est fier, » continua le caporal... Fabrice fit un mouvement. « Et comment t'appelles-tu? continua le caporal; car enfin, s'il y a un rapport, je veux te nommer.

— Je m'appelle Vasi, répondit Fabrice, faisant une mine singulière, c'est-à-dire *Boulot* », ajouta-t-il se reprenant vivement.

Boulot avait été le nom du propriétaire de la feuille de route que la geôlière de R... lui avait remise; l'avant-veille il l'avait étudiée avec soin, tout en marchant, car il commençait à réfléchir quelque peu et n'était plus si étonné des choses. Outre la feuille de route du hussard Boulot, il conservait précieusement le passeport italien d'après lequel il pouvait prétendre au noble nom de Vasi, marchand de baromètres. Quant le caporal lui avait reproché d'être fier, il avait été sur le point de répondre : « Moi fier! moi Fabrice Valserra, *marchesino* del Dongo, qui consens à porter le nom d'un Vasi, marchand de baromètres! »

Pendant qu'il faisait des réflexions et qu'il se disait : Il faut bien me rappeler que je m'appelle Boulot, ou gare la prison dont le sort me menace! le caporal et la cantinière avaient échangé plusieurs mots sur son compte.

« Ne m'accusez pas d'être une curieuse, lui dit la

cantinière en cessant de le tutoyer; c'est pour votre bien que je vous fais des questions. Qui êtes-vous, là, réellement? »

Fabrice ne répondit pas d'abord; il considérait que jamais il ne pourrait trouver d'amis plus dévoués pour leur demander conseil, et il avait un pressant besoin de conseils. « Nous allons entrer dans une place de guerre, le gouverneur voudra savoir qui je suis, et gare la prison si je fais voir par mes réponses que je ne connais personne au 4e régiment de hussards dont je porte l'uniforme! » En sa qualité de sujet de l'Autriche, Fabrice savait toute l'importance qu'il faut attacher à un passeport. Les membres de sa famille, quoique nobles et dévots, quoique appartenant au parti vainqueur, avaient été vexés plus de vingt fois à l'occasion de leurs passeports; il ne fut donc nullement choqué de la question que lui adressait la cantinière. Mais comme, avant que de répondre, il cherchait les mots français les plus clairs, la cantinière, piquée d'une vive curiosité, ajouta pour l'engager à parler : « Le caporal Aubry et moi nous allons vous donner de bons avis pour vous conduire.

— Je n'en doute pas, répondit Fabrice. Je m'appelle Vasi et je suis de Gênes: ma sœur, célèbre par sa beauté, a épousé un capitaine. Comme je n'ai que dix-sept ans, elle me faisait venir auprès d'elle pour me faire voir la France, et me former un peu; ne la trouvant pas à Paris, et sachant qu'elle était à cette armée, j'y suis venu, je l'ai cherchée de tous les côtés sans pouvoir la trouver. Les soldats, étonnés de mon accent, m'ont fait arrêter. J'avais de l'argent alors, j'en ai donné au gendarme, qui m'a remis une feuille de route, un uniforme, et m'a dit : File, et jure-moi de ne jamais prononcer mon nom.

— Comment s'appelait-il? dit la cantinière.

— J'ai donné ma parole, dit Fabrice.

— Il a raison, reprit le caporal, le gendarme est un gredin, mais le camarade ne doit pas le nommer. Et

comment s'appelle-t-il, ce capitaine, mari de votre sœur? Si nous savons son nom nous pourrons le chercher.

— Teulier, capitaine au 4e de hussards, répondit notre héros.

— Ainsi, dit le caporal avec assez de finesse, à votre accent étranger, les soldats vous prirent pour un espion?

— C'est là le mot infâme! s'écria Fabrice, les yeux brillants. Moi qui aime tant l'empereur et les Français! Et c'est par cette insulte que je suis le plus vexé.

— Il n'y a pas d'insulte, voilà ce qui vous trompe; l'erreur des soldats était fort naturelle », reprit gravement le caporal Aubry.

Alors il lui expliqua avec beaucoup de pédanterie qu'à l'armée il faut appartenir à un corps et porter un uniforme, faute de quoi il est tout simple qu'on vous prenne pour un espion. L'ennemi nous en lâche beaucoup; tout le monde trahit dans cette guerre. » Les écailles tombèrent des yeux de Fabrice; il comprit pour la première fois qu'il avait tort dans tout ce qui lui arrivait depuis deux mois.

« Mais il faut que le petit nous raconte tout », dit la cantinière dont la curiosité était de plus en plus excitée. Fabrice obéit. Quand il eut fini :

« Au fait, dit la cantinière parlant d'un air grave au caporal, cet enfant n'est point militaire; nous allons faire une vilaine guerre maintenant que nous sommes battus et trahis. Pourquoi se ferait-il casser les os *gratis pro Deo*?

— Et même, dit le caporal, qu'il ne sait pas charger son fusil, ni en douze temps, ni à volonté. C'est moi qui ai chargé le coup qui a descendu le Prussien.

— De plus, il montre son argent à tout le monde, ajouta la cantinière; il sera volé de tout dès qu'il ne sera plus avec nous.

— Le premier sous-officier de cavalerie qu'il rencontre, dit le caporal, le confisque à son profit pour

se faire payer la goutte, et peut-être on le recrute pour l'ennemi, car tout le monde trahit. Le premier venu va lui ordonner de le suivre, et il le suivra ; il ferait mieux d'entrer dans notre régiment.

— Non pas, s'il vous plaît, caporal! s'écria vivement Fabrice; il est plus commode d'aller à cheval. Et d'ailleurs je ne sais pas charger mon fusil, et vous avez vu que je manie un cheval. »

Fabrice fut très fier de ce petit discours. Nous ne rendrons pas compte de la longue discussion sur sa destinée future, qui eut lieu entre le caporal et la cantinière. Fabrice remarqua qu'en discutant ces gens répétaient trois ou quatre fois toutes les circonstances de son histoire : les soupçons des soldats, le gendarme lui vendant une feuille de route et un uniforme, la façon dont la veille il s'était trouvé faire partie de l'escorte du maréchal, l'empereur vu au galop, le cheval *escofié*, etc., etc.

Avec une curiosité de femme, la cantinière revenait sans cesse sur la façon dont on l'avait dépossédé du bon cheval qu'elle lui avait fait acheter.

« Tu t'es senti saisir par les pieds, on t'a fait passer doucement par-dessus la queue de ton cheval, et l'on t'a assis par terre! — Pourquoi répéter si souvent, se disait Fabrice, ce que nous connaissons tous trois parfaitement bien? » Il ne savait pas encore que c'est ainsi qu'en France les gens du peuple vont à la recherche des idées.

— « Combien as-tu d'argent? » lui dit tout à coup la cantinière. Fabrice n'hésita pas à répondre; il était sûr de la noblesse d'âme de cette femme : c'est là le beau côté de la France.

« En tout, il peut me rester trente napoléons en or et huit ou dix écus de 5 francs.

— En ce cas, tu as le champ libre ! s'écria la cantinière; tire-toi du milieu de cette armée en déroute; jette-toi de côté, prends la première route un peu frayée que tu trouveras là sur ta droite; pousse ton

cheval ferme, toujours t'éloignant de l'armée. A la première occasion achète des habits de pékin. Quand tu seras à huit ou dix lieues, et que tu ne verras plus de soldats, prends la poste, et va te reposer huit jours et manger des biftecks dans quelque bonne ville. Ne dis jamais à personne que tu as été à l'armée, les gendarmes te ramasseraient comme déserteur; et, quoique tu sois bien gentil, mon petit, tu n'es pas encore assez futé pour répondre à des gendarmes. Dès que tu auras sur le dos des habits de bourgeois, déchire ta feuille de route en mille morceaux et reprends ton nom véritable : dis que tu es Vasi. Et d'où devra-t-il dire qu'il vient? fit-elle au caporal.

— De Cambrai sur l'Escaut : c'est une bonne ville toute petite, entends-tu? et où il y a une cathédrale et Fénelon.

— C'est ça, dit la cantinière; ne dis jamais que tu as été à la bataille, ne souffle mot de B..., ni du gendarme qui t'a vendu la feuille de route. Quand tu voudras rentrer à Paris, rends-toi d'abord à Versailles, et passe la barrière de Paris de ce côté-là en flânant, en marchant à pied comme un promeneur. Couds tes napoléons dans ton pantalon; et surtout quand tu as à payer quelque chose, ne montre tout juste que l'argent qu'il faut pour payer. Ce qui me chagrine, c'est qu'on va t'empaumer, on va te chiper tout ce que tu as. Et que feras-tu une fois sans argent, toi qui ne sais pas te conduire? etc... »

La bonne cantinière parla longtemps encore; le caporal appuyait ses avis par des signes de tête, ne pouvant trouver jour à saisir la parole. Tout à coup cette foule qui couvrait la grande route, d'abord doubla le pas; puis, en un clin d'œil, passa le petit fossé qui bordait la route à gauche, et se mit à fuir à toutes jambes. « Les Cosaques! les Cosaques! » criait-on de tous les côtés.

« Reprends ton cheval! s'écria la cantinière.

— Dieu m'en garde! dit Fabrice. Galopez! fuyez! je

vous le donne. Voulez-vous de quoi racheter une petite voiture? La moitié de ce que j'ai est à vous.

— Reprends ton cheval, te dis-je! » s'écria la cantinière en colère; et elle se mettait en devoir de descendre. Fabrice tira son sabre : « Tenez-vous bien! » lui cria-t-il, et il donna deux ou trois coups de plat de sabre au cheval, qui prit le galop et suivit les fuyards.

Notre héros regarda la grande route; naguère trois ou quatre mille individus s'y pressaient, serrés comme des paysans à la suite d'une procession. Après le mot *cosaques*, il n'y vit exactement plus personne; les fuyards avaient abandonné des shakos, des fusils, des sabres, etc. Fabrice, étonné, monta dans un champ à droite du chemin, et qui était élevé de vingt ou trente pieds; il regarda la grand route des deux côtés et la plaine, il ne vit pas trace des cosaques. « Drôles de gens, que ces Français! se dit-il. Puisque je dois aller sur la droite, pensa-t-il, autant vaut marcher tout de suite; il est possible que ces gens aient pour courir une raison que je ne connais pas. » Il ramassa un fusil, vérifia qu'il était chargé, remua la poudre de l'amorce, nettoya la pierre, puis choisit une giberne, bien garnie, et regarda encore de tous les côtés; il était absolument seul au milieu de cette plaine naguère si couverte de monde. Dans l'extrême lointain, il voyait les fuyards qui commençaient à disparaître derrière les arbres, et couraient toujours. « Voilà qui est bien singulier! » se dit-il. Et, se rappelant la manœuvre employée la veille par le caporal, il alla s'asseoir au milieu d'un champ de blé. Il ne s'éloignait pas, parce qu'il désirait revoir ses bons amis, la cantinière et le caporal Aubry.

Dans ce blé, il vérifia qu'il n'avait plus que dix-huit napoléons, au lieu de trente comme il le pensait; mais il lui restait de petits diamants qu'il avait placés dans la doublure des bottes du hussard, le matin, dans la chambre de la geôlière, à B... Il cacha ses napoléons du mieux qu'il put, tout en réfléchissant profondément à cette disparition si soudaine. « Cela est-il d'un mau-

vais présage pour moi? » se disait-il. Son principal chagrin était de ne pas avoir adressé cette question au caporal Aubry : « Ai-je réellement assisté à une bataille? » Il lui semblait que oui, et il eût été au comble du bonheur s'il en eût été certain.

« Toutefois, se dit-il, j'y ai assisté portant le nom d'un prisonnier, j'avais la feuille de route d'un prisonnier dans ma poche, et, bien plus, son habit sur moi! Voilà qui est fatal pour l'avenir : qu'en eût dit l'abbé Blanès? Et ce malheureux Boulot est mort en prison! Tout cela est de sinistre augure; le destin me conduira en prison. » Fabrice eût donné tout au monde pour savoir si le hussard Boulot était réellement coupable; en rappelant ses souvenirs, il lui semblait que la geôlière de R... lui avait dit que le hussard avait été ramassé non seulement pour des couverts d'argent, mais encore pour avoir volé la vache d'un paysan, et battu le paysan à toute outrance : Fabrice ne doutait pas qu'il ne fût mis un jour en prison pour une faute qui aurait quelque rapport avec celle du hussard Boulot. Il pensait à son ami le curé Blanès : que n'eût-il pas donné pour pouvoir le consulter! Puis il se rappela qu'il n'avait pas écrit à sa tante depuis qu'il avait quitté Paris. Pauvre Gina! se dit-il. Et il avait les larmes aux yeux, lorsque tout à coup il entendit un petit bruit tout près de lui : c'était un soldat qui faisait manger le blé par trois chevaux auxquels il avait ôté la bride, et qui semblaient morts de faim. Il les tenait par le bridon. Fabrice se leva comme un perdreau, le soldat eut peur. Notre héros le remarqua, et céda au plaisir de jouer un instant le rôle de hussard.

« Un de ces chevaux m'appartient! s'écria-t-il, mais je veux bien te donner 5 francs pour la peine que tu as prise de me l'amener ici.

— Est-ce que tu te fiches de moi? » dit le soldat. Fabrice le mit en joue à six pas de distance.

« Lâche le cheval, ou je te brûle! »

Le soldat avait son fusil en bandoulière, il donna un tour d'épaule pour le reprendre.

« Si tu fais le plus petit mouvement tu es mort! s'écria Fabrice en lui courant dessus.

— Eh bien, donnez les 5 francs et prenez un des chevaux », dit le soldat confus, après avoir jeté un regard de regret sur la grande route où il n'y avait absolument personne. Fabrice, tenant son fusil haut de la main gauche, de la droite lui jeta trois pièces de 5 francs.

— Descends, ou tu es mort... Bride le noir, et va-t'en plus loin avec les deux autres... Je te brûle si tu remues. »

Le soldat obéit en rechignant. Fabrice s'approcha du cheval et passa la bride dans son bras gauche, sans perdre de vue le soldat qui s'éloignait lentement; quand Fabrice le vit à une cinquantaine de pas, il sauta lestement sur le cheval. Il y était à peine et cherchait l'étrier de droite avec le pied, lorsqu'il entendit siffler une balle de fort près : c'était le soldat qui lui lâchait son coup de fusil. Fabrice, transporté de colère, se mit à galoper sur le soldat qui s'enfuit à toutes jambes, et bientôt Fabrice le vit monté sur un de ses deux chevaux en galopant. « Bon, le voilà hors de portée », se dit-il. Le cheval qu'il venait d'acheter était magnifique, mais paraissait mourant de faim. Fabrice revint sur la grande route, où il n'y avait toujours âme qui vive; il la traversa et mit son cheval au trot pour atteindre un petit pli de terrain sur la gauche, où il espérait retrouver la cantinière ; mais quand il fut au sommet de la petite montée il n'aperçut, à plus d'une lieue de distance, que quelques soldats isolés. « Il est écrit que je ne la reverrai plus, se dit-il avec un soupir, brave et bonne femme! » Il gagna une ferme qu'il apercevait dans le lointain et sur la droite de la route. Sans descendre de cheval, et après avoir payé d'avance, il fit donner de l'avoine à son pauvre cheval, tellement affamé, qu'il mordait la mangeoire. Une heure plus

tard, Fabrice trottait sur la grande route, toujours dans le vague espoir de retrouver la cantinière, ou du moins le caporal Aubry. Allant toujours et regardant de tous les côtés, il arriva à une rivière marécageuse traversée par un pont en bois assez étroit. Avant le pont, sur la droite de la route, était une maison isolée portant l'enseigne du Cheval blanc. « Là, je vais dîner », se dit Fabrice. Un officier de cavalerie avec le bras en écharpe se trouvait à l'entrée du pont; il était à cheval et avait l'air fort triste; à dix pas de lui, trois cavaliers à pied arrangeaient leurs pipes.

« Voilà des gens, se dit Fabrice, qui m'ont bien la mine de vouloir m'acheter mon cheval encore moins cher qu'il ne m'a coûté. » L'officier blessé et les trois piétons le regardaient venir et semblaient l'attendre. « Je devrais bien ne pas passer sur ce pont et suivre le bord de la rivière à droite; ce serait la route conseillée par la cantinière pour sortir d'embarras... Oui, se dit notre héros; mais si je prends la fuite, demain j'en serai tout honteux : d'ailleurs mon cheval a de bonnes jambes, celui de l'officier est probablement fatigué; s'il entreprend de me démonter je galoperai. » En faisant ces raisonnements, Fabrice *rassemblait* son cheval et s'avançait au plus petit pas possible.

« Avancez donc, hussard ! » lui cria l'officier d'un air d'autorité.

Fabrice avança quelques pas et s'arrêta.

« Voulez-vous me prendre mon cheval? cria-t-il.

— Pas le moins du monde; avancez. »

Fabrice regarda l'officier : il avait des moustaches blanches, et l'air le plus honnête du monde; le mouchoir qui soutenait son bras gauche était plein de sang, et sa main droite aussi était enveloppée d'un linge sanglant. « Ce sont les piétons qui vont sauter à la bride mon cheval », se dit Fabrice; mais, en y regardant de près, il vit que les piétons aussi étaient blessés.

« Au nom de l'honneur, lui dit l'officier qui portait

les épaulettes de colonel, restez ici en vedette, et dites à tous les dragons, chasseurs et hussards que vous verrez, que le colonel le Baron est dans l'auberge que voilà, et que je leur ordonne de venir me joindre. » Le vieux colonel avait l'air navré de douleur; dès le premier mot il avait fait la conquête de notre héros, qui lui répondit avec bon sens :

« Je suis bien jeune, monsieur, pour que l'on veuille m'écouter; il faudrait un ordre écrit de votre main.

— Il a raison, dit le colonel en le regardant beaucoup; écris l'ordre, la Rose, toi qui as une main droite. »

Sans rien dire, la Rose tira de sa poche un petit livre de parchemin, écrivit quelques lignes, et, déchirant une feuille, la remit à Fabrice; le colonel répéta l'ordre à celui-ci, ajoutant qu'après deux heures de faction il serait relevé, comme de juste, par un des trois cavaliers blessés qui étaient avec lui. Cela dit, il entra dans l'auberge avec ses hommes. Fabrice les regardait marcher et restait immobile au bout de son pont de bois, tant il avait été frappé par la douleur morne et silencieuse de ces trois personnages. « On dirait des génies enchantés », se dit-il. Enfin il ouvrit le papier plié et lut l'ordre ainsi conçu :

« Le colonel le Baron, du 6e dragons, commandant la seconde brigade de la première division de cavalerie du 14e corps, ordonne à tous cavaliers, dragons, chasseurs et hussards, de ne point passer le pont, et de le rejoindre à l'auberge du Cheval blanc, près le pont, où est son quartier général.

« Au quartier général, près le pont de la *Sainte*, le 19 juin 1815.

« Pour le colonel le Baron, blessé au bras droit, et par son ordre, le maréchal des logis.

« La Rose. »

Il y avait à peine une demi-heure que Fabrice était en sentinelle au pont, quand il vit arriver six chasseurs montés et trois à pied; il leur communique l'ordre du colonel. « Nous allons revenir », disent quatre des chasseurs montés, et ils passent le pont au grand trot. Fabrice parlait alors aux deux autres. Durant la discussion qui s'animait, les trois hommes à pied passent le pont. Un des deux chasseurs montés qui restaient finit par demander à revoir l'ordre, et l'emporte en disant :

« Je vais le porter à mes camarades, qui ne manqueront pas de revenir; attends-les ferme. » Et il part au galop; son camarade le suit. Tout cela fut fait en un clin d'œil.

Fabrice, furieux, appela un des soldats blessés, qui parut à une des fenêtres du Cheval blanc. Ce soldat, auquel Fabrice vit des galons de maréchal des logis, descendit et lui cria en s'approchant :

« Sabre à la main donc! vous êtes en faction. » Fabrice obéit, puis lui dit : « Ils ont emporté l'ordre.

— Ils ont de l'humeur de l'affaire d'hier, reprit l'autre d'un air morne. Je vais vous donner un de mes pistolets; si l'on force de nouveau la consigne, tirez-le en l'air, je viendrai, ou le colonel lui-même paraîtra. »

Fabrice avait fort bien vu un geste de surprise chez le maréchal des logis, à l'annonce de l'ordre enlevé; il comprit que c'était une insulte personnelle qu'on lui avait faite, et se promit bien de ne plus se laisser jouer.

Armé du pistolet d'arçon du maréchal des logis, Fabrice avait repris fièrement sa faction lorsqu'il vit arriver à lui sept hussards montés. Il s'était placé de façon à barrer le pont; il leur communique l'ordre du colonel, ils en ont l'air fort contrariés; le plus hardi cherche à passer. Fabrice, suivant le sage précepte de son amie la vivandière, qui, la veille au matin, lui disait qu'il fallait piquer et non sabrer, abaisse la pointe de son grand sabre droit et fait mine d'en porter un coup à celui qui veut forcer la consigne.

« Ah! il veut nous tuer, le blanc-bec! s'écrient les hussards, comme si nous n'avions pas été assez tués hier! » Tous tirent leurs sabres à la fois et tombent sur Fabrice : il se crut mort; mais il songea à la surprise du maréchal des logis, et ne voulut pas être méprisé de nouveau. Tout en reculant sur son pont il tâchait de donner des coups de pointe. Il avait une si drôle de mine en maniant ce grand sabre droit de grosse cavalerie, beaucoup trop lourd pour lui, que les hussards virent bientôt à qui ils avaient affaire; ils cherchèrent alors, non pas à le blesser, mais à lui couper son habit sur le corps. Fabrice reçut ainsi trois ou quatre petits coups de sabre sur les bras. Pour lui, toujours fidèle au précepte de la cantinière, il lançait de tout son cœur force coups de pointe. Par malheur, un de ces coups de pointe blessa un hussard à la main : fort en colère d'être touché par un tel soldat, il riposta par un coup de pointe à fond qui atteignit Fabrice au haut de la cuisse. Ce qui fit porter le coup, c'est que le cheval de notre héros, loin de fuir la bagarre, semblait y prendre plaisir et se jeter sur les assaillants. Ceux-ci voyant couler le sang de Fabrice, le long de son bras droit, craignirent d'avoir poussé le jeu trop avant, et, le poussant vers le parapet gauche du pont, partirent au galop. Dès que Fabrice eut un moment de loisir il tira en l'air son coup de pistolet pour avertir le colonel.

Quatre hussards montés et deux à pied, du même régiment que les autres, venaient vers le pont et en étaient encore à deux cents pas lorsque le coup de pistolet partit. Ils regardaient fort attentivement ce qui se passait sur le pont, et s'imaginant que Fabrice avait tiré sur leurs camarades, les quatre à cheval fondirent sur lui au galop et le sabre haut : c'était une véritable charge. Le colonel le Baron, averti par le coup de pistolet, ouvrit la porte de l'auberge et se précipita sur le pont au moment où les hussards au galop y arrivaient, et il leur intima lui-même l'ordre de s'arrêter.

« Il n'y a plus de colonel ici! » s'écria l'un d'eux, et il poussa son cheval. Le colonel exaspéré interrompit la remontrance qu'il leur adressait, et, de sa main droite blessée, saisit la rêne de ce cheval du côté hors du montoir.

— Arrête! mauvais soldat, dit-il au hussard; je te connais, tu es de la compagnie du capitaine Henriet.

— Eh bien, que le capitaine lui-même me donne l'ordre! Le capitaine Henriet a été tué hier, ajouta-t-il en ricanant, et va te faire pendre! »

En disant ces paroles, il veut forcer le passage et pousse le vieux colonel qui tombe assis sur le pavé du pont. Fabrice, qui était à deux pas plus loin sur le pont, mais faisant face du côté de l'auberge, pousse son cheval, et tandis que le poitrail du cheval de l'assaillant jette par terre le colonel qui ne lâche point la rêne hors du montoir, Fabrice, indigné, porte au hussard un coup de pointe à fond. Par bonheur, le cheval du hussard, se sentant tiré vers la terre par la bride que tenait le colonel, fit un mouvement de côté, de façon que la longue lame du sabre de grosse cavalerie de Fabrice glissa le long du gilet du hussard et passa tout entière sous ses yeux. Furieux, le hussard se retourne et lance un coup de toutes ses forces, qui coupe la manche de Fabrice et entre profondément dans son bras : notre héros tombe.

Un des hussards démontés voyant les deux défenseurs du pont par terre, saisit l'à-propos, saute sur le cheval de Fabrice et veut s'en emparer en le lançant au galop sur le pont.

Le maréchal des logis, en accourant de l'auberge, avait vu tomber son colonel, et le croyait gravement blessé. Il court après le cheval de Fabrice et plonge la pointe de son sabre dans les reins du voleur : celui-ci tombe. Les hussards, ne voyant plus sur le pont que le maréchal des logis à pied, passent au galop et filent rapidement. Celui qui était à pied s'enfuit dans la campagne.

Le maréchal des logis s'approcha des blessés. Fabrice s'était déjà relevé; il souffrait peu, mais perdait beaucoup de sang. Le colonel se releva plus lentement; il était tout étourdi de sa chute, mais n'avait reçu aucune blessure.

« Je ne souffre, dit-il au maréchal des logis, que de mon ancienne blessure à la main. »

Le hussard blessé par le maréchal des logis mourait.

« Le diable l'emporte! s'écria le colonel. Mais, dit-il au maréchal et aux deux autres cavaliers qui accouraient, songez à ce petit jeune homme que j'ai exposé mal à propos. Je vais rester au pont moi-même pour tâcher d'arrêter ces enragés. Conduisez le petit jeune homme à l'auberge et pansez son bras, prenez une de mes chemises. »

Toute cette aventure n'avait pas duré une minute. Les blessures de Fabrice n'étaient rien; on lui serra le bras avec des bandes taillées dans la chemise du colonel. On voulait lui arranger un lit au premier étage de l'auberge.

« Mais pendant que je serai ici bien choyé au premier étage, dit Fabrice au maréchal des logis, mon cheval, qui est à l'écurie, s'ennuiera tout seul et s'en ira avec un autre maître.

— Pas mal pour un conscrit! » dit le maréchal des logis. Et l'on établit Fabrice sur de la paille bien fraîche, dans la mangeoire même à laquelle son cheval était attaché.

Puis, comme Fabrice se sentait très faible, le maréchal des logis lui apporta une écuelle de vin chaud et fit un peu la conversation avec lui. Quelques compliments inclus dans cette conversation mirent notre héros au troisième ciel.

Fabrice ne s'éveilla que le lendemain au point du jour, les chevaux poussaient de longs hennissements et faisaient un tapage affreux; l'écurie se remplissait de fumée. D'abord Fabrice ne comprenait rien à tout

ce bruit, et ne savait même où il était : enfin, à demi étouffé par la fumée, il eut l'idée que la maison brûlait : en un clin d'œil, il fut hors de l'écurie et à cheval. Il leva la tête; la fumée sortait avec violence par les deux fenêtres au-dessus de l'écurie; et le toit était couvert d'une fumée noire qui tourbillonnait. Une centaine de fuyards étaient arrivés dans la nuit à l'auberge du Cheval blanc; tous criaient et juraient. Les cinq ou six que Fabrice put voir de près lui semblèrent complètement ivres; l'un d'eux voulait l'arrêter et lui criait : « Où emmènes-tu mon cheval? »

Quand Fabrice fut à un quart de lieue, il tourna la tête; personne ne le suivait, la maison était en flammes. Fabrice reconnut le pont, il pensa à sa blessure et sentit son bras serré par des bandes et fort chaud. « Et le vieux colonel, que sera-t-il devenu? Il a donné sa chemise pour panser mon bras. » Notre héros était ce matin-là du plus beau sang-froid du monde; la quantité de sang qu'il avait perdue l'avait délivré de toute la partie romanesque de son caractère.

« A droite! se dit-il, et filons. » Il se mit tranquillement à suivre le cours de la rivière, qui, après avoir passé sous le pont, coulait vers la droite de la route. Il se rappelait les conseils de la bonne cantinière. « Quelle amitié! se disait-il, quel caractère ouvert! »

Après une heure de marche, il se trouva très faible. « Ah ça! vais-je m'évanouir? se dit-il : si je m'évanouis, on me vole mon cheval, et peut-être mes habits, et avec les habits le trésor. » Il n'avait plus la force de conduire son cheval, et il cherchait à se tenir en équilibre lorsqu'un paysan, qui bêchait dans un champ à côté de la grande route, vit sa pâleur et vint lui offrir un verre de bière et du pain.

« A vous voir si pâle, j'ai pensé que vous étiez un des blessés de la grande bataille, » lui dit le paysan. Jamais secours ne vint plus à propos. Au moment où Fabrice mâchait le morceau de pain noir, les yeux commençaient à lui faire mal quand il regardait

devant lui. Quand il fut un peu remis, il remercia. « Et où suis-je? » demanda-t-il. Le paysan lui apprit qu'à trois quarts de lieue plus loin se trouvait le bourg de Zonders, où il serait très bien soigné. Fabrice arriva dans ce bourg, ne sachant pas trop ce qu'il faisait, et ne songeant à chaque pas qu'à ne pas tomber de cheval. Il vit une grande porte ouverte, il entra : c'était l'auberge de l'Étrille. Aussitôt accourut la bonne maîtresse de la maison, femme énorme; elle appela du secours d'une voix altérée par la pitié. Deux jeunes filles aidèrent Fabrice à mettre pied à terre; à peine descendu de cheval il s'évanouit complètement. Un chirurgien fut appelé: on le saigna. Ce jour-là et ceux qui suivirent, Fabrice ne savait pas trop ce qu'on lui faisait, il dormait presque sans cesse.

Le coup de pointe à la cuisse menaçait d'un dépôt considérable. Quand il avait sa tête à lui, il recommandait qu'on prît soin de son cheval, et répétait souvent qu'il paierait bien, ce qui offensait la bonne maîtresse de l'auberge et ses filles. Il y avait quinze jours qu'il était admirablement soigné, et il commençait à reprendre un peu ses idées, lorsqu'il s'aperçut un soir que ses hôtesses avaient l'air fort troublé. Bientôt un officier allemand entra dans sa chambre : on se servait pour lui répondre d'une langue qu'il n'entendait pas; mais il vit bien qu'on parlait de lui; il feignit de dormir. Quelque temps après, quand il pensa que l'officier pouvait être sorti, il appela ses hôtesses :

« Cet officier ne vient-il pas m'écrire sur une liste, et me faire prisonnier? » L'hôtesse en convint les larmes aux yeux.

« Eh bien, il y a de l'argent dans mon dolman! s'écria-t-il en se relevant sur son lit; achetez-moi des habits bourgeois, et, cette nuit, je pars sur mon cheval. Vous m'avez déjà sauvé la vie une fois en me recevant au moment où j'allais tomber mourant dans la rue; sauvez-la-moi encore en me donnant les moyens de rejoindre ma mère. »

En ce moment, les filles de l'hôtesse se mirent à fondre en larmes; elles tremblaient pour Fabrice; et, comme elles comprenaient à peine le français, elles s'approchèrent de son lit pour lui faire des questions. Elles discutèrent en flamand avec leur mère; mais, à chaque instant, des yeux attendris se tournaient vers notre héros : il crut comprendre que sa fuite pouvait les compromettre gravement, mais qu'elles voulaient bien en courir la chance. Il les remercia avec effusion, et en joignant les mains. Un juif du pays fournit un habillement complet; mais, quand il l'apporta vers les dix heures du soir, ces demoiselles reconnurent, en comparant l'habit avec le dolman de Fabrice, qu'il fallait le rétrécir infiniment. Aussitôt elles se mirent à l'ouvrage; il n'y avait pas de temps à perdre. Fabrice indiqua quelques napoléons cachés dans ses habits, et pria ses hôtesses de les coudre dans les vêtements qu'on venait d'acheter. On avait apporté avec les habits une belle paire de bottes neuves. Fabrice n'hésita point à prier ces bonnes filles de couper les bottes à la hussarde à l'endroit qu'il leur indiqua, et l'on cacha ses petits diamants dans la doublure des nouvelles bottes.

Par un effet singulier de la perte du sang et de la faiblesse qui en était la suite, Fabrice avait presque tout à fait oublié le français; il s'adressait en italien à ses hôtesses, qui parlaient un patois flamand, de façon que l'on s'entendait presque uniquement par signes. Quand les jeunes filles, d'ailleurs parfaitement désintéressées, virent les diamants, leur enthousiasme pour lui n'eut plus de bornes; elles le crurent un prince déguisé. Aniken, la cadette et la plus naïve, l'embrassa sans autre façon. Fabrice, de son côté, les trouvait charmantes; et vers minuit, lorsque le chirurgien lui eut permis un peu de vin, à cause de la route qu'il allait entreprendre, il avait presque envie de ne pas partir. « Où pourrais-je être mieux qu'ici? » disait-il. Toutefois, sur les deux heures du matin, il

s'habilla. Au moment de sortir de sa chambre, la bonne hôtesse lui apprit que son cheval avait été emmené par l'officier qui, quelques heures auparavant, était venu faire la visite de la maison.

« Ah! canaille, s'écriait Fabrice en jurant, à un blessé! » Il n'était pas assez philosophe, ce jeune Italien, pour se rappeler à quel prix lui-même avait acheté ce cheval.

Aniken lui apprit en pleurant qu'on avait loué un cheval pour lui; elle eût voulu qu'il ne partît pas. Les adieux furent tendres. Deux grands jeunes gens, parents de la bonne hôtesse, portèrent Fabrice sur la selle; pendant la route ils le soutenaient à cheval, tandis qu'un troisième, qui précédait le petit convoi de quelques centaines de pas, examinait s'il n'y avait point de patrouille suspecte sur les chemins. Après deux heures de marche, on s'arrêta chez une cousine de l'hôtesse de l'Étrille. Quoi que Fabrice pût leur dire, les jeunes gens qui l'accompagnaient ne voulurent jamais le quitter; ils prétendaient qu'ils connaissaient mieux que personne les passages dans les bois.

« Mais demain matin, quand on saura ma fuite, et qu'on ne vous verra pas dans le pays, votre absence vous compromettra », disait Fabrice.

On se remit en marche. Par bonheur, quand le jour vint à paraître, la plaine était couverte d'un brouillard épais. Vers les huit heures du matin, l'on arriva près d'une petite ville. L'un des jeunes gens se détacha pour voir si les chevaux de la poste avaient été volés. Le maître de poste avait eu le temps de les faire disparaître, et de recruter des rosses infâmes dont il avait garni ses écuries. On alla chercher deux chevaux dans les marécages où ils étaient cachés, et, trois heures après, Fabrice monta dans un petit cabriolet tout délabré, mais attelé de deux bons chevaux de poste. Il avait repris des forces. Le moment de la séparation avec les jeunes gens, parents de l'hôtesse, fut du dernier pathétique; jamais, quelque

prétexte aimable que Fabrice pût trouver, ils ne voulurent accepter d'argent.

« Dans votre état, monsieur, vous en avez plus besoin que nous », répondaient toujours ces braves jeunes gens. Enfin ils partirent avec des lettres où Fabrice, un peu fortifié par l'agitation de la route, avait essayé de faire connaître à ses hôtesses tout ce qu'il sentait pour elles. Fabrice écrivait les larmes aux yeux, et il y avait certainement de l'amour dans la lettre adressée à la petite Aniken.

Le reste du voyage n'eut rien que d'ordinaire. En arrivant à Amiens il souffrait beaucoup du coup de pointe qu'il avait reçu à la cuisse; le chirurgien de campagne n'avait pas songé à débrider la plaie, et, malgré les saignées, il s'y était formé un dépôt. Pendant les quinze jours que Fabrice passa dans l'auberge d'Amiens, tenue par une famille complimenteuse et avide, les alliés envahissaient la France, et Fabrice devint comme un autre homme, tant il fit de réflexions profondes sur les choses qui venaient de lui arriver. Il n'était resté enfant que sur un point : ce qu'il avait vu, était-ce une bataille? et en second lieu, cette bataille était-elle Waterloo? Pour la première fois de sa vie il trouva du plaisir à lire; il espérait toujours trouver dans les journaux, ou dans les récits de la bataille, quelque description qui lui permettrait de reconnaître les lieux qu'il avait parcourus à la suite du maréchal Ney, et plus tard avec l'autre général.

(*La Chartreuse de Parme*, II, III, IV, V, pp. 34-69.)

XIII

Petite cour d'Italie.

La duchesse Sanseverina-Taxis, tante de Fabrice del Dongo, vient se fixer à la cour de Parme, sur les conseils du comte Mosca, premier ministre. A noter l'ironie contenue qui achève le plaisir de cette exacte peinture psychologique des milieux. (Cf. *Introduction*, pp. XXXVII, sq.).

Trois mois après les événements racontés jusqu'ici, la duchesse Sanseverina-Taxis étonnait la cour de Parme par son amabilité facile et par la noble sérénité de son esprit; sa maison fut sans comparaison la plus agréable de la ville. C'est ce que le comte Mosca avait promis à son maître. Ranuce-Ernest IV, le prince régnant, et la princesse sa femme, auxquels elle fut présentée par deux des plus grandes dames du pays, lui firent un accueil fort distingué. La duchesse était curieuse de voir ce prince, maître du sort de l'homme qu'elle aimait, elle voulait lui plaire, et y réussit trop. Elle trouva un homme d'une taille élevée, mais un peu épaisse; ses cheveux, ses moutaches, ses énormes favoris étaient d'un beau blond selon ses courtisans; ailleurs ils eussent provoqué, par leur couleur effacée, le mot ignoble de filasse. Au milieu d'un gros visage s'élevait fort peu un tout petit nez presque féminin. Mais la duchesse remarqua que, pour apercevoir tous ces motifs de laideur, il fallait chercher à détailler les traits du prince. Au total, il avait l'air d'un homme d'esprit et d'un caractère ferme. Le port du prince, sa manière de se tenir n'étaient point sans majesté, mais souvent il voulait imposer à son interlocuteur; alors il s'embarrassait lui-même, et tombait dans un balancement d'une jambe à l'autre presque continuel. Du reste, Ernest IV avait un regard pénétrant et dominateur: les gestes de ses bras avaient de la noblesse, et ses paroles étaient à la fois mesurées et concises.

Mosca avait prévenu la duchesse que le prince avait, dans le grand cabinet où il recevait en audience, un portrait en pied de Louis XIV, et une table fort belle de *Scagliola* de Florence. Elle trouva que l'imitation était frappante; évidemment il cherchait le regard et la parole noble de Louis XIV, et il s'appuyait sur la table de *Scagliola*, de façon à se donner la tournure de Joseph II. Il s'assit aussitôt après les premières paroles adressées par lui à la duchesse, afin de lui donner l'occasion de faire usage du tabouret qui appartenait à son rang. A cette cour, les duchesses, les princesses et les femmes des grands d'Espagne s'asseoient seules; les autres femmes attendent que le prince ou la princesse les y engagent; et, pour marquer la différence des rangs, ces personnes augustes ont toujours soin de laisser passer un petit intervalle avant de convier les dames non duchesses à s'asseoir. La duchesse trouva qu'en de certains moments l'imitation de Louis XIV était un peu trop marquée chez le prince; par exemple, dans sa façon de sourire avec bonté tout en renversant la tête.

Ernest IV portait un frac à la mode arrivant de Paris: on lui envoyait tous les mois de cette ville, qu'il abhorrait, un frac, une redingote et un chapeau. Mais, par un bizarre mélange de costumes, le jour où la duchesse fut reçue, il avait pris une culotte rouge, des bas de soie et des souliers fort couverts, dont on peut trouver les modèles dans les portraits de Joseph II.

Il reçut Mme Sanseverina avec grâce; il lui dit des choses spirituelles et fines; mais elle remarqua fort bien qu'il n'y avait pas excès dans la bonne réception. « Savez-vous pourquoi? lui dit le comte Mosca au retour de l'audience, c'est que Milan est une ville plus grande et plus belle que Parme. Il eût craint, en vous faisant l'accueil auquel je m'attendais et qu'il m'avait fait espérer, d'avoir l'air d'un provincial en extase devant les grâces d'une belle dame arrivant de la capitale. Sans doute aussi il est encore contrarié d'une

particularité que je n'ose vous dire : le prince ne voit à sa cour aucune femme qui puisse vous le disputer en *beauté*. Tel a été hier soir, à son petit coucher, l'unique sujet de son entretien avec Pernice, son premier valet de chambre, qui a des bontés pour moi. Je prévois une petite révolution dans l'étiquette; mon plus grand ennemi à cette cour est un sot qu'on appelle le général Fabio Conti. Figurez-vous un original qui a été à la guerre un jour peut-être en sa vie, et qui part de là pour imiter la tenue de Frédéric le Grand. De plus, il tient aussi à reproduire l'affabilité noble du général Lafayette, et cela, parce qu'il est ici le chef du parti libéral (Dieu sait quels libéraux!).

— Je connais le Fabio Conti, dit la duchesse; j'en ai eu la vision près de Côme; il se disputait avec la gendarmerie. »

— « Vous saurez un jour, madame, si votre esprit parvient jamais à se pénétrer des profondeurs de notre étiquette, que les demoiselles ne paraissent à la cour qu'après leur mariage. Eh bien, le prince a pour la supériorité de sa ville de Parme sur toutes les autres un patriotisme tellement brûlant, que je parierais qu'il va trouver un moyen de se faire présenter la petite Clélia Conti, fille de notre Lafayette. Elle est, ma foi, charmante, et passait encore, il y a huit jours, pour la plus belle personne des États du prince.

« Je ne sais, continua le comte, si les horreurs que les ennemis du souverain ont publiées sur son compte sont arrivées jusqu'au château de Grianta; on en a fait un monstre, un ogre. Le fait est qu'Ernest IV avait tout plein de bonnes petites vertus, et l'on peut ajouter que, s'il eût été invulnérable comme Achille, il eût continué à être le modèle des potentats. Mais dans un moment d'ennui et de colère, et aussi un peu pour imiter Louis XIV faisant couper la tête à je ne sais quel héros de la Fronde que l'on découvrit vivant tranquillement et insolemment dans une terre à côté de Versailles, cinquante ans après la Fronde, Ernest IV a

fait pendre un jour deux libéraux. Il paraît que ces imprudents se réunissaient à jour fixe pour dire du mal du prince et adresser au ciel des vœux ardents, afin que la peste pût venir à Parme, et les délivrer du tyran. Le mot *tyran* a été prouvé. Rassi appela cela conspirer; il les fit condamner à mort, et l'exécution de l'un d'eux, le comte L..., fut atroce. Ceci se passait avant moi. Depuis ce moment fatal, ajouta le comte en baissant la voix, le prince est sujet à des accès de peur *indignes d'un homme*, mais qui sont la source unique de la faveur dont je jouis. Sans la peur souveraine, j'aurais un genre de mérite trop brusque, trop âpre pour cette cour, où l'imbécile foisonne. Croiriez-vous que le prince regarde sous les lits de son appartement avant de se coucher, et dépense un million, ce qui à Parme est comme quatre millions à Milan, pour avoir une bonne police? Et vous voyez devant vous, Mme la duchesse, le chef de cette terrible police. Par la police, c'est-à-dire par la peur, je suis devenu ministre de la guerre et des finances; et comme le ministre de l'intérieur est mon chef nominal, en tant qu'il a la police dans ses attributions, j'ai fait donner ce portefeuille au comte Zurla-Contarini, un imbécile bourreau de travail, qui se donne le plaisir d'écrire quatre-vingts lettres chaque jour. Je viens d'en recevoir une ce matin sur laquelle le comte Zurla-Contarini a eu la satisfaction d'écrire de sa propre main le nº 20,715. »

La duchesse Sanseverina fut présentée à la triste princesse de Parme, Clara-Paolina, qui se croyait la plus malheureuse personne de l'univers, ce qui l'en avait rendue peut-être la plus ennuyeuse. La duchesse trouva une femme fort grande et fort maigre, qui n'avait pas trente-six ans et en paraissait cinquante. Une figure régulière et noble eût pu passer pour belle, quoique un peu déparée par de gros yeux ronds qui n'y voyaient guère, si la princesse ne se fût pas abandonnée elle-même. Elle reçut la duchesse avec une timidité si marquée, que quelques courtisans, ennemis du

comte Mosca, osèrent dire que la princesse avait l'air de la femme qu'on présente, et la duchesse de la souveraine. La duchesse, surprise et presque déconcertée, ne savait où trouver des termes pour se mettre à une place inférieure à celle que la princesse se donnait à elle-même. Pour rendre quelque sang-froid à cette pauvre princesse, qui au fond ne manquait pas d'esprit, la duchesse ne trouva rien de mieux que d'entamer et de faire durer une longue dissertation sur la botanique. La princesse était réellement savante en ce genre; elle avait de fort belles serres avec force plantes des tropiques. La duchesse, en cherchant tout simplement à se tirer d'embarras, fit à jamais la conquête de la princesse Clara-Paolina, qui, de timide et d'interdite qu'elle avait été au commencement de l'audience, se trouva vers la fin tellement à son aise, que, contre toutes les règles de l'étiquette, cette première audience ne dura pas moins de cinq quarts d'heure. Le lendemain, la duchesse fit acheter des plantes exotiques, et se porta pour grand amateur de botanique.

La princesse passait sa vie avec le vénérable père Landriani, archevèque de Parme, homme de science, homme d'esprit même, et parfaitement honnête homme, mais qui offrait un singulier spectacle quand il était assis dans sa chaise de velours cramoisi (c'était le droit de sa place), vis-à-vis le fauteuil de la princesse, entourée de ses dames d'honneur et de ses deux dames *pour accompagner*. Le vieux prélat en longs cheveux blancs était encore plus timide, s'il se peut, que la princesse; ils se voyaient tous les jours, et toutes les audiences commençaient par un silence d'un gros quart d'heure. C'est au point que la comtesse Alvizi, une des dames pour accompagner, était devenue une sorte de favorite, parce qu'elle avait l'art de les encourager à se parler et de les faire rompre le silence.

Pour terminer le cours de ses présentations, la duchesse fut admise chez S. A. S. le prince héréditaire,

personnage d'une plus haute taille que son père, et plus timide que sa mère. Il était fort en minéralogie, et avait seize ans. Il rougit excessivement en voyant entrer la duchesse, et fut tellement désorienté, que jamais il ne put inventer un mot à dire à cette belle dame. Il était fort bel homme, et passait sa vie dans les bois un marteau à la main. Au moment où la duchesse se levait pour mettre fin à cette audience silencieuse :

« Mon Dieu ! madame, que vous êtes jolie ! » s'écria le prince héréditaire; ce qui ne fut pas trouvé de mauvais goût par la dame présentée.

La marquise Balbi, jeune femme de vingt-cinq ans, pouvait encore passer pour le plus parfait modèle du *joli italien*, deux ou trois ans avant l'arrivée de la duchesse Sanseverina à Parme. Maintenant c'étaient toujours les plus beaux yeux du monde et les petites mines les plus gracieuses; mais, vue de près, sa peau était parsemée d'un nombre infini de petites rides fines, qui faisaient de la marquise comme une jeune vieille. Aperçue à une certaine distance, par exemple au théâtre, dans sa loge, c'était encore une beauté; et les gens du parterre trouvaient le prince de fort bon goût. Il passait toutes les soirées chez la marquise Balbi, mais souvent sans ouvrir la bouche, et l'ennui où elle voyait le prince avait fait tomber cette pauvre femme dans une maigreur extraordinaire. Elle prétendait à une finesse sans bornes, et toujours souriait avec malice; elle avait les plus belles dents du monde, et à tout hasard, n'ayant guère de sens, elle voulait, par un sourire malin, faire entendre autre chose que ce que disaient ses paroles. Le comte Mosca disait que c'étaient ces sourires continuels, tandis qu'elle bâillait intérieurement, qui lui donnaient tant de rides. La Balbi entrait dans toutes les affaires, et l'État ne faisait pas un marché de 1 000 francs, sans qu'il y eût un souvenir pour la marquise (c'était le mot honnête à Parme). Le bruit public voulait qu'elle

eût placé six millions de francs en Angleterre, mais sa fortune, à la vérité de fraîche date, ne s'élevait pas en réalité à 1 500 000 francs. C'était pour être à l'abri de ses finesses, et pour l'avoir dans sa dépendance, que le comte Mosca s'était fait ministre des finances. La seule passion de la marquise était la peur déguisée en avarice sordide : « *Je mourrai sur la paille,* » disait-elle quelquefois au prince que ce propos outrait. La duchesse remarqua que l'antichambre, resplendissante de dorures, du palais de la Balbi, était éclairée par une seule chandelle coulant sur une table de marbre précieux, et les portes de son salon étaient noircies par les doigts des laquais.

« Elle m'a reçue, dit la duchesse au comte, comme si elle eût attendu de moi une gratification de 50 francs. »

Le cours des succès de la duchesse fut un peu interrompu par la réception que lui fit la femme la plus adroite de la cour, la célèbre marquise Raversi, intrigante consommée qui se trouvait à la tête du parti opposé à celui du comte Mosca. Elle voulait le renverser, et d'autant plus, depuis quelques mois, qu'elle était nièce du duc Sanseverina, et craignait de voir attaquer l'héritage par les grâces de la nouvelle duchesse. « La Raversi n'est point une femme à mépriser, disait le comte; je la tiens pour capable de tout. » Cette dame, grande virago aux cheveux fort noirs, remarquable par les diamants qu'elle portait dès le matin, et par le rouge dont elle couvrait ses joues, s'était déclarée d'avance l'ennemie de la duchesse, et en la recevant chez elle, elle prit à tâche de commencer la guerre.

La duchesse tenait le plus grand état de maison. Le palais Sanseverina avait toujours été un des plus magnifiques de la ville de Parme, et le duc, à l'occasion de son ambassade et de son futur grand cordon, dépensait de fort grosses sommes pour l'embellir : la duchesse dirigeait les réparations.

Tout souriait à la duchesse; elle s'amusait de cette

existence de cour où la tempête est toujours à craindre; il lui semblait recommencer la vie. Elle était tendrement attachée au comte. Cette aimable situation lui avait procuré un sang-froid parfait pour tout ce qui ne regardait que ses intérêts d'ambition. Aussi, deux mois à peine après l'arrivée de la duchesse, il obtint la patente et les honneurs de premier ministre, lesquels approchent fort de ceux que l'on rend au souverain lui-même. Le comte pouvait tout sur l'esprit de son maître, on en eut à Parme une preuve qui frappa tous les esprits.

Au sud-est, et à dix minutes de la ville, s'élève cette fameuse cidatelle si renommée en Italie, et dont la grosse tour a cent quatre-vingts pieds de haut et s'aperçoit de si loin. Cette tour, bâtie sur le modèle du mausolée d'Adrien, à Rome, par le Farnèse, petit-fils de Paul III, vers le commencement du XVIe siècle, est tellement épaisse, que sur l'esplanade qui la termine on a pu bâtir un palais pour le gouverneur de la cidatelle et une nouvelle prison appelée la tour Farnèse. Cette prison, construite en l'honneur du fils aîné de Ranuce-Esnest II, passe pour belle et singulière dans le pays. La duchesse eut la curiosité de la voir; le jour de sa visite, la chaleur était accablante à Parme, et là-haut, dans cette position élevée, elle trouva de l'air, ce dont elle fut tellement ravie, qu'elle y passa plusieurs heures. On s'empressa de lui ouvrir les salles de la tour Farnèse.

La duchesse rencontra sur l'esplanade de la grosse tour un pauvre libéral prisonnier, qui était venu jouir de la demi-heure de promenade qu'on lui accordait tous les trois jours. Redescendue à Parme, et n'ayant pas encore la discrétion nécessaire dans une cour absolue, elle parla de cet homme qui lui avait raconté toute son histoire. Le parti de la marquise Raversi s'empara de ces propos de la duchesse et les répéta beaucoup, espérant fort qu'ils choqueraient le prince. En effet, Ernest IV répétait souvent que l'essentiel

était surtout de frapper les imaginations. « *Toujours* est un grand mot, disait-il, et plus terrible en Italie qu'ailleurs » : en conséquence, de sa vie il n'avait accordé de grâce. Huit jours après sa visite à la forteresse, la duchesse reçut une lettre de commutation de peine, signée du prince et du ministre, avec le nom en blanc. Le prisonnier dont elle écrirait le nom devait obtenir la restitution de ses biens, et la permission d'aller passer en Amérique le reste de ses jours. La duchesse écrivit le nom de l'homme qui lui avait parlé. Par malheur, cet homme se trouva un demi-coquin, une âme faible; c'était sur ses aveux que le fameux Ferrante Palla avait été condamné à mort.

La singularité de cette grâce mit le comble à l'agrément de la position de Mme Sanseverina. Le comte Mosca était fou de bonheur; ce fut une belle époque de sa vie.

(*La Chartreuse de Parme*, VI, pp. 99-107.)

XIV

Psychologie passionnée.

Fabrice rentre à Parme après quatre années théologiques passées à Naples. A la tournure du hardi casse-cou a succédé l'air noble et mesuré du monsignore. Le comte Mosca le voit d'abord d'un œil ami, puis jaloux. Ces pages sont caractéristiques de l'art précis avec lequel Stendhal note les sensations et sentiments. Elles montrent aussi à quel point l'analyse psychologique, loin d'étouffer la passion, l'excite et l'avive. (Cf. *Introduction*, pp. XVI, sq.)

Ce fut en 1821, qu'ayant subi passablement tous ses examens, son directeur d'études ou gouverneur eut une croix et un cadeau, et lui partit pour voir enfin cette ville de Parme, à laquelle il songeait souvent. Il était *Monsignore*, et il avait quatre chevaux à sa voiture; à la poste avant Parme, il n'en prit que deux, et



dans la ville fit arrêter devant l'église de Saint-Jean. Là se trouvait le riche tombeau de l'archevêque Ascagne del Dongo, son arrière-grand-oncle, l'auteur de la *Généalogie latine*. Il pria auprès du tombeau, puis arriva à pied au palais de la duchesse qui ne l'attendait que quelques jours plus tard. Elle avait grand monde dans son salon; bientôt on la laissa seule.

« Eh bien, es-tu contente de moi? lui dit-il en se jetant dans ses bras; grâce à toi, j'ai passé quatre années assez heureuses à Naples, au lieu de m'ennuyer à Novare. »

La duchesse ne revenait pas de son étonnement, elle ne l'eût pas reconnu à le voir passer dans la rue; elle le trouvait ce qu'il était en effet, l'un des plus jolis hommes de l'Italie; il avait surtout une physionomie charmante. Elle l'avait envoyé à Naples avec la tournure d'un hardi casse-cou; la cravache qu'il portait toujours alors semblait faire partie inhérente de son être : maintenant il avait l'air le plus noble et le plus mesuré devant les étrangers, et dans le particulier, elle lui trouvait tout le feu de sa première jeunesse. C'était un diamant qui n'avait rien perdu à être poli. Il n'y avait pas une heure que Fabrice était arrivé, lorsque le comte Mosca survint; il arriva un peu trop tôt. Le jeune homme lui parla en si bons termes de la croix de Parme accordée à son gouverneur, et il exprima sa vive reconnaissance pour d'autres bienfaits dont il n'osait parler d'une façon aussi claire, avec une mesure si parfaite, que, du premier coup d'œil, le ministre le jugea convenablement. « Ce neveu, dit-il tout bas à la duchesse, est fait pour orner toutes les dignités auxquelles vous voudrez l'élever par la suite. » Tout allait à merveille jusque-là, mais quand le ministre, fort content de Fabrice, et jusque-là attentif uniquement à ses faits et gestes, regarda la duchesse, il lui trouva des yeux singuliers. « Ce jeune homme fait ici une étrange impression », se dit-il. Cette réflexion fut amère; le comte avait atteint la *cinquantaine*; c'est un

mot bien cruel et dont peut-être un homme éperdument amoureux peut seul sentir tout le retentissement. Il était fort bon, fort digne d'être aimé, à ses sévérités près comme ministre. Mais à ses yeux, ce mot cruel la *cinquantaine* jetait du noir sur toute sa vie, et eût été capable de le faire cruel pour son propre compte. Depuis cinq années qu'il avait décidé la duchesse à venir à Parme, elle avait souvent excité sa jalousie, surtout dans les premiers temps, mais jamais elle ne lui avait donné de sujet de plainte réel. Il croyait même, et il avait raison, que c'était dans le dessein de mieux s'assurer de son cœur que la duchesse avait eu recours à ces apparences de distinction en faveur de quelques jeunes beaux de la cour. Il était sûr, par exemple, qu'elle avait refusé les hommages du prince.

Au moment de l'arrivée de Fabrice, la duchesse fut tellement transportée de bonheur, qu'elle ne songea pas du tout aux idées que ses yeux pourraient donner au comte. L'effet fut profond et les soupçons sans remède.

Fabrice fut reçu par le prince deux heures après son arrivée; la duchesse prévoyant le bon effet que cette audience impromptu devait produire dans le public, la sollicitait depuis deux mois : cette faveur mettait Fabrice hors de pair dès le premier instant; le prétexte avait été qu'il ne faisait que passer à Parme pour aller voir sa mère en Piémont. Au moment où un petit billet charmant de la duchesse vint dire au prince que Fabrice attendait ses ordres, Son Altesse s'ennuyait. « Je vais voir, se dit-elle, un petit saint bien niais, une mine plate ou sournoise. » Le commandant de la place avait déjà rendu compte de la première visite au tombeau de l'oncle archevêque. Le prince vit entrer un grand jeune homme, que, sans ses bas violets, il eût pris pour quelque jeune officier.

Cette petite surprise chassa l'ennui : « Voilà un gaillard, se dit-il, pour lequel on va me demander Dieu

sait quelles faveurs, toutes celles dont je puis disposer. Il arrive, il doit être ému : je m'en vais faire de la politique jacobine; nous verrons un peu comment il répondra. »

Après les premiers mots gracieux de la part du prince.

« Eh bien, *Monsignore*, dit-il à Fabrice, les peuples de Naples sont-ils heureux? Le roi est-il aimé?

— Altesse Sérénissime, répondit Fabrice sans hésiter un instant, j'admirais, en passant dans la rue, l'excellente tenue des soldats des divers régiments de S. M. le roi; la bonne compagnie est respectueuse envers ses maîtres comme elle doit l'être; mais j'avouerai que de la vie je n'ai souffert que les gens des basses classes me parlassent d'autre chose que du travail pour lequel je les paie.

— Peste! dit le prince, quel *sacre!* voici un oiseau bien stylé, c'est l'esprit de la Sanseverina. » Piqué au jeu, le prince employa beaucoup d'adresse à faire parler Fabrice sur ce sujet si scabreux. Le jeune homme, animé par le danger, eut le bonheur de trouver des réponses admirables : « C'est presque de l'insolence que d'afficher de l'amour pour son roi, disait-il, c'est de l'obéissance aveugle qu'on lui doit. » A la vue de tant de prudence, le prince eut presque de l'humeur : « Il paraît que voici un homme d'esprit qui nous arrive de Naples, et je n'aime pas *cette engeance*; un homme d'esprit a beau marcher dans les meilleurs principes et même de bonne foi, toujours par quelque côté il est cousin germain de Voltaire et de Rousseau. »

Le prince se trouvait comme bravé par les manières si convenables et les réponses tellement inattaquables du jeune échappé de collège; ce qu'il avait prévu n'arrivait point : en un clin d'œil il prit le ton de la bonhomie, et remontant, en quelques mots, jusqu'aux grands principes des sociétés et du gouvernement, il débita, en les adaptant à la circonstance, quelques

phrases de Fénelon, qu'on lui avait fait apprendre par cœur dès l'enfance pour les audiences publiques.

« Ces principes vous étonnent, jeune homme, dit-il à Fabrice (il l'avait appelé *monsignore* au commencement de l'audience, et il comptait lui donner du *monsignore* en le congédiant, mais dans le courant de la conversation il trouvait plus adroit, plus favorable aux tournures pathétiques, de l'interpeller par un petit nom d'amitié); ces principes vous étonnent, jeune homme, j'avoue qu'ils ne ressemblent guère aux *tartines d'absolutisme* (ce fut le mot) que l'on peut lire tous les jours dans mon journal officiel... Mais, grand Dieu! qu'est-ce que je vais vous citer là? Ces écrivains du journal sont pour vous bien inconnus.

— Je demande pardon à Votre Altesse Sérénissime; non seulement je lis le journal de Parme, qui me semble assez bien écrit; mais encore je tiens, avec lui, que tout ce qui a été fait depuis la mort de Louis XIV, en 1715, est à la fois un crime et une sottise. Le plus grand intérêt de l'homme, c'est son salut, il ne peut pas y avoir deux façons de voir à ce sujet, et ce bonheur-là doit durer une éternité. Les mots *liberté, justice, bonheur du plus grand nombre*, sont infâmes et criminels : ils donnent aux esprits l'habitude de la discussion et de la méfiance. Une chambre des députés *se défie* de ce que ces gens-là appellent *le ministère*. Cette fatale habitude de la *méfiance* une fois contractée, la faiblesse humaine l'applique à tout, l'homme arrive à se méfier de la Bible, des ordres de l'Église, de la tradition etc., etc.; dès lors il est perdu. Quand bien même, ce qui est horriblement faux et criminel à dire, cette méfiance envers l'autorité des princes *établis de Dieu* donnerait le bonheur pendant les vingt ou trente années de vie que chacun de nous peu prétendre, qu'est-ce qu'un demi-siècle ou un siècle tout entier, comparé à une éternité de supplices? etc. »

On voyait, à l'air dont Fabrice parlait, qu'il cherchait à arranger ses idées de façon à les faire saisir le plus

facilement possible par son auditeur, il était clair qu'il ne récitait pas une leçon.

Bientôt le prince ne se soucia plus de lutter avec ce jeune homme, dont les manières simples et graves le gênaient.

« Adieu, *Monsignore*, lui dit-il brusquement, je vois qu'on donne une excellente éducation dans l'académie ecclésiastique de Naples, et il est tout simple que quand ces bons préceptes tombent sur un esprit aussi distingué, on obtienne des résultats brillants. Adieu. » Et il lui tourna le dos.

« Je n'ai point plu à cet animal-là », se dit Fabrice.

« Maintenant il nous reste à voir, dit le prince dès qu'il fut seul, si ce beau jeune homme est susceptible de passion pour quelque chose; en ce cas il serait complet... Peut-on répéter avec plus d'esprit les leçons de la tante? Il me semblait l'entendre parler; s'il y avait une révolution chez moi, ce serait elle qui rédigerait le *Moniteur*, comme jadis la San-Felice à Naples! — Mais la San-Felice, malgré ses vingt-cinq ans et sa beauté, fut un peu pendue! — Avis aux femmes de trop d'esprit. » En croyant Fabrice l'élève de sa tante, le prince se trompait : les gens d'esprit qui naissent sur le trône ou à côté perdent bientôt toute finesse de tact; ils proscrivent, autour d'eux, la liberté de conversation, qui leur paraît grossièreté; ils ne veulent voir que des masques et prétendent juger de la beauté du teint; le plaisant, c'est qu'ils se croient beaucoup de tact. Dans ce cas-ci, par exemple, Fabrice croyait à peu près tout ce que nous lui avons entendu dire; il est vrai qu'il ne songeait pas deux fois par mois à tous ces grands principes. Il avait des goûts vifs, il avait de l'esprit, mais il avait la foi.

Le goût de la liberté, la mode et le culte du *bonheur du plus grand nombre*, dont le XIXe siècle s'est entiché, n'étaient à ses yeux qu'une *hérésie* qui passera comme les autres, mais après avoir tué beaucoup d'âmes, comme la peste tandis qu'elle règne dans une contrée

tue beaucoup de corps. Et malgré tout cela Fabrice lisait avec délices les journaux français, et faisait même des imprudences pour s'en procurer.

Comme Fabrice revenait tout ébouriffé de son audience au palais, et racontait à sa tante les diverses attaques du prince :

« Il faut, lui dit-elle, que tu ailles tout présentement chez le père Landriani, notre excellent archevêque; vas-y à pied, monte doucement l'escalier, fais peu de bruit dans les antichambres; si l'on te fait attendre, tant mieux, mille fois tant mieux; en un mot, sois *apostolique!*

— J'entends, dit Fabrice, notre homme est un Tartuffe.

— Pas le moins du monde, c'est la vertu même.

— Même après ce qu'il a fait, reprit Fabrice étonné, lors du supplice du comte Palanza?

— Oui, mon ami, après ce qu'il a fait : le père de notre archevêque était un commis au ministère des finances, un petit bourgeois, voilà qui explique tout. Monseigneur Landriani est un homme d'un esprit vif, étendu, profond; il est sincère, il aime la vertu : je suis convaincue que si un empereur Décius revenait au monde, il subirait le martyre comme le Polyeucte de l'Opéra qu'on nous donnait la semaine passée. Voilà le beau côté de la médaille, voici le revers : dès qu'il est en présence du souverain, ou seulement du premier ministre, il est ébloui de tant de grandeur, il se trouble, il rougit; il lui est matériellement impossible de dire non. De là les choses qu'il a faites, et qui lui ont valu cette cruelle réputation dans toute l'Italie; mais ce qu'on ne sait pas, c'est que, lorsque l'opinion publique vint l'éclairer sur le procès du comte Palanza, il s'imposa pour pénitence de vivre au pain et à l'eau pendant treize semaines, autant de semaines qu'il y a de lettres dans les noms *Davide Palanza*. Nous avons à cette cour un coquin d'infiniment d'esprit, nommé *Rassi*, grand juge ou fiscal général, qui, lors de la mort

du comte Palanza, ensorcela le père Landriani. A l'époque de la pénitence des treize semaines, le comte Mosca, par pitié et un peu par malice, l'invitait à dîner une et même deux fois par semaine : le bon archevêque, pour faire sa cour, dînait comme tout le monde; il eût cru qu'il y avait rebellion et jacobinisme à afficher une pénitence pour une action approuvée du souverain. Mais l'on savait que, pour chaque dîner où son devoir de fidèle sujet l'avait obligé à manger comme tout le monde, il s'imposait une pénitence de deux journées de nourriture au pain et à l'eau.

« Monseigneur Landriani, esprit supérieur, savant du premier ordre, n'a qu'un faible, *il veut être aimé* : ainsi, attendris-toi en le regardant, et, à la troisième visite, aime-le tout à fait. Cela, joint à ta naissance, te fera adorer tout de suite. Ne marque pas de surprise s'il te reconduit jusque sur l'escalier, aie l'air d'être accoutumé à ces façons : *c'est un homme né à genoux devant la noblesse*. Du reste, sois simple, apostolique, pas d'esprit, pas de brillant, pas de repartie prompte; si tu ne l'effarouches point, il se plaira avec toi; songe qu'il faut que de son propre mouvement il te fasse son grand vicaire. Le comte et moi nous serons surpris et même fâchés de ce trop rapide avancement; cela est essentiel vis-à-vis du souverain. »

Fabrice courut à l'archevêché : par un bonheur singulier, le valet de chambre du bon prélat, un peu sourd, n'entendit pas le nom *del Dongo*; il annonça un jeune prêtre nommé Fabrice; l'archevêque se trouvait avec un curé de mœurs peu exemplaires, et qu'il avait fait venir pour le gronder. Il était en train de faire une réprimande, chose très pénible pour lui, et ne voulait pas avoir ce chagrin sur le cœur plus longtemps; il fit donc attendre trois quarts d'heure le petit-neveu du grand archevêque Ascanio del Dongo.

Comment peindre ses excuses et son désespoir quand, après avoir reconduit le curé jusqu'à la dernière antichambre, et lorsqu'il demandait, en repas-

sant, à cet homme qui attendait en *quoi il pouvait le servir*, il aperçut les bas violets et entendit le nom Fabrice del Dongo? La chose parut si plaisante à notre héros, que, dès cette première visite, il hasarda de baiser la main du saint prélat, dans un transport de tendresse. Il fallait entendre l'archevèque répéter avec désespoir : « Un del Dongo attendre dans mon antichambre! » Il se crut obligé, en forme d'excuse, de lui raconter toute l'anecdote du curé, ses torts, ses réponses, etc.

« Est-il bien possible, se disait Fabrice en revenant au palais Sanseverina, que ce soit là l'homme qui a fait hâter le supplice de ce pauvre comte Palanza! »

— « Que pensè Votre Excellence? » lui dit en riant le comte Mosca en le voyant entrer chez la duchesse (le comte ne voulait pas que Fabrice l'appelât Excellence).

— « Je tombe des nues; je ne connais rien au caractère des hommes : j'aurais parié, si je n'avais pas su son nom, que celui-ci ne peut voir saigner un poulet.

— Et vous auriez gagné, reprit le comte; mais quand il est devant le prince, ou seulement devant moi, il ne peut dire non. A la vérité, pour que je produise tout mon effet, il faut que j'aie le grand cordon jaune passé par-dessus l'habit; en frac il me contredirait, aussi je prends toujours un uniforme pour le recevoir. Ce n'est pas à nous à détruire le prestige du pouvoir, les journaux français le démolissent bien assez vite; à peine si la *manie respectante* vivra autant que nous, et vous, vous survivrez au respect. Vous, vous serez bon homme! »

Fabrice se plaisait fort dans la société du comte : c'était le premier homme supérieur qui eût daigné lui parler sans comédie; d'ailleurs ils avaient un goût commun, celui des antiquités et des fouilles. Le comte, de son côté, était flatté de l'extrême attention avec laquelle le jeune homme l'écoutait; mais il y avait une objection capitale : Fabrice occupait un

appartement dans le palais Sanseverina, passait sa vie avec la duchesse, laissait voir en toute innocence que cette intimité faisait son bonheur, et Fabrice avait des yeux, un teint d'une fraîcheur désespérante.

De longue main, Ranuce-Ernest IV, qui trouvait rarement des cruelles, était piqué de ce que la vertu de la duchesse, bien connue à la cour, n'avait pas fait une exception en sa faveur. Nous l'avons vu, l'esprit et la présence d'esprit de Fabrice l'avaient choqué dès le premier jour. Il prit mal l'extrême amitié que sa tante et lui se montraient à l'étourdie; il prêta l'oreille avec une extrême attention aux propos de ses courtisans, qui furent infinis. L'arrivée de ce jeune homme et l'audience si extraordinaire qu'il avait obtenue firent pendant un mois la nouvelle et l'étonnement de la cour; sur quoi le prince eut une idée.

Il avait dans sa garde un simple soldat qui supportait le vin d'une admirable façon; cet homme passait sa vie au cabaret, et rendait compte de l'esprit du militaire directement au souverain. Carlone manquait d'éducation, sans quoi depuis longtemps il eût obtenu de l'avancement. Or, sa consigne était de se trouver dans le palais tous les jours quand midi sonnait à la grande horloge. Le prince alla lui-même un peu avant midi disposer d'une certaine façon la persienne d'un entre-sol tenant à la pièce où Son Altesse s'habillait. Il retourna dans cet entre-sol un peu après que midi eut sonné, il y trouva le soldat; le prince avait dans sa poche une feuille de papier et une écritoire, il dicta au soldat le billet que voici :

« Votre Excellence a beaucoup d'esprit, sans doute, et c'est grâce à sa profonde sagacité que nous voyons cet État si bien gouverné. Mais, mon cher comte, de si grands succès ne marchent point sans un peu d'envie, et je crains fort qu'on ne rie un peu à vos dépens, si votre sagacité ne devine pas qu'un certain beau jeune homme a eu le bonheur d'inspirer, malgré lui peut-être, un amour des plus singuliers. Cet heu-

reux mortel n'a, dit-on, que vingt-trois ans, et, cher comte, ce qui complique la question, c'est que vous et moi nous avons beaucoup plus que le double de cet âge. Or, nous autres femmes, nous faisons grand cas de cette fraîcheur de la jeunesse, surtout quand nous avons passé la trentaine. Ne parle-t-on pas déjà de fixer cet aimable adolescent à notre cour, par quelque belle place? Et quelle est donc la personne qui en parle le plus souvent à Votre Excellence? »

Le prince prit la lettre et donna deux écus au soldat.

« Ceci outre vos appointements, lui dit-il d'un air morne; le silence absolu envers tout le monde, ou bien la plus humide des basses fosses à la citadelle. » Le prince avait dans son bureau une collection d'enveloppes avec les adresses de la plupart des gens de sa cour, de la main de ce même soldat qui passait pour ne pas savoir écrire, et n'écrivait jamais même ses rapports de police : le prince choisit celle qu'il fallait.

Quelques heures plus tard, le comte Mosca reçut une lettre par la poste; on avait calculé l'heure où elle pourrait arriver, et au moment où le facteur, qu'on avait vu entrer tenant une petite lettre à la main, sortit du palais du ministère, Mosca fut appelé chez Son Altesse. Jamais le favori n'avait paru dominé par une plus noire tristesse : pour en jouir plus à l'aise, le prince lui cria, en le voyant :

« J'ai besoin de me délasser en jasant au hasard avec l'ami et non pas de travailler avec le ministre. Je jouis ce soir d'un mal à la tête fou, et de plus il me vient des idées noires. »

Faut-il parler de l'humeur abominable qui agitait le premier ministre, comte Mosca de la Rovère, à l'instant où il lui fut permis de quitter son auguste maître? Ranuce-Ernest IV était parfaitement habile dans l'art de torturer un cœur, et je pourrais faire ici sans trop d'injustice la comparaison du tigre qui aime à jouer avec sa proie.

Le comte se fit reconduire chez lui au galop; il cria en passant qu'on ne laissât monter âme qui vive, fit dire à l'*auditeur* de service qu'il lui rendait la liberté (savoir un être humain à portée de sa voix lui était odieux), et courut s'enfermer dans la grande galerie de tableaux. Là enfin il put se livrer à toute sa fureur; là il passa la soirée sans lumière à se promener au hasard comme un homme hors de lui. Il cherchait à imposer silence à son cœur, pour concentrer toute la force de son attention dans la discussion du parti à prendre. Plongé dans des angoisses qui eussent fait pitié à son plus cruel ennemi, il se disait : « L'homme que j'abhorre loge chez la duchesse, passe tous ses moments avec elle. Dois-je tenter de faire parler une de ses femmes? Rien de plus dangereux; elle est si bonne; elle les paie bien! elle en est adorée! (Et de qui, grand Dieu, n'est-elle pas adorée?) Voici la question, reprenait-il avec rage.

« Faut-il laisser deviner la jalousie qui me dévore, ou ne pas en parler?

« Si je me tais, on ne se cachera point de moi. Je connais Gina, c'est une femme toute de premier mouvement; sa conduite est imprévue même pour elle; si elle veut se tracer un rôle d'avance, elle s'embrouille; toujours, au moment de l'action, il lui vient une nouvelle idée qu'elle suit avec transport comme étant ce qu'il y a de mieux au monde, et qui gâte tout.

Ne disant mot de mon martyre, on ne se cache point de moi et je vois tout ce qui peut se passer...

« Oui, mais en parlant, je fais naître d'autres circonstances; je fais faire des réflexions; je préviens beaucoup de ces choses horribles qui peuvent arriver... Peut-être on l'éloigne (le comte respira), alors j'ai presque partie gagnée; quand même on aurait un peu d'humeur dans le moment, je la calmerai... et cette humeur, quoi de plus naturel?... elle l'aime comme un fils depuis quinze ans. Là gît tout mon espoir : *comme un fils*... mais elle a cessé de le voir

depuis sa fuite pour Waterloo; mais en revenant de Naples, surtout pour elle, c'est un autre homme. *Un autre homme!* répéta-t-il avec rage, et cet homme est charmant; il a surtout cet air naïf et tendre et cet œil souriant... Et ces yeux-là la duchesse ne doit pas être accoutumée à les trouver à notre cour!... Ils y sont remplacés par le regard morne ou sardonique. Moi-même, poursuivi par les affaires, ne régnant que par mon influence sur un homme qui voudrait me tourner en ridicule, quels regards dois-je avoir souvent? Ah! quelques soins que je prenne, c'est surtout mon regard qui doit être vieux en moi! Ma gaieté n'est-elle pas toujours voisine de l'ironie?... Je dirai plus, ici il faut être sincère, ma gaieté ne laisse-t-elle pas entrevoir, comme chose toute proche, le pouvoir absolu... et la méchanceté? Est-ce que quelquefois je ne me dis pas à moi-même, surtout quand on m'irrite : Je puis ce que je veux? et même j'ajoute une sottise : Je dois être plus heureux qu'un autre, puisque je possède ce que les autres n'ont pas : le pouvoir souverain dans les trois quarts des choses... Eh bien, soyons juste! l'habitude de cette pensée doit gâter mon sourire... doit me donner un air d'égoïsme... content... Et comme son sourire à lui est charmant! il respire le bonheur facile de la première jeunesse, et il le fait naître. »

Par malheur pour le comte, ce soir-là le temps était chaud, étouffé, annonçant la tempête; de ces temps, en un mot, qui, dans ces pays-là, portent aux résolutions extrêmes. Comment rapporter tous les raisonnements, toutes les façons de voir ce qui lui arrivait, qui, durant trois mortelles heures, mirent à la torture cet homme passionné? Enfin le parti de la prudence l'emporta, uniquement par suite de cette réflexion : « Je suis fou, probablement; en croyant raisonner, je ne raisonne pas, je me retourne seulement pour chercher une position moins cruelle, je passe sans la voir à côté de quelque raison décisive. Puisque je suis

aveuglé par l'excessive douleur, suivons cette règle, approuvée de tous les gens sages, qu'on appelle *prudence.*

« D'ailleurs, une fois que j'ai prononcé le mot fatal *jalousie*, mon rôle est tracé à tout jamais. Au contraire, ne disant rien aujourd'hui, je puis parler demain, je reste maître de tout. » La crise était trop forte, le comte serait devenu fou, si elle eût duré. Il fut soulagé pour quelques instants, son attention vint à s'arrêter sur la lettre anonyme. De quelle part pouvait-elle venir? Il y eut là une recherche de noms, et un jugement à propos de chacun d'eux, qui fit diversion. A la fin, le comte se rappela un éclair de malice qui avait jailli de l'œil du souverain, quand il en était venu à dire, vers la fin de l'audience : « Oui, cher ami, convenons-en, les plaisirs et les soins de l'ambition la plus heureuse, même du pouvoir sans bornes, ne sont rien auprès du bonheur intime que donnent les relations de tendresse et d'amour. Je suis homme avant d'être prince. » Le comte rapprocha ce moment de bonheur malin de cette phrase de la lettre : « *C'est grâce à votre profonde sagacité que nous voyons cet État si bien gouverné.* Cette phrase est du prince! s'écria-t-il, chez un courtisan elle serait d'une imprudence gratuite; la lettre vient de Son Altesse. »

Ce problème résolu, la petite joie causée par le plaisir de deviner fut bientôt effacée par la cruelle apparition des grâces charmantes de Fabrice, qui revint de nouveau. Ce fut comme un poids énorme qui retomba sur le cœur du malheureux. « Qu'importe de qui soit la lettre anonyme! s'écria-t-il avec fureur, le fait qu'elle me dénonce en existe-t-il moins? Ce caprice peut changer ma vie, dit-il, comme pour s'excuser d'être tellement fou. Au premier moment, si elle l'aime d'une certaine façon, elle part avec lui pour Belgirate, pour la Suisse, pour quelque coin du monde. Elle est riche, et d'ailleurs, dût-elle vivre avec quelques louis chaque année, que lui importe? Ne m'avouait-elle pas,

il n'y a pas huit jours, que son palais, si bien arrangé, si magnifique, l'ennuie? Il faut du nouveau à cette âme si jeune! Et avec quelle simplicité se présente cette félicité nouvelle! Elle sera entraînée avant d'avoir songé au danger, avant d'avoir songé à me plaindre! Et je suis pourtant si malheureux! » s'écria le comte en fondant en larmes.

Il s'était juré de ne pas aller chez la duchesse ce soir-là, mais il n'y put tenir; jamais ses yeux n'avaient eu une telle soif de la regarder. Sur le minuit il se présenta chez elle; il la trouva seule avec son neveu; à dix heures elle avait renvoyé tout le monde et fait fermer sa porte.

A l'aspect de l'intimité tendre qui régnait entre ces deux êtres, et de la joie naïve de la duchesse, une affreuse difficulté s'éleva devant les yeux du comte et à l'improviste! Il n'y avait pas songé durant la longue délibération dans la galerie de tableaux : comment cacher sa jalousie?

Ne sachant à quel prétexte avoir recours, il prétendit que ce soir-là il avait trouvé le prince excessivement prévenu contre lui, contredisant toutes ses assertions, etc., etc. Il eut la douleur de voir la duchesse l'écouter à peine, et ne faire aucune attention à ces circonstances qui, l'avant-veille encore, l'auraient jetée dans des raisonnements infinis. Le comte regarda Fabrice : jamais cette belle figure lombarde ne lui avait paru si simple et si noble! Fabrice faisait plus d'attention que la duchesse aux embarras qu'il racontait.

« Réellement, se dit-il, cette tête joint l'extrême bonté à l'expression d'une certaine joie naïve et tendre qui est irrésistible. Elle semble dire : Il n'y a que l'amour et le bonheur qu'il donne qui soient choses sérieuses en ce monde. Et pourtant arrive-t-on à quelque détail où l'esprit soit nécessaire, son regard se réveille et vous étonne, et l'on reste confondu.

« Tout est simple à ses yeux, parce que tout est vu de

haut. Grand Dieu! comment combattre un tel ennemi? Et après tout, qu'est-ce que la vie sans l'amour de Gina? Avec quel ravissement elle semble écouter les charmantes saillies de cet esprit si jeune, et qui, pour une femme, doit sembler unique au monde! »

Une idée atroce saisit le comte comme une crampe : le poignarder là devant elle, et me tuer après?

Il fit un tour dans la chambre, se soutenant à peine sur ses jambes, mais la main serrée convulsivement autour du manche de son poignard. Aucun des deux ne faisait attention à ce qu'il pouvait faire. Il dit qu'il allait donner un ordre à son laquais, on ne l'entendit même pas; la duchesse riait tendrement d'un mot que Fabrice venait de lui adresser. Le comte s'approcha d'une lampe dans le premier salon, et regarda si la pointe de son poignard était bien affilée. « Il faut être gracieux et de manières parfaites envers ce jeune homme », se disait-il en revenant et se rapprochant d'eux.

Il devenait fou. « Ma raison s'égare. Il faut se calmer; si j'ai des manières rudes, la duchesse est capable, par simple pique de vanité, de le suivre à Belgirate; et là, ou pendant le voyage, le hasard peut amener un mot qui donnera un nom à ce qu'ils sentent l'un pour l'autre.

« Ici même que suis-je autre chose que le *terzo incomodo* (cette belle langue italienne est toute faite pour l'amour! *Terzo incomodo*, un tiers présent qui incommode)! Quelle douleur pour un homme d'esprit de sentir qu'on joue ce rôle exécrable, et de ne pouvoir prendre sur soi de se lever et de s'en aller! »

Le comte allait éclater ou du moins trahir sa douleur par la décomposition de ses traits. Comme en faisant des tours dans le salon il se trouvait près de la porte, il prit la fuite en criant d'un air bon et intime : « Adieu, vous autres! — Il faut éviter le sang », se dit-il.

(*La Chartreuse de Parme*, VII, pp. 118-131.)

XV

Les grands brigands italiens au XVIe siècle.

Le mélodrame nous a montré si souvent les brigands italiens du XVIe siècle, et tant de gens en ont parlé sans les connaître, que nous en avons maintenant les idées les plus fausses. On peut dire en général que ces brigands furent l'*opposition* contre les gouvernements atroces qui, en Italie, succédèrent aux républiques du moyen âge. Le nouveau tyran fut d'ordinaire le citoyen le plus riche de la défunte république, et, pour séduire le bas peuple, il ornait la ville d'églises magnifiques et de beaux tableaux. Tels furent les Polentini de Ravenne, Manfredi de Faenza, les Riario d'Imola, les Cane de Vérone, les Bentivoglio de Bologne, les Visconti de Milan, et enfin, les moins belliqueux et les plus hypocrites de tous, les Médicis de Florence. Parmi les historiens de ces petits États, aucun n'a osé raconter les empoisonnements et assassinats sans nombre ordonnés par la peur qui tourmentait ces petits tyrans; ces graves historiens étaient à leur solde. Considérez que chacun de ces tyrans connaissait personnellement chacun des républicains dont il savait être exécré (le grand-duc de Toscane, Côme, par exemple, connaissait Strozzi), que plusieurs de ces tyrans périrent par l'assassinat, et vous comprendrez les haines profondes, les méfiances éternelles qui donnèrent tant d'esprit et de courage aux Italiens du XVIe siècle, et tant de génie à leurs artistes. Vous verrez ces passions profondes empêcher la naissance de ce préjugé assez ridicule qu'on appelait l'*honneur* du temps de Mme de Sévigné, et qui consiste surtout à sacrifier sa vie pour servir le maître dont on est né le sujet et pour plaire aux dames. Au XVIe siècle, l'activité d'un homme et son mérite réel ne pouvaient se montrer en France et conquérir l'admiration que par la bra-

voure sur le champ de bataille ou dans les duels; et comme les femmes aiment la bravoure et surtout l'audace, elles devinrent les juges suprêmes du mérite d'un homme. Alors naquit l'*esprit de galanterie*, qui prépara l'anéantissement successif de toutes les passions et même de l'amour, au profit de ce tyran cruel auquel nous obéissons tous : la vanité. Les rois protégèrent la vanité et avec grande raison : de là l'empire des rubans.

En Italie, un homme se distinguait par *tous les genres* de mérite, par les grands coups d'épée comme par les découvertes dans les anciens manuscrits : voyez Pétrarque, l'idole de son temps; et une femme du XVIe siècle aimait un homme savant en grec autant et plus qu'elle n'eût aimé un homme célèbre par la bravoure militaire. Alors on vit des passions, et non pas l'habitude de la galanterie. Voilà la grande différence entre l'Italie et la France, voilà pourquoi l'Italie a vu naître les Raphaël, les Giorgon, les Titien, les Corrège, tandis que la France produisait tous ces braves capitaines du XVIe siècle, si inconnus aujourd'hui et dont chacun avait tué un si grand nombre d'ennemis.

Je demande pardon pour ces rudes vérités. Quoi qu'il en soit, les vengeances atroces et *nécessaires* des petits tyrans italiens du moyen âge concilièrent aux brigands le cœur des peuples. On haïssait les brigands quand ils volaient des chevaux, du blé, de l'argent, en un mot, tout ce qui leur était nécessaire pour vivre; et les filles du village préféraient à tous les autres le jeune garçon qui, une fois dans la vie, avait été forcé d'*andar alla machia*, c'est-à-dire de fuir dans les bois et de prendre refuge auprès des brigands à la suite de quelque action trop imprudente.

De nos jours encore tout le monde assurément redoute la rencontre des brigands; mais subissent-ils des châtiments, chacun les plaint. C'est que ce peuple si fin, si moqueur, qui rit de tous les écrits publiés sous la censure de ses maîtres, fait sa lecture habi

tuelle de petits poèmes qui racontent avec chaleur la vie des brigands les plus renommés. Ce qu'il trouve d'héroïque dans ces histoires ravit la fibre artiste qui vit toujours *dans les basses classes*, et d'ailleurs, il est tellement las des louanges officielles données à certaines gens, que tout ce qui n'est pas officiel en ce genre va droit à son cœur. Il faut savoir que le bas peuple, en Italie, souffre de certaines choses que le voyageur n'apercevrait jamais, vécût-il dix ans dans le pays. Par exemple, il y a quinze ans, avant que la sagesse des gouverneurs eût supprimé les brigands [1], il n'était pas rare de voir certains de leurs exploits punir les iniquités des *gouverneurs* de petites villes. Ces gouverneurs, magistrats absolus dont la paye ne s'élève pas à plus de vingt écus par mois, sont naturellement aux ordres de la famille la plus considérable du pays, qui, par ce moyen bien simple, opprime ses ennemis. Si les brigands ne réussissaient pas toujours à punir ces petits gouverneurs despotes, du moins ils se moquaient d'eux et les bravaient, ce qui n'est pas peu de chose aux yeux de ce peuple spirituel. Un sonnet satirique le console de tous ses maux, et jamais il n'oublia une offense. Voilà une autre des différences capitales entre l'Italien et le Français.

Au XVIe siècle, le gouverneur d'un bourg avait-il condamné à mort un pauvre habitant en butte à la haine de la famille prépondérante, souvent on voyait les brigands attaquer la prison et essayer de délivrer l'opprimé. De son côté, la famille puissante, ne se fiant pas trop aux huit ou dix soldats du gouvernement chargés de garder la prison, levait à ses frais une troupe de soldats temporaires. Ceux-ci, qu'on

1. Gasparone, le dernier brigand, traita avec le gouvernement en 1826; il est enfermé dans la citadelle de Civita-Vecchia avec trente-deux de ses hommes. Ce fut le manque d'eau sur les sommets des Apennins, où il s'était réfugié, qui l'obligea à traiter. C'est un homme d'esprit, d'une figure assez revenante. (Note de B.)

appelait des *bravi*, bivaquaient dans les alentours de la prison, et se chargeaient d'escorter jusqu'au lieu du supplice le pauvre diable dont la mort avait été achetée. Si cette famille puissante comptait un jeune homme dans son sein, il se mettait à la tête de ces soldats improvisés.

Cet état de la civilisation fait gémir la morale, j'en conviens; de nos jours on a le duel, l'ennui, et les juges ne se vendent pas; mais ces usages du XVIe siècle étaient merveilleusement propres à créer des hommes dignes de ce nom.

Beaucoup d'historiens, loués encore aujourd'hui par la littérature routinière des académies, ont cherché à dissimuler cet état de choses, qui, vers 1550, forma de si grands caractères. De leur temps, leurs prudents mensonges furent récompensés par tous les honneurs dont pouvaient disposer les Médicis de Florence, les d'Est de Ferrare, les vice-rois de Naples, etc. Un pauvre historien, nommé Gianone, a voulu soulever un coin du voile; mais, comme il n'a osé dire qu'une très petite partie de la vérité, et encore en employant des formes dubitatives et obscures, il est resté fort ennuyeux, ce qui ne l'a pas empêché de mourir en prison à quatre-vingt-deux ans, le 7 mars 1758.

La première chose à faire, lorsque l'on veut connaître l'histoire d'Italie, c'est donc de ne point lire les auteurs généralement approuvés; nulle part on n'a mieux connu le prix du mensonge, nulle part il ne fut mieux payé.

(*L'abbesse de Castro*, pp. 7-12).

XVI

L'attaque du couvent.

Jules Branciforte, qui a dû fuir au maquis pour avoir osé aimer Hélène Campireali, entreprend avec ses hommes de l'enlever du couvent de Castro, où elle est désormais enfermée. Pour Beyle, c'est un exemple de l'ancienne *énergie*, qui lui est chère, sous quelque forme qu'elle se présente.

Le surlendemain, Jules était de retour à Castro, il amenait huit de ses soldats, qui avaient bien voulu le suivre et s'exposer à la colère du prince, qui quelquefois avait puni de mort des entreprises du genre de celle dans laquelle ils s'engageaient. Jules avait cinq hommes à Castro, il arrivait avec huit; et toutefois quatorze soldats, quelque braves qu'ils fussent, lui paraissaient insuffisants pour son entreprise, car le couvent était comme un château fort.

Il s'agissait de passer par force ou par adresse la première porte du couvent; puis il fallait suivre un passage de plus de cinquante pas de longueur. A gauche, comme on l'a dit, s'élevaient les fenêtres grillées d'une sorte de caserne où les religieuses avaient placé trente ou quarante domestiques, anciens soldats. De ces fenêtres grillées partirait un feu bien nourri dès que l'alarme serait donnée.

L'abbesse régnante, femme de tête, avait peur des exploits des chefs Orsini, du prince Colonna, de Marco Sciarra et de tant d'autres qui régnaient en maîtres dans les environs. Comment résister à huit cents hommes déterminés, occupant à l'improviste une petite ville telle que Castro, et croyant le couvent rempli d'or?

D'ordinaire, la Visitation de Castro avait quinze ou vingt *bravi* dans la caserne à gauche du passage qui conduisait à la seconde porte du couvent; à droite de ce passage il y avait un grand mur impossible à

percer; au bout du passage on trouvait une porte en fer ouvrant sur un vestibule à colonnes; après ce vestibule était la grande cour du couvent, à droite le jardin. Cette porte en fer était gardée par la tourière.

Quand Jules, suivi de ses huit hommes, se trouva à trois lieues de Castro, il s'arrêta dans une auberge écartée pour laisser passer les heures de la grande chaleur. Là seulement il déclara son projet; ensuite il dessina sur le sable de la cour le plan du couvent qu'il allait attaquer.

« A neuf heures du soir, dit-il à ses hommes, nous souperons hors la ville; à minuit nous entrerons; nous trouverons vos cinq camarades qui nous attendent près du couvent. L'un d'eux, qui sera à cheval, jouera le rôle d'un courrier qui arrive de Rome pour rappeler la signora de Campireali auprès de son mari, qui se meurt. Nous tâcherons de passer sans bruit la première porte du couvent que voilà au milieu de la caserne, dit-il en leur montrant le plan sur le sable. Si nous commencions la guerre à la première porte, les *bravi* des religieuses auraient trop de facilité à nous tirer des coups d'arquebuse pendant que nous serions sur la petite place que voici devant le couvent, ou pendant que nous parcourrions l'étroit passage qui conduit de la première porte à la seconde. Cette seconde porte est en fer, mais j'en ai la clef.

« Il est vrai qu'il y a d'énormes bras de fer ou valets, attachés au mur par un bout, et qui, lorsqu'ils sont mis à leur place, empêchent les deux ventaux de la porte de s'ouvrir. Mais, comme ces deux barres de fer sont trop pesantes pour que la sœur tourière puisse les manœuvrer, jamais je ne les ai vues en place; et pourtant j'ai passé plus de dix fois cette porte de fer. Je compte bien passer encore ce soir sans encombre. Vous sentez que j'ai des intelligences dans le couvent: mon but est d'enlever une pensionnaire et non une religieuse; nous ne devons faire usage des armes qu'à la dernière extrémité. Si nous commencions la guerre

avant d'arriver à cette seconde porte en barreaux de fer, la tourière ne manquerait pas d'appeler deux vieux jardiniers de soixante-dix ans, qui logent dans l'intérieur du couvent, et les vieillards mettraient à leur place ces bras de fer dont je vous ai parlé. Si ce malheur nous arrive, il faudra, pour passer au delà de cette porte, démolir le mur, ce qui nous prendra dix minutes; dans tous les cas, je m'avancerai vers cette porte le premier. Un des jardiniers est payé par moi; mais je me suis bien gardé, comme vous le pensez, de lui parler de mon projet d'enlèvement. Cette seconde porte passée, on tourne à droite, et l'on arrive au jardin; une fois dans ce jardin, la guerre commence, il faut faire main basse sur tout ce qui se présentera. Vous ne ferez usage, bien entendu, que de vos épées et de vos dagues; le moindre coup d'arquebuse mettrait en rumeur toute la ville, qui pourrait nous attaquer à la sortie. Ce n'est pas qu'avec treize hommes comme vous je ne me fisse fort de traverser cette bicoque : personne, certes, n'oserait descendre dans la rue; mais plusieurs des bourgeois ont des arquebuses, et ils tireraient des fenêtres. En ce cas, il faudrait longer les murs des maisons, ceci soit dit en passant. Une fois dans le jardin du couvent, vous direz à voix basse à tout homme qui se présentera : *Retirez-vous*; vous tuerez à coups de dague tout ce qui n'obéira pas à l'instant. Je monterai dans le couvent par la petite porte du jardin avec ceux d'entre vous qui seront près de moi, trois minutes plus tard je descendrai avec une ou deux femmes que nous porterons sur nos bras, sans leur permettre de marcher. Aussitôt nous sortirons rapidement du couvent et de la ville. Je laisserai deux de vous près de la porte, ils tireront une vingtaine de coups d'arquebuse, de minute en minute, pour effrayer les bourgeois et les tenir à distance. »

Jules répéta deux fois cette explication.

« Avez-vous bien compris? dit-il à ses gens. Il fera



nuit sous ce vestibule; à droite le jardin, à gauche la cour; il ne faudra pas se tromper.

— Comptez sur nous! » s'écrièrent les soldats.

Puis ils allèrent boire; le caporal ne les suivit point, et demanda la permission de parler au capitaine.

« Rien de plus simple, lui dit-il, que le projet de Votre Seigneurie. J'ai déjà forcé deux couvents en ma vie, celui-ci sera le troisième; mais nous sommes trop peu de monde. Si l'ennemi nous oblige à détruire le mur qui soutient les gonds de la seconde porte, il faut songer que les *bravi* de la caserne ne resteront pas oisifs durant cette longue opération; ils vous tueront sept à huit hommes à coups d'arquebuse, et alors on peut nous enlever la femme au retour. C'est ce qui nous est arrivé dans un couvent près de Bologne : on nous tua cinq hommes, nous en tuâmes huit; mais le capitaine n'eut pas la femme. Je propose à Votre Seigneurie deux choses : je connais quatre paysans des environs de cette auberge où nous sommes, qui ont servi bravement sous Sciarra, et qui pour un sequin se battront toute la nuit comme des lions.

Peut-être ils voleront quelque argenterie du couvent; peu vous importe, le péché est pour eux; vous, vous les soldez pour avoir une femme, voilà tout. Ma seconde proposition est ceci : Ugone est un garçon instruit et fort adroit; il était médecin quand il tua son beau-frère, et prit la *machia* (la forêt). Vous pouvez l'envoyer, une heure avant la nuit, à la porte du couvent; il demandera du service, et fera si bien, qu'on l'admettra dans le corps de garde; il fera boire les domestiques des nonnes; de plus, il est bien capable de mouiller la corde à feu de leurs arquebuses. »

Par malheur, Jules accepta la proposition du caporal; Comme celui-ci s'en allait, il ajouta :

« Nous allons attaquer un couvent, il y a *excommunication majeure*, et, de plus, ce couvent est sous la protection immédiate de la Madone...

— Je vous entends! s'écria Jules comme réveillé par ce mot. Restez avec moi. »

Le caporal ferma la porte et revint dire le chapelet avec Jules. Cette prière dura une grande heure. A la nuit, on se remit en marche.

Comme minuit sonnait, Jules, qui était entré seul dans Castro sur les onze heures, revint prendre ses gens hors de la porte. Il entra avec ses huit soldats, auxquels s'étaient joints trois paysans bien armés, il les réunit aux cinq soldats qu'il avait dans la ville, et se trouva ainsi à la tête de seize hommes déterminés; deux étaient déguisés en domestiques, ils avaient pris une grande blouse de toile noire pour cacher leur *giacco* (cotte de mailles), et leurs bonnets n'avait pas de plumes.

A minuit et demi, Jules, qui avait pris pour lui le rôle de courrier, arriva au galop à la porte du couvent, faisant grand bruit et criant qu'on ouvrît sans délai à un courrier envoyé par le cardinal. Il vit avec plaisir que les soldats qui lui répondaient par la petite fenêtre, à côté de la première porte, étaient plus qu'à demi ivres. Suivant l'usage, il donna son nom sur un morceau de papier; un soldat alla porter ce nom à la tourière, qui avait la clef de la seconde porte, et devait réveiller l'abbesse dans les grandes occasions. La réponse se fit attendre trois mortels quarts d'heure; pendant ce temps, Jules eut beaucoup de peine à maintenir sa troupe dans le silence : quelques bourgeois commençaient même à ouvrir timidement leurs fenêtres, lorsqu'enfin arriva la réponse favorable de l'abbesse. Jules entra dans le corps de garde, au moyen d'une échelle de cinq ou six pieds de longueur, qu'on lui tendit de la petite fenêtre, les *bravi* du couvent ne voulant pas se donner la peine d'ouvrir la grande porte; il monta, suivi des deux soldats déguisés en domestiques. En sautant de la fenêtre dans le corps de garde il rencontra les yeux d'Ugone; tout le corps de garde était ivre, grâce à ses soins. Jules dit au chef

que trois domestiques de la maison Campireali, qu'il avait fait armer comme des soldats pour lui servir d'escorte pendant sa route, avaient trouvé de bonne eau-de-vie à acheter, et demandaient à monter pour ne pas s'ennuyer tout seuls sur la place; ce qui fut accordé à l'unanimité. Pour lui, accompagné de ses hommes, il descendit par l'escalier qui, du corps de garde, conduisait dans le passage.

« Tâche d'ouvrir la grande porte », dit-il à Ugone.

Lui-même arriva fort paisiblement à la porte de fer. Là, il trouva la bonne tourière, qui lui dit que, comme il était minuit passé, s'il entrait dans le couvent, l'abbesse serait obligée d'en écrire à l'évêque; c'est pourquoi elle le faisait prier de remettre ses dépêches à une petite sœur que l'abbesse avait envoyée pour les prendre. A quoi Jules répondit que, dans le désordre qui avait accompagné l'agonie imprévue du seigneur Campireali, il n'avait qu'une simple lettre de créance écrite par le médecin, et qu'il devait donner tous les détails de vive voix à la femme du malade et à sa fille, si ces dames étaient encore dans le couvent, et, dans tous les cas, à Mme l'abbesse. La tourière alla porter ce message. Il ne restait auprès de la porte que la jeune sœur envoyée par l'abbesse. Jules, en causant et jouant avec elle, passa les mains à travers les gros barreaux de fer de la porte, et, tout en riant, il essaya de l'ouvrir. La sœur, qui était fort timide, eut peur et prit fort mal la plaisanterie; alors Jules, qui voyait qu'un temps considérable se passait, eut l'imprudence de lui offrir une poignée de sequins en la priant de lui ouvrir, ajoutant qu'il était trop fatigué pour attendre. Il voyait bien qu'il faisait une sottise, dit l'historien; c'était avec le fer et non avec de l'or qu'il fallait agir, mais il ne s'en sentit pas le cœur : rien de plus facile que de saisir la sœur, elle n'était pas à un pied de lui de l'autre côté de la porte. A l'offre des sequins, cette jeune fille prit l'alarme. Elle a dit depuis qu'à la façon dont Jules lui parlait, elle avait bien compris que ce

n'était pas un simple courrier : c'est l'amoureux d'une de nos religieuses, pensa-t-elle, qui vient pour avoir un rendez-vous; et elle était dévote. Saisie d'horreur, elle se mit à agiter de toutes ses forces la corde d'une petite cloche qui était dans la grande cour, et qui fit aussitôt un tapage à réveiller les morts.

« La guerre commence, dit Jules à ses gens, garde à vous! »

Il prit sa clef, et, passant le bras à travers les barreaux de fer, ouvrit la porte, au grand désespoir de la jeune sœur, qui tomba à genoux et se mit à réciter des *Ave Maria* en criant au sacrilège. Encore à ce moment, Jules devait faire taire la jeune fille, il n'en eut pas le courage : un de ses gens la saisit et lui mit la main sur la bouche.

Au même instant, Jules entendit un coup d'arquebuse dans le passage derrière lui. Ugone avait ouvert la grande porte; le restant des soldats entrait sans bruit, lorsqu'un des *bravi* de garde, moins ivre que les autres, s'approcha d'une des fenêtres grillées, et, dans son étonnement de voir tant de gens dans le passage, leur défendit d'avancer en jurant. Il fallait ne pas répondre et continuer à marcher vers la porte de fer; c'est ce que firent les premiers soldats; mais celui qui marchait le dernier de tous, et qui était un des paysans recrutés dans l'après-midi, tira un coup de pistolet à ce domestique du couvent qui parlait par la fenêtre, et le tua. Ce coup de pistolet, au milieu de la nuit, et les cris des ivrognes en voyant tomber leur camarade, réveillèrent les soldats du couvent qui passaient cette nuit-là dans leurs lits, et n'avaient pas pu goûter du vin d'Ugone. Huit ou dix des *bravi* du couvent sautèrent dans le passage à demi nus, et se mirent à attaquer vertement les soldats de Branciforte.

Comme nous l'avons dit, ce bruit commença au moment où Jules venait d'ouvrir la porte de fer. Suivi de ses deux soldats, il se précipita dans le jardin, courant vers la petite porte de l'escalier des pensionnaires;

mais il fut accueilli par cinq ou six coups de pistolet. Ses deux soldats tombèrent, lui eut une balle dans le bras droit. Ces coups de pistolet avaient été tirés par les gens de la signora de Campireali, qui, d'après ses ordres, passaient la nuit dans le jardin, à ce autorisés par une permission qu'elle avait obtenue de l'évêque.

Jules courut seul vers la petite porte, qui, du jardin, communiquait à l'escalier des pensionnaires. Il fit tout au monde pour l'ébranler, mais elle était solidement fermée. Il chercha ses gens, qui n'eurent garde de répondre, ils mouraient; il rencontra dans l'obscurité profonde trois domestiques de Campireali contre lesquels il se défendit à coups de dague.

Il courut sous le vestibule, vers la porte de fer, pour appeler ses soldats; il trouva cette porte fermée : les deux bras de fer si lourds avaient été mis en place et cadenassés par les vieux jardiniers qu'avait réveillés la cloche de la petite sœur.

« Je suis coupé », se dit Jules.

Il le dit à ses hommes; ce fut en vain qu'il essaya de forcer un des cadenas avec son épée : s'il eût réussi, il enlevait un des bras de fer et ouvrait un des ventaux de la porte. Son épée se cassa dans l'anneau du cadenas; au même instant il fut blessé à l'épaule par un des domestiques venus du jardin; il se retourna, et, acculé contre la porte de fer, il se sentit attaqué par plusieurs hommes. Il se défendait avec sa dague; par bonheur, comme l'obscurité était complète, presque tous les coups d'épée portaient dans sa cotte de mailles. Il fut blessé douloureusement au genou; il s'élança sur un des hommes qui s'était trop fendu pour lui porter ce coup d'épée, il le tua d'un coup de dague dans la figure, et eut le bonheur de s'emparer de son épée. Alors il se crut sauvé; il se plaça au côté gauche de la porte, du côté de la cour. Ses gens, qui étaient accourus, tirèrent cinq ou six coups de pistolet à travers les barreaux de fer de la porte et firent fuir les domes-

tiques. On n'y voyait sous ce vestibule qu'à la clarté produite par les coups de pistolet.

« Ne tirez pas de mon côté! criait Jules à ses gens.

— Vous voilà pris comme dans une souricière, lui dit le caporal d'un grand sang-froid, parlant à travers les barreaux; nous avons trois hommes tués. Nous allons démolir le jambage de la porte du côté opposé à celui où vous êtes; ne vous approchez pas, les balles vont tomber sur nous; il paraît qu'il y a des ennemis dans le jardin.

— Les coquins de domestiques de Campireali », dit Jules.

Il parlait encore au caporal, lorsque des coups de pistolet, dirigés sur le bruit et venant de la partie du vestibule qui conduisait au jardin, furent tirés sur eux. Jules se réfugia dans la loge de la tourière, qui était à gauche en entrant; à sa grande joie, il y trouva une lampe presque imperceptible qui brûlait devant l'image de la Madone; il la prit avec beaucoup de précautions pour ne pas l'éteindre; il s'aperçut avec chagrin qu'il tremblait. Il regarda sa blessure au genou, qui le faisait beaucoup souffrir; le sang coulait en abondance.

En jetant les yeux autour de lui, il fut bien surpris de reconnaître, dans une femme qui était évanouie sur un fauteuil de bois, la petite Marietta, la camériste de confiance d'Hélène; il la secoua vivement.

« Eh quoi! seigneur Jules, s'écria-t-elle en pleurant, est-ce que vous voulez tuer la Marietta, votre amie?

— Bien loin de là; dis à Hélène que je lui demande pardon d'avoir troublé son repos et qu'elle se souvienne de l'*Ave Maria* du Monte Cavi. Voici un bouquet que j'ai cueilli dans son jardin d'Albano; mais il est un peu taché de sang; lave-le avant de le lui donner. »

A ce moment, il entendit une décharge de coups d'arquebuse dans le passage; les *bravi* des religieuses attaquaient ses gens.

« Dis-moi donc où est la clef de la petite porte, dit-il à Marietta.

— Je ne la vois pas; mais voici les clefs des cadenas des bras de fer qui maintiennent la grande porte. Vous pourrez sortir. »

Jules prit les clefs et s'élança hors de la loge.

« Ne travaillez plus à démolir la muraille, dit-il à ses soldats, j'ai enfin la clef de la porte. »

Il y eut un moment de silence complet, pendant qu'il essayait d'ouvrir un cadenas avec l'une des petites clefs; il s'était trompé de clef, il prit l'autre; enfin, il ouvrit le cadenas; mais, au moment où il soulevait le bras de fer, il reçut presque à bout portant un coup de pistolet dans le bras droit. Aussitôt il sentit que ce bras lui refusait le service.

« Soulevez le valet de fer », cria-t-il à ses gens.

Il n'avait pas besoin de le leur dire.

A la clarté du coup de pistolet, ils avaient vu l'extrémité recourbée du bras de fer à moitié hors de l'anneau attaché à la porte. Aussitôt trois ou quatre mains vigoureuses soulevèrent le bras de fer; lorsque son extrémité fut hors de l'anneau, on le laissa tomber. Alors on put entr'ouvrir l'un des battants de la porte; le caporal entra, et dit à Jules en parlant fort bas :

« Il n'y a plus rien à faire, nous ne sommes plus que trois ou quatre sans blessures, cinq sont morts.

— J'ai perdu du sang, reprit Jules, je sens que je vais m'évanouir; dites-leur de m'emporter. »

Comme Jules parlait au brave caporal, les soldats du corps de garde tirèrent encore trois ou quatre coups d'arquebuse, et le caporal tomba mort. Par bonheur, Ugone avait entendu l'ordre donné par Jules, il appela par leurs noms deux soldats qui enlevèrent le capitaine. Comme il ne s'évanouissait point, il leur ordonna de le porter au fond du jardin, à la petite porte. Cet ordre fit jurer les soldats; ils obéirent toutefois.

« Cent sequins à qui ouvre cette porte! » s'écria Jules.

Mais elle résista aux efforts de trois hommes furieux. Un des vieux jardiniers, établi à une fenêtre du second étage, leur tirait force coups de pistolet, qui servaient à éclairer leur marche.

Après les efforts inutiles contre la porte, Jules s'évanouit tout à fait ; Ugone dit aux soldats d'emporter le capitaine au plus vite. Pour lui, il entra dans la loge de la sœur tourière, il jeta à la porte la petite Marietta, en lui ordonnant d'une voix terrible de se sauver et de ne jamais dire qui elle avait reconnu. Il tira la paille du lit, cassa quelques chaises et mit le feu à la chambre. Quand il vit le feu bien allumé, il se sauva à toutes jambes, au milieu des coups d'arquebuse tirés par les *bravi* du couvent.

Ce ne fut qu'à plus de cent cinquante pas de la Visitation qu'il trouva le capitaine, entièrement évanoui, qu'on emportait à toute course. Quelques minutes après on était hors de la ville, Ugone fit faire halte : il n'avait plus que quatre soldats avec lui ; il en renvoya deux dans la ville, avec l'ordre de tirer des coups d'arquebuse de cinq minutes en cinq minutes.

« Tâchez de retrouver vos camarades blessés, leur dit-il, sortez de la ville avant le jour ; nous allons suivre le sentier de la *Croce Rossa*. Si vous pouvez mettre le feu quelque part, n'y manquez pas. »

Lorsque Jules reprit connaissance, l'on se trouvait à trois lieues de la ville, et le soleil était déjà fort élevé sur l'horizon. Ugone lui fit son rapport.

« Votre troupe ne se compose plus que de cinq hommes, dont trois blessés. Deux paysans qui ont survécu ont reçu deux sequins de gratification chacun et se sont enfuis ; j'ai envoyé les deux hommes non blessés au bourg voisin chercher un chirurgien. »

Le chirurgien, vieillard tout tremblant, arriva bientôt monté sur un âne magnifique ; il avait fallu le menacer de mettre le feu à sa maison pour le décider à marcher. On eut besoin de lui faire boire de l'eau-de-vie pour le mettre en état d'agir, tant sa peur était

grande. Enfin il se mit à l'œuvre; il dit à Jules que ses blessures n'étaient d'aucune conséquence.

« Celle du genou n'est pas dangereuse, ajouta-t-il; mais elle vous fera boiter toute la vie, si vous ne gardez pas un repos absolu pendant quinze jours ou trois semaines. »

Le chirurgien pansa les soldats blessés. Ugone fit un signe de l'œil à Jules; on donna deux sequins au chirurgien, qui se confondit en actions de grâces; puis sous prétexte de le remercier, on lui fit boire une telle quantité d'eau-de-vie, qu'il finit par s'endormir profondément. C'était ce qu'on voulait. On le transporta dans un champ voisin, on enveloppa quatre sequins dans un morceau de papier que l'on mit dans sa poche: c'était le prix de son âne, sur lequel on plaça Jules et l'un des soldats blessé à la jambe. On alla passer le moment de la grande chaleur dans une ruine antique au bord d'un étang; on marcha toute la nuit en évitant les villages, fort peu nombreux sur cette route, et enfin le surlendemain, au lever du soleil, Jules, porté par ses hommes, se réveilla au centre de la forêt de la Faggiola, dans la cabane de charbonnier qui était son quartier général.

(*L'abbesse de Castro*, pp. 85-100.)

TABLE DES MATIÈRES



TROISIÈME PARTIE

Sensations d'art.

QUATRIÈME PARTIE

Correspondance.

CINQUIÈME PARTIE

Histoire et littérature.

SIXIÈME PARTIE

Romans et chroniques.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 665-1900.


Digitized by Google

